# CANDIDE

OU

# L'OPTIMISME

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

VOLTAIRE

# CANDIDE

OU

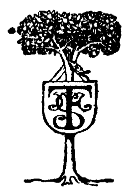
# L'OPTIMISME

EDITION CRITIQUE

C UNE INTRODUCTION ET UN COMMENTAIRE

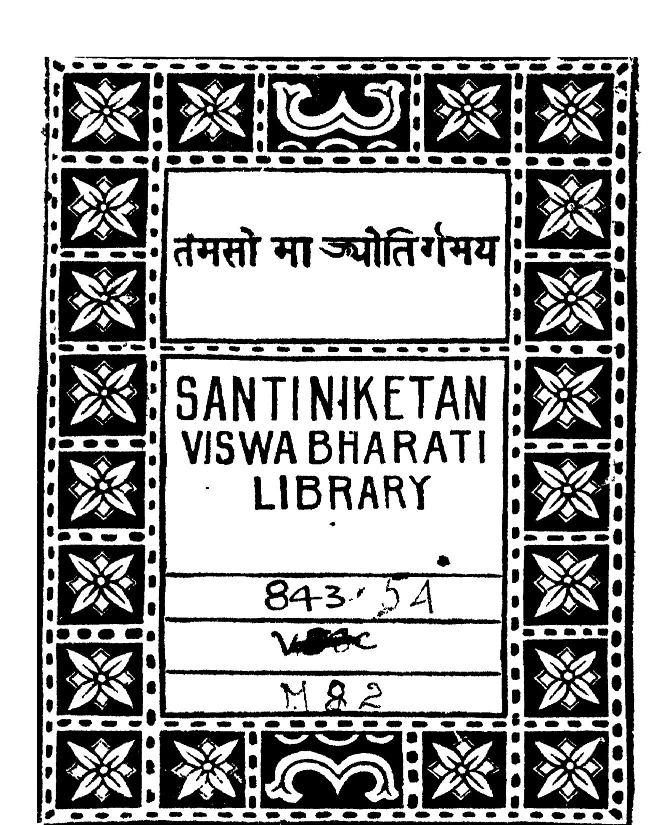
PAR

**ANDRÉ MORIZE**



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1913



तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
843.54
M82

« De roman, Voltaire en a fait un, lequel est le résumé de toutes ses œuvres... Toute son intelligence était une machine de guerre. Et ce qui me le fait chérir, c'est le dégoût que m'inspirent les voltairiens, des gens qui rient sur les grandes choses ! *Est-ce qu'il riait, lui ? Il grinçait...* »

Flaubert, *Correspondance*, éd. Conard, II, 348 ; III, 219.

# INTRODUCTION

I. Composition et publication. — II La préparation de Voltaire. — III. La préparation du public. — IV Le « moment » de *Candide* et les idées de Voltaire — V. Les « sources » de *Candide*.

*Candide* est un « petit fripon », dit une épigramme de 1759 : d'un geste d'irrespect, il écarte les métaphysiques, bouscule Leibnitz, et met Pope fort mal en point. De moindres seigneurs, au passage, sont éclaboussés ou égratignés ; la critique de l'optimisme n'est prétexte souvent qu'à déchirer de vieux ennemis ou à déverser des haines nouvelles ; et tout cela, discussions, réfutations, sarcasmes, ironies, caricatures, se fond à la fois et se heurte dans cette centaine de pages où Voltaire a jeté son esprit le plus étincelant, le plus âpre, et, comme disait Flaubert, le plus grinçant.

Il est aisé de voir de quelles sources profondes *Candide* jaillit au début de 1759. De longue date, le problème que Voltaire y tranche sans le résoudre l'a intéressé, préoccupé, souvent irrité. Trois ans auparavant, le désastre de Lisbonne a brutalement rappelé les réalités du monde physique et heurté les hypothèses optimistes ; Voltaire a dit son mot et prononcé son « sermon » : *Candide* en est la rude et irrévérencieuse péroraison.

Il faudra donc suivre les idées de Voltaire au long de ce courant, en dessiner la ligne générale, les lentes évolutions et les brusques détours, et, s'il est vrai que la matière du roman déborde largement la promesse précise de son titre, et qu'il y ait autre chose dans *Candide* que l'*Optimisme*, en dresser l'inventaire, et, s'il se peut, en découvrir l'origine. Le petit livre, eût dit

Pangloss, est « un chaînon de la grande chaîne », où nous devrons déterminer sa place ; et il a sa « raison suffisante » qu'il convient d'éclaircir.

## I. — Composition et publication.

*Candide* est une improvisation : je ne sais si Voltaire l'a écrit en trois jours [1] ou en trois mois, mais l'œuvre n'est pas de celles où apparaît la méditation, la retouche, le calcul. Du cerveau alors particulièrement riche de Voltaire, de sa réflexion inquiète, de ses rancunes ravivées, le livre part, bondit, et va frapper où il vise. L'élaboration en est aussi mystérieuse et cachée que la diffusion est éclatante et tapageuse.

Le roman est imprimé en février 1759. Où et quand a-t-il été écrit ? Voltaire ne l'a dit ni ne l'a laissé dire. Seul Formey croit savoir : pour lui, *Candide* aurait été écrit à Schwetzingen, auprès de l'électeur palatin, durant le séjour que Voltaire y fit à la fin de juillet 1758. Comme il avait des intentions d'affaires, et de l'argent à placer, « il mit tout son art à se rendre agréable à l'électeur, et, entre autres choses, il commença la composition de *Candide*, dont il lisait les chapitres à ce prince à mesure qu'ils étaient faits. Après avoir bien bataillé pour les intérêts qu'il exigeait, et les avoir obtenus, il trouva tout de suite un prétexte pour s'en aller, laissant là l'électeur et emportant ce qu'il avait fait de *Candide* [2]. » Rien ne vient contredire ni confirmer. Desnoiresterres ne le croit pas [3] ; en fait la chose n'est pas impossible, et si *Candide* n'a pas été écrit à Schwetzingen, et de la

1. Pérey et Maugras, *Vie intime de Voltaire*, p. 241 : « Il s'enferma trois jours, ne voulant ouvrir sa porte que pour laisser passer ses repas et son café... Le quatrième jour, Mme Denis, effrayée, força la consigne ; son oncle lui jeta à la figure le manuscrit qu'il venait d'achever et lui dit : « Tenez, curieuse, voilà pour vous. » — Je n'ai pas réussi à trouver l'origine de l'anecdote, pour laquelle les auteurs ne donnent aucune référence.

2. *Souvenirs d'un citoyen*. Berlin, 1789, II, 230-231.

3. *Voltaire aux Délices*, p. 292 sqq.

façon que dit Formey, on ne peut guère, à mon gré, en placer la composition plus loin que novembre 1758, ou, à la rigueur, que les premiers jours de décembre.

L'attentat de Damiens fait le sujet d'une page de *Candide* ; il y est rapproché de ceux de Ravaillac et de Jean Châtel, mais point de la tentative de meurtre dirigée le 3 septembre 1758 contre le roi de Portugal. Or, dans le *Siècle de Louis XIV* [1] et ailleurs encore, Voltaire ne les sépare point les uns des autres : *Candide* était-il donc écrit vers la première semaine de septembre ?

Peut-être, d'un autre côté, est-il possible de tirer quelque parti de la correspondance. La phrase de la page 138 de *Candide* sur « *ce globe ou plutôt ce globule* » doit précéder ou suivre de près celle d'une lettre à Diderot du 26 juin 1758 [2], où Voltaire parle des « changements arrivés sur *ce globe ou globule* qu'on nomme la terre ». — Le 15 décembre, il écrit à la duchesse de Saxe-Gotha : « Où est le bel optimisme de Leibnitz ?... Je m'écrierais alors : *Tout est bien* [3]. » Si l'on se souvient qu'au moment de la composition du *Poème de Lisbonne*, des phrases de ce genre sont tous les jours dans la correspondance et, que, durant 1757, elles se font de plus en plus rares pour disparaître complètement, on peut penser qu'elles sont ici contemporaines, ou à peu près, de la rédaction de *Candide*. — Le 25 janvier 1759, une phrase d'une lettre à la même est à coup sûr une réminiscence d'un passage de *Candide* : « Quand la rage d'exterminer les hommes se refroidira-t-elle ? Jamais si petit sujet n'a ensanglanté la terre et les mers. Passe encore *quand on combattait pour Hélène, mais le Canada* et la Silésie ne méritent pas que tout le monde s'égorge » ; dans la même lettre : « Le système de Leibnitz peut être consolant, mais celui des princes chrétiens, révérence parler, ne l'est guère » ; — enfin, le 23 février, ces lignes écrites à Charles-Théodore, électeur palatin : « *L'Optimisme* est banni depuis longtemps de notre globe, et si Pope vivait encore, je doute qu'il

1. XV, 396. — Nous renvoyons toujours à l'édition Moland.
2. XXXIX, 462.
3. XXXIX, 561.

soutînt, en voyant tout ce qui se passe depuis peu d'années, que *all what is, is right*[1] », me paraissent, — si vraiment le mot *Optimisme* est, dans l'original, souligné et écrit avec une majuscule, — faire allusion à une chose précise, soit au texte même de *Candide* que Charles-Théodore aurait lu en manuscrit, soit aux lectures faites à Schwetzingen, comme le veut Formey, au mois de juillet précédent, qui serait donc la date véritable de composition. — Enfin, Beuchot parle[2] d'une copie manuscrite communiquée à la duchesse de La Vallière, « qui fit répondre à Voltaire qu'il aurait pu se passer d'y mettre tant d'indécences ». J'ignore la source de cette anecdote. — Sur cette circulation de l'œuvre en manuscrit, aucune indication : l'unique copie que j'ai pu voir est postérieure à 1775. — C'est donc entre les limites assez incertaines de juillet-décembre 1758 qu'il faut placer la rédaction du roman.

Sur l'impression elle-même, les renseignements ne sont guère plus précis. Cramer en donne à Genève l'édition originale, que Voltaire surveille, puisqu'il fait faire des cartons ; en même temps, des copies parviennent à Paris, et les impressions et contrefaçons parisiennes se multiplient[3]. Le 2 mars 1759, *Candide* est condamné par le Conseil de Genève, — ce qui date approximativement l'édition de Cramer du milieu de février. Celles de Paris doivent être à peu près contemporaines ; à cet égard nous avons deux textes importants. Le premier est la note envoyée par Omer, l'avocat général, à son frère pour le prier d'écrire au lieutenant de police[4].

M. frère P. G. [Mon frère le Procureur général],

Il se répand depuis quelques jours dans le public une brochure intitulée *Candide ou l'Optimisme, traduit de l'allemand, par le docteur Ralph.*

1. XL, 44.
2. *Avertissement,* XXI, XII.
3. Voyez *Introduction critique*, p. LXVI.
4. Coll. Joly de Fleury, vol. 1683, f° 331, publié par M. Lanson, *Annales Jean-Jacques Rousseau*, I, 131-132 : *Quelques documents inédits sur la condamnation et la censure de l'*Emile.

Cette brochure, dont je n'ai pu encore que parcourir quelques chapitres, m'a paru contenir des traits et des allégories également contraires à la religion et aux bonnes mœurs, et je sais d'ailleurs que dans le monde, on est révolté des indécences et des impiétés qu'elle renferme. Il est bien surprenant que l'on s'obstine à vouloir inonder le public d'ouvrages aussi pernicieux, surtout après l'arrêt solennel que le Parlement a rendu récemment [6 février] sur de semblables ouvrages. Aussi je crois que vous ne pourrez pas prendre assez de précautions trop promptes et trop efficaces pour arrêter le débit d'une brochure aussi scandaleuse, et en decouvrir les auteurs. Je vous prie de n'y pas perdre de temps, et si vous trouviez des témoins en état de déposer sur les auteurs et distributeurs, de m'en aviser, afin que je les puisse faire entendre.

Le Procureur général recopie la note sans y rien changer, mais y ajoute l'indication précieuse : *Écrit le 24 février 1759* ; d'où l'on peut conclure que c'est entre le 6 et le 24 février que *Candide*, soit importé de Genève, soit imprimé à Paris, se distribue et se répand dans Paris.

Ce document est exactement confirmé par le procès-verbal qu'a publié Campardon[1] : le lendemain, 25 février, on saisissait chez l'imprimeur Grangé les premières feuilles d'une édition de *Candide* faite pour le libraire Duchesne, et non pas sur une copie manuscrite, mais d'après des feuilles imprimées ; d'où l'on voit que, dans cette seconde quinzaine de février, *Candide* s'imprime à Paris, ou peut-être est déjà imprimé. Dès lors, la diffusion de l'œuvre est rapide, et les réimpressions constantes : j'en ai vu treize sous la date de 1759, et j'ai la conviction qu'il en existe d'autres encore.

Dès le 1er mars, Grimm peut en parler, et sans trop d'indulgence : « Ni ordonnance, ni plan, ni sagesse, ni ces coups de pinceau heureux qu'on rencontre dans quelques romans anglais du même genre : en revanche, beaucoup de choses de mauvais goût, d'autres de mauvais ton, des polissonneries, des ordures, qui n'ont point ce voile de gaze qui les rend supportables[2]... » Cependant le livre, lu avidement à Paris, se répand en France et hors de France : n'est-ce pas lui que Voltaire envoie, le 3 mars,

1. *Documents inédits sur Voltaire, tirés des Archives Nationales*, p. 173.
2. *Correspondance*, IV, 85.

à Formey : « Il se pourrait bien faire que ce paquet-ci tombât entre les mains de quelques housards, car le champ des horreurs est déjà ensanglanté dans *le meilleur des mondes possibles*, mais on ne verra dans mes paquets *que de quoi faire rire*[1]. » Au reste, il faut désavouer, et détourner les soupçons : « Qui sont les oisifs qui m'imputent je ne sais quel *Candide*, qui est une plaisanterie d'écolier, et qu'on m'envoie de Paris ? J'ai vraiment bien autre chose à faire ![2] » Le 9 mars, Choiseul doit l'avoir reçu[3], et le 10, Voltaire en écrit à Thieriot, l'assure que *Candide* l'amuse « plus que l'*Histoire des Huns* », et trouve que lui-même a « assez l'air de ressembler au seigneur Pococurante » : « Mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage ![4] » Le 12, il se découvre à Robert Tronchin : « L'abbé Pernetti soutient toujours que j'ai fait voyager le philosophe Pangloss et Candide ; mais comme je trouve cet ouvrage très contraire aux décisions de la Sorbonne et aux décrétales, je soutiens que je n'y ai aucune part, et, s'il le faut, je l'écrirai au P. Malagrada[5]. » Le 15, il se défend mollement auprès de Thibouville[6], et auprès de Vernes dans une lettre sans doute ostensible[7] ; le 24, il l'envoie à Dupont, à Colmar[8], et le 15 avril, à Frédéric, qui l'en remer-

1. XL, 50.
2. XL, 57.
3. F. Caussy, *Voltaire seigneur de village*, 1912, p. 13.
4. XL, 58.
5. H. Tronchin, *Le conseiller François Tronchin*, 1895, p. 167.
6. XL, 61.
7. XL, 62 : « J'ai lu enfin *Candide* : il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie... Cet optimisme détruit visiblement les fondements de notre sainte religion ; il mène à la fatalité ; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par Dieu même contre la terre comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites : elles regardent l'optimisme comme une impiété affreuse. Pour moi qui suis plus modéré, je ferais grâce à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que Dieu, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde selon sa justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, et non le moment présent. » — N'est-ce pas le ton et l'accent des « quatre sermons » d'Élie Bertrand ?
8. XL, 66.

cie le 28 : « Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire[1]... » Au mois de septembre, « tout le monde crie dans les rues de Paris : *Mangeons du Jésuite ! Mangeons du Jésuite !*[2] »

Un an plus tard, *Candide* passe de nouveau à l'atelier, pour quelques menues retouches ; un chapitre entier, le vingt-deuxième, se gonfle de rancunes réveillées ou nées dans l'intervalle[3]; la *Seconde suite des Mélanges* paraît au début de 1761, et lance de nouveau *Candide*, « avec les additions que l'on a trouvées dans la poche du docteur, lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759 ». C'est le *Candide* définitif qui, plus de quarante fois, sera réimprimé avant la mort de Voltaire.

## II. — La préparation de Voltaire.

*Candide* est une improvisation ; mais, de très longue date, les matériaux et les éléments se sont accumulés dans la pensée de Voltaire. Il ne s'agit pas ici des « sources » mêmes du roman, mais du contact de Voltaire avec les hommes, les livres et les doctrines. *Candide ou l'Optimisme* n'est point le fait d'un métaphysicien à qui Leibnitz et la *Théodicée* sont familiers; ce n'est pas non plus facétie d'écolier ridiculisant des systèmes qu'il ignore, et bataillant dans le vide. Il y a, chez Voltaire, de l'acquis, des précisions, une attitude philosophique : il faut les discerner pour mieux juger la position de combat adoptée, s'expliquer les outrances et pardonner les lacunes.

A dire vrai, l'influence décisive est ici la plus ancienne : c'est celle de Pope, — de Pope qui est adapté dans les *Discours sur l'homme*, et critiqué dans le *Poème de Lisbonne*; c'est l'optimisme de Pope, déguisé à l'allemande, masqué de wolfianisme et de leibnitzianisme, qui sera l'optimisme de Pangloss : le *Tout est*

1. XL, 82.
2. XL, 177. A Vernes.
3. Peut-être aussi Voltaire songeait-il à certaines critiques qu'on lui avait faites, — ou qu'il s'était faites lui-même, — sur ce « chapitre de l'abbé Périgourdin, qui, disait Grimm, ne vaut pas grand'chose » (IV, 86).

*bien* vient des *Épîtres sur l'homme* [1] et non de la *Théodicée*. C'est « l'illustre Pope qui développa dans ses vers immortels les systèmes de Leibnitz, du lord Shaftesbury et du lord Bolingbroke [2] », et « bien mieux encore que dans Shaftesbury lui-même ». En réalité, sinon d'apparence, le *All is right* est la cible des ironies de *Candide* : depuis la catastrophe de Lisbonne, il « en a dans l'aile [3] ». L'*Essai* de Pope est sans doute « le premier des poèmes didactiques, des poèmes philosophiques [4]... quoique mêlé d'idées bien fausses sur le bonheur [5] », — mais c'est surtout une œuvre claire, limpide, et que Voltaire, pour la traduire comme pour la discuter, peut pénétrer d'un regard et jusqu'au fond. Voilà pourquoi, sur ce fond d'idées, toute la métaphysique allemande ne laissera qu'un dépôt négligeable : le souvenir de la méthode scolastique d'argumentation et le jargon d'école, des formes et des mots.

Car Pangloss est « le plus profond métaphysicien de l'Allemagne », et non point de l'Angleterre ; et, à travers lui, ce n'est ni Pope ni Shaftesbury que Voltaire veut atteindre, mais Leibnitz et Wolf, les héros de la raison suffisante, des futurs contingents et de l'harmonie préétablie.

1. Voltaire pratique surtout la traduction de du Resnel (1730, 1737, 1738, 1748), dont il aimait et estimait l'auteur, « ce cher et grand abbé » (XXXIV, 156), à qui il promet d'être « resneliste » toute sa vie, et qu'il invite à venir « manger la poularde du malade » (XXXV, 337). — Mais, de 1730 à 1759, Pope a été fréquemment traduit ou adapté ; on n'a donc point cessé de le lire, et, pour le public comme pour Voltaire lui-même, le contact est ininterrompu ; outre les traductions de du Resnel, cf. *Essais sur l'homme*, traduction en prose de Silhouette, 1736 et 1752 ; — *Maximes et réflexions morales traduites de l'anglais*, avec une traduction nouvelle, en vers, de l'*Essai sur l'homme*, par de Serré de Rieux, 1739 ; — autre traduction par Schleinitz, 1751 ; — *Mélanges de littérature et de philosophie* [contenant l'*Essai sur l'homme*], traduits par Silhouette, 1742, et, du même, traduction d'*Œuvres diverses*, 1753 ; — *Œuvres diverses*, publiées par de Joncourt (recueil de traductions de divers auteurs), 1754, 7 vol. in-12.

2. *Préface* du *Poème sur le désastre de Lisbonne*, IX, 465.

3. XXXVIII, 516.

4. XXXVIII, 219.

5. 12 février 1736, XXXIV, 30. — Cf. aussi à Mme du Deffand, 18 mars 1736, XXXIV, 57.

Ce sont de vieilles connaissances. Dès 1736, Voltaire, par Frédéric, a connu Wolf, et dès lors a pu suivre — de loin et sans y pénétrer — l'énorme production de l'infatigable métaphysicien, ces cent dix-huit ouvrages dont cinquante in-quarto. Il lit la *Logique*, et, dans sa première indulgence, juge « impossible qu'un homme qui a les idées si nettes et si bien ordonnées fasse jamais rien de mauvais[1] ». Mais les restrictions arrivent sans tarder, et dès qu'il s'agit de métaphysique : à l'égard de Wolf, Voltaire conclut que « toute la métaphysique contient deux choses : la première, ce que tous les hommes de bon sens savent, la seconde ce qu'ils ne sauront jamais[2] ». Voilà son opinion assise : la métaphysique est un incohérent édifice d'abstractions inintelligibles, le métaphysicien, un raisonneur entêté, et que les contradictions du fait n'émeuvent point. La doctrine deviendra, en 1759, la métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie ; le philosophe, ce sera Pangloss. A tout ce wolfianisme, Voltaire n'entend goutte : « Je me vois transporté tout d'un coup dans un climat dont je ne puis respirer l'air, sur un terrain où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue[3] » : c'est « la nuit de la métaphysique » où il va « combattre les Leibnitz, les Wolf[4] ». Bientôt « sapientissimus Wolfius[5] » l'irrite et l'exaspère : sans pitié, il souligne chez lui les ridicules et les gestes qui seront ceux de Pangloss : « Cet homme-là ramène en Allemagne toutes les horreurs de la scolastique, surchargée de raisons suffisantes, de monades, d'indiscernables, et de toutes les absurdités scientifiques que Leibnitz a mises au monde par vanité, et que les Allemands étudient parce qu'ils sont Allemands[6]. » Et il voudrait que Maupertuis ait « détruit les monades, les harmonies « préruinées » et le grand art de dire des riens en trente-deux volumes in-

1. XXXIV, 194.
2. XXXIV, 249.
3. XXXIV, 318. Cf. aussi 348, 394, 455, etc.
4. XXXIV, 393.
5. XXXIV, 502.
6. XXXVI, 91.

quarto »[1]. Voilà Voltaire brouillé avec la métaphysique allemande.

Au reste, il a une dette à l'égard de Wolf, si c'est par lui surtout qu'il connaît Leibnitz. Il ne semble pas que Voltaire ait pénétré bien avant dans la *Théodicée*, et, quand il se lance dans la bataille de l'optimisme, il ne l'a point relue. Le plus clair de sa science date des années de Cirey, au temps où Émilie devenait une passionnée leibnitzienne ; comme son amie, sans doute, il « a puisé les principales opinions de M. de Leibnitz sur la métaphysique dans les ouvrages du célèbre Wolf[2] », sur lequel d'ailleurs l'un et l'autre étaient surtout renseignés par leurs conversations avec Kœnig, qui leur « en faisait quelquefois des extraits ». Mais cela a suffi pour allumer l'enthousiasme de Mme du Châtelet : en 1740, Voltaire a dû assister et même aider à la publication des *Institutions physiques*. Il y a trouvé un résumé clair et net, sinon profond, des thèses leibnitziennes. C'est là qu'il recueille ces aphorismes, ces affirmations sereines, ces vastes propositions métaphysiques qui l'amusent et l'agacent à la fois. La *raison suffisante* éblouit Émilie : « c'est une boussole capable de nous conduire dans les sables mouvants de la science[3] » ; l'*optimisme* s'y affirme sans restrictions, à la Pangloss : « Ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles, celui où il règne le plus de variété avec le plus d'ordre[4] » ; et, comme Pangloss à Lisbonne, la néophyte leibnitzienne conclut que « toutes les objections tirées des maux qu'on voit régner dans ce monde s'évanouissent par ce principe... Dieu les souffre dans l'univers en tant qu'ils entrent dans la meilleure suite des choses possibles, et dont ils ne sauraient être ôtés sans ôter quelques perfections au tout, car tout l'univers est lié ensemble, et le moindre événement tient à une infinité d'autres[5] ». Et voici l'affirmation du « docteur borgne »[6] : « De vouloir juger par un mal appa-

1. XXXVI, 461.
2. Mme du Châtelet, *Institutions physiques*, 1740, in-8°, p. 13.
3. Id., p. 13.
4. Id., p. 49.
5. Id., *ibid.*
6. Cf. *Candide*, pp. 27-28.

rent de la perfection de l'Univers, c'est juger d'un tableau entier par un seul trait... L'imperfection dans la partie correspond souvent à la perfection du tout [1]. » De voir qu'« une Française telle que Mme du Châtelet ait fait servir son esprit à broder ces toiles d'araignées », c'est « une chose déplorable [2] », qui heurte et irrite Voltaire, le « confesseur » de Mairan, le newtonien des *Éléments* de 1738, car « on ne peut imaginer un plus grand contraste dans les sentiments philosophiques », à côté d'une si grande conformité dans tous les autres [3], et, en fait, Voltaire en souffre. La rancune en retombe sur Leibnitz et sa métaphysique : « Joseph-Godefroi Leibnitz a découvert que la matière est un assemblage de monades. Soit : je ne le comprends pas, ni lui non plus [4] » ; l'auteur d'un pareil système est à coup sûr « un peu charlatan », et n'a songé « qu'à avoir de l'esprit [5] ». De mois en mois, de lettre en lettre, on voit l'ironie préciser sa forme et son tour ; telle boutade prépare celles de *Candide*, et sonne du même accent : « Franchement, Leibnitz n'est venu que pour embrouiller les sciences. Sa raison insuffisante, sa continuité, son plein, ses monades, sont des germes de confusion dont M. Wolf a fait éclore méthodiquement quinze volumes in-4°, qui mettront plus que jamais les têtes allemandes dans le goût de lire beaucoup et d'entendre peu [6]. » Ses étonnements deviennent des « stupeurs de monade [7] » : « Je suis très mortifié, écrit-il à Maupertuis, que vous soyez assez *leibnitzien* pour imaginer que vous avez une *raison suffisante* d'être en colère contre moi. Je crois pour moi que votre fâcherie est *un de ces effets de la liberté de l'homme* dont il n'y a point de raison à rendre [8] » : c'est tout à fait le procédé d'ironie verbale qui déterminera Candide, en vertu du don de

1. *Instit. phys.*, loc. cit.
2. XXXVI, 91.
3. Mme du Châtelet à d'Argental, 22 mars 1741, éd. E. Asse, p. 409.
4. XXXVI, 65. A S'Gravesande, 1er juin 1741.
5. XXXVIIII, 557.
6. XXXVI, 50. A Mairan, 5 mai 1741.
7. XXXVI, 91. A Maupertuis, 10 août 1741.
8. XXXVI, 78, 1er juillet 1741.

Dieu qu'on nomme *liberté*, à passer trente-six fois par les baguettes, et fera voir à Cunégonde la *raison suffisante* du docteur. Puis l'irritation s'accentue : « plus on lit, plus on trouve que ces métaphysiciens-là ne savent ce qu'ils disent [1]... Leibnitz m'ennuie [2]... Je suis franchement antileibnitzien [3]... »

Enfin, Voltaire a vu de près et entendu argumenter un de ces « grands métaphysiciens allemands » : Kœnig a « initié Mme du Châtelet aux mystères de la secte leibnitzienne [4] », « cet enthousiaste de Kœnig chez qui elle puisa ces hérésies qu'elle rend si séduisantes [5] », et qui « apporta à Cirey la religion des monades [6] ». Quand il créera Pangloss et sa doctrine, de lointains souvenirs s'éveilleront en Voltaire, — souvenirs de cette métaphysique et de ce métaphysicien : est-ce Kœnig, est-ce Pangloss, ce personnage qui « est, comme vous savez, ce qu'on appelle grand métaphysicien ? Il sait à point nommé de quoi la matière est composée, et il jure, d'après Leibnitz, qu'il est démontré que l'étendue est composée de monades non étendues, et la matière impénétrable composée de petites monades pénétrables [7] ». Rien ne se perd de tout cela, doctrines et lectures, lourd jargon et nuageuses abstractions, métaphysiciens bavards et argumentateurs d'école, et j'imagine, aux heures où Voltaire s'en souvient, qu'il doit, comme jadis en lisant l'*Apologia* de Barclay, « froncer le nez [8] » ; — et quand Voltaire « fronce le nez » et pince un peu plus ses lèvres étroites, c'est que le trait va partir, aigre et cinglant. De tout cet « antileibnitzianisme » en réserve, *Candide* va jaillir.

1. XXXVI, 92.
2. XXXVI, 24.
3. XXXVII, 259.
4. XXXVII, 426.
5. XXXVI, 91.
6. XXVI, 51.
7. XXXV, 336. Je ne vois aucune raison pour dire avec W. R. Price, *Symbolism of Voltaire's novels*, 1911, p. 227, que « Pangloss est un portrait composite des deux Rousseau ».
8. G. Lanson, *Revue de Paris*, 1er août 1908, p. 524. — Ajouter le nouveau contact de Voltaire avec les « métaphysiciens allemands » à propos de l'affaire Kœnig-Maupertuis. Cf. *Candide*, p. 146, les allusions ironiques à Maupertuis.

Là-dessus, et pour envenimer les rancunes, vient se greffer la dispute aiguë avec Martin Kahle, — un autre Pangloss fécond et ratiocinant. En réponse aux *Éléments de la philosophie de Newton*, Martin Kahle, « professeur public et ordinaire, et doyen de la faculté de philosophie à Gottingen », publie un *Examen du livre intitulé la Métaphysique de Newton, ou Parallèle des sentiments de Newton et de Leibnitz par M. de Voltaire* (1744), et Jean Deschamps, le wolfien, se charge de lui trouver un traducteur français, Gauthier de Saint-Blancard [1]. Voltaire lit cette réplique avec agacement : ce sont 118 pages du plus repoussant jargon métaphysique sur la liberté, l'espace, la raison suffisante, l'antécédent et le conséquent, — le tout fort désobligeant pour Voltaire. La riposte arrive : c'est d'abord une lettre à Kahle [2], puis une *Courte réponse aux longs discours d'un docteur allemand* : l'une et l'autre reprennent et accentuent cette forme d'ironie qui, nettement, annonce celle de *Candide* : « Je souhaite, lui disait-il, que vous vous entendiez vous-même, sur ce que vous dites de l'espace et de la durée, et de la nécessité de la matière, et des monades, et de l'harmonie préétablie ; et je vous renvoie à ce que j'en ai dit dans cette nouvelle édition où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'est pas une petite affaire en métaphysique... Au reste si jamais vous comprenez quelque chose aux monades, à l'harmonie préétablie, et, pour citer des vers,

> Si Monsieur le doyen peut jamais concevoir
> Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir,

si vous découvrez comment, tout étant nécessaire, l'homme est libre, vous me ferez plaisir de m'en avertir. Quand vous aurez ainsi démontré, en vers ou autrement, pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes possibles, je vous serai très obligé [3]. » Tout cela repassera dans *Candide* [4], dont la con-

1. La Haye, P. Gosse, 1744, in-8° (Bibl. Nat. Inv. R. 12.335).
2. XXXVI, 309.
3. XXXVI, 310.
4. Cf. par exemple *Candide*, p. 213 : « L'harmonie préétablie étant

*clusion philosophique, pour une part, sera celle de la Courte réponse* : « Les systèmes de métaphysique sont pour les philosophes ce que les romans sont pour les femmes... J'ai osé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphysique, et j'ai vu qu'il n'en est sorti que du vent [1]. » *Candide* sera l'impitoyable coup d'épingle qui doit dégonfler l'optimisme.

A ces dégoûts de philosophe viennent s'ajouter des amertumes personnelles : elles viennent de Jean Deschamps, le traducteur de Wolf, remontent au séjour à Berlin en 1743, et le détail en reste obscur. Toujours est-il qu'en 1736 Frédéric avait envoyé la *Logique* dans la traduction de Deschamps, où rien ne pouvait offusquer Voltaire, qui remercie et félicite, — et qu'en 1743, le *Cours abrégé de philosophie wolfienne* du même Deschamps contient des attaques dures contre Voltaire : « M. de Voltaire a été ici peu de jours, y disait Deschamps, mais trop pour sa réputation. Chacun s'est empressé de voir un homme si fameux. D'un côté, son air et sa contenance ne préviennent guère en sa faveur : il est laid, et il grimace beaucoup. D'ailleurs, il a parlé si licencieusement sur la religion, que les honnêtes gens ont bientôt perdu l'estime qu'ils avaient conçue pour lui en vertu de ses talents [2]. » Et puis, nous l'avons vu, Deschamps se mêle au différend avec Kahle ; c'est lui qui trouve à Kahle un traducteur français : « Je doute, dit-il, que M. de Voltaire me sache gré d'avoir procuré cette

d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi bien que le plein et la matière subtile » ; — p. 38 : « La liberté peut subsister avec la nécessité absolue, car il était nécessaire que nous fussions libres » ; — et tout le chapitre sur la guerre des Abares et des Bulgares.

1. XXII, 194. — A l'irritation provoquée par le livre même de Kahle s'ajoute la mauvaise humeur éveillée par de malveillants comptes-rendus. La *Nouvelle Bibliothèque Germanique* (janvier-mars 1746, t. I, p. 84 sq.) développe en une douzaine de pages cette idée que Voltaire n'a rien compris à Leibnitz, tel « un homme qui marche à tâtons, et parle d'un pays sur la foi des voyageurs » ; — que « toujours il se plaît à nous mener aux égouts, et à jeter des ordures contre le système qu'il attaque », et conclut qu' « à tous ces beaux arguments proposés avec tant d'emphase, il n'y a qu'un mot à répondre : *contra ignorantem principia, non disputandum* » (p. 102). — Rien de tout cela n'était fait pour apaiser rancunes et adoucir les ironies.

*Cours abrégé de philosophie wolfienne*, I, 286

traduction, mais comme je n'ambitionne pas l'honneur de lui plaire, je me console d'avance de la perte de ses bonnes grâces [1]. » — Tout cela accumulait les haines et préparait les sarcasmes. Aussi, lorsqu'en 1754, Gottsched demande à Voltaire de faire une épitaphe pour Wolf, il n'obtient qu'un refus marqué d'ironie [2] : quatre ans plus tard, Pangloss sera le narquois hommage de Voltaire aux mânes de « Christianus Wolfius ».

La conclusion la plus certaine de toutes ces polémiques et de toutes ces querelles, sera ce dégoût sans rémission de la métaphysique qui est au fond même de *Candide* : « Quand je dis à M. de S'Gravesande : *Vanitas vanitatum, et* metaphysica *vanitas*, il me répondit : « Je suis bien fâché que vous ayez raison [3]. » Cette répugnance à la métaphysique n'est pas nouvelle chez Voltaire, et le voyage en Angleterre et les études newtoniennes l'ont fortifiée ; rien de bien « métaphysique » dans le *Traité* de 1734, et le fond de la pensée de Voltaire est que « l'homme n'est pas fait pour connaître la nature intime des choses, [et qu'] il peut seulement calculer, mesurer, peser et expérimenter [4] » ; la métaphysique est « un abîme immense où personne ne voit goutte [5] », et « ressemble assez à la coquecigrue de Rabelais, bombillant ou bombinant dans le vide [6]. » Leibnitz s'est égaré, mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systèmes [7]. Écartons donc « ces romans que l'on nomme systèmes [8] », et n'interrogeons que les faits et l'expérience : à son contact, les métaphysiques s'effondrent, et leurs mystères s'évanouissent dans le ridicule. La réfutation victorieuse où sombrera l'optimisme, sera d'opposer à l'abstrait *Tout est bien* de Leib-

1. *Cours abrégé*, I, 326-327.
2. XXXVIII, 292. 29 novembre 1754.
3. XXIII, 194.
4. XXII, 447.
5. XXXV, 51. A M. des Alleurs, 26 novembre 1738. — Cf. *Dict. Phil.*, art. *Bien* : « un abîme dont personne n'a pu voir le fond ».
6 XXXVI, 286.
7. *Temple du Goût*, VIII, 567.
8. *Poème sur la loi naturelle*, IX, 442. — Cf. aussi XXXV, 87, au P. Tournemine ; XXXVI, 65, à S'Gravesande ; etc.

nitz ou de Pope les trente mille morts de Lisbonne et la guerre de Sept Ans, l'esclavage et la vérole.

Réfutation concrète qui sera aussi une réfutation pittoresque : les personnages, le décor et la forme extérieure de cette métaphysique seront allemands, car les souvenirs et les expériences de Voltaire ont créé des associations inséparables. Ajoutons qu'à Postdam, au contact de la vie intellectuelle de l'Allemagne, il a pu se rendre compte de l'influence et du rayonnement du leibnitzianisme ; dans l'Académie de Berlin, dans les universités, dans les journaux, partout il a retrouvé les monades, l'harmonie préétablie, le meilleur des mondes et les futurs contingents. Et quand la rage au cœur, il rentre en France par l'inoubliable étape de Francfort, la haine qu'il emporte sera assez vaste pour embrasser tout ce qu'il sait être allemand, « poéshies » et métaphysique, Frédéric et Leibnitz.

Mais tout cet arroi germanique reste extérieur et déguise une philosophie qui, nous l'avons dit, vient d'Angleterre. En fait, lorsque le désastre de Lisbonne vient remettre la doctrine en question, Voltaire fera coup double, contre Pope à la fois et contre la métaphysique jargonnante de l'Allemagne : à travers le « *Tout est bien* » de l'*Essai sur l'homme*, dont il ne dit mot, il va frapper « *le meilleur des mondes possibles* », celui de Kœnig et de Kahle, de Wolf et de Leibnitz.

## III. — La préparation du public.

Mais y avait-il lieu, en 1759, de frapper un tel coup, et, si Voltaire avait des motifs personnels pour se souvenir de la métaphysique allemande et s'en moquer, le public, de son côté, était-il prêt à s'y intéresser ? — J'entends bien que la « manière » et l'esprit de Voltaire pouvaient tout faire passer ; mais encore fallait-il que les lecteurs comprissent où visaient les pointes et les allusions. Et pour être mieux écouté, devait-on s'en prendre aux Allemands, et non aux Anglais ? Au lendemain du désastre de Lisbonne, dans le *Poème* de 1756, c'est Pope surtout que Voltaire critique : avait-il raison d'y substituer en 1759 le West-

phalien Pangloss ? et la métaphysique des Leibnitz et des Wolf préoccupait-elle le public français au point qu'il pût en voir avec plaisir la caricature et la dérision ?

La réponse à cette question est dans l'abondance même des publications [1] qui, à divers degrés, ont tenu l'opinion en haleine autour du problème de l'optimisme ou de la providence, et des solutions proposées par la métaphysique allemande. On verra de la sorte que, sous des formes variées, le leibnitzianisme est précisément à l'ordre du jour : livres, recueils, journaux, travaux académiques se succèdent sans interruption ; la catastrophe de Lisbonne donne à cette littérature un renouveau d'activité, mais ne la crée pas ; — et, en réalité, si *Candide* charge la métaphysique germanique, c'est qu'elle est d'actualité, j'allais dire, de mode. Au reste, la polémique voltairienne a-t-elle coutume de s'exercer à vide ?

A l'origine, comme de juste, Bayle [2] et ses critiques, de Crousaz surtout [3]. Influence diffuse, mais immense ; il suffit de la mentionner. Je laisse aussi de côté tout ce qui a trait à la question des *causes finales* : le livre de D. Mornet, *les Sciences de la nature au* XVIII^e^ *siècle* [4], met en lumière la querelle passionnée qu'elles soulèvent, et les excès ridicules des « cause-finaliers » :

1. Je ne voudrais pas que l'on se méprît sur le caractère des indications contenues dans les pages qui suivent ; ce n'est ni un exposé historique du problème de la théodicée et de l'optimisme avant *Candide*, ni une bibliographie méthodique et complète. On en trouvera l'essentiel, avec de substantielles analyses, dans Otto Lempp, *Das Problem der Theodicee in der Philosophie und Litteratur des 18. Jahrhunderts bis auf Kant und Schiller*, Leipzig, 1910, in-8°. — J'ai voulu montrer seulement le contact du public avec ces questions, faire voir la diffusion d'œuvres et de doctrines qui, sans être des sources de *Candide*, ont éveillé les curiosités qu'il a pu satisfaire, et, pour une part; préparé son succès.

2. Cf. Delvolvé, *Religion et critique de Bayle*, 1906, p. 282-313 ; — O. Lempp, *Das Problem der Theodicee...*, p. 13 sq.

3. *Examen du Pyrrhonisme ancien et moderne*, 1733, in-f° (cf. à la table les mots : *mal moral*, *bien*, *providence*, *manichéisme*). — Voyez encore du même : *Examen de l'Essai* [de Pope] *sur l'homme*, 1737, 1738, 1748 ; — *Traité de l'esprit humain contre Wolf et Leibnitz*, 1741 ; — *Réflexions sur l'ouvrage intitulé « la belle Wolfienne »*, 1743 ; — *Observations critiques sur l'abrégé de la logique de Wolf*, 1744 ; — etc.

4. 1912, p. 194 sqq.

on comprendra mieux, à cette lecture, si le finalisme intransigeant de Pangloss devait « porter » sur un public en éveil. Notons seulement qu'en novembre 1756, Voltaire reçoit de Thieriot[1] la *Théologie physique* et la *Théologie astronomique* de Derham[2], livres vieux de trente ans, mais où s'étalent des naïvetés égales à celles des nez faits pour porter des lunettes, et des jambes instituées pour être chaussées.

Dans la trentaine d'années qui précèdent *Candide*, les titres et les noms s'accumulent : mémoires biographiques ou critiques sur Leibnitz[3], ouvrages sur la Providence, où l'on se propose d'utiliser « ce qu'il y a de solide et d'heureux dans le système de Leibnitz »[4], traductions d'écrits anglais ou allemands sur la liberté de l'homme, la bonté de Dieu ou l'origine du mal[5], traités de vulgarisation ou essais de réfutation, qui rendaient familiers au public français les noms de Leibnitz et de Wolf[6].

1. Cf. *Rev. d'hist. litt.*, 1908, p. 148.
2. 1730 et 1726, in-8°.
3. Dupont-Bertres, *Éloges et caractères des philosophes les plus célèbres...* 1726, in-12. — *Vie de Leibnitz*, en tête de la traduction de Jaucourt, plusieurs fois réimprimée depuis 1734.
4. L'abbé Houteville, *Essai philosophique sur la Providence*. Paris, 1728, in-12. Préface, p. XIII.
5. Chubb, *Nouveaux essais sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, traduits en 1732. Voltaire les lit en septembre 1736 (cf. XXXIV, 114). — Les *Paradoxes métaphysiques* de Collins sont encore traduits en 1758. — Ajoutez toutes les traductions de Pope, et celles de Shaftesbury, etc.
6. Cf. par exemple, *Nouvelles pièces sur les erreurs prétendues de la philosophie de Wolf*, 1736, in-12. — *Esquisse d'une histoire complète de la philosophie de Wolf*. Leipzig, 1737. — Formey, *Amusements littéraires, moraux et politiques*, 1739, in-8. — De Vattel, *Défense du système leibnitzien contre les objections et les imputations de M. de Crousaz, contenues dans l'Examen de l'Essai sur l'homme de Pope*, Leyde, 1741, in-12, 592 pp. (L'ouvrage n'est pas à la Bibl. Nat.), manifeste optimiste qui « découvre des raisons convaincantes en faveur de ce principe que, en ôtant du monde le mal, le péché, les crimes, il cesserait d'être le meilleur », et « conclut donc que *tout est bien* ». [*Nouv. Bibl. Germ.*, t. II, 1re part., juill.-sept. 1746, p. 85]. — Notons ici qu'en 1742, l'*Histoire critique de la philosophie* de Deslandes pose avec clarté la question de l'origine du bien et du mal, donne un exposé vigoureux du « système des deux principes »,

Les journaux sont les merveilleux instruments de cette propagande : tous, *Journal de Trévoux*, *Journal étranger*, *Bibliothèque Germanique*, *Année littéraire*, multiplient les « extraits » sur la philosophie allemande et ses plus illustres représentants ; ils éveillent les curiosités, et, peu à peu, fixent l'ensemble d'idées plus ou moins exactes qui constitueront, pour le public français, la métaphysique allemande et le leibnitzianisme [1]. Quelques-uns de ces articles ont l'importance de véritables ouvrages ; il faut même faire une place à part aux mémoires du P. Castel, où, à l'occasion de la traduction de la *Théodicée* par le chevalier de

et reconnaît avant le manichéen Martin, « qu'au défaut de la révélation, on ne pouvait mieux expliquer que par ce dogme l'origine du bien et du mal ». (T. I, pp. 257, 266, 277.)

1. Voici les plus caractéristiques : *Bibl. Germ.*, 1737, t. XIX, p. 170, un long article où l'on examine « *si le monde est le meilleur*, en exposant les principes de Leibnitz et de Wolf » ; — une *Lettre sur la liberté de l'homme*, dans la *Bibl. Germ.*, 1738, t. XLII, p. 107 ; t. XLIII, pp. 39 et 107, et un article sur *le Philosophe Roi et le Roi Philosophe par M. Chrétien Wolf*, *ibid.*, t. XLV, p. 1 sqq. ; — un intéressant compte-rendu de l'*Essai sur l'homme de Pope, et de l'Examen de cet Essai par M. de Crousaz*, *ibid.*, t. XLI, p. 159 : tel paragraphe, de froide ironie, laisse prévoir les dérisions de *Candide :* « L'univers aurait été un ouvrage imparfait s'il y avait manqué une seule des impiétés, des horreurs et des crimes qu'on y a vus. Il fallait des insensés et des scélérats de toute espèce. Les plus grands crimes, dans le système leibnitzien, parricide, empoisonnement, blasphème, sont une suite de la cohésion des parties de l'univers. Si une seule abomination venait à manquer, tout le reste serait interrompu. » (p. 164). Le « procédé » est comme indiqué, et Pangloss aussi pourrait dire : « Je m'enivre, je commets un adultère, je tue : depuis un temps infini des causes innombrables ont été en branle pour faire naître ces événements. Bien loin d'en rougir, je m'en félicite, puisque j'ai contribué par là à la perfection de l'univers » (p. 168). — L'article cite une remarque de de Crousaz, qui, à la vérité, a aussi l'accent des ironies de *Candide* : « A la vue de Charles I[er] perdant la tête sur un échafaud, il aurait dû dire : *cela est bien*. A la vue de ses juges qui le condamnaient, il aurait encore fallu dire : *cela est bien*. A celle de quelques-uns de ces juges pris et condamnés pour avoir fait ce qu'on avait reconnu *bien*, il fallait dire : *redoublement de bien*. Quand le comte de Bolingbroke, son cher ami, fut disgracié, le système demandait que l'on dît : *redoublement de bien*. Mais M. Pope fait lui-même cette prédiction : « Lorsque les héros et les rois reposeront dans la poussière, eux dont les fils rougiront que leurs pères aient été tes ennemis, etc... eh ! de quoi rougiront-ils ? Sera-ce de ce qui est *bien* ? Ils ne pourraient rougir d'autre chose, *car tout ce qui est est bien* ».

Jaucourt, il développe pour les lecteurs du *Journal de Trévoux* ce que Bouillier appelait « le venin du *Tant mieux* [1] ». Voici une page qu'il faut citer, comme document d'opinion, et comme critique de Voltaire : « Ce n'est plus la mode de critiquer la Providence. Ces critiques sont trop usées, et trop ouvertement impies et libertines. Le grand air est d'applaudir à la Providence, et de dire à toutes choses *Tant mieux*, comme ce directeur de Despréaux, « à chaque gros péché qui disait toujours : Bon ! »... Tout était infecté, tout était corrompu, tout était perdu selon Bayle et selon P[ascal]... Voilà ce qui donna lieu dans le siècle passé, ou au commencement de celui-ci, à la secte des beaux esprits dont nous parlons. Ils ne critiquent point la Providence, mais ils ne l'anéantissent que mieux en faisant semblant de lui applaudir. *Tout est bien, tout est mieux, tout est très bien ; le mal n'est pas un mal*, puisqu'il est la cause nécessaire du bien... M. Leibnitz, homme modéré, homme intelligent et précautionné, n'a glissé tout cela que par la voie du raisonnement, de la persuasion, de l'insinuation. Les esprits outrés de notre siècle, qui n'en manque pas, ont éventé la mine et brusqué le raisonnement. Un P[ope] en Angleterre, un V[oltaire] en France, comme s'ils avaient une mission pour cela, et avec une espèce d'enthousiasme, ne cessent de nous prêcher, en prose et en vers, qu'il n'y a pas de mal, que la nature est bien, que le système régnant est celui de la belle nature, qu'elle est telle qu'elle a dû être, et qu'elle ne pouvait être autrement [2]. » Dans ces articles de Castel, — pour la première fois peut-être, — l'*Optimisme* est nommé et défini [3] ; il s'y ajoute une longue réfutation pour démontrer que « l'optimisme n'est qu'un matérialisme déguisé, un spinozisme spirituel » [4].

Mais, plus encore que Leibnitz, Wolf est à la mode : après la *Belle Wolfienne* de Formey [5], et les *Réflexions sur l'ouvrage intitulé*

1. Bouillier, *Apologie de la Métaphysique*, éd. de 1753, p. 83.
2. Février 1737, p. 220-222.
3. *Ibid.*, p. 207.
4. *Ibid.*, p. 208.
5. 1741-1753, 6 vol. in-12 ; — 1752-1760, 6 vol. in-8°.

*la Belle Wolfienne* par de Crousaz[1], vient le plus important ouvrage de vulgarisation wolfianiste, le *Cours abrégé de la philosophie wolfienne*[2], de Jean Deschamps : le public, dit l'épître dédicatoire, est « déjà prévenu en faveur de M. Wolf », et les trois volumes lui apportent un résumé clair et une apologie enthousiaste. L'ouvrage est suivi des *Observations critiques*[3] de l'infatigable de Crousaz, et d'une *Psychologie ou Traité de l'Ame par M. Wolf*[4]. En 1752, la *Nouvelle Bibliothèque Germanique* rend compte de la *Philosophie morale* de Wolf[5] et d'un long mémoire sur Leibnitz[6]. Un autre ouvrage, sur *le Bonheur*, « sujet fort à la mode », est traité « selon la méthode qui règne dans les écrits de M. Wolf »[7]. Wolf encore dans plus de cent pages d'un autre volume du même journal... Véritablement, « *la doctrine du meilleur monde est devenue à la mode*[8] ».

Aussi le public est-il tout prêt à accueillir l'importante réimpression que donne de Jaucourt de sa traduction des *Essais de Théodicée*[9]. Tout à l'entour se croisent les déclamations des « optimistes » et les réfutations qu'on leur oppose : les mêmes lecteurs qui ont applaudi au *Spectacle de la Nature* de Pluche ont pu connaître la *Dissertation sur la perfection du monde corporel et intelligent*[10], de G. Muys, où l'on découvre (p. 94) que « les

1. Lausanne et Genève, 1743, in-12.
2. Amsterdam et Leipzig, 1743, 3 vol. in-8°.
3 Genève, 1744, in-12.
4. Amsterdam, 1745, in-12.
5. *Nouv. Bibl. Germ.*, 1752, t. VII, p. 337 ; t. X, 1re part., p. 120-132.
6. Id. t. X, 2e part., pp. 243 et 267.
7. Id. t. XII, 1753, p. 163. L'ouvrage paraît à Berlin, 1753, in-8°.
8. Id. t. XI, 1752, p. 311.
9. Amsterdam, 1747, 2 vol. in-12.
10. 1745, in-12. — Je note ici que dans l'édition augmentée (1747) de sa *Philosophie du bon sens*, d'Argens introduit quelques pages aimables et limpides sur le problème du mal. — La même année, un *Nouvel essai de Théodicée*, ouvrage allemand de Boeldicken (Berlin, 1747, in-12), que la *Nouv. Bibl. Germ.* analyse longuement (t. VII, 1750, p. 42-58), « traite de l'origine du mal dans le meilleur monde ». — Tout près de *Candide*, dans la *Poliergie ou Mélange de littérature et de poésie* (1756), par de Vattel, l'auteur de la *Défense du système de Leibnitz* (1742), « on apprend que tout ce qui arrive dans l'ouvrage du Créateur se rapporte au bien général, à la perfection du tout, et que le mal lui-même est dans l'ordre »

mouches, les moucherons, les puces, les poux et autres insectes de cette nature » participent à la perfection de l'univers, et (p. 216) que « le mal moral ne peut qu'orner beaucoup le théâtre de ce monde, et fournir à plusieurs classes d'intelligences un spectacle admirable, et bien digne de la sagesse et de la majesté de Dieu ». — En revanche le problème est repris d'une façon assez simpliste, mais nette, — un peu « à la Voltaire », — dans l'*Essai de Cosmologie*[1] de Maupertuis. Comme dans *Candide*, on y voit raillées ces causes finales qui « font trouver Dieu dans les plis de la peau d'un rhinocéros[2] » et découvrir une bienfaisante providence dans la création du serpent : « A quoi sert tout cela ? A la conservation d'un animal dont la dent tue l'homme. — Oh ! réplique-t-on, vous ne connaissez pas l'utilité des serpents : ils étaient apparemment nécessaires dans l'univers ! »

En 1755, — *six mois avant le désastre de Lisbonne*[3], — l'Académie des Sciences de Berlin met au concours la question de l'*Optimisme*, et il faut suivre dans les *Vues philosophiques* de Prémontval l'histoire et les péripéties de ce concours. « On demande, disait le texte, l'examen du système de Pope contenu dans la proposition *Tout est bien*. Il s'agit : 1° de déterminer le vrai sens de cette proposition conformément à l'hypothèse de son auteur ; 2° de la comparer avec le système de l'*Optimisme* ou du choix du meilleur, pour en marquer exactement les rapports et les différences ; 3° enfin d'alléguer les raisons que l'on croira les plus propres à établir ou à détruire ce système. » Le sujet

(*Année littéraire*, 1756, t. VIII, p. 59). — Enfin, en 1756 encore, Allamand, l'éditeur de Prosper Marchand, publie une nouvelle édition de l'*Introduction à la Philosophie*, de S'Gravesande, et y ajoute un chapitre sur « le plan que Dieu a suivi dans la création de l'univers », où il soutient que l'Etre souverainement bon et dont la puissance et la sagesse sont sans bornes, n'a pu créer que *le meilleur de tous les mondes possibles* ». (Allamand lui-même, dans le *Dictionnaire* de Pr. Marchand, art. *S'Gravesande*, p. 237, note z).

1. Leyde, 1751, in-12.

2. P. XXIII-XXV de l'*Avant-propos*.

3. Le concours est annoncé dans le n° d'avril-juin de la *Nouv. Bibl. Germ.*, p. 457.

provoque des critiques, et un vif mouvement d'intérêt : « L'Académie, raconte Prémontval, a été en butte à de malignes censures... L'Aristarque de l'Allemagne, juge et inspecteur né de tous les savants, M. le professeur Gottsched n'a pas manqué de se distinguer par l'énergie des tons... [Il a dénoncé] la grande indécence à l'Académie de mettre, il ne dit pas une question, mais une vérité telle que celle du meilleur monde en une sorte de comparaison avec un prix de trente ducats. Enfin, sous prétexte que *le mot optimisme a été inventé par M. de Crousaz*, ennemi déclaré de Pope et de Leibnitz, c'est par manière d'insulte que l'Académie l'emploie ! C'est un fer chaud dont on a voulu marquer ces grands hommes, *Optimismi macula Popio et Leibnitzio inusta* [1]. » Prémontval nous confie que « la majorité de l'Académie est composée de zélés partisans de l'optimisme [2] », et cependant le mémoire couronné est parfois assez sévère pour Leibnitz. Il est publié en 1755, — toujours avant la catastrophe de Lisbonne, — avec une demi-douzaine d'autres dissertations présentées au concours [3], sous le titre : *le Système de Pope sur la perfection du monde comparé avec celui de M. de Leibnitz, avec un examen de l'Optimisme*. L'auteur, A. F. Reinhard, cherche à éclaircir ce que Prémontval appelait « le malentendu général dans la question de l'optimisme [4] », et s'efforce de distinguer nettement les deux systèmes. Telle page fait impérieusement songer à un paragraphe de la *Préface* du *Poème de Lisbonne* : « *Thèse de Leibnitz* : S'il arrive des maux à l'homme, il doit les souffrir patiemment, en considérant que ces maux servent au bien général et que ce bien général comprend, autant qu'il peut être, le bien particulier. — *Réponse* : Ces motifs de consolation et de tranquillité

1. *Vues philosophiques, ou Protestations et déclarations sur les principaux objets des connaissances humaines*. Amsterdam, 1757, 2 vol. in-8°. — T. II, p. 138.
2. *Ibid.* p. 140.
3. *Dissertation qui a remporté le prix proposé par l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Prusse, sur l'optimisme, avec les pièces qui ont concouru*. Berlin, Haude et Spencer, 1755, in-4°.
4. T. II, p. 33.

tirés du système de l'optimisme sont aussi vagues qu'incapables de nous soulager des maux que nous souffrons. Quelle consolation que de savoir que nous sommes malheureux parce que le bien des autres êtres et la constitution de l'univers le demandent. Que serait-ce si cette constitution demandait que je fusse à jamais malheureux ? *C'est se moquer de moi que de me donner de telles consolations*[1] *!* » — Ce concours est un nouvel épisode de cette « guerre littéraire occasionnée par Leibnitz, et qui dure depuis près de cinquante ans[2] » ; il donne à la question même, et au mot d'*optimisme*, une vaste publicité : les journaux s'en emparent, annoncent, résument, recueillent répliques et discussions[3].

En 1756, Allamand, l'éditeur de Prosper Marchand, publie une nouvelle édition de l'*Introduction à la Philosophie*, de S'Gravesande, et y ajoute un chapitre sur « le plan que Dieu a suivi dans la création de l'univers », où il soutient que « l'Être souverainement bon, et dont la puissance et la sagesse sont sans bornes, n'a pu créer que *le meilleur de tous les mondes possibles*[4]. »

Au lendemain du désastre de Lisbonne, comme de juste, le débat devient plus serré : après l'article sur l'*Origine du mal physique et moral*, dans la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*[5], l'important ouvrage du vicomte d'Alès, *De l'origine du mal, ou Examen des principales difficultés de Bayle sur cette matière*[6]. La

1. *Dissertation*..., p. 47. — Comparez Voltaire, *Préface* du *Poème sur le Désastre de Lisbonne*, IX, 468. « Si lorsque Lisbonne, Méquinez, Tetuan, et tant d'autres villes furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitants, des philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines : « Tout est bien ;... *c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires ; votre mal particulier n'est rien, vous contribuez au bien général* », un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste » ; — et, dans *Candide*, p. 34, les « consolations » de Pangloss aux victimes de Lisbonne.

2. *Discours sur cette question : « Tout est-il bien ? » proposée pour le prix de l'année 1755.*

3. En particulier, *Journ. encycl. et Nouv. Bibl. Germ.*, années 1756 et 1757.

4. Allamand lui-même, dans le *Dictionnaire* de Prosper Marchand, art. *S'Gravesande*, p. 237, note Z.

5. 1758, t. VIII, p. 481.

6. Paris, Duchesne, 1758, 2 vol. in-12 (Bibl. Nat. R. 11927). — Cf. *Ann. litt.*, 1758, II, 3 ; *Journ. encycl.*, avril 1758, p. 20.

question est reprise à pied d'œuvre, chaque argument de Bayle discuté et « réfuté » ; la tactique de l'auteur est de ramener l'optimisme à une manière de spinozisme athée, de réduire ses conséquences à l'absurde, et, pour cela, d'établir une justification rationnelle et méthodique de la Providence, où le mal cesse d'être une objection, et qui puisse expliquer le désastre de Lisbonne. Et voici qui est à retenir : à plusieurs reprises, Voltaire est cité, utilisé, approuvé, et résolument, malgré le *Poème de Lisbonne* et ses notes, d'Alès classe Voltaire parmi les *optimistes*, et l'associe à King et à Régis [1] : n'y a-t-il là rien qui puisse contribuer à « déclencher » *Candide* ? — Et, au même moment, quand passe sur l'Europe ce vent d'anxiété et de souffrance, de Beausobre n'hésite pas à publier un *Essai sur le bonheur ou Réflexions philosophiques sur les biens et les maux de la vie humaine* [2], où respire avec sérénité un optimisme sans restriction et sans critique : « Serait-il possible qu'exister ne fût pas un grand bien ? Il me semble trouver dans la vie tant de biens précieux et tant d'avantages réels, que je ne puis m'empêcher de bénir la Providence de m'avoir donné l'existence : bénissez-la comme moi, vous tous qui vivez, car vous êtes heureux, et j'espère vous en faire convenir... Tout est bien, tout ce qui est ne saurait être autrement [3]. » Et voici comme la réponse anticipée à *Candide* : « Mais que dirons-nous des malheurs publics, la peste, la guerre, la famine, les tremblements de terre ? quoi Lisbonne sous ses ruines serait heureuse ? ces champs couverts de morts et de blessés, ces orphelins abandonnés, ces veuves désolées, ces terres ravagées par des maux qui ne pardonnent point, quel triste spectacle ! — Ce sont là de ces déclamations qui ne prouvent rien [4]. »

Que l'on se figure l'exaspération narquoise de Voltaire à de telles lectures : depuis le *Poème* de 1756, il a suivi cette polémique où s'entassent abstractions vaines et insipides théologies : quelle

1. II, 197.
2. Berlin, 1758, in-12.
3. P. 4 et 12.
4. P. 78.

savoureuse volupté à bouleverser d'une chiquenaude toute cette métaphysique, et, sur ce sentimentalisme béat ou geignard, à jeter l'âpre clarté de *Candide* !

De ces indications deux faits se dégagent : d'abord que l'on peut répondre par l'affirmative à cette question qui a été posée : « La métaphysique leibnitzienne était-elle alors si répandue en France qu'il convînt d'en faire le siège [1] ? » — ensuite que, dans cette curiosité philosophique, le tremblement de terre de Lisbonne n'a rien créé, rien bouleversé : la question de l'optimisme était à la mode déjà, et la catastrophe n'a fait qu'apporter dans le débat un brutal argument de fait. Après comme avant, l'optimisme le plus paisible conserve des apôtres, et nous avons vu de Beausobre s'exprimer en 1758 comme Derham en 1730. Ainsi *Candide*, quatre ans après le désastre, ne frappait pas dans le vide.

Mais la littérature du sujet a été considérable [2] : physiciens,

1. F. Castets, *Revue des langues romanes*, 1905, p. 483.
2. Voici quelques indications, — moins pour esquisser une bibliographie du tremblement de terre de Lisbonne, qu'à titre d'échantillons de cette littérature où viennent s'insérer les pages de *Candide* : *Journal de Trévoux*, janv. 1756, p. 345, résument une relation espagnole ; — *Lettre d'un ecclésiastique de Paris à un curé de province sur les derniers tremblements de terre, dans laquelle on voit* : 1° quels sont les tremblements de terre mémorables ; 2° quelles en sont les causes les plus vraisemblables ; 3° quelle impression ils doivent faire aux yeux de la foi », Paris, 1756, in-12 ; — *Relation historique des plus remarquables tr. de t. arrivés dans notre globe* (*Ann. litt.*, 1756, II, 118) ; — *Relation historique du tr. de t. de Lisbonne*, d'Ange Goudar, 1756, in-12, que nous aurons à utiliser ; cf. *Ann. litt.*, 1756, III, 145 ; — Guis, *Ode sur le tr. de t. de Lisb.* (*Ann. litt.*, 1755, VII, 310) ; — Brulé de Loirelle, *Ode in Lisbonense excidium* (*Id.*, VIII, 114 sq.) ; — Le Brun, *Ode sur le tr. de t. arrivé à Lisbonne* (*Id.*, Ibid., 210-219) ; — Barthe, *Ode sur la ruine de Lisbonne*. Paris, Lottin, 1756, In-12 ; — le chev. de Cogollin, *Épisode sur les tr. de terre*, cité *Ann. litt.*, 1756, III, 161 ; — Félicien de Saint-Norbert, *Dissertation sur les derniers tr. de t.*, 1757, in-12 ; — dans le *Journal étranger*, janvier 1757, p. 18, un article sur des *Réflexions physical and moral upon the... phenomena... wich have happened from the Earthquake at Lima to the present time*, Londres, 1756, dont « l'auteur regarde les tr. de t. comme des coups de la vengeance divine, et détaille les crimes qui l'ont attirée sur Lisbonne » ; — *Poème sur le dernier tremblement de terre de Lisbonne*, Londres, 1756 (*Journ. étrang.*, janv. 1757, p. 52) ; — *Ragionamento sopra la cagione de tremuoti*, par A. Bina, bénédictin, Carpi, 1756, in-8° (*Journ. étr.*, avril 1757, p. 50 sq.) ; — Henriette

philosophes, poètes ont multiplié les hypothèses, les réflexions, les élégies : « Depuis l'époque fatale de la ruine de Lisbonne, il n'est question dans les entretiens que de ces affreux tremblements de terre[1] » ; la catastrophe « donne lieu aux systèmes des philosophes[2] » et « réveille le feu poétique des littérateurs[3] » : du *Poème* de 1756 à *Candide* de 1759, écrivains ni public ne se sont lassés ; et il semble, à bien y regarder, que Voltaire ait voulu à tous donner quelques lignes du roman : dans ce fatras, en effet, on discerne trois courants distincts : un courant scientifique, hypothèses sur les causes et les manifestations des tremblements de terre, mémoires académiques et articles de journaux, où se débat la question de savoir si ces catastrophes sont dues à l'électricité, aux vents souterrains, ou, comme le veut Pangloss, à la « traînée de soufre » et au « volcan sous Lisbonne » ; — courant philosophique ensuite, les moralistes et

de Briqueville, c[tesse] de Colombière, *Réflexions sur les causes des tr. de t.*, etc., 1757, in-12 ; — Pluquet, *Examen du fatalisme*, 1757, 3 vol. in-12. Cf. p. 122 : « Les malheurs causés par les tremblements de terre, s'ils étaient bien examinés, seraient peut-être bien moins opposés qu'on ne le pense aux desseins de l'intelligence créatrice ; ce n'est guère que dans les villes que ces phénomènes causent de grands ravages, et surtout dans les villes où le luxe et le faste rassemblent beaucoup d'hommes et dépeuplent les campagnes » ; — *Ann. litt.*, 1758, I, 339 : « La catastrophe de Lisbonne a réveillé la sagacité de nos physiciens ; nous avons vu paraître à cette occasion bien des systèmes et des conjectures. L'Académie de Rouen a donné ce sujet pour son prix de physique » ; — le travail couronné est celui d'Isnard, *Mémoires sur les tr. de t.*, etc., Paris, 1757, in-8° ; (comptes-rendus principaux : *Journ. encycl.*, juillet 1758, p. 98 sq., et *Ann. litt.*, 1758, I,339) ; — Thomas, *Mémoire sur la cause des tremblements de terre, qui a remporté le prix accessit... de l'Académie de Rouen*, Paris, 1758, in-12 ; Thomas trouve « ces événements dans l'ordre de la Providence, pour faire trembler les impies... » ; — *Recueil des plus belles ruines de Lisbonne, causées par le tremblement et par le feu du 1er novembre 1755, dessiné sur les lieux par MM. Paris et Pédegache, et gravé par J.-Ph. le Bas* (*Ann. litt.*, 1758, II, 22). — Pour mesurer la curiosité publique sur ce sujet, voyez la table du *Journal de Verdun* (1760) : l'article *Tremblements de terre* a treize pages ; ils sont tous relevés, avec les écrits qui s'y rapportent.

1. *Journal étranger*, janvier 1756, p. 183.
2. *Journal de Trévoux*, février 1756, p. 541.
3. *Id.*, mars 1756, p. 760.

les métaphysiciens s'emparant de cet argument nouveau jeté dans le débat traditionnel, et quelques-uns concluant, comme Pangloss sur « les ruines fumantes », que « tout est bien, tout est bon, tout est au mieux » ; — courant « littéraire » enfin, où les « descriptifs » s'essoufflent à peindre l'horreur tragique du spectacle : pour mieux saisir l'ironie cachée des peintures du chapitre v, il n'est que de lire l'ode de M. Le Brun ou celle de M. Guis.

Tel est le milieu où Voltaire lance *Candide*, qui, pour une part, en est la caricature à la fois et le reflet. Tout en préparait l'apparition : lectures, circonstances, ambiance. Il se détache à son heure de la pensée et du tempérament voltairiens : c'est cette heure-là qu'il faut maintenant préciser.

## IV. — Le « moment » de *Candide* et les idées de Voltaire.

Voici Voltaire à son retour d'Angleterre, en contact de nouveau avec la société parisienne libertine, intelligente et jouisseuse ; puis le voici dans la retraite studieuse de Cirey, dans ce logis où il a le confortable qu'il a payé, des laques et des porcelaines, des orfèvreries de Germain et un cabinet de physique, et l'amitié, et l'amour. La vie lui est bonne et douce : son épicurisme est celui d'un disciple raffiné de Saint-Évremond, qui a fréquenté chez Ninon et au Temple. Comme le doux Bernier, il incline à croire que « l'abstinence des plaisirs pourrait bien être un péché », et qu'en dépit des théologiens qui maudissent et des moralistes qui déclament, il faut profiter des progrès de toute sorte qui ont mis le commerce, les arts, l'industrie au service des commodités et des plaisirs de l'homme. « O le bon temps que ce siècle de fer ! » Lettres, pièces de vers légers, épîtres et madrigaux, tout respire cet optimisme léger, fait d'insouciance, de gaîté et de plaisir de vivre. C'est l'époque du *Mondain*[1].

1. Cf. G. Lanson, *Voltaire*, Hachette, 1906, ch. I-II. — A. Morize, *L'Apologie du luxe au* XVIIIe *siècle : le Mondain et ses sources*, 1909.

C'est le temps aussi des études scientifiques et du « newtonianisme ». Voltaire relit Pope, écrit les *Discours sur l'homme* et les *Éléments de Newton*. De l'un et de l'autre côté, il trouve l'idée de l'admirable arrangement de l'univers, de l'enchaînement parfait des choses et des êtres. S'ajoutant à l'optimisme « pratique » et réaliste du *Mondain*, c'est un autre optimisme, scientifique dans son fondement, et d'origine anglaise. Les affirmations sans rigueur du *Traité de Métaphysique* de 1734 le limitent sans le contredire : il y a du mal dans le monde, et Leibnitz a tort de le méconnaître, mais il y a aussi du bien ; on peut toujours espérer un mieux réalisable ; de toute façon, la vie est possible et acceptable : le mal est une nécessité du mécanisme général, et il faut l'envisager comme tel, sans amertume ni révolte. Voltaire, à ce moment, n'est pas très éloigné de croire à la liberté de l'homme : sans doute, dans les *Éléments*, les objections « l'effraient », et il sait qu'on n'y peut répondre que par « une éloquence vague » ; néanmoins, il ne peut se résoudre à renoncer au libre arbitre, et, tout au moins, au terme même de *liberté*[1].

Mais les années passent, et viennent avec elles les expériences, les réflexions, la critique plus aigue, le bouillonnement de vie moins ardent. Voltaire arrive à la cinquantaine. Les tracasseries du pouvoir, les exils, les persécutions, — la disparition de l'amie philosophe, — la fin de l'existence heureuse de Cirey, l'agacent, l'attristent, parfois le déconcertent. Ce n'est plus « le paradis terrestre » de Cirey : c'est le heurt plus brutal de la vie plus méchante. Les objections s'élèvent, se pressent, s'imposent. La liberté ? Insoluble problème, où les plus sages « sont comme le diable de Milton pataugeant dans le chaos[2] ». Un moment encore, et Voltaire, renonçant à ses chimères, donnera les mains aux négations radicales : « J'avais grande envie que nous fussions libres ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expé-

1. Cf. G. Lanson, *Voltaire*, pp. 66-67. — G. Pellissier, *Voltaire philosophe*, p. 56 sqq.
2. A Helvétius, 11 septembre 1738.

rience et la raison me convainquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, et comme il plaît à Dieu[1] » D'ailleurs c'est l'époque où, nous l'avons vu, s'affirme son définitif éloignement de toute métaphysique : « Qu'est-ce que l'âme ? Je n'en sais rien... *Vanitas vanitatum et* metaphysica *vanitas !*[2] ». Mais il n'ajoute plus maintenant : « C'est une étrange rage que celle de quelque messieurs qui veulent absolument que nous soyons misérables ! » Il y a du mal sur la terre, mal physique et mal moral, et il faut s'y résigner : « Tout est dangereux ici-bas, et tout est nécessaire[3] », et Jesrad, l'ange leibnitzien, enseigne à Zadig la nécessité du mal et celle de la résignation : « Mais quoi, disait Zadig, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs ? et les malheurs tombent sur les gens de bien ! — ...Il n'y a point de mal, répondit Jesrad, dont il ne naisse un bien. — Mais, dit Zadig, *s'il n'y avait que du bien et point de mal*[4] *?* » L'optimisme de 1736 s'est singulièrement assagi et apaisé : Dieu

> ...a deux gros tonneaux d'où le bien et le mal
> Descendent en pluie éternelle
> Sur cent mondes divers et sur chaque animal[5],

et nier le mal est une puérilité. — Mais en faut-il arriver à une vue pessimiste de l'univers ? Ce serait aveuglement et ingratitude, et, dans une page importante, datée de 1752, Voltaire fixe son attitude dans la question. Maupertuis avait repris le vieil argument de la corruption des mœurs : examinez, avait-il dit, vous trouverez partout mensonges, meurtres et vols, partout les vices plus communs que la vertu. Voltaire lui répond, et l'on devine ici que les réflexions intervenues depuis quinze ans ne l'ont pas fait renoncer à sa confiance dans le bien général et dans le progrès. Sans doute, il y a du mal : mais que l'on

1. XXXVI, 565. 26 janvier 1749.
2. XXXVI, 565. A S'Gravesande, 1er juin 1741.
3. XXI, 88.
4. XXI, 90.
5. X, 361. *Au Roi de Prusse* (1751).

fasse la balance, et l'on verra à quoi conclure : « Cette ancienne objection tant rebattue n'a pas tant de force que plusieurs personnes l'ont cru. Il est très faux qu'il soit plus commun d'être volé et assassiné que de jouir en liberte de son bien et de sa vie. Parcourez mille villages, vous ne trouverez pas dix meurtres et dix vols dans un siècle. Il ne se commet pas à Londres, à Rome, à Constantinople, à Paris, dix meurtres par an. Il y a des années où il ne s'en commet point du tout. Les guerres sont ce qu'il y a de plus fatal après les grandes pestes : mais sur cent millions d'habitants au moins dont l'Europe est peuplée, la guerre ne fait pas périr en un siècle parmi les mâles la trentième partie de cent millions qui, chaque année, se renouvellent. Quand on examine ces lieux communs avec des yeux attentifs, on voit qu'en effet *il y a beaucoup plus de bien que de mal sur la terre*. On voit évidemment que ces reproches, faits de tout temps à la Providence, ne viennent que du plaisir secret que les hommes ont de se plaindre, et qu'ils sont plus frappés des maux qu'ils éprouvent que des avantages dont ils jouissent. L'histoire, qui est pleine d'événements tragiques, contribue d'ordinaire beaucoup à favoriser l'idée qu'il y a incomparablement plus de mal que de bien ; mais on ne fait pas réflexion que l'histoire n'est que le tableau des grands événements, des querelles des rois et des nations. Elle ne tient point compte de l'état ordinaire des hommes. *Cet état ordinaire est l'ordre et la sûreté dans la société*. Il n'y a point de ville au monde qui n'ait été vingt fois plus longtemps tranquille que troublée de séditions... *Cette ancienne question épuisée du mal moral et du mal physique ne devrait être traitée qu'en cas qu'on eût des choses nouvelles à dire*[1]. » — Vienne la catastrophe de Lisbonne, et, ce jour-là, il y aura du « nouveau » ; ce jour-là aussi, Voltaire reprendra la parole, et, sur ce « texte » renouvelé, prononcera son « sermon ».

Mais il ne faut pas exagérer l'influence du désastre de Lisbonne sur l'évolution des idées de Voltaire : ce fut une occasion, un « sujet », — ce ne fut pas la « crise », le bouleversement, la con-

1. *Extrait de la Bibliothèque raisonnée*, juillet 1752, XXII, 536.

version. Car, de 1752 environ jusqu'au *Poème* de 1756, on aperçoit une sourde et profonde transformation, une orientation décisive vers le pessimisme. Je crois même qu'il n'y aurait point de paradoxe à soutenir que le pessimisme de Voltaire est plus découragé, plus abattu avant qu'après, et, dans la conclusion de *Candide*, il y a plus d'énergie et d'espérance que dans telle lettre de 1754.

Autour de lui, Voltaire voit la souffrance et l'injustice du sort et des hommes : « C'est une des profusions de la nature ; elle prodigue les maux ; ils germent en foule de la plus petite semence [1] » ; tout cela est mal arrangé [2] ; « la destinée joue avec les pauvres humains comme avec les balles de paume [3] », et, parmi « ces jours orageux qu'on appelle la vie [4]... il en pleut, des malheureux, de tous côtés ! [5] » Voici qu'il est près « d'être de l'avis de ceux qui pensent qu'un génie malfaisant a fagoté ce bas monde [6] ». Partout bêtise humaine et cruauté divine : « Que le milieu du XVIII^e^ siècle est sot et petit ! [7] » Durant toute l'année 1754, cette note pessimiste s'accentue et s'aggrave : « Je ne vois guère de choses agréables : supportons la vie, Madame, nous en jouissions autrefois [8] », dit-il avec un écho mélancolique des temps ou il écrivait l'*Apologie du luxe*. C'est que « toutes les illusions s'envolent, dès qu'on a un peu vécu... La destinée se moque de nous et nous emporte. Vivons tant que nous pourrons et comme nous pourrons... Tâchons... tâchons... quel mot ! Rien ne dépend de nous ; nous sommes des horloges, des machines [9] » : pessimisme et fatalisme. « Les grandes nouvelles sont presque toujours des malheurs [10] » ; il ne voit de tous côtés

1. XXXVIII, 36. Juin 1753.
2. XXXVIII, 107. 21 juillet 1753.
3. Id., 115. Août 1753.
4. Id. 119; mêmes termes p. 133 et p. 184.
5. Id. *Ibid.*
6. Id. 149. 20 décembre 1753.
7. Id. 158. 25 janvier 1754.
8. Id. 184. 13 mars 1754.
9. Id. 233. 2 juillet 1754.
10. Id. 222. 25 mai 1754.

que désastres au monde [1], « prend les deux hémisphères en ridicule [2] », et, comme le manichéen Martin, juge que « le diable se met dans toutes les sociétés, depuis les rois jusqu'aux philosophes [3] ». La destinée fait tout, nous ne sommes que ses marionnettes [4], comme seront les héros de *Candide*, philosophes, rois, esclaves, voyageurs, moines et filles. Et n'est-ce pas le ton et comme la conclusion de *Candide*, qui apparaissent dans cette lettre à une destinataire inconnue, et qu'il écrit avant la nouvelle de Lisbonne : « La destinée se joue des hommes qui ne sont que des atomes en mouvement, soumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événements du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre... Je vous souhaite, Madame, du bonheur s'il y en a, de la tranquillité au moins, tout insipide qu'elle est [5]... »

Il est possible d'apercevoir quelques-unes des sources de ce pessimisme . la Providence, que Voltaire n'admet plus en métaphysique, il ne veut plus l'admettre dans l'histoire. Il a jeté un vaste regard sur les annales de l'humanité, sur « les mœurs et l'esprit » des nations ; il n'y a trouvé ni consolations pour le présent, ni espérances pour l'avenir. De toutes ses recherches pour l'*Essai sur les mœurs*, de cette plongée dans le passé des races, des nations, des religions et des systèmes, il n'a ramené que dégoût et scepticisme : « c'est un vaste tableau faisant peu d'honneur au genre humain [6] », le tableau des horreurs de dix siècles [7], atrocités et sottises [8]. On ne sait pas à quel point le genre humain est sot et méchant [9], et il pense n'avoir pas réussi à peindre « les docteurs assez ridicules, les hommes d'État assez méchants et la nature assez folle [10] » : l'*Essai sur les mœurs*, ce

1. XXXVIII, 263. 23 septembre 1754.
2. Id., 273. 15 octobre 1754.
3. Id., 301. 19 décembre 1754.
4. Id., 361. 25 mars 1755.
5. Id., 494.
6. Id., 502.
7. XXXIX, 161.
8. Id., 189.
9. Id., 217.
10. Id., 207.

sera « les petites-maisons de l'univers », et, pour l'univers, ce n'est « qu'une vaste scène de brigandage abandonnée à la fortune [1] ».

Cette impression est exactement celle qui se dégage de *Candide*, et il ne paraît point, à dire vrai, qu'il y eût besoin de la secousse de Lisbonne pour déterminer le ton, l'intention et la portée du roman : en fait, pour l'inspiration d'ensemble comme pour le détail, il est moins voisin du *Poème* que de l'*Essai sur les mœurs*, et la catastrophe du 1er novembre, loin d'être la « raison suffisante » de l'œuvre, n'en est qu'un épisode [2].

Le désastre n'est, pour Voltaire, qu'un atout de plus dans son jeu contre l'idée de Providence : rien à ce moment dans sa philosophie, qui ressemble à un revirement, mais pour le public, pour ce peuple léger « qui danse et qui chante », c'est une admirable préparation à entendre ces tristes vérités à quoi Voltaire est déjà tout acquis. Le « tout est bien », l'optimisme, l'harmonie, l'enchaînement, la perfection de l'univers organisé prennent une signification nouvelle, d'une ironie tragique : dès le premier jour, dès la première allusion, Voltaire établit son argumentation : « On sera bien embarrassé à deviner comment les lois du mouvement opèrent des désastres si effroyables dans le meilleur des mondes possibles ; cent mille fourmis, notre prochain, écrasées tout d'un coup dans notre fourmillière et la moitié périssant sans doute dans des angoisses inexprimables [3], au milieu des débris dont on ne peut les tirer, des familles ruinées au bout de l'Europe, la fortune de cent commerçants de votre patrie abîmée dans les ruines de Lisbonne, quel triste jeu de

1. *Essai sur les mœurs*, XIII, 140.

2. Remarquons d'ailleurs qu'indépendamment du désastre de Lisbonne, les *tremblements de terre* en général sont une objection traditionnelle, et Voltaire la trouvait dans Pope. Cf éd. de 1754, II, p. 11 : « La nature ne s'écarte-t-elle point de sa bonté et de sa fin, lorsque des tremblements de terre engloutissent des villes ? », — et p. 75 : « Faut-il que l'Etna brûlant, à la sommation du philosophe, oublie ses tonnerres et rappelle ses feux ? que dans un tremblement de terre les montagnes ébranlées n'obéissent point aux lois de la gravité, parce que tu serais accablé de leur poids ? » — C'est le raisonnement de Pangloss à Lisbonne.

3. Cf. les « angoisses inconcevables », *Candide*, p. 31.

hasard que le jeu de la vie humaine ![1] .....Si Pope avait été à Lisbonne, aurait-il osé dire *Tout est bien*[2] ?... [Ce] *tout est bien* de Mathieu Garo et de Pope est un peu dérangé[3]... Voilà un terrible argument contre l'*optimisme !*[4]... Êtes-vous informé que le 21 décembre, il y a eu un nouveau tremblement de terre à Lisbonne qui a fait périr soixante-dix-huit personnes ? Quel *optimisme* que tout cela ![5] » Tel est l'accent de plus de vingt lettres : point de stupeur, comme devant un événement imprévu qui bouleverse les notions acquises et les doctrines adoptées ; Voltaire n'est rien moins alors qu'un optimiste désabusé : c'est un pessimiste qui triomphe.

Dès le 16 décembre 1755, le *Poème sur le désastre de Lisbonne* est imprimé[6] ; en mars, Voltaire en donne une édition plus ample, avec « de belles notes fort instructives pour les curieux[7] », et le « sermon » se distribue avec un succès retentissant. Les conclusions en sont simples et la philosophie peu profonde et sans obscurités : la catastrophe pose d'une manière aiguë la question du bien et du mal, que faut-il en penser ? admettre deux principes ? croire que tout est bien ? Les solutions des philosophes sont *a priori*, métaphysiques et absolues. L'optimisme de Pope ou de Leibnitz n'est qu'un décourageant fatalisme : la réalité physique et morale lui donne un irréfutable démenti... Aller dire aux victimes de Lisbonne, comme fera Pangloss, que tout est bien et conforme à la raison universelle, c'est se moquer d'elles, et sans pitié humaine. Le mal existe, et un Dieu juste existe, et il faudrait pourtant concilier ces deux existences contradictoires : « Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ?[8] » Que penser ? Se révolter, menacer, s'humilier sans comprendre, persister dans d'inacceptables affirmations ? Non,

1. XXXVIII, 511.
2. Id., 512.
3. Id., 513.
4. Id., 513.
5. Id., *ibid.*
6. Id., 517.
7. Id., 522.
8. XXXIX, 30.

mais laisser dire aux métaphysiciens, voir le mal, et *espérer* ; ainsi seulement la vie et la pensée sont possibles. Il y a du mal partout aujourd'hui dans l'univers, mais peut-être, avec la fuite du temps, le domaine du mal ira-t-il en se rétrécissant ; *tout est bien aujourd'hui*, voilà la chimère, l'illusion et la duperie ; *tout sera mieux*, *tout sera bien demain*, voilà la saine et vivifiante espérance [1].

Telle est la conclusion du poème, et l'affirmation sans découragement où s'arrête Voltaire, quand la catastrophe de Lisbonne l'a amené à donner une expression décisive aux pensers pessimistes qui le travaillaient depuis cinq ou six ans. Tel sera aussi l'accent de la conclusion de *Candide* : s'il faut « cultiver notre jardin », c'est que tout n'est pas perdu, et que nous pouvons espérer quelque récolte [2].

1. Cf. IX, 465 (*Préface* du *Poème*) et 468 : « L'auteur ne combat point l'illustre Pope, qu'il a toujours admiré et aimé : il pense comme lui sur presque tous les points ; mais, pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome *tout est bien*. Il adopte cette triste et plus ancienne vérité, reconnue de tous les hommes, *qu'il y a du mal sur la terre* ; il avoue que le mot *tout est bien*, pris dans un sens absolu et sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie. »

2. *L'intervention de J.-J. Rousseau a-t-elle été pour quelque chose dans la genèse de Candide ?* — Précisons d'abord les faits. Voltaire écrit le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, et prie Thieriot de « bien vouloir en distribuer [des exemplaires] à MM. d'Alembert, Diderot et Rousseau » (4 juin 1756, XXXIX, 51). Thieriot s'en acquitte . « J'ai distribué les trois recueils de vos beaux sermons aux trois docteurs Diderot, d'Alembert et Rousseau. C'est M. Duclos lui-même qui m'a demandé en grâce de les remettre à Rousseau, afin d'en prendre connaissance par bonne fortune en passant » (*Rev. d'hist. litt.*, 1908, p. 141). C'est donc bien Voltaire lui-même qui a envoyé à Jean-Jacques le *Poème*, contrairement à ce que croit Maugras, *Voltaire et J.-J. Rousseau*, p. 45-55. — Jean-Jacques y répond le 18 août 1756, par sa longue *Lettre sur la Providence*, et attend la réplique de Voltaire ; il lui a transmis sa *Lettre* par l'intermédiaire du docteur Tronchin, d'autant plus satisfait de la commission que la doctrine du *Poème* l'a choqué et qu'il a supplié Voltaire de le brûler (cf. H. Tronchin, *Ann. J.-J. R.*, t. I, p. 29-30) : « J'espère, écrivait-il à Rousseau, qu'il lira votre belle lettre avec attention. Si elle ne produit aucun effet, c'est qu'à soixante ans on ne guérit guère des maux qui commencent à dix-huit » (Streckeisen-Moultou, *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*, I, 324). — En fait, Voltaire ne répond pas, élude, pirouette : sa nièce est malade, lui aussi, la besogne l'accable ; il répondra, mais plus tard... quand il aura des loisirs... Jean-

De l'une à l'autre œuvre, on aperçoit comme une liaison ininterrompue. Les questions métaphysiques, à quoi Voltaire a dû revenir[1] avec scepticisme en écrivant le *Poème*, — liberté, futurs contingents, « grande chaîne des destinées », origine du mal, — ont leur écho dans le *Dialogue entre un Brachmane et un*

Jacques accepte ou feint d'accepter l'excuse, et se déclare « charmé de la réponse de M. de Voltaire » (H. Tronchin, *l. c.*). Plus tard, il se rend compte du faux-fuyant et de la duperie, et affirme que la réponse véritable à sa lettre, la réfutation attendue, c'est *Candide*. Cf. *Confessions*, IX, éd. Hachette, VIII, 308 : « Depuis lors, Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avait promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de *Candide*, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu », et lettre du 14 mars 1764 au prince de Wurtemberg : « Vous êtes surpris que ma *Lettre sur la Providence* n'ait pas empêché *Candide* de naître. C'est elle au contraire qui lui a donné naissance ; *Candide* en est la réponse » (VI, 123).

Rien ne vient à l'appui, et il ne semble pas qu'il faille donner à la *Lettre sur la Providence* une place privilégiée. Toutefois elle a dû, non pas faire réfléchir, mais agacer Voltaire : avec une habileté un peu perfide, Rousseau mettait en contraste Voltaire heureux, jouissant de tous les biens de la terre et de l'esprit, et pessimiste, et Jean-Jacques, « pauvre, malheureux, et adorant la bonté divine » ; cet agacement transparaît dans le billet fuyant et impertinent du 12 septembre, où Voltaire esquive la réponse. Il faut en tenir compte : du *Poème* à *Candide*, mille choses s'accumulent et se combinent, qui préparent l'éclosion subite du terrible roman ; expériences personnelles, lectures, conversations, réflexions, rancunes, mauvaises nouvelles des quatre coins du monde, qui aggravent le pessimisme de Voltaire, — et parallèlement, installation dans les nouvelles et paisibles demeures, parmi les tulipes, les bosquets et les jardins, vie heureuse des Délices et de Ferney. Dans cette période de préparation, l'affaire de la lettre de Rousseau est un incident à noter, — rien de plus.

1. Même préoccupation encore dans le morceau que Voltaire, en 1756, ajoute à la fin de la XXII[e] *Lettre Philosophique* : « Le fond de l'*Essai sur l'homme* de Pope se trouve tout entier dans les *Caracteristiques* du lord Shaftesbury, et je ne sais pourquoi M. Pope en fait uniquement honneur à M. de Bolingbroke, sans dire un mot du célèbre Shaftesbury, élève de Locke. — Comme tout ce qui tient à la métaphysique a été pensé de tous les temps et chez tous les peuples qui cultivent leur esprit, ce système tient beaucoup de celui de Leibnitz, qui prétend que de tous les mondes possibles, Dieu a dû choisir le meilleur, et que, dans ce meilleur, il fallait bien que les irrégularités de notre globe et les sottises de ses habitants tinssent leur place. Il ressemble encore à cette idée de Platon que dans la chaîne infinie des êtres, notre terre, notre corps, notre âme, sont au nombre des chaînons nécessaires... » (Ed. Lanson, II, 139). Cf. *Candide*, pp. 17-18.

*Jésuite* [1], et dans les *Dialogues entre Lucrèce et Posidonius* [2] ; en prononçant ses « lamentations », et en prêchant son « sermon », Voltaire a été sérieux et grave ; maintenant il s'amuse, et nous voyons de plus en plus se préciser cette forme d'ironie qui, se jouant des jargons de l'école, sera celle de *Candide* : « Je croirai toujours que l'action horrible de Ravaillac était un futur contingent qui pouvait fort bien ne pas arriver, *car enfin*... — Eh ! que deviendront les futurs contingents, dit le Jésuite. — Ils deviendront ce qu'ils pourront, dit le Brachmane. » — Puis, de mois en mois, à mesure que viennent à Voltaire de mauvaises nouvelles, — nouvelles de la guerre, de ses affaires, de ses amis, — il annonce les coups, il répète : « L'optimisme et le *tout est bien* reçoivent en Suède de terribles échecs [3]... Voilà déjà environ vingt-mille hommes morts pour cette querelle, dans laquelle aucun d'eux n'avait la moindre part. C'est encore un des agréments du meilleur des mondes possibles. Quelles misères et quelles horreurs ! [4]... Ah ! que ce meilleur des mondes possibles est aussi le plus fou ! [5]... » Il mesure la distance qui sépare ses idées d'alors et la joyeuse philosophie des années d'autrefois : « Après avoir dit assez de bien des plaisirs de ce monde, je me suis mis à chanter ses peines : j'ai fait comme Salomon sans être sage, j'ai vu que tout était à peu près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal sur la terre [6]. » Qu'on lise toute cette correspondance de 1756-1759 : de jour en jour, Voltaire a l'impression, plus obsédante, semble-t-il, que tout autour de lui va mal, sens dessus dessous, à la folie, et que, sur Paris, sur

1. XXIV, 53 sq. 1756.
2. XXIV, 63 sq. 1756.
3. XXXIX, 101.
4. Id., 121.
5. Id., 128.
6. Id., 41. — Cf. *Poème de Lisbonne*, IX, 478 :

> Sur un ton moins lugubre, on me vit autrefois
> Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois :
> D'autres temps, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,
> Des humains égarés partageant la faiblesse,
> Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
> Je ne sais que souffrir et non pas murmurer.

l'Europe, sur le monde, souffle un vent de démence criminelle : la guerre dure et s'étend, on fusille Byng, on assassine le roi ; gens du parlement, gens d'église se dévorent et s'excommunient ; Fréron bave et Frédéric trahit : « Je sais seulement que les Anglais ont la tête bien dure, ou plutôt le cœur, que l'Allemagne va être bouleversée, que Paris est bien triste, que l'argent est bien rare, et que cette vie n'est pas semée de roses[1]. » A Paris, « on est complètement fou[2] » ; rien « de plus fou et de plus atroce[3]... [que] nos ridicules jours[4]... » Nuance qu'il faut souligner : Voltaire parle moins de tragique et davantage de ridicule ; l'univers est moins triste que fou, et l'existence humaine, prise dans son ensemble, moins douloureuse que bouffonne. C'est une immense pièce de théâtre qu'il faut « regarder d'une bonne loge où nous soyons très à notre aise[5] » : voici donc l'heure non plus des méditations philosophiques et des discussions métaphysiques, mais des sarcasmes qui cinglent et des éclats de rire où l'ironie se mêle au scepticisme, — l'heure de *Candide*[6].

1. XXXIX, 188.
2. Id., 170.
3. Id., 169.
4. Id., 189.
5. Id., 202.
6. On pourrait multiplier les textes à l'infini. Voyez par exemple, 28 février 1756, à Élie Bertrand, XXXVIII, 556 : « La question tombe uniquement sur cet axiome, ou plutôt sur cette plaisanterie : *tout est bien, tout est comme il devait être, et le bonheur général présent résulte des maux présents de chaque être. Or, en vérité, cela est ridicule...* Les hommes de tous les temps et de toutes les religions ont si vivement senti le malheur de la nature humaine, qu'ils ont tous dit que l'œuvre de Dieu avait été altérée. Égyptiens, Grecs, Perses, Romains, tous ont imaginé quelque chose d'approchant de la chute du premier homme. Il faut avouer que l'ouvrage de Pope détruit cette vérité et que mon petit discours y ramène, car *si tout est bien, il n'y a donc point de nature déchue* ; mais au contraire s'il y a du mal dans le monde, ce mal indique la corruption passée et la réparation à venir, etc... *L'optimisme est désespérant* ; c'est une philosophie cruelle sous un nom consolant. » — XXXVIII, 543 : « Le *Tout est bien* me paraît ridicule quand le mal est sur terre et sur mer. » — XXXIX, 151 : « Il se passe actuellement des choses qui nous paraissent bien étonnantes, bien funestes ; mais si on lit les événements des autres siècles, on y voit encore de plus grandes calamités. Tous les temps ont été marqués par des malheurs publics. » — XXXIX, 173 : « Les

Encore faut-il prendre garde : le regard que Voltaire jette alors sur les choses et sur le monde est sans doute désabusé, cruel et pessimiste : tout va mal dans un univers d'incohérence, de méchanceté et de folie ; — mais, dans l'existence à la fois paisible et agitée de Ferney, dans cet ermitage où l'on est trente à souper, où défile le pèlerinage respectueux ou amusé de toute l'Europe qui pense et qui lit, et d'où peuvent partir, sans trop de péril, les plus audacieux « rogatons », dans ce séjour-là, tout ne va pas si mal. On a des jardins, des tulipes, et des lapins qui passent leurs pattes sur leurs oreilles ; on a une bonne grosse nièce qui mène grand train dans un logis opulent, la comédie aux portes de Genève, un médecin illustre et de fidèles correspondants. A la vérité, on n'est plus qu'un cadavre ambulant, mais, pour traîner ce cadavre, on a beau carrosse, et, pour le nourrir, des truites de vingt livres : tout cela compose une vie dont il serait ingrat de médire, et tandis que Voltaire découvre partout mal physique et mal moral, atrocités et ridicules, il se mêle à ses sarcasmes et à ses dérisions comme un secret remords de son propre bonheur. « Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, écrit-il au lendemain du *Poème de Lisbonne*, c'est par pure générosité, car, à la faiblesse de ma santé

horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées. » — XXXIX, 210 : « Ce monde est un grand naufrage : sauve qui peut... » — XXXIX, 224 : « *Le meilleur des mondes possibles* est bien vilain depuis deux ans ; mais il y a longtemps qu'il est sur ce pied-là. Cette nouvelle secousse n'approche pas encore de celles des siècles passés, mais avec le temps, on pourra parvenir à égaler toutes les misères et toutes les horreurs des temps les plus héroïques... On ne peut pas dire encore : tout est bien, mais cela ne va pas mal, et, avec le temps, l'optimisme sera démontré. » — XXXIX, 281 : « *Le mal moral et le mal physique inondent la terre.* » — XXXIX, 347 (4 janvier 1758) : « Vous [Croates, Pandours, Housards], vous cherchez à rendre ce monde-ci le plus abominable des mondes possibles, et elle [la duchesse de Saxe-Gotha] voudrait qu'il fût le meilleur... Elle est un peu embarrassée avec *le système de Leibnitz ; elle ne sait comment faire, avec tant de mal physique et moral, pour vous prouver l'optimisme* ; mais c'est vous qui en êtes cause, maudits housards ; c'est par vous que le mal est dans le monde : vous êtes les enfants du mauvais principe. » — XXXIX, 355 : « Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événements du *meilleur des mondes possibles.* » — Etc., etc.

près, je suis si heureux que j'en ai honte[1]. » Le monde est bouleversé, le sang coule, jésuites et molinistes font rage, on tue des innocents et on exploite des dupes, — mais il est au monde de délicieux asiles, où la vie reste possible, aimable et douce : cultivons donc notre jardin.

Car cette nuance est dans la conclusion de *Candide* : œuvre désolée et déprimante ? Non pas, à la vérité, mais œuvre de clairvoyance et de pessimisme sans désespoir. Voltaire ne veut pas que son dernier mot soit de dérision et de découragement : aussi le livre ne tombe-t-il point sur un « à quoi bon » de nihilisme sans espérance, mais sur un conseil de travail et d'effort : la métaphysique n'est que leurre et duperie, l'action est bonne et féconde. Candide, après en avoir tant vu, ne croit pas que tout soit fini, et, mûri par son expérience du mal universel, il ne compte plus sur lui-même pour se créer une tolérable existence : « Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin. » « J'ai beaucoup lu, disait Voltaire, je n'ai trouvé qu'incertitudes, mensonge, fanatisme, je suis à peu près aussi savant sur ce qui regarde notre être que je l'étais en nourrice : j'aime mieux planter, semer, bâtir, et surtout être libre[2]. »

## V. — Les sources de *Candide*.

Voltaire écrivait à Dupont, le 24 mars 1759, qu'il ne connaissait point de traité sur l'Optimisme, mais seulement un petit roman, et qui l'avait bien fait rire : *Candide* n'est pas une œuvre de métaphysique, et la réfutation y est plus tranchante que raisonnée ; le contenu véritable du roman, c'est moins la

1. XXXIX, 47. 27 mai 1756. — De même, XXXIX, 41 : « Pour moi si j'osais, je serais assez content de mon partage », et, sur une carte à jouer, il griffonne pour Tronchin : « Mon cher ami, ce petit coin de terre est *le meilleur des mondes possibles.* » (H. Tronchin, *Le conseiller Tronchin*, p. 150).

2. XL, 11. 9 janvier 1759.

suite des boutades de Pangloss que tout ce que Voltaire y a mêlé d'allusions de détail, d'ironies inattendues, d'attaques, de souvenirs, de lectures. Point de page où ne s'enregistrent réminiscences ou rancunes, impressions ou réactions de l'esprit et de la sensibilité de Voltaire. Aussi, une fois faite la part de la philosophie, convient-il de chercher d'où viennent ces détails, dont l'enchevêtrement tisse au roman une trame imprévue et charmante.

Mais la question des sources ne s'y pose pas de la même façon que pour les œuvres systématiques et ordonnées, *Essai sur les mœurs*, *Lettres Anglaises* ou *Dictionnaire Philosophique* : ici, point de « documentation », de recherches, de travail préparatoire dont nous puissions démêler les origines, analyser les procédés ou constater les résultats : aucun souci de s'informer avant de raconter, et de savoir avant de dire, mais, à la vérité, une œuvre qui jaillit d'un cerveau prodigieusement garni, aidé d'une mémoire merveilleuse pour en conserver l'acquis, et de la plus spirituelle imagination pour le mettre en œuvre. Aux environs de 1758, Voltaire en est à l'époque, peut-être, de sa plus grande richesse intellectuelle ; sciences, philosophie, histoire, il a fait le tour de tout. Il a préparé l'*Essai sur les mœurs*, et, depuis des années, en accumule la documentation immense et variée ; il collabore à l'*Encyclopédie* et déjà travaille au *Dictionnaire Philosophique*. C'est pourquoi, à mesure que s'égrèneront les chapitres de *Candide*, des souvenirs, à chaque page, viendront s'y fixer, mais sans rigueur, sans souci d'exactitude ou de cohérence, — souvent déformés au contraire, ou combinés selon la vive fantaisie de l'imagination voltairienne, l'allusion devenant ironie, et le portrait caricature. Dans ce sens seulement on peut parler des « sources » de *Candide*[1].

Ainsi définie, cette recherche reste utile pour voir plus clairement comment le livre naît et se fait : il apparaîtra plus riche

1. J.-C. Dunlop, *History of the Prose fiction*, Londres, 1896, oppose la facilité que l'on a à trouver les sources littéraires de *Zadig* à l'impossibilité d'en découvrir pour *Candide*.

et plus profond, — plus riche de tout ce que Voltaire y a jeté de lui-même, et plus profond de toutes les réflexions, de tout le travail intellectuel dont telle page est l'aboutissant ou le reflet. A coup sûr, la mesure des actions et des réactions est ici presque impossible ; mais du moins peut-on les constater, en marquer la direction ou la tendance, et, en plongeant ce regard dans l' « officine » voltairienne, en mieux apercevoir les procédés, les recettes et les secrets.

I. — « Presque tout est imitation, écrivait Voltaire : il en est des livres comme du feu dans nos foyers ; on va prendre du feu chez son voisin, on l'allume chez soi, et il appartient à tous [1]. » En fait, bien des étincelles qui brillent dans *Candide* ont été allumées ailleurs. Ce sont d'abord des sources livresques qu'il faut chercher : le commentaire de détail indiquera celles que nous avons pu atteindre. Si elles sont infiniment diverses et parfois imprévues, c'est qu'il faut compter ici avec la mémoire et les procédés de travail de Voltaire ; mémoire prodigieuse : « Voyez dans tel ouvrage, disait-il, dans tel volume, à peu près à telle page, s'il n'y a pas telle chose, — et il arrivait rarement qu'il se trompât, quoiqu'il n'eût pas ouvert le livre depuis douze ou quinze ans [2]. » Voilà qui explique des réminiscences vieilles de vingt ans : la phrase sur « les nez faits pour porter les lunettes » vient d'Hartsœcker, lu à l'époque des *Éléments de Newton* ; — et de l'*Histoire des Sévarambes*, Voltaire se souvient assez pour lui emprunter l'idée de la machine à « guinder » les voyageurs hors d'Eldorado, et d'autres détails précis. Au reste, Voltaire pratiquait, paraît-il, le système des « cahiers de notes », — dont le *Sottisier* doit être un échantillon : là, sans ordre, sans méthode, il compilait tout ce qui l'amusait, l'intéressait, l'arrêtait au passage ; et ainsi se sont fixés dans son souvenir tels détails, telles phrases glanées parmi des lectures disparues dans l'oubli, et qui, au besoin, trouveront une utilisation nouvelle.

1. *Lettres Philosophiques*, XXII, addition de 1756. Éd. Lanson, II, 136.
2. Wagnière, *Mémoires*, I, 53.

Il faut mettre à part, tout d'abord, un certain nombre de lectures dont l'influence est trop générale pour prêter à l'analyse et à la preuve : on en découvre la trace surtout dans le scénario du roman. Cette forme du voyage, ces aventures incohérentes, promenant un observateur vagabond à travers civilisations, races, abus et ridicules, — qui sont traditionnelles et banales, — deviennent chez Voltaire caricature et parodie : les *Aventures de Jacques Sadeur*, celles de *Jacques Massé* [1], l'*Histoire des Sévarambes* et les *Mémoires de Gaudence de Lucques*, et toute la *Bibliothèque des voyages imaginaires*, révèlent les raisons de cette vogue et son étendue. — A côté de ces romans où la fiction recouvre l'intention philosophique ou politique, il faut penser à l'infatigable production des purs romans d'aventures, dont le scénario s'organise selon un plan immuable et un itinéraire toujours prévu. Le genre vit toujours en 1758, et quelques-uns s'en lassent : « Qu'y a-t-il dans tout roman ? des amours traversés, des pères barbares, des parents brouillés, des rivaux redoutables, des fureurs jalouses, des enlèvements, des coups d'épée et de pistolet, des maladies dangereuses, des guérisons inespérées, des évanouissements équivoques, des rencontres imprévues, des reconnaissances touchantes, des filles vertueuses, des femmes qui ne le sont guère, des maris surannés trompés par leurs jeunes moitiés, des valets fidèles, des chambrières bavardes [2]... » N'est-ce pas pour *Candide* que ces lignes ont été écrites ? et n'y retrouve-t-on pas l'amour si traversé de Cunégonde et de Candide, la brutalité de M. de Thunder-ten-tronck, don Fernando d'Ibaraa, le redoutable rival, les jalouses fureurs de don Issacar et l'enlèvement de sa bien-aimée, — Candide transperçant le baron, la maladie de Pangloss, et son salut inespéré après l'incision cruciale et la dissection commencée, les rencontres extravagantes, de Venise à Buénos-Ayres, et de Hollande au Paraguay, l'inquisiteur trompé, et le « fidèle Cacambo », et la jolie servante... C'est toute cette convention,

1. J. Massé fait naufrage aux côtes de Portugal et se réfugie à Lisbonne.
2. *Ann. litt.*, 1757, V, 70.

cette banalité que *Candide* parodie et bafoue : comme Hamilton, Voltaire a

> ... fourré dans cet ouvrage
> Ce qu'a de plus impertinent
> Des contes le vain assemblage[1].

C'était faire coup double : la parodie se mêlait à la satire[2], et, raillant un genre, Voltaire le mettait au service de ses rancunes et de ses haines. A cet égard encore, il suivait une tradition et trouvait d'autres livres sur son chemin : faire errer un étranger par tous les pays, lui faire découvrir sous un jour véritable ce que la familiarité et l'habitude dissimulent pour nous, ou atténuent, — faire juger le Paraguay ou la vie parisienne par un Westphalien, — c'est le procédé des *Amusements sérieux et comiques* de Dufresny, et aussi des *Lettres Persanes* : « Je vais prendre le génie d'un voyageur siamois qui n'aurait rien vu de semblable à ce qui se passe dans Paris : nous verrons un peu de quelle manière il sera frappé de certaines choses que les préjugés de l'habitude nous font paraître raisonnables et naturelles[3]. » Voilà tout l'artifice de *Candide*. — « Quand on ne voyage qu'en passant, on prend les abus pour les lois du pays[4]. »

C'est aussi la forme ordinaire et le cadre accoutumé des romans voltairiens. Dès 1739, Voltaire écrit une petite « fadaise philosophique » qui s'intitule les *Voyages du baron de Gangan* [5] ; avec les œuvres nouvelles, la forme se précise : en 1746, *le*

1. Hamilton, *les Quatre Facardins*, éd. Jouaust, p. v. Cité par Martino, *l'Orient dans la Litt. fr.*, p. 262.
2. Rapprocher ces lignes des *Romans appréciés, ouvrage qui n'est rien moins qu'un roman*, de Maillard, 1756, in-12 : « Que sont vos romans ? des aventures que nos premiers écrivains prenaient la peine de composer pour l'amusement de leur siècle, écrites avec ce goût naïf qui fait aujourd'hui tout leur mérite, mais étendues par des auteurs du dernier siècle selon la fécondité de leur génie. Qu'avez-vous fait de plus ? Vous y avez ajouté le sel de la satire, du libertinage et de l'irréligion ». (*Ann. litt.*, 1757, II, 70).
3. Dufresny, éd. de 1706, p. 34.
4. Note de Voltaire relevée par Léouzon-le-Duc dans les papiers de Saint-Pétersbourg, *Arch. Miss. Sc.*, 1re série, I, 52, 1850.
5. Cf. XXXV, 301.

*Monde comme il va* est comme une première ébauche de *Candide* : Babouc, après avoir fait et vu la guerre et ses horreurs, arrive à Paris ; ridicules et abus défilent devant lui. Après chaque révélation nouvelle, ses réflexions sont celles de Candide : « Ah ! la vilaine ville !... Voilà le comble du désordre ! » Il passe là une soirée chez une « dame », comme Candide chez la « marquise » ; il va à l'opéra, il voit « des rois et des reines », et « dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble et si pure[1] », à peu près comme Candide veut souper avec Mlle Clairon. Mais le cadre du roman est plus étroit, et Babouc ne voit que Paris ; au reste, point d'action : les scènes passent devant Babouc, et les héros ne sont point, comme dans *Candide*, emportés dans un endiablé tourbillon.

Zadig à son tour (1747), parmi toutes ses tribulations, est sans cesse occupé de la belle Astarté, comme Candide de Cunégonde, et, deux ans environ avant *Candide*, *Scarmentado* (1756) en est une préparation sommaire et raccourcie : même allure du récit, où le héros voyage à Rome, en France, en Angleterre, en Hollande, à Séville, en Turquie, à Ispahan, en Chine, à Golconde, en Afrique ; où il assiste à toutes sortes d'absurdités, d'horreurs, guerres, massacres, auto-da-fé. Comme dans *Candide* enfin, Voltaire utilise déjà le travail de documentation de l'*Essai sur les mœurs*.

Il serait à la fois aisé et fastidieux d'entasser ici analyses et citations, pour établir que ces récits, dans leur trame comme dans leur intention parodique, procèdent de toute la production romanesque qui les environne : il suffit d'ouvrir au hasard, de parcourir des « tables des chapitres », de feuilleter : personnages, itinéraires, incidents et aventures, catastrophes et merveilles, exotismes et turqueries, il n'est rien dont les répliques ne se chiffrent par dix et par cent. Quels que soient le sujet, l'époque et les acteurs, il est des étapes obligatoires et d'inévitables décors : « le plan de Londres, la cour de Portugal, le gouvernement de

1. XXI, 8.

Venise, la ville de Constantinople, le port d'Amsterdam[1] ». Les corsaires fourmillent : qu'on se reporte seulement aux tables du *Pour et Contre*, au mot *Avantures*. Partout la même succession de captures, d'enlèvements, de reconnaissances et d'évasions : « Il vient une tartane d'Alger, qui enlève les deux belles chrétiennes pour les mener vendre à leur dey. Quelle épreuve pour un amant ! quelle situation ! Ce sera bien pis si, tandis que le corsaire fait voler en Afrique, il est attaqué et pris par un vaisseau chrétien, dont le commandant est précisément le rival de l'amant infortuné : voilà de quoi mourir mille fois de rage et de douleur ![2] » — Aucun de ces romans ne peut passer, à dire vrai, pour une « source » de *Candide*, mais plusieurs, peu éloignés par leur date, et choisis d'ailleurs presque au hasard, présentent des analogies d'intrigue, d'ensemble ou de détail, qui aident à mieux saisir les intentions et les ironies[3]. Par exemple, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou Histoire de la jeunesse du Commandeur de* ***, par l'abbé Prévost[4], la trame de plusieurs aventures est presque celle de *Candide* : « Nous allâmes furieusement à l'abordage, mais notre victoire fut sans honneur, car nos ennemis, effrayés de notre résolution, nous cédèrent les armes sans résistance... Parmi les captifs, il y avait plusieurs femmes qui nous racontèrent que, s'étant embarquées sur la côte

1. *Voyage merveilleux du prince Fan-Férédin dans la Romancie* [par Bougeant], 1735, in-12, p. 181.
2. *Id.*, p. 163.
3. A la fin de *Candide*, en dépit de leurs redoutables aventures, tous les héros du roman se trouvent de nouveau réunis, Candide, Cunégonde malgré son coup de couteau et ses divers avatars, la Vieille, Pâquette et Giroflée, le Baron, transpercé naguère du coup d'épée de Candide, et Pangloss, qui a été avarié, brûlé et disséqué : cette miraculeuse réunion est encore caricature et dérision : « Une chose en effet dont il faut avertir tous les héros romanciens, c'est qu'ils doivent avoir une mémoire heureuse pour se souvenir fidèlement de tous ceux avec qui ils ont eu quelque liaison particulière, ou qui leur ont commencé le récit de leurs aventures sans pouvoir l'achever. Car ce serait une chose extrêmement indécente d'oublier ces gens-là et de n'en plus faire mention. Un voyageur aurait beau dire qu'il les a laissés à la Chine ou dans le fond de la Tartarie, il faut ou qu'il aille les retrouver ou qu'ils viennent le chercher, fût-ce des extrémités du Japon. En un mot, *il faudrait les faire tomber des nues plutôt que d'y manquer* ». (*Voyage du Prince Fan-Férédin*, p. 136-137.)
4. Amsterdam, 1741, 2 vol. in-12.

de Gênes pour se rendre à Malte, elles avaient eu le malheur d'être arrêtées par ces corsaires... Je demandai à ces étrangères s'il y avait parmi les captifs quelques personnes de distinction. Elles me répondirent qu'*il y avait deux dames dont la figure avait plus d'éclat que leur train*, et qui avaient paru plus affligées que toutes les autres du malheur qui les avait fait tomber dans l'esclavage... Ces deux dames étaient *la maîtresse et la fille du Commandeur*, que les corsaires avaient enlevées de leur route [1]. » — Venise et Paris font partie de l'équipée de tous ces voyageurs romanesques, car ce sont « les seuls lieux du monde où les commerces de galanterie puissent subsister longtemps sans éclat [2]. » Le héros retrouve enfin sa maîtresse Hélène enlaidie et défigurée comme Candide revoit Cunégonde [3], et comme elle impérieuse, et le livre entier est plein de corsaires, de séjours à Maroc et de carnaval vénitien. — Mêmes épisodes au long de l'histoire du comte de Prémaillé [4], résumée dans les *Lettres amusantes et critiques sur les romans*, d'A. de la Chesnaye des Bois : « *Elle ressemble à plusieurs autres qu'on lit dans je ne sais combien de romans*... Il part pour Malte; il y monte un vaisseau armé en guerre pour faire la chasse aux *corsaires de Tripoli*; pris lui seul par un brigantin de Barbarie, parce que sa bravoure l'a porté trop loin, ce chevalier de Malte va faire à Tunis d'excellents ragoûts... il s'enfuit avec la belle Zizi... accompagné d'un musicien français, d'un cordelier catalan, d'un gentilhomme de l'île de Corse, tous esclaves. Si un corsaire d'Alger s'empare de leur barque, un armateur vénitien vient leur rendre la liberté [5]. » — Comme Candide encore, le chevalier Shroop, héros de l'*Histoire des Passions*, de Toussaint [6], vagabonde à travers le monde et la vie, passe à Paris, a affaire aux « nymphes complaisantes », et se

1. T. I, p. 58 sq.
2. T. I, p. 73.
3. T. II, p. 107-120.
4. Dans les *Soirées du Bois de Boulogne*, du comte de Caylus, 1742, 2 vol. in-12.
5. 1743, in-12, p. 96.
6. La Haye, 1751, 2 vol. in-12.

fait dépouiller au jeu. — L'amant de Léonille [1] va la chercher en Amérique, éprouve une effroyable tempête, et tombe aux mains d'un corsaire. — *L'infortuné Provençal*, au cours de son insipide roman [2], va s'embarquer au Havre avec sa maîtresse, qui file pour Londres avec un anglais; en revanche, une vieille baronne fait à Bélicourt la déclaration la plus indécente; le chevalier reste froid, et la dame, comme la vieille maîtresse du prince de Massa-Carrara, lui fait apporter du chocolat empoisonné; il en éprouve d'effroyables convulsions. Plus loin, une religieuse le dénonce à la Sainte-Hermandad, et il est mis dans les prisons de l'Inquisition. — Voyages encore, étapes à Bordeaux, à Lisbonne, en Espagne, en Amérique, dans les *Mémoires de deux amis* [3], qui tombent aux mains des corsaires; les personnages des *Écueils du sentiment* [4] « choisissent la ville de Venise comme la plus propre aux intrigues amoureuses », et vont y passer le carnaval [5]; Gersan, dans l'*Empire des Passions*, de Périn [6], va aussi « à Venise passer le carnaval », mais y transporte le même présent que Pâquette fit à Pangloss. C'est le même encore que fait à sa femme le principal personnage de l'*Histoire de la comtesse de Montglas* [7], roman « plein de séductions, de meurtres, d'hypocrisies, d'incestes, de parricides, de faussaires, de pères barbares, d'amis perfides et d'amants infidèles [8] »... Et de la sorte à l'infini : le brutal raccourci de *Candide* était la lumineuse dérision de ce fatras intarissable. A l'égard de cette foule de récits, la dette de Voltaire est celle du caricaturiste envers celui dont il a brossé la charge.

Sur d'autres points, les emprunts sont précis et indiscutables; encore faut-il marquer ici une différence très sensible entre les

1. *Léonille*, nouvelle, 1755, in-12, par M^lle^ de Lubert.
2. *L'infortuné Provençal, ou Mémoires du chevalier de Bélicourt*, 1755, in-12.
3. 1755, in-12.
4. 1756, in-12, par l'Escalopier de Nourar.
5. *Ann. litt.*, 1756, I, 351.
6. 1756, in-12.
7. 1755, in-12.
8. *Ann. litt.*, 1755, VII, 20.

deux moitiés du roman : la mesure même du commentaire de détail en apporte la preuve matérielle. Les sources livresques, les souvenirs dont on peut suivre la marche et repérer l'origine sont en nombre beaucoup plus grand dans la première partie. Le roman, semble-t-il, se bâtit plus patiemment, et de matériaux rassemblés avec plus de minutie et de diversité : on dirait presque que le récit voudrait paraître documenté : la Westphalie, l'Inquisition et son cérémonial, où se relèvent à chaque ligne des réminiscences du livre de Dellon, le Maroc, le Paraguay, l'Eldorado, où les lectures faites pour l'*Essai sur les mœurs* laissent apercevoir la source de tous les détails concrets ou pittoresques... Mais, dès lors, les choses sont en train, le récit marche, et il suffit de le laisser aller ; Voltaire se prend au jeu, et d'ailleurs, une fois les voyageurs à Venise, ce jeu n'est plus que de pasticher la banalité des romans d'aventures et de turquerie ; le roman court, trotte, se déroule tout seul, et, de chapitre en chapitre, les emprunts se font plus rares, les lectures de jadis sont mieux oubliées, et si le fond paraît plus mince, la narration gagne en aisance et en légèreté. Au reste, telle fut l'impression des contemporains, de Grimm tout au moins qui jugeait que l'on serait « plus content de la dernière moitié que de la première », qu'il trouvait gauche, avec ce chapitre de l'abbé Périgourdin « qui ne vaut pas grand chose [1] ».

Notre commentaire de détail cherchera à éclaircir l'étendue et la nature de ces emprunts : peut-être le raccourci inévitable de ce genre d'annotations empêchera-t-il parfois de saisir des nuances que nous aurions voulu indiquer avec plus de délicatesse. Certaines de ces sources livresques sont incontestables, — non que nous voulions dire que Voltaire, rédigeant *Candide*, s'y soit reporté pour l'écrire, — mais il s'en est souvenu certainement : tels sont les emprunts faits à Hartsœcker [2], à Dellon [3], à Pellou-

1. IV, 86. Mars 1759.
2. *Candide*, p. 3.
3. Tout le chapitre sur l'Inquisition.

tier [1], à la relation du jésuite Florentin [2], à Garcilasso de la Vega [3], etc... La plupart de ces réminiscences, venues de lectures faites pour l'*Essai sur les mœurs*, sont donc, au moment de *Candide*, de date récente. Elles sont en général exactes, sauf quelques déformations qui s'expliquent soit par de très naturelles défaillances de mémoire [4], soit par l'intention satirique [5], soit par le désir d'accentuer l'ironie [6]. Il faut noter encore que tel de ces emprunts ne se retrouve pas dans l'*Essai*, et, par exemple, pour le chapitre de *Candide* sur l'Eldorado, Voltaire prend à Garcilasso de la Vega, tous les détails descriptifs que le chapitre de l'*Essai* sur les Incas du Pérou n'avait pas utilisés. — L'important est de souligner ce parallélisme constant chez Voltaire de la recherche historique et de la création artistique. Quand il « tire des immenses recueils quelques gouttes d'élixir [7] », cet élixir vivifie et anime toute son activité intellectuelle et créatrice. A chaque instant la communication s'établit d'un compartiment à l'autre; les tragédies portent la trace des recherches historiques (*Alzire* ou *Tancrède*), les romans procèdent des constatations de l'historien ou des doutes du philosophe (*Scarmentado*, *Candide*, etc.). M. Lanson a relevé déjà que les études de l'*Essai sur les mœurs* déposent une assez longue dissertation sur les peuples commerçants en tête de la dixième *Lettre Philosophique*.

D'autres lectures n'ont pas laissé de traces aussi nettes : en ce cas les références trop précises faussent nécessairement la portée du rapprochement. Ce sont des souvenirs plus ou moins lointains qui ont pu suggérer, amorcer, orienter la création imaginative de Voltaire, soit dans la contexture du récit, soit dans les détails pittoresques. L'affirmation doit être ici très prudente, sur-

1. P. 68.
2. Tout le chapitre sur le Paraguay.
3. Tout le chapitre sur l'Eldorado.
4. Par exemple, des confusions et combinaisons de souvenirs venus d'Antonio de Solis et de Garcilasso de la Véga.
5. Par exemple, le doigt coupé aux esclaves, p. 128.
6. Par exemple, à propos de l'interdiction faite aux Espagnols de séjourner dans le Paraguay, les *trois jours* devenant *trois heures*.
7. XXXVI, 175.

tout lorsqu'il n'est pas possible d'établir par ailleurs que Voltaire, de près ou de loin, a connu les œuvres en question.

C'est pourquoi il nous est très difficile d'accepter les rapprochements établis par M. F. Castets dans un article sur *Candide* et le *Simplicissimus* de Grimmelshausen [1], qui a le mérite certain d'être le seul où la question des sources de *Candide* soit posée. Il y a, entre les deux récits confrontés, de vagues, de très vagues analogies : il y a, d'un côté, le château de Thunder-ten-tronck, et, de l'autre, la demeure rustique du Spessart ; ici, la guerre de Trente ans, et là, celle de Sept ans, et, partout, des personnages qui errent par le monde... Mais cet itinéraire n'a pas un point commun ; mais il n'est pas besoin d'aller chercher Grimmelshausen pour trouver des héros vagabonds et aventuriers ; mais surtout nul en France ne connaissait ce roman, populaire peut-être en Allemagne, et point traduit en France. Voltaire ne le cite pas, n'y fait nulle allusion, et d'ailleurs ne sait pas un mot d'allemand. Qu'importe ? Il faut donc « qu'il se soit fait lire ou raconter le roman [2] », ce que rien ne nous laisse supposer. Et rien non plus ne permet d'accepter la réponse catégorique donnée à la question : « Pourquoi le héros, chez Voltaire, est-il *Candide* et non *Simplice* ? *Certainement* pour ne pas encourir le reproche de plagiat ! [3] » Et qui donc eût songé à blâmer Voltaire, si nul ne connaissait Grimmelshausen ? et Voltaire eût-il été si renchéri et si scrupuleux au regard de cet Allemand ignoré en France, alors qu'il utilisait sans ménagements et, si l'on veut, qu'il « plagiait » le jésuite Florentin ou Garcilasso de la Vega ?

Il ne nous semble pas non plus qu'il soit « aisé d'accepter que les aventures de Cunégonde et de la Vieille doivent beaucoup à la nouvelle de Boccace où l'on voit la fiancée du roi de Garbe passer de main en main, avant d'arriver à son légitime possesseur [4] ». Ce sont banales aventures de roman, et Voltaire s'en

1. F. Castets. *Candide, de Voltaire, Simplicius, de Grimmelshausen, et Candido, dans l'Honnête courtisane, de Decker et Middleton*. Revue des Langues romanes, 1905, p. 481 sqq.
2. *Id.*, p. 486.
3. *Id.*, p. 490.
4. *Id.*, p. 490.

est moqué, mais à coup sûr sans songer qu'il suivait Boccace plutôt que les mille autres fabricateurs du pays de Romancie. *Estévanille Gonzalès*, lui aussi, séjourne dans les prisons de l'Inquisition [1], — mais ni plus ni moins que la plupart des personnages que leurs courses errantes amènent à Lisbonne, et il est certain, à cet égard, que la lecture de la *Relation de l'Inquisition à Goa*, par Dellon, est d'une autre importance.

Tomberons-nous sous les mêmes critiques, en émettant ici l'hypothèse qu'une mince brochure de Fougeret de Monbron n'est peut-être pas étrangère à la genèse de *Candide* ? Voltaire, à notre connaissance, ne la cite ni ne la mentionne. Les rapprochements de détail sont possibles, mais non décisifs. Toutefois l'ensemble des deux récits, et surtout l'intention et l'allure, présentent de singulières analogies. Voltaire connaissait bien l'auteur [2] : c'est celui qui avait eu l'audace de publier la *Henriade travestie* (1745), et encore en 1757, dix-huit mois avant *Candide*, le *Préservatif contre l'Anglomanie*, où Voltaire n'était pas ménagé. Son *Cosmopolite* a eu beaucoup de succès : les réimpressions en font foi [3], et aussi les articles des journaux. Il paraît fort peu croyable que Voltaire ait ignoré ce petit livre ou il est nommé [4], raillé, où son séjour à Berlin est ironiquement rappelé, — et, s'il l'a lu, qu'il n'en ait rien retenu. Mais la preuve nous fait défaut. Ce qui frappe, c'est la triple analogie qui rapproche le *Cosmopolite* de *Candide* : analogie d'idée générale et d'inspiration ; un voyageur, parcourant l'univers dans l'espoir toujours déçu de découvrir le bien, se heurte partout au mal, aux ridicules, aux abus et aux crimes. Son pessimisme désabusé a l'accent de celui de Martin le manichéen : « J'ai visité un assez grand nombre de pays que j'ai trouvés presque également mauvais [5]... A la rigueur, il n'y a point

1. Chap. XXXIX-XL. Rapprochement indiqué encore par M. Castets.
2. Cf. XXXVI, 539.
3. 1re édition en 1750 ; réimpression sous le titre *le Citoyen du Monde*. 1752, in-12. Nouvelles éditions en 1753 et 1754.
4. P. 120.
5. P. 1.

d'honnêtes gens[1]. » C'est la conclusion où le mène le spectacle du monde et des hommes : « Le plus grand fruit que j'ai tiré de mes voyages et de mes courses est d'avoir appris à haïr par raison ce que je haïssais par instinct. Je ne savais pas, jadis, *pourquoi les hommes m'étaient odieux ; l'expérience me l'a* découvert. J'ai connu à mes dépens que la douceur de leur commerce n'était point une compensation des dégoûts et des désagréments qui en résultent. Je me suis parfaitement convaincu que la droiture et l'humanité ne sont en tous lieux que des termes de convention qui n'ont au fond rien de réel et de vrai ; que chacun vit pour soi, n'aime que soi, et que le plus honnête homme n'est à proprement parler qu'un habile comédien qui possède le grand art de fourber sous le masque imposant de la candeur et de l'équité[2]. » Sa clairvoyance est sans illusions : il sait que « tout dépend de la manière dont nous sommes élevés, et de l'habitude ; que tout est également ridicule ici-bas, et que la perfection des choses ne consiste que dans l'opinion qu'on s'en fait[3] ». Son voyage ne l'a point mené jusqu'en quelque Eldorado, et partout ses expériences ont été décevantes. — En second lieu, son itinéraire est très voisin de celui de Candide : il va à Lisbonne, où il manque « de tomber sous la griffe de messieurs du Saint-Office », — à Paris, où « peu de temps après son arrivée, il fut attaqué (comme Candide) d'une fièvre maligne », et où il joue, perd et fait l'amour ; — à Portsmouth, comme Candide, à Venise, où il passe le carnaval, et à Constantinople... — Analogies de détail enfin, que nous relèverons à leur place dans le commentaire, comme cette maladie légère en arrivant à Paris, comme la dénonciation du voyageur par un abbé fripon, comme l'arrestation par une escouade d'exempts dans une chambre d'auberge, comme les termes mêmes du jugement sur la musique italienne, comme l'allusion à « ce fort vilain mal qu'il gagna, lequel il a fait circu-

1. P. 46.
2. P. 42-43.
3. P. 29.

ler depuis dans le cours de ses voyages »... Coïncidences, peut-être, mais qui laissent l'impression que Voltaire n'a pas oublié le petit livre de Monbron [1].

A toutes les lectures dont on peut suivre l'influence visible ou diversement masquée, il faudrait ajouter souvent le nombre infini des brochures et des journaux que Voltaire lisait et tenait à lire [2]. J'ai cru pouvoir rapprocher, deux ou trois fois, le texte de *Candide* d'articles du *Journal de Trévoux*, de l'*Année littéraire*, du *Journal encyclopédique* ou du *Journal étranger* : telles pages de polémique ou d'information ont, me semble-t-il, laissé, chez Voltaire, des impressions ou des souvenirs [3].

Mais ce qui importe, c'est moins d'établir le catalogue des « sources » de Voltaire, que de comparer l'œuvre même, dans son aspect définitif, avec les matériaux que l'artiste a pu y fondre. Si parfois les termes mêmes se font écho, et si l'emprunt ressemble fort à une citation sans guillemets, ce n'est que fidélité excessive d'une mémoire trop docile. Le plus souvent, souvenirs, réminiscences, emprunts, imitations se fondent dans une synthèse nouvelle, dont les principes organisateurs sont le tempérament et l'esprit voltairiens. « L'esprit de quelques personnes, disait Pope, est comme une lanterne sourde » : l'esprit de Voltaire, en revanche, rayonne, illumine et transforme tout ce qu'il touche. Déjà pour une œuvre de philosophie ou d'histoire, sa documentation ne l'asservit jamais : alerte et narquois, il s'en dégage comme d'entraves importunes, et va son chemin,

1. J'en dirais autant d'un autre libelle de Fougeret de Monbron, *la Capitale des Gaules ou la Nouvelle Babylone*, réimprimé en 1759 (la 1re édition est de 1740, 2 parties in-12) après *Candide*, mais avant la *Seconde suite des Mélanges*, — satire contre Paris, « d'une bile fort âcre », disait Fréron, et dont Voltaire s'est peut-être souvenu lorsqu'il a, en 1761, grossi et aggravé son chapitre XXII sur Paris, ses ridicules et ses vices. Voyez le *Commentaire* de ce chapitre.

2. Voyez la façon dont il les réclame, XXXVI, 461 et 477.

3. On sait ce qu'il pensait du *Journal de Trévoux* et des Fréronades, — mais il les lisait, et aussi le *Journal encyclopédique* pour lequel il offre sa collaboration à Pierre Rousseau (XXXVIII, 542), et le *Journal étranger*, parmi les souscripteurs duquel il se fait inscrire en avril 1755 (p. IV).

le rire aux lèvres. A plus forte raison dans un roman : ici, tout est emporté dans l'allure du récit, à quoi rien ne met un frein, ni conventions littéraires, ni fausses pudeurs, ni respect humain, rien qu'un sens exquis de la mesure, des nuances et de l'effet. Qu'il lise Pope, Hartsœcker, Garcilasso de la Vega, le copieux de Beausobre ou l'austère Pufendorf, Voltaire happe au passage ce qui lui convient, et le garde, laisse tomber l'ennuyeux, l'insipide, le neutre, agrippe un mot et oublie la phrase, relève le détail neuf qui peint, amuse, étonne, et abandonne le déjà lu ou le déjà vu ; et tout cela, au caprice de sa fantaisie et de son ironie, sans le prendre au sérieux, sans ménagement pour les œuvres et sans pitié pour les auteurs, il le transforme, déforme, caricature, triture, allège ou combine selon l'imprévisible mécanisme de son caractère, de ses rancunes et de son esprit.

II. — Enfin cet apport venu des livres est peu de chose à côté de ce que Voltaire doit à Voltaire lui-même [1] : la part, dans *Candide*, des impressions et des souvenirs personnels est la plus large. Il y a, en Voltaire, un observateur toujours à l'affût, et un inlassable caricaturiste : le château de Thunder-ten-tronck est une page d'album, croquée jadis avec humour parmi les détestables plaines de Westphalie, et la salle de pharaon, avec ses pontes fiévreux, son banquier et sa « patronne », une « note » impitoyable prise au cours d'une ardente

1. Outre les souvenirs personnels, nous aurons souvent à signaler des emprunts presque textuels faits par Voltaire à des œuvres antérieures, ou même à la correspondance : « Vous direz que je me pille », écrivait-il un jour, et parfois cela est vrai à la lettre. Tel passage de *Candide* est à peine démarqué de l'*Essai sur la poésie épique*, de l'*Essai sur les mœurs* ou d'une lettre à Thieriot. Déjà Mayeul-Chaudon, en 1773, avait noté ce travail plus ou moins inconscient d'utilisation « *L'Ingénu*, *Candide*, *Zadig*, *la Princesse de Babylone*, disait-il, tous ces romans sont jetés au même moule, et, en critiquant les travers et les mœurs du siècle, l'auteur emploie non seulement les mêmers idéees mais les mêmes expressions. On a dit avec quelque raison que M. de Voltaire était le « père aux Ménechmes » ; il n'enfante plus que des jumeaux » (*Bibliothèque d'un homme de goût*, 1772, t. II, p. 254). En fait, nous aurons à relever plusieurs fois de telles parentés (cf. pp. 15, 18, 25, 44, 93, 188 sqq., etc.).

soirée de jeu. Ici surtout les affirmations sont précaires et la mesure impossible ; mais ce n'est pas dans les livres que Voltaire a puisé les éléments de la description, à peine esquissée, mais si évocatrice, de ce « chien de pays » où grandit Candide ; et l'exercice à la prussienne, et le soldat passé par les baguettes, et les horreurs de la guerre, la richesse industrieuse de la Hollande, le bon anabaptiste et le prédicant à manteau noir, les banqueroutiers et les libraires d'Amsterdam, le savant du Nord qui argumente par A plus B divisé par Z, la belle Monime et le refus de sépulture, le pharaon et la mort de Byng, le vin de Chypre, Stanislas, Clairon et Fréron, Trublet, Gauchat et le *Journal de Trévoux*, toutes ces choses et tous ces gens, il les a vus, entendus, aimés, haïs, applaudis ou raillés, et c'est leur souvenir cher ou détesté, rageur ou presque attendri, qui revit aux pages du roman. Et quand le livre s'achève et que, déçu mais vaillant encore, Candide s'apprête à cultiver son jardin, n'aperçoit-on pas, appuyé au mur de clôture, comme dans l'estampe de Quevedo, le philosophe des Délices et de Ferney ? « Des personnalités trop fortes, disait Linguet, déparent *Candide*[1]. » Une personnalité surtout remplit l'ouvrage, le domine et le fait palpiter de sa vie frémissante : c'est celle de Voltaire.

1. *Examen des œuvres de M. de Voltaire.* Bruxelles, 1788, p. 171.

# INTRODUCTION CRITIQUE

De 1759 à 1778, *Candide* a été réimprimé plus de quarante fois. Nous pouvons le lire aujourd'hui dans des éditions diverses, mais toutes sans critique : Beuchot et Moland ont reproduit le texte des éditeurs de Kehl, et se bornent à indiquer, outre la longue addition du chapitre XXII, la correction du *R. P. Didrie* en *R. P. Croust* ; Delarue, en 1877, prend le parti de réimprimer une édition de 1759, mais il s'arrête à une édition qui n'est point l'originale, sans intérêt pour l'histoire du texte authentique ; il ne tient d'ailleurs aucun compte des corrections ultérieures ; Jouaust enfin a imprimé pour l'Académie des Bibliophiles (1869) un *Candide* qui rassemble quelques variantes, mais sans conclusions critiques et sans classement [1]. C'est ce texte critique que nous voudrions établir, pour suivre d'édition en édition le travail d'addition et de correction où se marque la main de Voltaire.

Nous n'avons aucun manuscrit, aucun brouillon de *Candide*. Il est vraisemblable qu'il en existe encore des copies manuscrites, mais les bibliothèques de Paris et des départements n'en possèdent aucune ; la seule que j'ai vue, aimablement communiquée par M. Paul Desjardins, ne peut rendre aucun service pour l'établissement du texte : elle est postérieure à 1775. Restent les éditions imprimées : la liste donnée par Bengesco est fort incomplète ; il signale huit éditions de 1759 : j'en ai vu

1. L'édition de l'Académie des Bibliophiles ne reproduit en particulier aucun texte de 1759, introduit une « orthographe dix-huitième siècle » de pure fantaisie, et présente plusieurs fautes d'impression.

treize, et sans doute en existe-t-il d'autres encore ; il n'a attaché d'importance qu'à l'addition du chapitre XXII, et n'a effectué aucun classement, soit parmi les éditions de 1759 [1], soit parmi les réimpressions postérieures. Au reste, est-il besoin de dire que ses indications sont infiniment précieuses, et que c'est de lui qu'il faut partir ?

Voici la liste des impressions successives que j'ai vues et collationnées [2] :

Abréviations [3]

1. Candide ou l'Optimisme. Traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph. S. l. [Genève, Cramer], 1759. — 59ª
In-12, 299 pp. Signatures A-N4. Bengesco, nº 1434. — B. N., Inv. Y², 9516.

2. Candide ou l'Optimisme Traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph. S. l., 1759. — 59ᵇ
In-12, 299 pp. Sign. A-N4. Beng., nº 1435. — Fleuron du titre : deux E entrelacés, papier et caractères plus forts que 59ª.

1. Ersch, *France littéraire*, Hambourg, 1797, III, 404, et Peignot, *Recherches sur les ouvrages de Voltaire*, 1817, p. 46, citent une édition in-8° avec la date 1758. Je n'ai pu en trouver aucune trace.

2. Malgré mes recherches, je n'ai pu arriver à mettre la main sur les éditions suivantes signalées par Bengesco d'après divers catalogues : 1759, in-8°, 166 p. (Beng. I, 448, n. 1) ; — 1760, in-12, 188 p. (Beng. II, XVII) ; — 1761, in-12, 259 p. (Beng. n° 1443) ; — 1762, Genève, in-12, 234 p. (Beng. I, 491) ; — 1778, *Romans et Contes*, etc. Bâle, Flick, 2 vol. in-8° (Beng. n° 1524), d'après Kayser, *Index locupl.* 1836, VI, 108. — J'ai relevé également dans le *Catalogue des livres de feu Fr. César Le Tellier, marquis de Courtanvaux*, 1782, un *Candide* de Genève, 1759, in-12, et dans le *Catalogue des livres de feu M. de la Condamine*, un *Candide* d'Amsterdam, 1759, in-12. Le premier doit être 59ª ; je ne connais point le second : mais, trop souvent, on ne peut guère s'appuyer sur les indications bibliographiques de ces catalogues.

3. Selon l'exemple donné par M. Lanson pour les *Lettres Philosophiques*, je choisis une abréviation qui puisse, dans la mesure du possible, rappeler l'édition qu'elle représente.

3. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l., 1759. 59[d]
In-12, 299 pp. Sign. A-N3. Beng., n° 1436. — B.N., Inv. $Y^2$, 9515 ; Z. Beuchot, 130, et Z. Bengesco, 230.

4. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l. (Paris, Lambert), 1759. 59[e]
In-12, 237 pp. + 3 pp. n. ch. pour la *Table*. Sign. A-Kvj. Beng., n° 1437. — B. N., Inv. $Y^2$, 9514.

5. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l. (Paris ?), 1759. 59[f]
In-12, 237 pp. + 3 pp. n. ch. Sign. A-V2. Beng., n° 1438. — B.N., Inv. $Y^2$, 9517; Ars., N. F, 4854, in-8°.

6. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l. (Paris), 1759. 59[g]
In-12, 237 pp. + 3 pp. n. ch. Sign. A-V2. Beng., n° 1440. — B. N., Z. Beuchot, 131.

7. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l. (Paris), 1759. 59[h]
In-12, 237 pp. + 3 pp. n. ch. Sign. A-V2. Beng., n° 1439. — B. N., Inv. $Y^2$, 9518.

8. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l. (Paris), 1759. 59[i]
In-12, 237 pp. + 3 pp. n. ch. Sign. A-V2. Non signalée par Bengesco. Je la possède.

9. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. PAR M. DE V... S. l., 1759. 59[j]
In-12, 215 pp. Sign. A-I. Beng., n° 1441. — B. N., Inv. $Y^2$, 9519.

10. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l., 1759. 59[k]

In-12, 301 pp. Sign. A-N3. Titre en rouge. Beng., II, XVII. — B. N., 8° $Y^{2}$, 57272.

11. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l., 1759. 59[l]

In-8°, 176 pp. Sign. A-L 3. Non signalée par Bengesco. — B. N., 8° $Y^{2}$, 52557.

12. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR M. DE VOLT***. A Londres, 1759. 59[m]

In-8°, 167 pp. Sign. A-L3. Beng., IV, XIV. — B. N., 8° $Y^{2}$, 40543.

13. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l., 1759. 59[n]

In-12, 299 pp. Sign. A-N4. Bengesco, II, XVII, la donne comme postérieure à 1761. — B. N., Z. Bengesco, 229.

14. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE DU REMERCIEMENT DE CANDIDE ET DE LA CONFESSION DE M. DE V.... S. l., 1760. 60[a]

In-12, 166 pp. + 4 pp. n. ch. Sign. A-R. Beng., n° 1442. — B. N., Z. Bengesco, 232.

15. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH, PAR M. DE V... A Genève, 1761. 61[a]

In-12, 234 pp. + 4 pp. n. ch. Sign. A-Kvj. Non signalée par Bengesco. Je la possède. — Suivie de la *Seconde partie*, 133 pp.

16. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. || AVEC LES ADDI-

TIONS QU'ON A TROUVÉES DANS LA POCHE DU DOCTEUR, LORSQU'IL MOURUT A MINDEN, L'AN DE GRACE 1759. 61m

Dans la : *Seconde suite des Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, etc. In-8o, s. l. (Genève, Cramer), 1761, pp. 195-327. Beng., no 2208 et t. IV, p. 60, note 1. — B. N., Z. 24598.

17. PETIT RECUEIL DE PIÈCES SINGULIÈRES. A Paris, chez l'imprimeur de la Gazette ecclésiastique, et se trouve à Utrecht chez le correspondant des Jansénistes. In-12, 1761. 61pr

P. 22-23: « Chapitre XXII. Addition à *Candide* ».

18. CANDIDE OU L'OPTIMISME PAR M. DE VOLTAIRE. ÉDITION REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR. Aux Délices, 1763. 63

Petit in-8o, 183 pp. Beng., no 1444. — *Seconde partie*. [S. l., 1761], 2 + 98 + 2 pp. n. ch. — B. N., Inv. Y2,9521-9522.

19. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE DU REMERCIEMENT DE CANDIDE ET DE LA CONFESSION DE M. DE V... 63a

S. l., 1763. In-12, 215 pp. Beng., no 1445. — B. N., Y2, 751 K.

20. RECUEIL DE ROMANS DE M. DE VOLTAIRE, CONTENANT BABOUC, MEMNON, MICROMÉGAS, LE SONGE DE PLATON, LES VOYAGES DE SCARMENTADO, ZADIG ET CANDIDE. [Paris], 1763. 63r

2 vol. in-12, t. II. Non signalé par Bengesco. — Ars. N. F. 4851, in-12.

21. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. AVEC LES ADDITIONS QU'ON A TROUVÉES, etc... 64m

Dans la *Seconde suite des Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, etc. — In-8°, s. l. [Genève, Cramer], 1764, pp. 180-313. Beng., t. IV, p. 60. — Réimpr. de 61m.

22. COLLECTION COMPLÈTE DES ŒUVRES DE M. DE VOLTAIRE, *nouvelle édition augmentée*, etc. Amsterdam, [Rouen ?], 1764. 64[18]

22 tomes en 18 vol. in-12. Tome XVIII, 2e partie, pp. 508-610. Beng., n° 2136. — B. N., Z. Beuchot, 26. Contient la *Seconde partie*, mais non les additions de 1761.

23. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALHP (sic). — S. l., 1769. 69

In-12, 294 pp. + 1 p. n. ch. — Beng., n° 1446. — B. N., Inv. Y2, 9526. *Seconde partie*, pp. 189-294. Sans les additions de 1761.

24. CANDIDE OU L'OPTIMISME, TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. || AVEC LES ADDITIONS QU'ON A TROUVÉES, etc... 70m

Dans la *Seconde suite des Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, etc. — In-8°, s. l. [Genève, Cramer], 1770, pp. 180-313. Beng., t. IV, p. 60. — B.N., Z. 24747. Réimpr. de 64m.

25. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l., 1771. Tome I. 71

In-8°, 157 pp. + 3 pp. n. ch. Beng., n° 1447. — B. N., Inv. Y2, 9527. Le tome II contient la *Seconde partie*. Sans les additions de 1761.

26. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l. 1771. 71b

In-12, 239 pp. + 1 p. n. ch. Beng., n° 1448. *Seconde partie*, pp. 153-239. Sans les additions de 1761. — B. N., Z. Beng. — Mon exemplaire a 240 pp.

27. COLLECTION COMPLÈTE DES ŒUVRES DE M. DE VOLTAIRE. Genève, Cramer, et Paris, Bastien, 1768 et années suiv., 45 vol. in-4°. Tome XIII[1] (1771). Beng., n° 2137. — B. N., Inv. Z. 4947. 71¹³

28. ŒUVRES DE MONSIEUR DE V*** || ROMANS; CONTES ALLÉGORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET HISTORIQUES. *Nouvelle édition.* — A Neuchatel, 1771. 71ʳ
In-12, pp. 3-182. — Non signalée par Bengesco[2]. Ars. B. L. 20757, in-12.

29. COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES DE M. DE VOLTAIRE. Tome vingt-quatrième. MÉLANGES CONTENANT DES ROMANS OU CONTES PHILOSOPHIQUES. Tome troisième.
A Londres (Lausanne, Fr. Grasset), 1772, 57 vol. in-8°. T. XXIV, VIII + 408 pp. *Candide*, pp. 265-404. Cf. Bengesco, n° 2138[3]. 72²⁴

30. CANDIDE OU L'OPTIMISME. TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH, AVEC LES ADDITIONS QU'ON A TROUVÉES, etc... *par M. de Volt...*, Londres [Lausanne, Fr. Grasset], 1772. 72
In-8°, VI + 138 pp., cotées 3-140. — Beng., II, XVII.

31. ROMANS OU CONTES PHILOSOPHIQUES QUI FORMENT UN CORPS D'OUVRAGES, PAR M. DE VOLTAIRE. — Tome premier. A Londres, 1772. 72ʳ

1. Dans l'exemplaire de la B. N., Z. Beuchot, 1882, les *Romans* sont au t. XVII. Cf. Beng., t. IV, p. 74, note.

2. Bengesco, n° 1518, signale un *Recueil de Romans moraux et philosophiques par Voltaire*, Neufchatel, 1771, 2 vol. in-12 (Catal. La Vallière, Nyon, III, 264, n° 10330). Je suis convaincu que c'est un exemplaire de 71ʳ inscrit au catalogue sous un titre legèrement inexact : ce libellé « par Voltaire » est suspect.

3. Bengesco n'a connu que quelques tomes dépareillés de cette édition, et a renoncé à la décrire. Je la possède, complète sauf le t. XXXIX.

In-8°, VI + 394 pp. Portrait. — Non signalé par Bengesco [1]. — Ars. B. L. 20757 a. in-12.

32. [CANDIDE OU L'OPTIMISME PAR MONS^ur^ DE VOLTAIRE. London. M. CC. LXXII] (sic). Le titre est écrit à la main. 72a

In-12, 237 pp. Relié par demi-feuilles. Sign. A-X3. Divisé en 2 parties, mais pagination continue : à la p. 117, vignette et nouveau titre, imprimé. La numérotation des chapitres recommence à 1. Gravure en tête. Inconnue à Cohen et à Bengesco. — Bibl. d'Albi, n° 2645.

33. ŒUVRES DE MONSIEUR DE V*** || ROMANS, CONTES ALLÉGORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET HISTORIQUES. NOUVELLE ÉDITION CONFORME A L'ÉDITION IN-4° DE GENÈVE. *Tome second.* — A Neufchatel [Paris, Panckoucke]. 1773. 73[25]

In-12. Au faux titre, « Tome XXV », pp. 3-185. Beng., n° 2140. — B. N., Z. 24820.

34. ROMANS ET CONTES PHILOSOPHIQUES, PAR M. DE VOLTAIRE. *Première partie*, pp. 195-322. — Londres (Paris), 1773. 2 vol. in-12, portrait. 73r

Non signalé par Bengesco. — Bibl. de Besançon, 244.184.

35. CANDIDE OU L'OPTIMISME, TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH ; *nouvelle édition où les deux parties sont réunies en une seule, et corrigée par l'auteur, par M. de Voltaire.* — S. l., 1775. 75

In-8°, 200 pp. Beng., n° 1450. Sans les additions de 1761. — B. N., Z. Beuchot, 132.

1. 72r est sans doute le recueil de *Romans et Contes philosophiques*..... 1772, 2 vol. in-8°, que Bengesco, n° 1519, cite d'après le *Catalogue des ouvrages de M. de Voltaire*, à la suite d'un exemplaire des *Lois de Minos* (B.N., Z. Beng 535).

36. CANDIDE OU L'OPTIMISME, TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. LE DOCTEUR RALPH. S. l., 1775.
In-12, 215 pp. Sign. A-S2. Beng., n° 1451. — Sans les additions de 1761. *Seconde partie*, p. 156. *Remerciement*, pp. 131-154. — B. N., Inv. Y², 9529-9530. 75[4]

37. LA HENRIADE, DIVERS AUTRES POEMES, ET TOUTES LES PIÈCES RELATIVES A L'ÉPOPÉE. — S. l. [Genève, Cramer], 1775. 75[31]
40 vol. in-8° (édition encadrée). Tome XXXI (424 pp. Pas de fleuron au titre). P. 161-225. Beng., n° 2141. Les cartons sont reliés en 1 volume. (B. N., Z. Beuchot, 33).

38. LA HENRIADE, DIVERS AUTRES POEMES, etc. 75[31] *contref.*
Contrefaçon de l'édition précédente. Beng., t. IV, p. 104. Le t. XXXI a 526 pp. — P. 244-351. Fleuron sur le titre.

39. ROMANS ET CONTES PHILOSOPHIQUES, PAR M. DE VOLTAIRE. PREMIÈRE PARTIE. (P. 195-322.) Londres, 1775. 75[1]
2 vol. in-12. Portrait. Beng., n° 1520. B. N., Inv. Y², 73786-73787.

40. ROMANS ET CONTES PHILOSOPHIQUES, etc. Londres, 1777. 2 vol. in-12. — Même édition que la précédente, avec changement de la page de titre. 77[1]

41. CANDIDE OU L'OPTIMISME, PAR M. DE VOLTAIRE. *Première partie. Édition revue, corrigée et ornée de figures en tailles-douces* (sic), *dessinées et gravées par M. Daniel Chodowiecky*. A Berlin, 1778, chez Chrétien-Frédéric Himbourg. 78
In-8°, 188 pp. + 3 pp. n. ch. Beng., n° 1452. — B. N., Z. Bengesco, 989.

42. ROMANS ET CONTES DE M. DE VOLTAIRE. A Bouillon, aux dépens de la Société typographique, 1778. $78^{r}$

3 vol. in-8°. Tome II, pp. 59-210. Fleuron et vignettes. — Beng., n° 1522. — Cohen, *Guide de l'Amateur*, etc., 4e éd., col. 526. — Le même recueil existe en 3 vol. in-12.

43. ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE, *de l'imprimerie de la Société littéraire typographique*. Kehl, 1784 et 1785-1789. K

70 vol. in-8°. Tome XLIV, pp. 220-343. — Beng., n° 2142 [1].

Il faut d'abord chercher à se reconnaître parmi les treize éditions datées de 1759, et distinguer entre toutes l'édition originale [2].

A première vue, elles se divisent en deux groupes :

α. — D'une part, les éditions en 299 pages, et celles qui en reproduisent exactement toutes les graphies, c'est-à-dire $59^{a}$, $59^{b}$, $59^{d}$, $59^{k}$, $59^{x}$, et la première partie (p. 1-193) de $59^{j}$.

β. — D'autre part, les éditions en 237 pages, $59^{e}$, $59^{f}$, $59^{g}$, $59^{h}$, et la fin de $59^{j}$ (p. 194-215).

Ces deux groupes sont loin de présenter le même intérêt [3] :

1. Pour les éditions de *Candide* postérieures à K, voir Bengesco, nos 1453-1464 ; 1525-1547 ; t. I, p. 492 ; II, p. XVII-XVIII ; IV, p. XIV-XVI ; Lorenz, *Catalogue général de la Librairie française*, et Vicaire, *Manuel de l'Amateur de livres du* XIXe *siècle*, etc.

2. A la différence des *Lettres Philosophiques*, nous n'avons, par la correspondance de Voltaire, aucune sorte de renseignements sur l'impression et la publication de *Candide*.

3. Les deux groupes α et β se distinguent d'ailleurs par un certain nombre de graphies particulières :

| | α écrit : | β écrit : |
|---|---|---|
| p. 13. | *batisé un anabatiste* | *baptisé, un bon anabaptiste* |
| p. 55. | *je repris mes sens* | *je pris mes sens* |
| p. 157. | *remena* | *ramena* |
| passim. | *Pococuranté*, etc. | *Pococurantè*, etc. |

Toutes les éditions impriment les imparfaits en *ai*, sauf quelques formes en *oi* égarées çà et là sans aucune fixité, ni dans la même édition, ni d'édition à édition.

seul, en effet, le groupe α servira de base aux éditions ultérieures où Voltaire introduira ses additions et ses corrections, 61[m], 71[13], 75[25] ; — le groupe β au contraire sera, jusqu'en 1775, réimprimé sans aucune modification, ignorant tout des révisions successives : de 1759 à 1775, aucun emprunt, aucune vérification ; en somme, série de réimpressions ou de contrefaçons sans valeur pour l'histoire même du texte, et où, à aucun moment, Voltaire n'est pour rien.

Nous pourrions donc, dès l'abord, éliminer tout ce groupe β ; mais comme ses quinze éditions, en particulier 64[18], ont largement contribué à la diffusion de l'ouvrage, nous indiquerons les conclusions suivantes [1] :

1° — 59[e] sort des presses du même imprimeur qui a fait pour Michel Lambert l'édition de 1757 (Beng., n° 2135). Les mêmes fleurons se retrouvent en effet

| dans *Candide* [2] : | dans l'édition de 1757 : |
| --- | --- |
| Titre ; — p. 9. | I, xx ; II, 133, 426 ; titre du t. XIV, etc. |
| p. 45, 53, 157, etc. | I, 203 ; II, 150, 213, etc. |

Mêmes fleurons encore dans 59[e], au titre, et dans l'*Orphelin de la Chine*, de Lambert, 72 pp. in-12, 1755, p. 52 ; — p. 215 de 59[e], et *Orphelin.*, pp. 29, 55, etc. ; — p. 53 de 59[e], et p. 24 de la *Femme qui a raison*, de Lambert (B.N., Z. Beuchot, 299). — Il est possible que l'imprimeur soit Ballard. Le fleuron du titre de 59[e] se retrouve en effet pp. 10 et 90 de la *Mérope* imprimée en 1758 pour Prault, par Ballard. (B.N., 8° Yth. 11681).

Deux leçons au moins, p. 168, *qu'est-ce qu'Optimisme* (au lieu

1. Ce groupe ne comprenant que des éditions auxquelles Voltaire est resté étranger, j'allège, dans cette introduction, la liste des leçons ou graphies sur lesquelles s'établit le classement.

2. Nous renvoyons à la pagination de l'édition originale 59[a] : on la trouvera indiquée entre [ ] en marge de la présente édition.

de : *qu'est-ce que l'Optimisme* dans 59f, 59g, 59h, 59i), et p. 258 *apportés* (au lieu de *portés*) rapprochent 59e du groupe α et doivent provenir d'une copie plus fidèle. Ce fait vient à l'appui de l'hypothèse que nous formulons plus loin. — 59e est la source de 60a, 63r, 71 [1] :

A. — 60a écrit en effet comme 59e, et tous les deux sont seuls à écrire : p. 48, *donnait* pour *donna*; *auprès de lui*, pour *auprès du lit*; p. 86, *et je vis*. — Impression d'ailleurs fort défectueuse : des fautes comme : p. 22, *y êtez-vous* ; *je manque du pain* ; p. 34, *plus il y a des malheurs particuliers* ; p. 58, *pur* au lieu de *pour* ; p. 50, *brochard* pour *brocard*, etc., font croire à une impression étrangère, composée et corrigée par des typographes qui savaient mal le français. — P. 39, *la première belle de bonne volonté* pour *la première fille*, laisserait supposer que l'impression a été faite sur une copie manuscrite de 59e, dont une mauvaise lecture expliquerait la confusion entre *belle* et *fille* [2].

B. — 63r n'est pas une réimpression : en réalité, on a réuni un certain nombre d'éditions séparées de divers romans ou nouvelles; on les a groupées en trois petits in-12, habillées d'un faux-titre, et publiées sous la rubrique : *Recueil de Romans de M. de Voltaire, contenant*, etc. s. l. 1763. — *Zadig*, *Babouc* et *Candide* sont reliés avec leur titre particulier et leur date distincte, et le *Candide* ainsi conservé est un exemplaire de 59e. — Bengesco (no 1517) signale sous la date de 1764 un recueil de titre exactement identique, mais dont la B.N. ne possède que le premier volume, où ne se trouvent ni *Zadig*, ni *Candide*. L'identité absolue de ce premier tome avec celui de 63r me donne à croire que c'est le même *Recueil* sous une nouvelle date.

C. — 71 est une mauvaise et très laide réimpression qui reproduit servilement 59e.

2o — 59f est une autre édition parisienne dont les caractéristiques sont : p. 24, la faute *lendemin*, et les erreurs de pagination p. 45, numérotée 25, et p. 123, numérotée 223. A la différence

1. C'est un exemplaire de 59e qui porte en note manuscrite du bibliophile Jamet : « *Achevé de lire le 27 mars 1759* ». B.N. Réserve.

2. A la suite de 60a on trouve généralement le *Remerciement de Candide à M. de Voltaire* (Halle, et se vend à Amsterdam chez J. H. Schneider), 1760, 20 pp. in-12, et *Ma Confession*, par Mr. de V**, à Genève, 1760, 14 pp. in-12, avec leur titre et leur pagination distincts, mais les signatures se suivent sans interruption. — Le *Remerciement* est également relié à la suite de mon exemplaire de 59e, mais en 25 pp. avec pagination et signatures distincts, et fleurons différents des exemplaires reliés ordinairement avec 60a. — Barbier attribue cette brochure à L. O. de Marconnay.

de $59^e$, elle donne p. 168, *qu'est-ce que l'Optimisme?* et p. 258, *portés*. — Elle est reproduite presque exactement par $59^g$, $59^h$, $59^i$; même pagination, mêmes graphies, même aspect typographique :

A. — $59^g$ sort des mêmes presses que $59^f$; même fleuron p. 15; p. 123 encore paginée 223. — P. 83, *qui a une très belle moustache*, est à la ligne 13 au lieu d'être à la ligne 15.

B. — $59^h$ a la même origine; les fleurons du titre et des pp. 3, 9, 53, 146, 157, 215, 225, sont ceux de $59^f$; seuls ceux des pp. 15 et 45 sont différents [1]. — *Lendemain* est correct p. 21, ainsi que la suite des lignes p. 83. — L'erreur de pagination subsiste p. 123, mais est rectifiée p 45.

C. — $59^i$ reproduit plus particulièrement $59^h$; les fleurons sont différents, sauf celui de la p. 53, constitué des mêmes éléments typographiques que celui de $59^f$, mais disposés dans un autre sens. — La pagination est partout correcte. — P. 99, *histoirre*. — L'impression, surtout celle du titre, est plus grossière que les précédentes.

Je crois que l'on peut se rendre compte de l'histoire de ce premier groupe d'éditions parisiennes de 1759. Elles sont de deux sortes : les unes ($59^e$) faites pour Michel Lambert, en tout cas par l'imprimeur de Lambert, peut-être Ballard, — les autres sorties d'autres presses.

Or, d'après le procès-verbal de saisie publié par Campardon, *Documents inédits sur Voltaire*, p. 173, il apparaît que le 25 février 1759, Grangé, imprimeur à Paris, imprimait pour le libraire Duchesne une édition de *Candide*. On voit de plus, par cette même pièce, que Grangé imprimait, non d'après une copie manuscrite, mais *d'après des feuilles imprimées remises par Duchesne*.

D'autre part, il est probable que Lambert a eu, avant Duchesne, une copie manuscrite de *Candide*. C'était sa coutume, avec l'aveu, sur l'ordre ou contre le gré de Voltaire, de publier parallèlement aux Cramer ce qu'il pouvait se procurer. En 1755, Voltaire « fait don de l'*Orphelin de la Chine* au sieur Lambert pour la France, et aux Cramer pour les pays étrangers » [2]. En juin 1756, il donne presque simultanément le *Poème sur*

1. Ceci est vrai pour l'exemplaire de la B.N., Inv. $Y^2$, 9518; j'en possède un autre où le fleuron de la p. 45 est identique à $59^f$.
2. XXVIII, 464.

*le désastre de Lisbonne*, chez les Cramer et chez Lambert [1]. Au début de 1759, au moment même de *Candide*, Lambert se procure une copie de la *Femme qui a raison*, et en donne une édition dont Voltaire se plaint dans une lettre qu'il lui écrit [2].

Lambert aurait donc fait faire $59^e$ d'après une copie d'origine authentique, et des feuilles déjà imprimées pour lui seraient passées entre les mains de Duchesne, qui les aurait remises à Grangé pour en avoir de nouvelles éditions ou contrefaçons. Ainsi s'expliquerait :

que $59^e$ présente quelques leçons plus voisines de la véritable édition originale $59^a$ ;

que ces éditions parisiennes du groupe β soient extrêmement voisines les unes des autres, étant faites, non pas sur des copies manuscrites plus ou moins hâtives et incorrectes, mais sur des feuilles déjà imprimées. Lambert se serait borné à $59^e$, et Grangé aurait successivement réimprimé $59^f$, $59^g$, $59^h$, $59^i$, éditions identiques, sauf les menues modifications introduites à chaque recomposition.

3° — Le groupe β comprend encore sept éditions, $59^j$, $61^a$, $64^{18}$, 69, $71^b$, 75, $75^b$.

A. — J'élimine 75, calqué sur $71^b$ et qui pousse le scrupule jusqu'à en reproduire les erreurs et les bévues ; p. 48, *ne perdit pas courage ;* p. 70, *Badagos ;* p. 73, *moral ;* p. 77, *poètes de quartier ;* p. 96, *dans le pays ;* p. 99, *Ferdinand ;* p. 188, *et dont toute la principale occupation ;* p. 243, *pas du plaisir* ; etc... — En tête est imprimée cette note ironique : « P. S. — Nous apprenons qu'on a contrefait cet ouvrage en plusieurs villes du Royaume, et surtout à R..., mais nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que l'édition qui y a été faite, quoique conforme à l'original, et exactement la même, est infidèle, incorrecte, pleine de fautes de la plus grave conséquence, etc. etc. etc., telle enfin qu'ont accoutumé de dépeindre et de qualifier les éditions de province, les très hauts, très savants et très lettrés seigneurs les libraires de la capitale. »

B. — $71^b$ à son tour dérive de 69, à laquelle il ajoute les fautes

1. XXXIX, 50 etc.
2. Bengesco, I, 48, note 1.

énumérées plus haut ; il écrit comme 69, p. 83, *Européens* [1] ; p. 103, *sans perdre de temps* ; p. 198, *l'un de ces empressés* ; etc. — La mauvaise ponctuation de 71[b], p. 99, *Cunégonde, le Capitaine, Candide* s'explique peut-être par ce fait que 69 va à la ligne après *le Capitaine* [2].

C. — 75[a] n'est autre chose que 59[j]. Chose très curieuse même, les caractères, comme dans 59, changent à partir de la p. 194 : même typographie, même justification ; pas une des leçons caractéristiques de 59[j] qui soit modifiée ; les seuls changements sont : au titre, la suppression de *par M. de V**** ; et la pagination exacte pp. 195 et 215. — Comment expliquer cette minutieuse similitude ? est-ce contrefaçon méticuleuse ? mais quel en serait l'intérêt ? est-ce un lot oublié de vieux exemplaires rhabillés d'un titre neuf ? mais les signatures sont A-I dans 59[j], A-Sz dans 75[a]... Serait-ce enfin une contrefaçon ancienne de 59[j], non mise en vente pour une raison quelconque, retrouvée en 1775 et présentée sous une date nouvelle ? Je n'ai aucun élément de réponse.

D. — 64[18], seule édition des *Œuvres complètes* qui donne *Candide* sans les additions de 1761, n'est qu'une très médiocre réimpression de 59[j], qui ajoute aux graphies particulières de cette édition [3] un nombre respectable de grosses fautes typographiques [4] : première preuve de la négligence des éditeurs. Une autre preuve est ce fait même que, ignorant l'importante révision de 1761, ils se contentent de réimprimer une édition quelconque de 1759. M. Lanson a déjà établi qu'ils avaient procédé de façon analogue à l'égard des *Lettres Philosophiques* [5], et, s'en tenant à une édition ancienne, avaient négligé des modifications qu'ils auraient pu connaître.

E. — Enfin 63[a] reproduit exactement 59[j], également en 215 pp. et sous le même titre.

4° — Restent donc 59[j], 61[a], 69. A les comparer dans le détail, on constate :

1. qu'elles ne sont pas textuellement réimprimées les unes sur les autres ;

1. Voltaire tenait à la graphie *Européans*. Cf. une note de Voltaire à l'*Épître dédicatoire* de l'*Orphelin de la Chine*, V, 298 : « Le P. du Halde, tous les auteurs des *Lettres édifiantes*, tous les voyageurs ont toujours écrit *Européans*, et ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*. »

2. La vignette en tête de 71[b] (p. 3) est exactement la même que celle de 59[j].

3. En particulier, p. 113, 64[18] écrit *Thun-der-ten-tronckh* ; or, à cet endroit précis, 59[j] allant à la ligne, sépare justement *Thun-der-ten-tronckh*.

4. Entre autres : *valisse*, *pourraiant*, *débarraissai*, *maitairie*, *ganger* (gagner), etc. — Beaucoup de graphies varient au cours de l'édition : *abîme*, *abyme*, *abysme* ; *anabaptiste*, *anabatiste* ; *je vai*, *je vais* ; etc.

5. P. XIV.

2. mais que toutes les trois sont d'accord pour se rattacher à $59^{e}$ par plusieurs graphies particulières à celle-ci (*voyant* [illegible] *que j'aie passé* ; *Jacques* ; *Cadix* ; *sennor*, etc.) ;

3. enfin que toutes trois sont également d'accord pour s'écarter de $59^{e}$ par plusieurs leçons qui seront suivies par tous leurs dérivés : p. 110, *Dieu soit bénit* ; p. 118, *sous-diaconat* ($59^{e}$ : *soudiaconat*) ; p. 127, *satyres* ($59^{e}$ : *satires*) ; p. 187, *je pourrais bien retrouver* ($59^{e}$ : *je pourrai*) ; p. 234, *Troie* ($59^{e}$ : *Troye*) ; p. 238, *bien assez de procès* ($59^{e}$ : *bien assez des procès*) ; pp. 271 et 285, *à merveille* ($59^{e}$ : *à merveilles*) ; et surtout p. 272, *recousit la peau* ($59^{e}$ : *recousut ma peau*), que l'on retrouvera dans $59^{j}$ (d'où : $64^{18}$, $75^{a}$), $61^{a}$, 69 (d'où : $71^{b}$, 75).

Comment expliquer ces similitudes et ces divergences ? Il devait exister, je pense, une réimpression que je n'ai pas vue, intermédiaire entre $59^{e}$ d'une part, et, de l'autre, le groupe que je viens d'énumérer. (Pour la commodité, je l'appellerai $59^{y}$). Assez voisine de $59^{e}$ pour l'ensemble du texte, elle en transmettrait les graphies caractéristiques, mais introduirait en même temps dans β certaines nouveautés, adoptées séparément par $59^{j}$ (pp. 194-215), $61^{a}$, 69, — en particulier : p. 107, *Et vraiment oui !* ; p. 111, *en plein champ* ($59^{e}$ : *plain*) ; p. 238, *bien assez de procès* ; p. 271, *recousit la peau* ; pp. 271 et 285, *à merveille*.

Ce texte serait donc la source de $59^{j}$ (d'où : $64^{18}$, $75^{a}$), $61^{a}$, 69 (d'où : $71^{b}$, 75).

A. — $59^{j}$ est, dans le groupe β, la plus curieuse des réimpressions de 1759 : pour la dernière feuille (pp. 193-215), les caractères et la justification changent complètement [1]. Or les deux impressions sont d'origine différente : reproduisant $59^{a}$ de la p. 1 à la p. 193, $59^{j}$ se rattache au groupe β par les graphies de la dernière feuille. — Le désir de contrefaire $59^{a}$ est très visible dans toute la première partie ; si la page a 26 lignes au lieu de 20, les lignes sont très fidèlement repro-

1. Le caractère est beaucoup plus petit et la page présente 31 lignes au lieu de 26. — $59^{j}$ sort des mêmes presses que l'*Épître de Belzébuth à l'Auteur de la Pucelle*, 1762. — Le fleuron de la p. 58 est au titre de l'*Homme éclairé par ses besoins*, Paris, chez Durand le neveu, 1764, in-8°, et plusieurs fois dans les *Œuvres de Madame Deshoulières*, Paris, chez les Libraires associés, 1764, 2 vol. in-12.

duites une à une, et dans un caractère presque identique. On lit *remena*, *je repris*, *qu'est-ce qu'Optimisme*, *plain*, *Eh vraiment*, etc., comme dans 59ª ; les divergences sont insignifiantes. Par contre, la dernière feuille suit exactement 59ᵉ ou plutôt le texte présumé de 59ʸ, donnant comme lui *sennor*, *à merveilles*, *recousit la peau*, etc. [1]

B. — 61ª suit d'un bout à l'autre le texte de 59ʸ, avec les modifications attribuées à 59ʸ. Toutefois la correction typographique et la ponctuation sont beaucoup plus soignées ; elle n'est d'ailleurs suivie dans son groupe par aucune autre, et l'orthographe très particulière des noms propres (*Moscou*, *Baasa*, *Zombri*, *Ochosias*, *Athalie*, *Joachaz*, etc.) me donne à croire qu'elle a été faite sur une copie manuscrite dérivée de 59ᵉ. Elle doit sortir d'une presse parisienne : les fleurons p. 195 se retrouvent dans l'édition de Lambert de 1757, III, 156, 254, et celui de la page 155 dans Lambert, III, 215, 366 et passim. — Les fleurons des pp. 94 et 195 se retrouvent également, absolument identiques, au titre des *Épîtres sur divers sujets*, de Barthe, Paris, chez Lesclapart le jeune, 1767, in-8°.

C. — 69 reproduit 59ᵉ avec les corrections attribuées à 59ᵉ ; c'est la source de 71ᵇ et de 75.

Ainsi s'établit la filiation de ce groupe β, suite de réimpressions sans doute ignorées de Voltaire, mais intéressantes pourtant en ce qu'elles dénoncent, parallèlement aux textes exacts, corrigés et augmentés, la persistance de rééditions fautives et incomplètes, dont les auteurs n'ont jamais songé à faire la plus superficielle vérification. Telles bévues [2], comme *précisément*, p. 125, ou *de l'Amérique Occidentale*, p. 102, persistent jusqu'en 1775.

Le classement du groupe α est à la fois plus aisé et plus utile, puisqu'il révèle l'édition originale, et conduit aux éditions authentiques où se marquera l'intervention de Voltaire.

Sous la date de 1759, il présente sept éditions : 59ª, 59ᵇ, 59ᵈ,

1. Il existe trois sortes d'exemplaires de cette édition : les uns avec la p. 195 numérotée 105 (B. N., Inv. Y², 9519) ; d'autres où la faute est corrigée (B. N., Z. Bengesco, 231) ; enfin, j'en possède un où la p. 215, faussement paginée 315 dans les deux autres, est exactement numérotée.

2. De même, p. 103, la grosse incorrection : *la fuite de Cunégonde et de Candide étaient déjà connues.*

$59^k$, $59^l$, $59^m$, $59^x$, parmi lesquelles je crois, avec Bengesco, que $59^a$ est l'édition originale [1].

1° — $59^a$ sort des presses des Cramer ; c'est l'édition originale de *Candide*, celle qu'en 1761, en publiant l'édition revue et augmentée, les imprimeurs reproduiront dans son détail, et qui reste la base de toutes les éditions vraiment authentiques. Les caractéristiques en sont :

1. — p. 103, la faute : *La vieille avait très bien deviné que ce ce fut un cordelier* ;

2. — la répétition des mêmes fleurons : au titre et p. 193, 266 ; — p. 43 (ours à terre), et p. 208, 279 ; — p. 54 (fruits), et p. 134, 187 ; — p. 64 (attributs guerriers), et p. 122, 179, 244 ; — p. 86 (corbeille inclinée), et p. 115 ; — p. 97 et 163 ; — p. 146 et 228 ; — p. 193 et 266 ; — p. 213 et 275, etc [2].

La collection Bengesco et la Bibliothèque Angelica de Rome (cote VV. 9.-1) présentent des exemplaires avec un *Avis au relieur* : « Il fera attention que les pages 31-32, 41-42, doivent

1. Elle est encore décrite dans J. Le Petit, *Bibliographie des principales éditions originales*, 1888, in-8°, p. 548-549.

2. Bengesco se borne à rapprocher les fleurons de $59^a$ et ceux de *la Pucelle* donnée par Cramer en 1762 (Beng., n° 488) : fleurons identiques aux titres des deux ouvrages, et mêmes fleurons dans *Candide*, p. 64, 115, 146, et dans *Pucelle*, p. 324, 18, 40, etc. — En réalité, les fleurons de *Candide* sont ceux qui ornent toute l'édition de 1756. Comparez, par exemple :

| *Candide :* | 1756 : | *Candide :* | 1756 : |
|---|---|---|---|
| p. 94 ; | I, IX ; | p. 146 ; | II, 34, 68, 103, etc. |
| p. 134 ; | I, 34, 71, 100, etc. | p. 86 ; | II, 137, 213, etc. |
| p. 179 ; | I, 145, 208, etc. | p. 213 ; | II, 186 ; |
| titre et p. 266 ; | I, 178, 221, 242, etc. | titre ; | titre du t. XIII ; |
| p. 43 ; | I, 334 ; II, 81, etc. ; | initiale ; | initiale du t. XI, etc. |

Enfin tous les fleurons de $59^a$ sont de nouveau dans la *Seconde suite des Mélanges*, où *Candide* paraîtra en 1761 avec les additions. Comparez

| *Candide :* | *Seconde suite* . | *Candide :* | *Seconde suite :* |
|---|---|---|---|
| p. 213 ; | p. 6 ; | p. 228 ; | p. 156, 441 ; |
| p. 86 ; | p. 20, 194 ; | titre ; | p. 75, etc. |
| p. 34 ; | p. 115 ; | | |

Mêmes rapprochements encore avec le *Recueil des Fantaisies parisiennes*, de 1760.

être ôtées et remplacées par deux cartons qu'il trouvera à la dernière feuille. Il en fera de même des pages 83, 84, 85, 86, dont les cartons sont aussi à ladite dernière feuille. » — Les deux exemplaires sont cartonnés conformément à ces indications, et ne diffèrent en rien des cinq autres exemplaires de 59[a] que j'ai vus. Mais cet *Avis* est fort précieux pour expliquer les étrangetés de l'édition dont nous allons parler.

•

2° — 59[x] est en effet une édition qui, à première vue, peut sembler mystérieuse. C'est à coup sûr une contrefaçon de 59[a], et qui veut être minutieuse. La justification est un peu plus grande, le caractère un peu plus fort, mais le texte est reproduit ligne par ligne, mot par mot. Le fleuron du titre apparaît identique : un examen attentif peut seul en révéler la typographie un peu plus grossière. — P. 115, le fleuron du titre est reproduit renversé ; pp. 260 et 275, 59[x] reproduit les fleurons de 59[a] ; contrefaçons encore aux pp. 140, 193, 275. C'est plus qu'une édition de contrebande, il est évident que l'imprimeur a voulu rendre la confusion aisée avec les exemplaires de l'édition Cramer.

Or, voici l'étrange : p. 242, on lit le passage : « *Candide était affligé de ces discours. Il respectait Homère, il aimait Milton. Hélas ! dit-il tout bas à Martin, j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour nos poètes Allemans. Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit Martin. O quel homme supérieur ! disait encore Candide entre ses dents ; quel grand génie que ce Pococurante ! rien ne peut lui plaire.* » — passage qui n'apparaît dans le texte de *Candide* qu'en 1761 (avec la variante *il aimait un peu Milton*).

De plus, on trouve, p. 41-42, cette variante que *nulle autre édition* ne reproduit : « *Car, dit-il, il est nécessaire que si un univers existe, ce soit le meilleur des univers. Or, dans le meilleur des univers, tout est bon, tout est bien, tout est au mieux ; consolez-vous, réjouissez-vous, et buvons.* »

Enfin, p. 84, 59[x] présente la faute : *Toutes nos filles se trouvèrent presque toutes en un moment tirées ainsi à quatre soldats ;* — et p. 125, la correction de *précisément* en *précipitamment*, correction qui n'apparaît qu'en 1761.

Qu'est-ce à dire ? Si c'est une contrefaçon faite en 1759, pourquoi cette variante, et comment cette addition ? Faut-il avec Bengesco (II, XVII) la supposer antidatée, et la reporter sans hésitation après 1761 ? Mais, après 1761, quel intérêt à réaliser le tour de force de contrefaire avec cette minutie typographique une édition périmée ? Pourquoi, connaissant les additions de 1761, en reproduire une, et non pas les autres ? Et pourquoi, entre toutes, choisir la plus neutre, la plus anodine, en négligeant celles dont l'audace et la violence devaient assurer le succès commercial ? Et pourquoi corriger *il aimait* [*un peu*] *Milton* ? Pourquoi surtout cette variante de la p. 41-42, qui ne laisse aucune trace dans les éditions ultérieures ? Tout cela est au moins singulier. — Je crois, pour ma part, que cette édition est autrement précieuse que les diverses contrefaçons de 1759 et que c'est véritablement, — contrefaite, il est vrai, — *la première impression* de Candide, un texte, si je puis dire, « *ante-original* ». En effet :

α. — Je note d'abord que la variante *Car*, *dit-il*, *il est nécessaire*... se lit p. 41-42 de $59^x$. Accessoirement, et sans y attacher d'importance, je remarque que p. 42, *car* est en italiques dans $59^a$ et tous ses dérivés, mais non pas dans $59^x$. Or opposons les deux textes :

« *Car, dit-il, il est nécessaire que si un univers existe, ce soit le meilleur des univers. Or, dans le meilleur des univers, tout est bon, tout est bien, tout est au mieux ; consolez-vous, réjouissez-vous et buvons.* »

« *Car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux ; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs. Car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont ; Car tout est bien.* »

Relevons quelques lignes plus loin : « *car la chute de l'homme... car il était nécessaire que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée...* » — L'intention ironique est évidente : Voltaire « refait » du Leibnitz et surtout du Wolf, dont il a saisi malicieusement le « tic » de style, l'incessante et obsédante répétition de *car* toutes les trois lignes : il le pastiche et le caricature, comme trois ans plus tard le style de Formey [1]. Or, dans les

1. *Lettre de M. Formey qui peut servir de modèle*, etc., 1762, XXIV, 433.

*Avis au Relieur* joints à de rares exemplaires de 59 [a], nous voyons que *précisément il y a un carton à placer* p. 41-42. La prétendue variante n'est, à mon gré, qu'un premier texte que Voltaire remplace par un meilleur [1]; il accuse le trait, aggrave l'ironie, et peut-être est-ce pour la souligner encore que nous lisons *car* en italiques dans le texte définitif. Cet exemplaire de 59[x] me paraît la contrefaçon d'un premier état, non cartonné, de 59[a].

β. — Même observation pour la faute *Toutes nos filles se trouvèrent presque toutes*, de la p. 84: la faute n'est pas dans 59[a], mais nous savons que les pp. 83, 84, 85, 86 y sont également cartonnées : ici encore 59[x] donne *le texte avant les cartons*.

γ. — Mais l'addition de la page 242 ? — C'est aussi, à mon sens, un premier état du texte, auquel Voltaire a d'abord renoncé, et qui, soit du fait de Voltaire, soit du fait de Cramer, reparaît en 1761. — Il est évident que de toutes les additions de 1761, celle-ci est la moins intéressante. L'allusion aux *poètes allemands* reste obscure, et les réflexions de Candide font double emploi avec celles de la p. 243 : ces dix lignes allongent et font languir le récit. Elles devaient faire partie, comme la variante de la p. 41-42, du texte primitif, manuscrit ou copie. Elles ont été données au typographe, composées, et quelques feuilles en ont été tirées. Puis Voltaire relit ce passage, le juge superflu et traînant, enfin le supprime. Mais cette fois, il ne donne pas un nouveau texte : il faut donc, pour « rattraper », recomposer entièrement la feuille L, tandis que pour la correction des pp. 41 et 84 de simples cartons suffiront. Et voici qui confirme exactement cette hypothèse : les *seules* différences qui séparent 59[x] de 59[a], p. 243, *du plaisir* (59[a] *de plaisir*) ; p. 243, ponctuation fautive : ! au lieu de ?; p. 254, *qui le donne.* (59[a] *donne* ?) ; p. 258, *senior* (59[a] *señor*); p. 260, *Cnnégonde*, se trouvent précisément dans cette feuille L, et ce sont des corrections. — Quelques exemplaires avec la feuille L non corrigée et les pp. 41-42, 83-86 non cartonnées, avaient déjà été tirés : l'un d'entre eux s'est échappé

1. Ajoutez que *consolez-vous* faisait une plate répétition avec *Pangloss les consola*, trois lignes plus haut.

dans cet état des ateliers de Cramer, et a servi à imprimer 59ᵃ, qui se trouve donner de la sorte *le premier texte de Candide, avant toute révision.*

Quant au texte supprimé de la p. 242, il ne disparaît pas complètement, se conserve soit dans les papiers de Voltaire, soit dans les ateliers de Cramer, et prend place de nouveau dans le texte de 1761. A ce moment, Voltaire, — ou le correcteur, — s'intéressant moins à ce qui n'est pas l'addition du chapitre XXII, seule importante, ne reconnaît pas un texte justement sacrifié, le laisse passer au lieu de retourner au texte correct et authentique [1], et se borne à atténuer l'affirmation *il aimait Milton* en *il aimait un peu Milton* : le rythme de la phrase y gagne, et d'ailleurs l'expression semblait marquer comme un remords des cruelles ironies de la page précédente ; or Voltaire n'a pas l'idée d'en rien rabattre, puisque dans ce même passage, en 1761, il ajoute : « *et sa longue description d'un hopital n'est bonne que pour un fossoyeur* », et qu'il vient, dans une addition faite en 1760 à *l'Épître sur la calomnie* (X, 288), de lancer contre Milton des sarcasmes renouvelés de Pococurante [2].

Nous sommes donc ici en présence du premier texte de *Candide*, antérieur même à l'édition originale, et qui laisse saisir par deux fois la naissance et la mise au point de la pensée voltairienne.

3° — 59ᵃ est reproduit avec d'insignifiantes modifications dans cinq réimpressions de 1759 :

1. — 59ᵇ est décrit par Bengesco (n° 1435) comme mot-à-mot identique à 59ᵃ, mais d'un caractère un peu plus grand et de papier plus fort. L'exemplaire, dit-il, fait partie de sa collection voltairienne ; il doit donc se trouver a la B. N. Malgré de très nombreuses et minutieuses recherches, il a été impossible de le retrouver. Ne serait-ce pas 59ˣ, décrit une première fois par Bengesco avant de l'être une seconde

1. Rapprocher une observation analogue, *Lettres Philosophiques*, éd. Lanson, p. XX, 2°.

2. P. 125, *précipitamment* pour *précisément* n'est qu'une correction de bon sens, et il n'est pas nécessaire d'y voir le texte primitif. Les contrefacteurs et les éditeurs de 1761 ont pu la faire chacun de leur côté, spontanément. C'est une simple coïncidence.

fois (II, XVII), lorsqu'il en eut remarqué les intéressantes particularités ?

2. — $59^d$ suit également $59^a$ page par page, ligne par ligne ; les feuilles F et G sont d'un caractère beaucoup plus fort et d'une justification plus grande. — P. 17 paginée p. 15 ; p. 277 paginée 177. — Plusieurs fleurons sont signés n. c. — P. 88, *chapellle*; p. 127, *arrités*. — A. Le Petit, à cause des réclames au bas de toutes les pages, la juge d'origine étrangère ; en réalité, elle vient de chez l'imprimeur qui a donné pour Prault, en 1761, l'édition in-8° de *Tancrède* (B.N., 8° Yth. 17033) : l'initiale de $59^d$, I sur un fond de trois palmiers est celle de *Tancrède*, et le fleuron de la p. 254 est dans *Tancrède*, p. 28. — De même, la vignette de la première page de $59^d$ se trouve en tête du tome II de l'*Analyse de la philosophie de Bacon*, par A. Deleyre, Paris, Prault, 1755, 3 vol. in-12. — Le fleuron du titre enfin se retrouve au titre de l'édition parisienne du *Précis de l'Ecclésiaste et du Cantique des Cantiques*, de 1759, in-8°, 24 pp.

3. — $59^k$, édition en 301 pp., de format un peu plus petit, se distingue par son titre entièrement imprimé en rouge, même le fleuron. Texte identique à $59^a$. — P. 58, *Isralite*.

4 et 5. — $59^l$ (176 pp. in-8°), et $59^m$ (Londres, 167 pp. in-8°) ne sont que de très grossières contrefaçons. — $59^m$, p. 16, *Candide s'ouvre les yeux ;* — p. 32, *et qui la dévorait des yexu* ; — p. 45, *des refraîchissements*.

Désormais l'ensemble du texte se modifiera peu. — Moins de deux ans après la première publication, Voltaire, dans la *Seconde suite des Mélanges* ($61^m$), chargera le chapitre XXII d'un amas de rancunes et de sarcasmes ; après quoi il ne sera plus touché au texte de *Candide* que pour de très menues corrections de détail.

1° — En mars 1761, les Cramer publient, en manière de nouveau tome de l'édition de 1756, un volume intitulé *Seconde suite des Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, où *Candide* est réimprimé, pp. 194-327, sous un titre augmenté : *Candide ou l'Optimisme, traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph, avec les additions qu'on a trouvées dans les poches du docteur, lorsqu'il mourut à Minden l'an de grâce 1759*. La participation de Voltaire à cette édition est incontestable (cf. Bengesco, n° 2208, et t. IV, p. 60, n. 1). — Dès la première quinzaine de janvier, Grimm est informé de la préparation du recueil et de son contenu [1] : « On vient d'imprimer un *Appel à toutes les nations*. Cette

1. 15 janvier 1761, IV, 341.

brochure est tirée d'un nouveau volume des *Œuvres* de M. de Voltaire, imprimé à Genève pour servir de suite à l'édition de ses œuvres faite en cette ville. Ce nouveau volume contient *Candide châtié et augmenté*, la comédie de *l'Écossaise*, celle de *la Mort de Socrate*, plusieurs dialogues et d'autres pièces fugitives ; mais *ce volume ne paraît pas encore.* » — Vers le 15 mars, l'ouvrage est publié ; mais une lettre de Voltaire à d'Argental du 19 (XLI, 235) donne à entendre qu'il y aurait eu une contrefaçon parisienne de l'édition génevoise ; je n'ai pu en trouver la moindre trace : « Le Prault petit-fils a joué d'un tour à Cramer. Il y a un nouveau tome tout garni de facéties : c'est *Candide, Socrate, l'Écossaise*, et choses hardies. « Envoyez-moi ce tome par la poste, écrit Prault à Cramer, afin que je juge de son mérite, et que je voie si je peux me charger de 1500 de vos exemplaires. » Cramer envoie son tome comme un sot ; Prault l'imprime en deux jours, et probablement y met mon nom pour me faire brûler par Omer. Ah ! mes chers anges, que ce coquinet ôte mon nom ! »

Outre l'addition au titre, voici ce qu'apporte l'édition nouvelle :

α — Pour l'ensemble du texte, c'est la réimpression très minutieusement exacte de 59ᵃ. Toutes les fantaisies et toutes les variations d'orthographe sont suivies avec une servile fidélité[1].

β — La nouveauté essentielle est, au chapitre XXII, une longue addition où s'enregistrent, frémissantes d'invectives et de rage, des colères ravivées au cœur de Voltaire depuis 1759. Attaques personnelles mal ou point déguisées sous des initiales transparentes, haine féroce contre « ce gros cochon » de Fréron et ironies implacables contre l'« archidiacre » Trublet, tout cela s'amasse et se presse dans cette dizaine de pages nouvelles. L'étude des sources montrera comment se « fait » ce cruel chapitre.

1. Par exemple, p. 15, *bales* ; *Christophle* ; — 40, *souphre* ; — 58, *Tuder*, ailleurs *Tunder* ; — 65, *Babilone* ; — 80, *Malte*, mais 272, *Malthe* ; — 94, *batteaux* ; — 117, *goutes* ; — 127, *Egipans, Satires* ; — 157, *remena* ; 166, *négotiant* ; — 169, *vouloit*, graphie exceptionnelle comme dans 59ᵃ ; — 175, *fraix* ; — 178, *faite* ; — 180, *panchait* ; — 234, *savans*, avec 59ᵃ ; partout ailleurs *sçavant* ; — 258, *dépouillé* ; — 272, *yacinthes* ; — etc.

γ — Enfin une douzaine de corrections de détail témoignent d'une révision tout au moins superficielle de l'ensemble du roman. Ces corrections sont de plusieurs sortes et d'un intérêt variable :

1. les unes sont de simples rectifications : p. 125, *précisément* est corrigé en *précipitamment* ; — p. 103, *Badajox* devient *Badajos* pour unifier la graphie ; — p. 103, la faute grossière : *la fuite de Cunégonde et de Candide étaient déjà connues* est corrigée ; — enfin, p. 102, *l'Amérique Méridionale* remplace *l'Amérique Occidentale*, pure absurdité ;

2. pp. 87 et 89, Voltaire voile pudiquement *essere senza coglioni !* en *essere senza c....... !*

3. p. 117, le *R. P. Didrie* fait place au *R. P. Croust* ;

4. p. 242, le passage de 59[x], supprimé dans 59[a], reparaît ;

5. p. 157, *pleine d'expériences de physique*, devient : *pleine d'instruments de mathématique et de physique.*

6. p. 100, l'allusion un peu obscure à l'histoire d'Abraham, « *quoique ce mensonge officieux pût lui être utile* », s'accentue et s'éclaire : « *quoique ce mensonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens, et qu'il pût être utile aux modernes...* »

7 p. 96, au lieu de « *huit personnes ayant mis volontairement fin à leur misère* », la Vieille en cite « *douze* », en ajoutant *quatre Génevois*.

8. p. 242, Voltaire ajoute au passage de 59[x] sur Milton : « *et sa longue description d'un hopital n'est bonne que pour un fossoyeur* ».

9. enfin, les autres corrections présentent toutes ce caractère d'être des *corrections de style* et en particulier *de rythme* : soit évitant des cacophonies, et élargissant la fin d'un alinéa : p. 66, *et étend l'Israélite roide mort sur le carreau aux pieds de Cunégonde*, devient : *et vous étend l'Israélite roide mort sur le carreau aux pieds de la belle Cunégonde* ; — soit supprimant des répétitions de mots: p. 184, *le bruit augmente à chaque instant. Chacun prend sa lunette...*, moins bon que : *augmente de moment en moment. Chacun prend...* ; — soit adoucissant, p. 190, le heurt *de voir rien* en *de rien voir* ; ou, p. 289, *mais jamais je ne m'informe*, en *je ne m'informe jamais* ; — soit enfin redressant des phrases évidemment gauches et mal venues :

| | |
|---|---|
| 59ᵃ, p. 240 : *ce barbare qui fait un long commentaire en dix livres de vers durs du premier chapitre de la Genèse.* | 61ᵐ : *ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la Genèse, en dix livres de vers durs.* |
| 59ᵃ, p. 275 : *Il ne me convient pas de me dédire, Leibnitz ne pouvant avoir tort, et l'harmonie préétablie est d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi bien que le plein et la matière subtile.* | 61ᵐ : *Il ne me convient pas de me dédire, Leibnitz ne pouvant avoir tort, et l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi bien que le plein et la matière subtile.* |

Telles sont les nouveautés de l'édition de 1761 ; en somme, le texte du roman est définitivement arrêté, et les révisions ultérieures ne se traduiront que par de très légères modifications.

61ᵐ est la souche[1] d'une part de deux réimpressions séparées : 63 et 78 ; — de l'autre, de l'importante édition de Genève-Paris, 1771, in-4°, t. XIII (71¹³), par l'intermédiaire de deux réimpressions sans intérêt particulier, 64ᵐ et 70ᵐ.

A. — Édition dite « *revue, corrigée et augmentée par l'auteur* », publiée sous la rubrique « *Aux Délices* », 63 est une réimpression sans autorité, mais curieuse comme combinaison de 59ᵃ et de 61ᵐ. L'ensemble de l'édition a été fait évidemment sur un exemplaire de 59ᵃ, dont toutes les graphies caractéristiques sont conservées ; — puis on y a incorporé d'après un exemplaire de 61ᵐ les corrections du chapitre XXII ; enfin, on a sans doute procédé à une collation hâtive, qui a amené quelques corrections de détail, mais non pas toutes celles que 61ᵐ aurait pu fournir. En effet, 63 donne partout avec 59ᵃ *Westphalie*, sauf dans les additions du chap. XXII, où on lit *Vestphalie*, comme écrit toujours 61ᵐ ; conserve avec 59ᵃ contre 61ᵐ, p. 184, *à chaque instant* ; p. 103, *Badajox* ; *étaient déjà connues* ; p. 86, *coglioni ;* p. 146, *allait assez mal* ; p. 190, *de voir rien* ; p. 275, *est d'ailleurs* ; p. 289, *mais jamais je ne m'informe...* ; — d'autre part, corrige avec 61ᵐ contre 59ᵃ, p. 96, *que douze* ; p. 100, *le mensonge officieux*, etc... ; p. 102, *Amérique méridionale* ; — p. 117, *Croust* ; — enfin combine sans raison 61ᵐ et 59ᵃ pour aboutir aux deux leçons, p. 66, *et étend l'Israëlite roide mort aux pieds de la belle Cunégonde*, et, p. 157, *toute pleine d'instruments de physique*, où se mêlent les *expériences de physique* de 59ᵃ, et les *instruments de mathématique et de physique* de 61ᵐ.

B. — 78 reproduit 63 avec les variantes typiques et toutes les par-

1. C'est le texte des additions de 61ᵐ qui est réimprimé avec des fautes très grossières dans le *Petit recueil de pièces singulières*, etc., 1761, in-12 (n° 17 de notre bibliographie). — Au reste, il ne contient que deux pages du chapitre XXII, depuis *Cependant l'abbé.....* jusqu'à : ...*quelques pages de l'Archidiacre, etc.* (sic), sous le titre *Addition à Candide*.

ticularités orthographiques. Toutefois, quelques rares corrections, p. 86, *c.......* !; p. 178, *qui était d'ailleurs*, viennent peut-être d'une confrontation avec $71^{13}$, ou plutôt avec l'édition encadrée de 1775[1]. .

2° — $61^{m}$ est deux fois réimprimé avant la grande édition de 1771, in-4°; — en 1764 ($64^{m}$) et en 1770 ($70^{m}$). — La première seule de ces deux réimpressions présente quelques nouveautés de détail[2] et marque un acheminement vers $71^{13}$, tout en restant plus voisine de $61^{m}$ que de $71^{13}$.

α. — $64^{m}$ introduit les nouvelles leçons suivantes qui persistent dans $71^{13}$ :

p. 17 : *le roi passe dans le moment, s'informe* ($61^{m}$, *et s'informe*) ; suppression de *et* inutile.

p. 18 : supprime la majuscule à *enfer* ; p. 29, à *enfer* et à *paradis*, conservée jusque là dans toutes les éditions, et que β garde jusqu'en 1775 ;

p. 118, *nous recevons* ($61^{m}$, *nous recevrons*);

p. 123, *jambon* ($61^{m}$, *jambons*) ;

p. 124, *il ne laissa pas de manger*, concordance de temps plus correcte ;

p. 129, *des cordes d'écorces* ($61^{m}$, *d'écorce*) ;

p. 145, *reçu* ;

Add. de 1761, *rire, même* ($61^{m}$, *rire et même*) ; suppression de *et* inutile ;

1. L'édition est illustrée de cinq jolies figures dessinées et gravées par Chodowiecky, interprétant très heureusement l'esprit du texte, en particulier la première : la grande salle du château de Thunder-ten-tronck et ses hôtes. — Cohen (6e éd., 1912, col. 1038) donne à l'édition un titre gravé avec portrait inédit de Voltaire ; souvent les exemplaires ne donnent ni l'un ni l'autre.

2. M. Louis Calvet, professeur au Lycée de Troyes, a bien voulu faire pour moi le dépouillement très minutieux de cette réimpression. — L'ensemble du volume présente peu de différence avec $61^{m}$ ; la distribution en est presque la même, sauf quelques interversions, la fusion dans le volume du *Supplément* de $61^{m}$ et l'addition de la *Préface de M. Fatema, traducteur*. — Titre noir, et non plus rouge et noir ; le gros fleuron du titre est le même, mais rétabli dans son sens véritable : il était renversé dans $61^{m}$. — On relève quelques différences insignifiantes dans les graphies ; beaucoup de majuscules inutiles sont supprimées.

p. 253, *des habits et des chemises; Candide...* (61[m], *et Candide*).

p. 270, *elle avait été nouée* (61[m], *elle avait été mal nouée*).

p. 291, *Jéroboham.*

β. — La *Table des chapitres* donne lieu à une remarque : il y a deux types de tables pour *Candide* : celui de 59[a], — et celui, plus complet, introduit par 64[m] et suivi par tout α jusqu'à K. Or cette table est aussi celle de 61[a], très médiocre contrefaçon appartenant au groupe β, et seule d'ailleurs à la donner dans ce groupe. L'explication très vraisemblable de cette particularité se découvre dans le fait que 61[m] *n'a pas de table des chapitres*. Les éditeurs de 64[m] publiant leur texte d'après 61[m] n'y ont pas trouvé la table qu'ils voulaient joindre à leur édition, et, pour l'y ajouter, ont eu recours à la première édition qui leur est tombée sous la main, et qui s'est trouvée par hasard être 61[a].

La réimpression donnée en 1770 n'apporte aucune nouveauté.

3° — Quelques très légères corrections sont introduites dans la grande édition de Genève-Paris, in-4°, 1771, t. XIII [1], (71[13]), corrections de style ou de graphie, et qui ne touchent point à la pensée [2] :

p. 146, *que tout allait mal en Westphalie* (64[m], *que tout allait assez mal*) ;

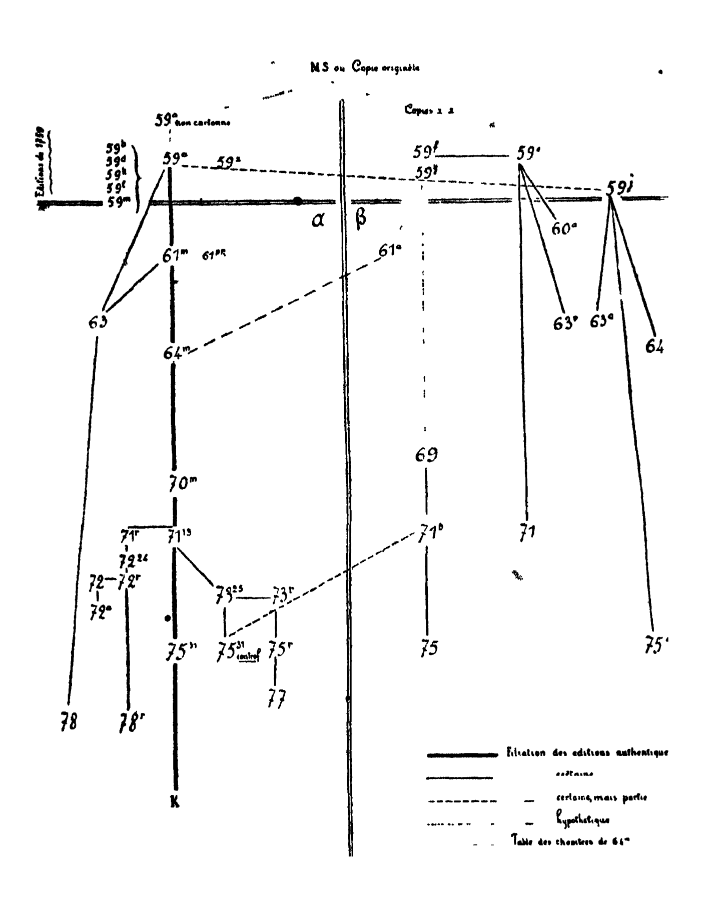
p. 178, *ce savant qui était d'ailleurs*, meilleur que le tour gauche de 61[m], *ce savant d'ailleurs...*

p. 247, *à l'un de ces étrangers* (64[m], *à l'un de ces six étrangers*) ; graphies nouvelles : *soufre, carrousels, Smyrne, en plein champ, Ragotski*, etc., au lieu de *souphre, carouzels, Smirne, en plain champ, Ragotsky*, etc...

p. 88, 71[13] introduit des points de suspension après *sous un tas de morts...* ; le sens ne les justifie guère ; mais leur présence

1. Dans l'exemplaire coté à la B. N. Inv. Z, 4947, les *Romans* forment le tome XIII, avec, au faux-titre, « *Tome treizième* » ; ils sont au tome XVII de l'exemplaire Z. Beuchot, 1882, et sans faux-titre. J'ai collationné le premier, et vérifié l'identité absolue des deux exemplaires.

2. Cf. *Préface des éditeurs*, en tête du t. I : « L'auteur a joint à la communication qu'il a bien voulu nous donner de tous ses ouvrages, le soin de les revoir tous avec exactitude. »




# FILIATION

## DES ÉDITIONS DE *CANDIDE*

s'explique en remarquant que, dans les exemplaires de $61^{m}$, que suit $71^{13}$, on voit nettement, par transparence, juste à côté du mot *morts* les points de *senza c...* à la page précédente. Il est très aisé de les prendre pour des points réellement imprimés après *un tas de morts*.

La filiation s'enchaîne désormais de $71^{13}$ à $75^{31}$, puis à K, à côté desquels se placent $71^{r}$, $73^{25}$, $72^{r}$, 72, $78^{r}$.

A. — L'édition de Neuchatel [Paris, Panckoucke] (Beng., nº 2140 ; Bibliogr., nºs 28 et 33) soulève, pour *Candide* au moins, un problème que Bengesco ne soupçonne pas [1]. J'ai vu en effet deux exemplaires du volume des *Romans*, celui de la B. N., Z, 24820, daté de 1773, et portant au faux-titre « *Tome XXV* » ($73^{25}$), — et celui de l'Arsenal, B. L. 20757, in-12, daté de 1771 ($71^{r}$). — Ils sortent évidemment des mêmes presses : typographie (caractères et ornements) identique ; même aspect extérieur, même papier, même justification ; et pourtant les deux éditions sont différentes, et on ne peut admettre que la date seule en ait été changée. En effet, outre la différence des pages de titre, qui serait sans conséquence, le texte lui-même (p. 3-182 dans $71^{r}$ ; p. 3-185 dans $73^{25}$) présente de nombreuses divergences :

| $71^{r}$ *donne :* | $73^{25}$ *donne :* |
|---|---|
| p. 1, Mr. | monsieur |
| p. 5, Monseigneur | *Monseigneur* |
| p. 6, parc | *parc* |
| p. 26, hazard... r'ouvre | hasard... rouvre |
| p. 29, Christophle | Christophe |
| p. 36, bienfaiteur | bienfaicteur |
| p. 39, universelle ! | universelle. |
| p. 46, queue | queues |
| p. 48, mazure | masure |
| p. 58, Tunder | Thunder |
| p. 59, à toutes les deux (*avec* $71^{13}$) | à tous les deux ($73^{25}$ *seulement*) |
| p. 68, Cadix | Cadiz |

1. M. Lanson, *Lettres Philosophiques*, p. XVII, 14°, constate que l'exemplaire de la B. N. donne la date de 1772-73, celui de l'Arsenal la date de 1771. Il n'ajoute pas s'il a vérifié pour les *Lettres* l'identité des deux exemplaires.

| | |
|---|---|
| p. 80, messieurs les Religieux chevaliers de Malte (*avec* $71^{13}$) | messieurs les Religieux chevaliers n'y manquent ($73^{25}$ *seul*) |
| p. 83, Européens | Européans |
| p. 89, me dit cet honnête (*avec* $71^{13}$) | dit cet honnête ($73^{25}$ *seul*) |
| p. 91, 95, Smirne, Rostok | Smyrne, Rostock |
| p. 118, recevons (*avec* $71^{13}$) | recevrons |
| p. 127, satyres | satires |
| p. 143, vautour (*seul avec* K) | contour |
| p. 146, allait assez mal (*contre* $71^{13}$) | allait mal |
| p. 158, toujours de bons mots | des bons mots |
| p. 169, vouloit | voulait |
| p. 193, car le libre... | car le libre arbitre... |
| p. 247, à l'un de ces six étrangers | à l'un de ces étrangers |
| p. 258, señor | segnor |
| p. 270 et 285, à merveille | à merveilles |
| p. 291, Denis | Denys |

De ces divergences et de la comparaison de $71^r$ avec le texte de $64^m$, il ressort que :

1. $71^r$ et $73^{25}$ sont deux impressions différentes ; pour $73^{25}$, le texte a été entièrement recomposé ; — mais elles sortent l'une et l'autre des presses de Panckoucke ;

2. $71^r$ participe à quelques corrections de $71^{13}$, mais la plupart des divergences qui l'en éloignent sont des concordances avec $64^m$ (p. 26, 29, 39, 48, 59, 91, 146, 169, 247, etc.)

3. $73^{25}$ présente quelques leçons qui lui sont particulières : p. 59, *à tous les deux* ; p. 80, *messieurs les Religieux chevaliers n'y manquent* ; p. 89, *dit cet honnête eunuque...*

Je crois donc qu'il faut admettre que Panckoucke, faisant imprimer l'édition de 1771 ($71^r$), a donné aux typographes non un exemplaire de 1771, in-4°, mais un exemplaire sacrifié de $64^m$, sur lequel ont été hâtivement reportées quelques-unes des corrections de $71^{13}$, mais non pas toutes, — d'où la parenté $71^r$-$64^m$ plus étroite que $71^{13}$-$64^m$.

Quant à la nouvelle impression donnée par Panckoucke en 1773, « Tome XXV » ($73^{25}$), elle met en lumière l'originalité de $71^r$, dont elle semble à première vue la servile reproduction. En réalité, l'édition de $71^r$ étant épuisée, elle a dû être recom-

posée sur un exemplaire de $71^{r}$ [1], après corrections destinées à rapprocher $71^{r}$ que l'on suit en fait, de $71^{13}$ que l'on prétend reproduire, et à remédier à la trop rapide collation dont $71^{r}$ avait été l'objet ; mais, malgré l'affirmation du titre, « *conforme à l'édition in-4° de Genève* », il est impossible [2] d'admettre que $73^{25}$ ait été imprimé d'après un exemplaire de $71^{13}$ [3].

1. $73^{r}$ vient d'un exemplaire de $71^{b}$, corrigé sur $73^{25}$, comme le montrent, pour les rapports avec $71^{b}$, les leçons : p. 48, *ne perdit point* ; p. 83, *Européens* ; p. 118, *sous-diaconat* ; p. 157, *ramena* ; p. 165, *appartenant* ; etc. ; — et, pour les rapports avec $73^{25}$, les leçons : p. 89, *est faite, dit cet...* ; p. 258, *sefior*, p. 292, l'orthographe des noms propres. — L'édition apporte quelques leçons, ou plutôt quelques fautes nouvelles qui se retrouveront dans la contrefaçon de l'édition encadrée de 1775, p. 14, *on le mène* ; p. 68, *mayadors* ; p. 83, *ce qu'il y avait* ; p. 182, *je ne me ferais pas* ; p. 104, *allait débarquer, qu'on...* ; p. 142, *le faisait entendre, une...* ; p. 294, suppression de : *si vous n'aviez pas donné un grand coup d'épée au baron.*

2. — Cette contrefaçon, $73^{r}$, a servi de base à son tour à l'édition des *Romans*, Londres, 1775 ($75^{r}$), où se retrouvent la plupart des incorrections et des bévues. — Cette édition de Londres est remise en vente deux ans plus tard, affublée d'une nouvelle page de titre portant la date de 1777 ($77^{r}$).

B. — Ici se place l'édition de François Grasset ($72^{24}$) avec ses dérivées. C'est une réimpression des *Œuvres complètes* de 1771, donnée à Lausanne, et que Bengesco avait renoncé à décrire, n'en ayant découvert que quelques tomes dépareillés. Un heureux hasard me l'a fait rencontrer complète [4], à l'exception du tome XXXIX. Intéressante pour d'autres œuvres, où elle apporte parfois du nouveau et peut-être des corrections dues à Voltaire lui-même [5], elle se borne, pour *Candide*, à reproduire le texte de

1. P. 258, $71^{r}$ donne *señor*, $73^{25}$ *sefior*, — erreur qui s'explique en remarquant que dans $71^{r}$ le caractère qui a servi pour *ñ* est très usé, et donne un mot mal venu, qui a pu fort bien se lire *sefior*.

2. J'ai relevé plus de quarante divergences de détail.

3. Il semble que les imprimeurs hésitaient à sacrifier des exemplaires de la belle édition in-4°, et préféraient en prendre de moins coûteux, qu'ils collationnaient plus ou moins consciencieusement sur l'édition de Genève. Cf. plus loin pour $72^{r}$, etc.

4. Répertoire de la librairie Lucien Dorbon, n° 49331.

5. Cf. Bengesco, n° 2138, t. IV, p. 86.

$71^{13}$ avec de très légères divergences qui la rapprochent de $71^{r}$ : sans doute a-t-elle été réimprimée sur un exemplaire de $71^{r}$ dont la collation avec $71^{13}$ n'a pas été rigoureuse. Elle est caractérisée par le parti pris orthographique de simplifier toutes les consonnes doubles, et d'écrire *éfet*, *apétissante*, *sotise*, *falait*, *sufisante*, *éfroi*, *oprobre*, etc. ($78^{r}$, qui en dérive, écrira même *lunètes*, *charètes*, *entérer*, etc.). — Pour le texte lui-même, aucune particularité intéressante.

. De $72^{24}$ dérive un groupe de quatre éditions 72, $72^{r}$, $72^{a}$, $78^{r}$, identiques pour le détail du texte [1], 72 n'étant autre chose qu'un « tirage à part » de $72^{24}$, avec la même composition, et le seul changement des signatures et de la pagination, — $72^{a}$ une grossière contrefaçon [2], — et $78^{r}$ reproduisant $72^{r}$ en édition de luxe illustrée [3].

4° — L'édition encadrée de 1775, tome XXXI, est la dernière à laquelle Voltaire, malgré ses dénégations, ait donné son consentement, sinon sa collaboration directe. Mais, pour *Candide*, elle n'apporte aucune nouveauté, reproduit exactement $71^{13}$, et, pour l'histoire de notre texte, n'a aucun intérêt.

A. — Il est important de remarquer que, en même temps que l'édition authentique des Cramer, il s'est répandu une contrefaçon de cette édition, également encadrée, d'aspect très voisin, mais dont le texte est fort peu soigné, et jette dans la circulation une quantité de fautes ou de fâcheuses corrections. Beuchot la signalait (éd. Lefèvre, t. I, p. XIII ; cf. Beng., IV, 104). J'en possède un exemplaire, et c'est elle, et non pas l'édition authentique, que j'ai trouvée dans plusieurs biblio-

1. Les divergences entre elles sont insignifiantes.

2. $72^{a}$ semble une contrefaçon anglaise. Elle reproduit 72, mais avec un singulier désordre et une typographie détestable.

3. Cf. Cohen, 6ᵉ éd., 1912, col. 1038. — L'édition comporte un fleuron sur le titre, un portrait de Voltaire gravé par Cathelin d'après la Tour, 13 vignettes par Monnet gravées par Denis, 57 figures. A la fin du 3ᵉ vol., *Avis au Relieur*, pour le classement des figures. — La figure représentant les deux jeunes filles poursuivies par les singes, existe « découverte » ; elle a été gravée en grand par Vidal. — Le catalogue G. Chrétien de mai 1912, n° 2113, en offrait un exemplaire à grandes marges à 500 fr. — Il existe de cette impression une seconde série d'exemplaires, sans le portrait, sans les 57 figures ni l'*Avis au Relieur*, et où les fleurons des titres sont remplacés par des corbeilles de fleurs.

thèques publiques ou privées. — Outre la typographie moins nette, souvent mal venue, la contrefaçon présente des fleurons et, entre les chapitres, des traits ornés qui ne sont pas dans l'autre. — Le tome XXXI a 526 pages dans la contrefaçon au lieu de 424 ; *Candide* y occupe les pp. 244-351, et non plus 161-225. Cette contrefaçon présente ceci de curieux que, pour le texte, elle n'a rien de commun avec l'édition qu'elle prétend contrefaire, et qu'elle vient, nettement, d'une collation de $73^{25}$ faite sur $71^{b}$, dont elle reproduit toutes les fautes et les bévues.

B. — Enfin, le manuscrit qui m'a été communiqué par M. Paul Desjardins apparaît nettement comme le brouillon d'un abréviateur malhabile qui travaillait d'après un exemplaire de cette contrefaçon de $75^{31}$. J'y retrouve toutes les erreurs et les fautes des contrefacteurs jusque dans l'extrême détail. L'abrégé est donc postérieur à 1775, et son seul intérêt est de montrer qu'à cette date encore, au moins dans des milieux ecclésiastiques comme l'abbaye de Pontigny d'où provient le manuscrit, l'ouvrage, si souvent réimprimé, circulait encore sous la forme manuscrite, soit qu'elle fût plus commode à dissimuler, soit que, pour cette catégorie de lecteurs, il fût malaisé de se procurer les textes imprimés.

5° — L'édition de Kehl (K) n'apporte pas, semble-t-il, de corrections d'auteur. Les éditeurs disent avoir eu entre les mains une grande partie de l'édition encadrée, interfoliée par les soins de Panckoucke, reliée par *demi-volumes*, et corrigée de la main de Voltaire (cf. Beng., IV, 108). Mais, à la mort de Voltaire, le 30 mai 1778, trente-et-un demi-volumes seulement étaient ainsi revus : *Candide*, qui devait occuper le soixante-deuxième demi-volume, ne doit donc pas avoir participé au travail de révision. Aussi bien, aucune des variantes de K ne se dénonce comme une correction de Voltaire ; exactement comme pour les *Lettres Philosophiques*, l'impression se dégage que « l'édition a été faite par des collations hâtives et insuffisantes », et qu'elle ne présente guère, « avec beaucoup de menues leçons fautives, que des retouches de l'éditeur » :

p. 26, *le mena* (autres : *le mène*) ; par concordance avec *il lui fit manger* ;
p. 29, *il l'avait eu d'une vieille comtesse* (autres : *eue*), accord grammatical avec *ce présent*.
p. 62, *près de mourir*, au lieu de *prête de mourir* ;
p. 67, *effrayée*, au lieu de *effarée* ;
p. 80, *que ces Messieurs*, au lieu de *que Messieurs* ;
p. 87 et 80, adopte un moyen terme, et n'écrit ni *coglioni* ni *c......*, mais *cogl....* !

p. 84, *savoir qui nous aurait*, au lieu de *à qui nous aurait.*

p. 94, *pas un janissaire ne réchappa*, correction heureuse de *il ne réchappa pas.*

p. 107, *Hé vraiment !*; p. 218, *Hé quoi !*; p. 226, *Hé bien !* au lieu de *Eh... !*

p. 129, *Nous joueraient un mauvais tour*, au lieu de *nous joueraient d'un...*

Chap. XXII, additions de 1761 : les noms propres sont écrits en toutes lettres ;

p. 204, *des voyageurs*, moins bon que *les voyageurs* ;

p. 242, *d'un dessin plus noble*, au lieu de *dessein* ;

p. 258, *emportés*, meilleur que *apportés* ;

p. 258, *donner deux au segnor* ; supprime *millions*, inutile.

p. 271, *recousit ma peau*, combinaison de *recousut ma peau*, de α, et de *recousit la peau* de β.

Enfin K partage avec 71[r] la leçon *un vautour bouilli*, qui ne se trouve nulle part ailleurs. Est-ce suffisant pour admettre une collation même superficielle [1] ?

Les conclusions de cette étude peuvent se résumer en deux faits principaux :

1° — L'immense succès de *Candide*, qui ne se ralentit point de 1759 à 1778. Il n'y a guère d'année qui n'en voit une ou plusieurs réimpressions, éditions de contrebande pour la plupart, contrefaçons médiocres ou détestables, mais qui marquent la « demande » incessante que l'on faisait du grand petit livre. Sur plus de quarante éditions, à peine six ou sept appartiennent-elles à Voltaire.

2° — Le peu d'importance des corrections successivement apportées par Voltaire. Sauf l'addition du chapitre XXII, introduite en bloc, et à laquelle il ne touchera plus, ce ne sont que de légères modifications de style, de rythme, de syntaxe, où le fond même de la pensée se trouve rarement intéressé. Du premier jour, le roman a sa forme définitive : l'arme est forgée

1. Remarquons toutefois que cette constatation va précisément dans le même sens que celles sur lesquelles s'appuie M. Lanson (p. XXX) pour admettre ou supposer · que K dérive de 1775, éd. encadrée ; — que K présente des analogies avec le texte de 1771 ; — enfin que si ce ne sont pas là de pures coïncidences, un exemplaire de 1771 corrigé sur 75 cart. a servi à imprimer K : cela expliquerait ces petites traces de conformité d'ailleurs insignifiantes.

dans une matière durable, et la façon est de bon aloi ; elle n'aura pas à revenir sur l'enclume.

Au reste, *Candide* n'appartient plus à l'époque où Voltaire reprend, refond, modifie, aggrave ou atténue ; cela était bon à l'époque des *Lettres Philosophiques*, de la *Philosophie de Newton*, ou même de l'*Essai sur les mœurs*. « Après 1756, les retouches sont peu importantes ; Voltaire est fait, il n'acquiert plus, il ne change plus, il a soixante-deux ans [1]. »

Ces constatations fixent également le choix du texte que nous devons réimprimer. Il convient, semble-t-il :

A. — de donner le texte exact de $59^{a}$, édition originale, pour avoir le premier aspect sous lequel les contemporains ont lu et connu une œuvre de l'importance de *Candide* ;

B. — d'enregistrer à leur place, dans ce texte, les corrections et les additions successives de $61^{m}$ et de $64^{m}$, en usant d'un moyen qui permette de saisir d'un coup d'œil toutes les révisions de Voltaire.

En conséquence, nous reproduisons fidèlement, jusque dans les irrégularités de sa graphie, le texte de $59^{a}$, nous bornant simplement à corriger les fautes d'impression manifestes, à transformer la (,) ou le (;) en (:) devant le style direct, à faciliter la lecture des parties dialoguées par l'introduction des guillemets et du tiret. Quant aux modifications de $61^{m}$ et de $64^{m}$, nous les insérons dans le texte entre < >, l'apparat critique fournissant chaque fois sur leur nature toutes les précisions nécessaires.

Je manquerais à un aimable devoir en ne remerciant pas ici tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont aidé, guidé ou éclairé dans mon travail : MM. Ascoli, L. Calvet, Charrot m'ont per-

1. G. Lanson, *Revue de Paris*, 1er août 1908, p. 510.

mis de retrouver ou de collationner des éditions rares ou ignorées ; MM. Eug. Ritter, P. Courteault, G. Cucuel, et Mlle M. Jouglard m'ont apporté de précieuses indications pour certaines parties du commentaire ; M. G. Moulinier a relu le travail en manuscrit ; enfin M. H. Chamard a bien voulu assumer la lourde tâche de revoir minutieusement toutes les épreuves : à cette révision, je devrai non seulement le meilleur de la correction typographique de ce volume, mais encore beaucoup d'utiles conseils et de corrections ingénieuses.

---

# CANDIDE,

OU

# L'OPTIMISME,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE

MR. LE DOCTEUR RALPH.



---

*MDCCLIX.*

# CANDIDE

OU

# L'OPTIMISME

## CHAPITRE PREMIER [3]

### Comment Candide fut élevé dans un beau Chateau, & comment il fut chassé d'icelui.

Il y avait en Westphalie, dans le Château de Mr. le Baron de Thunder-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa phi- | sionomie annonçait son ame. Il avait le jugement assez [4] droit, avec l'esprit le plus simple ; c'est, je crois, pour

4. Vestphalie $61^{m}$, $64^{m}$, $71^{13}$, 71, $72^{a}$, $72^{r}$, $73^{25}$, $75^{31}$, $75^{r}$, K — 4. monsieur $71^{13}$, $73^{25}$, $75^{31}$, $75^{r}$, $78^{r}$, K — 6-7. physionomie $59^{e}$, $59^{j}$, $61^{a}$, $64^{18}$, 69, $71^{13}$, $73^{25}$, 75, $75^{31}$, $75^{r}$, K.

Titre. *Candide, ou l'Optimisme, traduit de l'allemand de Mr. le Docteur Ralph.* — Ce nom de *Ralph* est un souvenir du séjour de Voltaire en Angleterre et de ses lectures de Pope. James *Ralph* a publié plusieurs ouvrages tandis que Voltaire était à Londres, par exemple *The Touchstone*, 1728 : *Clarinda, or the Fair Libertine*, 1729 ; *Night, a poem*, 1728 ; etc. — Pope le cite au chant III de la *Dunciade*, éd. de 1754, II, 282 : « Que les loups se taisent, tandis que *Ralph* aboye à la lune, et rend la Nuit hideuse... », et en note : « Notre auteur connut Ralph par une pièce satirique appelée *Sawney*, qu'il avait composée contre le dr Swift, Mr. Gay et lui. L'action d'aboyer à la lune fait allusion à un poème de sa façon intitulé *la Nuit*. »

cette raison qu'on le nommait *Candide* [1]. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de Mr. le Baron, & d'un bon & honnête Gentilhomme du voisinage, que cette Demoiselle ne voulut jamais épouser, parce qu'il n'avait pû prouver que soixante & onze quartiers [2], & que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du tems.

Monsieur le Baron était un des plus puissans Seigneurs de la Westphalie [3], car son Château avait une porte & des

1. Dès longtemps, l'épithète est liée dans l'esprit de Voltaire à l'idée d'un bon et naïf Allemand. Cf. XXXIII, 342 et 345, à Cideville (mai 1733) : « Vous avez vu sans doute, mon cher Cideville, l'honnête et naïf Hambourgeois que je vous ai adressé...

> Ah ! qu'à cet honnête Hambourgeois,
> *Candide* et gauchement courtois,
> Je porte une secrète envie ! »

L'adjectif est d'ailleurs très rare dans la prose de Voltaire ; de 1735 à 1760, je ne l'ai relevé qu'une fois dans la correspondance, le 26 octobre 1757, quelques mois avant la composition du roman. Cf. XXXIX, 289 : « Je regrette sensiblement le petit Patu ; il aimait tous les arts et son âme était *candide* .. »

Mais peut-être faut-il chercher ailleurs la suggestion d'où naît le nom du personnage. A l'article *Amour socratique* (1764), du *Dict. Phil.*, XVII, 181, Voltaire écrit : « Accusera-t-on Théodore de Bèze d'avoir prêché la pédérastie dans son Église, parce que, dans sa jeunesse, il fit des vers pour *le jeune Candide*, et qu'il dit : Amplector hunc et illam... » Or, dans ce passage, Voltaire suit de très près Bayle, art. *Bèze* (éd. de 1740, I, 554, b), qui explique que l'on a empoisonné l'épigramme de Th. de Bèze sur *Candide* et Audebert, — épigramme citée à l'art. *Audebert* (I, 381, a) sous le titre *De sua in Candidam et Audebertum benevolentia*. Il est possible qu'une lecture de ces passages de Bayle ait laissé dans la mémoire de Voltaire le nom de Candide. — Ce texte de Bayle est utilisé de nouveau en 1765 dans les *Questions sur les miracles*, XXV, 424.

2. La raillerie est ancienne chez Voltaire, et antérieure à son séjour à Berlin en 1750. Cf. XXIII, 288 : « Un baron Allemand n'eût pas épousé Catherine, mais Pierre-le-Grand ne pensait pas que le mérite eût besoin de trente-deux quartiers » (1748).

3. Ce décor ressuscite pour Voltaire de vieux souvenirs de voyage. Cf. XXXV, 553 :

> O détestable Westphalie !
> Vous n'avez chez vous ni vin frais,
> Ni lit, ni servante jolie... etc.

XXXVII, 144 : « Bientôt après, j'ai traversé les vastes et tristes et sté-

fenêtres. Sa grande Salle, même, était ornée d'une Tapis- | serie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient [5] une meute dans le besoin ; ses palfreniers étaient ses piqueurs ; le Vicaire du village était son grand Aumonier. Ils l'appellaient tous Monseigneur, & ils riaient quand il faisait des contes.

Madame la Baronne qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par là une très grande considération, & faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encor plus respectable. Sa fille Cunégonde âgée de dix-sept ans était haute en couleur, fraiche, grasse, appétissante. Le fils du Baron paraissait en tout digne de son père. Le Précepteur Pangloss était l'oracle de la maison, & le petit | Candide écoutait ses leçons avec toute la [6] bonne foi de son âge & de son caractère.

Pangloss enseignait la Métaphisico-théologo-cosmolonigologie[1]. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point

17-18. porte et fenêtres 60[a] — 20. palefreniers 6[illegible][a], 75, K — 23. fesait K — 25. s'atirait 72[24], 72, 72[i], 72[r], 78[r]. *Je note une fois pour toutes cette particularité dans ces cinq éditions . simplification systématique des consonnes doubles.* — 33. métaphysico 59[o], 61[a], 69, 71[13], 72[24], 72, 72[a], 72[r], 73[r], 73[25], 75, 75[31], 75[r], 78[r], K.

---

riles et détestables campagnes de la Westphalie. Dans *de grandes huttes qu'on appelle maisons*, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde avec d'autres animaux domestiques... » *Ibid.*, 146 : « Quel chien de pays que la Westphalie ! » etc. — Mais Voltaire avait peut-être d'autres raisons de faire vivre en Westphalie un personnage de « l'esprit le plus simple ». Cf. *Journal étranger*, mars 1755 : « On a des habitants de cette province, à l'égard de l'esprit, aussi bonne opinion en Allemagne que des Champenois en France. M. de Baar, dont les *Épîtres diverses* ont eu trois éditions à Londres, dit de la Westphalie où il est né tout le mal imaginable. » Voy. la même idée dans une lettre de Frédéric à Voltaire, XXXIV, 536.

1. Le P. Castel, dans son article important sur Leibnitz (*Mém. de Trév.*, fév. 1737, p. 469), appelle par ironie son système une « *doctrine physico-géométrico-théologique* », et souligne lui-même l'expression. — Mais

d'effet sans cause[1], & que dans ce meilleur des Mondes possibles, le Château de Monseigneur le Baron était le plus beau des Châteaux, & Madame la meilleure des Baronnes possibles.

« Il est démontré, disait-il[2], que les choses ne peuvent

39. disoit 60[a].

c'est à Wolf que Voltaire pense ici : le mot *cosmologie* est « lancé » par Wolf, et Voltaire le sait. Cf. *Nouv. Bibl. Germ.* 1746, t. I, p. 98, dans l'article sur les démêlés de Voltaire et de Kahle : « Le sujet des chapitres suivants ne permet pas à M. de Voltaire de suivre son projet de parallèle, parce que Newton n'a rien dit sur ce sujet des premiers principes de la matière, dont Leibnitz et après lui Wolf ont conçu une théorie si étendue *qu'elle a donné naissance à une nouvelle partie de leur philosophie, qu'ils intitulent la cosmologie.* » — Deschamps, *Cours de Philosophie Wolfienne*, 1743-1747, t. I, p. 38 : « M. Wolf invente ce qu'il nomme *cosmologie*, ou science qui traite du monde en général, science confondue jusqu'alors dans la *métaphysique.* » De même I, 223. — Pour l' « omniscience » de Pangloss, voyez une page de Deschamps, d'un naïf enthousiasme pour Wolf (I, 7), « génie profond et universel qui embrassait logique, ontologie, *cosmologie*, psychologie, *théologie*, morale, politique et droit naturel, etc. » — Cf. aussi la préface de *la Belle Wolfienne*, de Formey, t. IV, La Haye, 1746, in-12.

1. L'ironie retombe encore sur Wolf, dont la grande préoccupation métaphysique a été de « *prouver le principe de raison suffisante* ». Cf. *Pensées rationnelles sur Dieu, le Monde, l'Âme de l'homme, et sur toutes choses en général*, 1719, § 30. Il regardait comme une faute de la part de Leibnitz de n'avoir pas donné cette preuve. — Cf. Deschamps, *Cours*, t. I, p. 21. « De tous temps, les savants ont fait de ce principe exprimé de la sorte : *Rien ne peut se faire sans cause*, la base de leurs raisonnements. M. de Leibnitz dans sa *Théodicée* le pose comme le fondement de toutes les sciences. En 1716, son principe commença à faire du bruit par les difficultés que le célèbre Clarke y opposa... Mais il était réservé à M. Wolf de *démontrer dans toutes les formes ce principe*, dont M. Clarke regardait la démonstration comme si difficile. » — Formey, *la Belle Wolfienne*, t. IV, p. 27-28, s'enthousiasme aussi sur ce que « Wolf *démontre le principe de raison suffisante*, et le met dans toute sa valeur mieux que Leibnitz ».

2 L'exposé de la doctrine de Pangloss, en forme de rigoureux paragraphe (*car... par conséquent..* ) est toujours une raillerie de Wolf et de ses procédés d'exposition où, disait Voltaire, « tout est si bien lié » (XXXIV, 318). Cette impression se dégage surtout du *Cours* de Deschamps, qui célèbre aussi cette « *merveilleuse liaison* ». — Ces quelques lignes de M. Pariset sur Wolf s'appliquent admirablement à la page de Pangloss . « Wolf prétendait tout démontrer déductivement. De là ses



être autrement : car tout étant fait pour une fin [1], tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes [2], aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visi | blement insti- [7]
tuées pour être chaussées [3], & nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées [4], & pour

définitions, ses subdivisions en alinéas et paragraphes.... [Même en se contredisant] il poursuit avec un imperturbable sang-froid son raisonnement démonstratif... C'est ainsi qu'il explique déductivement pourquoi la rose est rose et pourquoi les poissons nagent dans l'eau. » (*L'Eglise et l'Etat en Prusse*, 1896, p. 668).

1. La position de Voltaire dans la question des *causes finales* est nette : il en veut à ceux qui, par leurs exagérations ridicules, rendent la théorie inacceptable, mais non pas au fond même de la doctrine. Cf. *Dict. Phil.*, art. *Causes finales* : « Si une horloge n'est pas faite pour montrer l'heure, j'avouerai alors que les causes finales sont des chimères, et je trouverai fort bon qu'on m'appelle *cause-finalier,* c'est-à-dire un imbécile. » — Tout ce passage s'éclaire par la lecture de Mornet, *les Sciences de la Nature au* XVIII[e] *siècle*, 1911, p. 149 sqq. — Cf. aussi Pellissier, *Voltaire philosophe*, 1908, p. 42-43.

2. Les termes mêmes de la raillerie viennent d'Hartsœcker, *Recueil de plusieurs pièces de physique où l'on fait principalement voir l'invalidité des systèmes de M. de Newton*, Utrecht, 1722, in-12, que Voltaire cite XXXIII, 347. — P. 25 : « Je crains fort que quelque railleur ne s'avise de dire ici qu'on pourrait soutenir avec tout autant de raison que *Dieu a donné en partie le nez à l'homme pour la commodité d'y mettre des lunettes.* » — Voltaire recueille le passage et l'utilise d'abord dans les *Élémens de la Philosophie de Newton*, XXII, 565 ; après avoir réfuté le « finalisme » des marées (où il utilise également Hartsœcker), il ajoute : « Quoi, disait un philosophe ingénieux, parce qu'au bout d'un nombre prodigieux d'années, les besicles ont été enfin inventées, doit-on dire que Dieu a fait nos nez pour porter des lunettes ? » — La plaisanterie sera reprise plus tard, XVIII, 163 et XXVII, 139.

3. Voltaire trouvait dans Pluche, *Spectacle de la Nature*, V, 45-51, un développement assez ridicule sur « les perfections de la jambe » ; il s'en est souvenu, deux ans environ avant *Candide*, dans le *Dialogue entre Lucrèce et Posidonius* : « Posidonius : On voit que tout est dirigé à une fin certaine. — Lucrèce : Ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous faisons des choses qui existent ?... Les hommes portent des chaussures ; direz-vous que les jambes ont été faites par un être suprême pour être chaussées ? » (XXIV, 62). La plaisanterie de *Candide* est prête par avance ; elle sera reprise XXVII, 139.

4. Celui que Voltaire appelait (XXI, 107) « l'illustre vicaire Derham », et dont Thieriot lui envoyait les œuvres en novembre 1756 (*Rev. d'hist. litt.*, 1908, p. 148), écrivait, t. I, p. 324 de sa *Théologie physique, ou Démonstration de l'existence de Dieu tirée des œuvres de la Création* (1726,

en faire des Châteaux ; aussi Monseigneur a un très beau Château ; le plus grand Baron de la province doit être le mieux logé : & les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année : par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien, ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux. »

Candide écoutait attentivement, & croyait innocemment ; car il trouvait Mademoiselle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prit jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né Baron de Thun | der-ten-tronckh, le second degré de bonheur était [8]
d'être Mademoiselle Cunégonde, le troisiéme de la voir tous les jours, & le quatriéme d'entendre Maître Pangloss, le plus grand Philosophe de la Province, & par conséquent de toute la Terre.

Un jour Cunégonde en se promenant auprès du Château, dans le petit bois qu'on appellait parc, vit entre des broussailles le Docteur Pangloss qui donnait une leçon de phisique expérimentale [1] à la femme de chambre de sa mère, petite brune très jolie & très docile. Comme Mademoiselle Cunégonde avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa, sans soufler, les expé- | riences réitérées dont elle fut témoin ; elle vit clairement [9

62. appeloit 64[18] — 64 physique *comme* métaphysico, *p.* 3, *l.* 33.

2 vol. in-8°) : « Le Créateur a fait naître des matériaux par toute la terre, convenables aux édifices ; quelle bonté immense du Créateur d'avoir fait croître en tout lieu et en tout temps cette variété prodigieuse d'arbres, de plantes, de terre et de *pierres* ! »

1. L'expression portait son ironie pour ceux qui avaient applaudi au triomphe des conférences de l'abbé Nollet, et lu ses *Leçons de Physique expérimentale*, rééditées en 1754 et 1759, avec « un succès prodigieux » (*Ann. litt.*, 1755, t. VI, p. 289). — Cf. Mornet, *Sciences de la Nature au* XVIII^e^ *siècle*, p. [illegible]

la raison suffisante[1] du Docteur, les effets & les causes : & s'en retourna toute agitée, toute pensive, toute remplie du desir d'être savante ; songeant qu'elle pourroit bien être la raison suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au Château, & rougit ; Candide rougit aussi ; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée, & Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain après le diner, comme on sortait de table, Cunégonde & Candide se trouvérent derrière un paravent ; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa, elle | lui prit innocemment la main, le [10] jeune homme baisa innocemment la main de la jeune Demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grace toute particuliére ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. Monsieur le Baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent, & voïant cette cause

71. pourrait *tout le groupe* α *de* 61[m] *à* K, *et* 59[e], 59[h], 71[b] — 79. paravant 7531 *contref.* — 86. voyant *toutes édit. sauf* 59[d], 59[f], 59[h], 59[j], 63.

1. Dès 1740, Voltaire raille l'expression, où il ne voit qu'un synonyme jargonnant du mot *cause*. Cf. son argumentation dans l'*Exposition du livre des Institutions physiques* [de M[me] du Châtelet], *dans laquelle on examine les idées de Leibnitz*, XXIII, 129 sqq. Il conclut : « Leibnitz a inventé un principe bien plus étendu de nos connaissances, c'est qu'il n'y a rien sans *raison suffisante*... [Mais] il me parait que le principe de la *raison suffisante* n'est autre chose que le principe des premiers hommes : *il n'y a rien sans cause.* » — Dans une lettre d'août 1740 (XXXV, 501), on voit apparaître le procédé ironique : « Je ne désespère pas que M[me] du Châtelet ne se trouve quelque part sur votre chemin. Elle arrivera avec *raison suffisante*, entourée de *monades* ; elle ne vous aime pas moins quoiqu'elle croie aujourd'hui le monde *plein* et qu'elle ait hautement abandonné le *vide*. » — Même ironie dans un article de la *Nouv. Bibl. Germ.*, 1753, t. XII, p. 5 : « Les Allemands croient encore bonnement que par là ils ont gagné plusieurs siècles sur les Français et sur les Anglais. »

& cet effet chassa Candide du Château à grands coups de pied dans le derrière ; Cunégonde s'évanouït ; elle fut souflettée par Madame la Baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; & tout fut consterné dans le plus beau & le plus agréable des Châteaux possibles.

## CHAPITRE SECOND [11]

### Ce que devint Candide parmi les Bulgares.

Candide chassé du Paradis terrestre, marcha longtems sans savoir où, pleurant, levant les yeux au Ciel, les tournant souvent vers le plus beau des Châteaux qui renfermait la plus belle des Baronnettes; il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons ; la neige tombait à gros flocons. Candide tout transi se traina le lendemain vers la Ville voisine, qui s'appelle Waldberghoff-trarbk-dikdorff [1], n'ayant point d'argent, mou | rant de faim & de lassitude, il s'arrêta tristement [12] à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : « Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très bien fait & qui a la taille requise » ; ils s'avancèrent vers Candide & le prièrent à diner très civilement. « Messieurs, leur dit Candide, avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. — Ah Monsieur ! lui dit un des bleus, les personnes de vôtre figure & de vôtre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds

10. Valdberghoff *comme* Vestphalie, *p.* 1, *l.* 4 ; trabk $59^{e}$, $59^{f}$, $59^{g}$, $59^{i}$, $60^{a}$, $61^{a}$, 69 — 11. lassitude ; $61^{m}$-K.

1. Nom forgé par Voltaire, comme Thunder-ten-tronck. — Les deux volumes de la *Topographie de l'Univers* de l'abbé d'Expilly (1757-58), entièrement consacrés à la Westphalie, ne fournissent aucun nom propre dont la consonnance rappelle seulement les noms imaginés par Voltaire.

demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux, d'être fustigé trente-six fois par tout le Régiment, ou de recevoir à la fois douze bales de | plomb dans la cervelle ; il eut beau dire que les volontés sont libres, & qu'il ne voulait ni l'un, ni l'autre, il fallut faire un choix [1] ; il se détermina en vertu du don de Dieu, qu'on nomme liberté [2], à passer trente-six fois par les baguettes [3] ; il essuïa deux promenades. Le Régiment était composé de deux mille hommes ; cela lui composa quatre mille coups de baguettes, qui, depuis la nuque du cou jusqu'au cû lui découvrirent les muscles & les nerfs. Comme on allait proceder à la troi-

56. aimoit 59[d], 59[i], 60[a] — 58. la cervelle. Il eut beau 64[m], *et* α *jusqu'à* K — 61. DIEU *toujours en capitales dans* 71[13], 72, 72[r], 75[31], K — 62. essuya *comme* voyant, *p.* 7, *l.* 86. — 64. baguette 75[31] ; gaguettes 75[31] *contref.*

1. Pour les idées de Voltaire sur la liberté avant *Candide*, voy. *Introd. hist.*, p. XXXV.

2. Cf. *Éléments de la philosophie de Newton* (1738), XXII, 412 : « Selon Newton et Clarke, l'Être infiniment libre a communiqué à l'homme sa créature une portion limitée de cette liberté. »

3. C'est ici un souvenir personnel de Voltaire, qui lui revient précisément à l'esprit à la fin de 1758, en rédigeant ses *Mémoires* (cf. Bengesco, II, 76). — Voyez I, 29 : A Potsdam, il a vu « des soldats qu'on faisait passer trente-six fois par les baguettes, sous les fenêtres du monarque qui les regardait ». — P. 30-31, l'anecdote se précise, et plusieurs éléments s'en retrouvent dans *Candide* : « Il y avait dans les prisons de Spandau un vieux gentilhomme de Franche-Comté, *haut de six pieds*, que le feu roi *avait fait enlever* pour sa haute taille [cf. *Candide*, p. 9 : « N'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces ? » et p. 11 : « quatre autres héros de six pieds »] : on lui avait promis une place de chambellan et on lui en donna une de soldat. *Ce pauvre homme déserta*... il fut saisi et ramené devant le roi... On lui coupa le nez et les oreilles ; *il passa par les baguettes trente-six fois* ; après quoi il alla traîner la brouette à Spandau. Il la traînait encore quand M. de Valori me pressa de demander sa grâce au très clément fils du très dur Frédéric-Guillaume... [A l'occasion de la représentation de la *Clemenza di Tito* de Métastase, Voltaire adresse à Frédéric une requête en vers]... Le roi eut la bonté de mettre le gentilhomme à l'hôpital. » [Cf. *Candide*, p. 13 : « avec une *clémence* qui sera louée, etc.] — Ce gentilhomme s'appelait Courtilz, cf. XXXVI, 269.

siéme course, Candide n'en pouvant plus demanda en grace qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête ; il obtint cette faveur ; on lui bande les yeux, | on [17]
le fait mettre à genoux ; le Roi des Bulgares passe dans ce moment, il s'informe du crime du patient ; & comme ce Roi avait un grand génie, il comprit par tout ce qu'il aprit de Candide que c'était un jeune Métaphisicien, fort ignorant des choses de ce monde, & il lui accorda sa grace avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux & dans tous les siécles. Un brave Chirurgien guérit Candide en trois semaines avec les émollients enseignés par Dioscoride. Il avait déjà un peu de peau, & pouvait marcher, quand le Roi des Bulgares livra bataille au Roi des Abares [1].

70-71. passe dans le moment, s'informe $64^{m}$ *et tout* α *jusqu'à* K — 79. pouvoit $59^{d}$, $60^{a}$ — 80. Arabes $75^{31}$ *contref.*

---

1. Utilisation du travail préparatoire de l'*Essai sur les mœurs*. Cf. XI, 284 et 319, où *Abares* et *Bulgares* sont rapprochés : « Une nation de Scythes, nommés les *Abares* ou Avares, les *Bulgares*, autres Scythes... désolaient tous ces beaux climats. » Sur ce point et pour ces chapitres de l'*Essai*, Voltaire s'est servi de Pufendorf, *Introduction à l'histoire générale et politique de l'univers*, trad. par Bruzen de la Martinière, 1743, t. IV, p. 486, où se trouve une *Digression sur les Abares ou Avares*.

## CHAPITRE TROISIEME [18]

### Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, & ce qu'il devint.

Rien n'était si beau [1], si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en Enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousquetterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La bayonnette [2] fut aussi la raison suffisante de la | mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pou- [19]

7. enfer $64^{m}$-K — 10. infestaient $78^{r}$ — 11. baionnette K.

1. Toute la correspondance datée de Potsdam est pleine des « belles troupes », de « ces mouvements si prompts, ces démarches si fières, etc... » Cf. XXXVII, 144 et *passim*.

2. L'imagination de Voltaire est ici guidée par un souvenir d'ensemble de la bataille de Fontenoy et de la succession de ses diverses phases. Dans le *Poème de Fontenoy* (1745) comme dans le *Précis du siècle de Louis XV*, XV, 237 sqq., Voltaire distingue trois moments : la canonnade ; — l'attaque de mousquetterie ; — la charge à la baionnette. — A ces réminiscences viennent peut-être s'en mêler d'autres, venues de l'*Histoire des Sévarambes*, dont nous retrouverons l'influence à d'autres pages de *Candide*. Cf. éd. de 1716, t. I, pp. 176 et 244 : « Les *tambours*, les *trompettes*, les cornets, les *fifres* et les *hautbois* y faisaient des *concerts* guerriers capables de donner du courage aux moins résolus... L'artillerie commença de foudroyer les ennemis, et, la mousquetterie redoublant, le feu en fit une si horrible *boucherie* [cf. « cette *boucherie* héroïque »], qu'il en tomba plus de cinq cents dès la première décharge... Il y eut *cinq ou six mille hommes* tués dans cette bataille... »

vait bien se monter à une trentaine de mille ames. Candide, qui tremblait comme un Philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin tandis que les deux Rois faisaient chanter des Te-Deum [1], chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets & des causes. Il passa par dessus des tas de morts & de mourants [2], & gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres, c'était un village Abare que les Bulgares avaient brulé selon les loix du droit public [3]. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui | tenaient leurs [20] enfans à leurs mammelles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs ; d'autres à demi brulées criaient qu'on achevât de leur donner la

1. C'est une des absurdités qui choquent le plus Voltaire. Il y reviendra souvent : cf. *Dict. Phil.*, art. *Guerre*, et *Dialogues entre A, B, C*, XXVII, 374. — Thème déjà indiqué en 1748 : *Éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741*, XXIII, 251 : « On bénit de tous côtés au nom du même Dieu ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de mercenaires, etc... », — et développé dans *Micromégas*, chap. VII (XXI, 119) : « Savez-vous bien qu'il y a cent mille fous de notre espèce couverts de chapeaux qui tuent cent mille autres animaux... fourmillière d'assassins ridicules... Ceux qui ordonnent ainsi le massacre d'un million d'hommes en font ensuite remercier Dieu solennellement... » — Voyez Bayle, *Dict.*, art. *Fabricius*, rem. F. « Les anciens ont eu aussi des batailles de Senef, dont chaque parti s'attribuait la victoire et remerciait solennellement et pompeusement le bon Dieu. » Cf. *Rép. aux quest. d'un Prov.*, III, 622, b.

2. *Candide* est écrit pendant la guerre de Sept Ans, et la correspondance de 1757-1758 est pleine des « horreurs de la guerre ». — Le 18 octobre 1758, Voltaire demande à Thieriot « un bon atlas nouveau, bien fait, bien net, où ses pauvres yeux vissent commodément *le théâtre de la guerre et des misères humaines* » (XXXIX, 519).

3. Voltaire a toujours été sceptique sur ce point, et il se souvient ici de maints chapitres de Grotius ou Pufendorf; p. ex. Pufendorf, II, 773, *Du droit de ravager et de piller ce qui appartient à l'ennemi*, ou 869, *Comment et jusqu'où il est permis de ravager les terres de l'ennemi*. Cf. XIV, 36, *Catalogue des écrivains*, art. *Barbeyrac* ; XVIII, 425 ; XXVII, 368 ; etc.

mort. Des cervelles étaient répanduës sur la terre, à côté de bras & de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vîte dans un autre village : il apartenait à des Bulgares ; & les héros Abares l'avaient traité de même. Candide toujours marchant sur des membres palpitans, ou à travers des ruïnes, arriva enfin hors du théatre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, & n'oubliant jamais | Made- [21] moiselle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande : mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là [1], & qu'on y était Chrêtien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien [2]

29. des bras & des jambes $71^b$, 75, des bras & de jambes $60^a$.

1. Dans cette page, il y a une large part de souvenirs personnels. Cf. Bengesco, *Voltaire et la Hollande*, Revue de Paris, 15 février 1912. — Dès son arrivée, Voltaire eut en Hollande l'impression d'un pays riche, actif, accueillant et libre : ce sont les impressions qu'il réveille dans *Candide*. Voyez une lettre à Mme de Bernières, 7 oct. 1722 (XXXIII, 74) : « C'est un paradis terrestre depuis La Haye jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville qui est le magasin de l'univers... De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, *pas un pauvre...* » — Dans *Scarmentado* déjà, ces souvenirs ont été utilisés. Cf. XXI, 127. — Mais, en préparant l'*Essai sur les mœurs*, Voltaire est amené à relire l'*Etat présent des Provinces-Unies* de Temple (1689, 2 vol. in-12), dont plusieurs passages confirment et ravivent ses souvenirs. Cf. t. II, p. 34 : « On peut voir parmi les marchands l'*abondance des richesses* » ; p. 74 : « On ne peut pas trouver un pays qu'on nous représente *aussi heureux*, et dans lequel il y ait un si grand trafic... » ; p. 113 : « Les Hollandais amassent de si grands tresors qu'on voit *plus d'argent en Hollande*, et dans les bourses des particuliers, qu'on ne voit d'airain en France et en Espagne. » Même impression dans tout le chap. v et le chap. vi de la IIe partie.

2. Candide arrive avec confiance sur la terre de Hollande, car il la sait hospitalière aux malheureux. Cf. Temple, II, 92 : « C'est cette fermeté inébranlable des Provinces-Unies, *qui y a fait venir tant de personnes malheureuses*, de tous les pays circonvoisins, et assurément de la plus grande partie de l'Europe pour se retirer et *se mettre à couvert des coups de la justice ou de la fortune*. Il n'y a point de pays si propre et si utile que celui-là dans des occasions de cette manière, non seulement pour

qu'il l'avait été dans le Château de Mr. le Baron avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de Mademoiselle Cunégonde.

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages, qui lui répondirent tous, que s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de correction [1] pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans | une [22]
grande assemblée. Cet Orateur [2] le regardant de travers, lui dit : « Que venez-vous faire ici ? y êtes-vous pour la bonne cause ? — Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement Candide, tout est enchainé nécessaire-

50. y êtez-vous 60[a].

la sûreté qu'on y trouve, mais aussi parce que c'est un pays dont les habitants font un grand commerce dans toutes les parties du monde. Quoique on soit riche, on ne doit pas craindre les voleurs, et *quoique on soit pauvre, on n'est jamais méprisé.* »

1. Cf. Temple, II, 100 : « On a soin *de renfermer les gueux et de les obliger à travailler* aux choses dont ils sont capables... » Cf. aussi le souvenir rapporté par Voltaire (1767) dans les *Fragments des instructions pour le prince royal de* *** (XXXVI, 447) : « Ne souffrez pas chez vous la mendicité... Je n'ai point vu cet opprobre de la nature humaine *toléré en Hollande*... Les hôpitaux d'Amsterdam sont des modèles. »

2. Le prédicant hollandais se rattache encore aux souvenirs personnels de Voltaire. Cf. lettre du 7 oct. 1722 : « Je vois ici des ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des *anabaptistes* qui parlent tous à merveille et qui, en vérité, ont tous raison. » De l'un d'entre eux, en particulier, Voltaire a gardé une fâcheuse impression : cf. *Dict. Phil.*, art. *Job* (1767), XIX, 505 : « Ils te font de longs sermons plus ennuyeux que ceux que prêche le fourbe V... à Amsterdam. » — Le prédicateur de *Scarmentado* (XXI, 127) est le prototype de celui de *Candide* : « Je demandai quel était son crime [de Barneveldt] et s'il avait trahi l'État : « Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir [cf. *Candide*, p. 20 : « la dureté de ce Monsieur à manteau noir »] : c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi bien que par la foi. » [Cf. *Candide*, p. 18 : « Croyez-vous que le Pape soit l'Ante-christ ? »]

ment, & arrangé pour le mieux [1]. Il a fallu que je fusse chassé d'auprès de Mademoiselle Cunégonde, que j'aye passé par les baguettes, & il faut que je demande mon pain, jusqu'à-ce que je puisse en gagner ; tout cela ne pouvait être autrement. — Mon ami, lui dit l'Orateur, croyez-vous que le Pape soit l'Ante-Christ [2] ? — Je ne l'avais

58. Anti-Christ 78, Antechrist 78r.

1. Voltaire, dans une note (1756) du *Poème sur le désastre de Lisbonne* (IX, 472), s'explique sur cet « enchaînement » et le critique : « Cette *chaîne* des événements a été admise et très ingénieusement défendue par le grand philosophe Leibnitz : elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événements dépendent d'autres corps, d'autres événements. Cela est vrai ; mais tous les corps ne sont pas nécessaires à l'ordre et à la conservation de l'univers, et tous les événements ne sont pas essentiels à la série des événements. » — Cette argumentation, Voltaire la puise dans de Crousaz, *Examen de l'Essai sur l'homme* (de Pope), 1737, in-12, p. 48. — Cf. *Poème sur le dés. de Lisb.*, v. 71-75 : « Cette chaîne des corps, etc... » — Voltaire peut sans doute parler ici de Leibnitz (cf. *Théodicée*, éd. de Joncourt, 1747, part. II, n° 9 : « *Tout est lié* dans chacun des mondes possibles, etc. . »), mais il pense surtout à Pope, qui développe souvent cette idée de « *l'enchaînure* » des choses, p. ex. éd. 1754, t. II, p. 6 : « *cette grande chaîne* qui attire et réunit toutes les parties, etc. » ; p. 18 : « Quelle vaste *chaîne* qui commence depuis Dieu ! etc... » — Les mots mêmes de Candide se retrouvent dans une note du v. 75 du *Poème sur le dés. de Lisb.* (IX, 473) : « Tout est *enchaîné* ne veut dire autre chose sinon que tout est *arrangé*. » Entre le *Poème* (1756) et *Candide* (1759), Voltaire a repris et développé la même idée dans le *Dialogue entre un Brachmane et un Jésuite sur la nécessité et l'enchaînement des choses* (1756). Cf. XXIV, 55 : « *Le Br.* Le crime de Ravaillac était un *chaînon de la grande chaîne* des destinées. — *Le J.* Vous avez beau dire, les choses ne sont point si liées ensemble que vous pensez... — *Le Br.* Tout est asservi à un ordre constant... — *Le J.* Hé ! que deviendront les futurs contingents ? — *Le Br.* Ils deviendront ce qu'ils pourront. » — Le procédé de caricature consistera à faire soutenir par Pangloss la doctrine de la « *chaîne* » des effets et des causes dans tous les cas, et sans aucune des atténuations que Voltaire y apporte, p. ex. dans les notes du *Poème* ou dans le *Dialogue*.

2. Une des lectures que Voltaire utilise le plus largement, pour les notes du *Poème sur le désastre de Lisbonne*, est le *Traité de l'existence de Dieu* de Clarke, Amsterdam, 1727, 3 vol in-8° [cf. note du v. 75, IX, 473]. En plaçant cette question dans la bouche du prédicant, ne pense-t-il pas au chap. xx du tome III de Clarke, p. 252-259, où Clarke applique à la puissance du Pape toutes les prophéties concernant l'Antechrist ? —

pas encor entendu dire, répondit Candide ; mais qu'il le soit, ou qu'il ne le soit pas, je manque de | pain. — Tu [23] ne mérites pas d'en manger, dit l'autre ; va, coquin, va, misérable, ne m'aproche de ta vie. » La femme de l'Orateur ayant mis la tête à la fenêtre, & avisant un homme qui doutait que le Pape fût Ante-Christ, lui répandit sur le chef un plein...... O Ciel ! à quel excès se porte le zèle de la Religion dans les Dames !

Un homme qui n'avait point été batisé, un bon Anabatiste [1], nommé Jaques, vit la manière cruelle & ignominieuse dont on traitait ainsi un de ses frères, un être à deux pieds sans plumes, qui avait une ame ; il l'amena chez lui, le nétoya, lui donna du pain & de la bierre, lui fit présent de deux florins, & voulut même lui | apprendre [24] à travailler dans ses manufactures aux étoffes de Perse qu'on fabrique en Hollande. Candide se prosternant presque devant lui s'écriait : « Maître Pangloss me l'avait bien dit

60. je manque du 60[a] — 67. baptisé 59[d], 59[e], 59[g], 60[a], 61[a], 64[18], 69, 71[13], 71[b], 73[25], 75, 75[31], 75[31] *contref.*, 75[r], K — 67-68. Anabaptiste, *les mêmes sauf* 59[d], 59[e], 59[g], 60[a], 61[a], 64[18] *et* 69 — 68. Jacques 64[m]-K *dans* α *et, dans* β, 60[a], 61[a], 71[b], 69 *et* 75.

---

Voyez la note, p. 258 : « Il est étonnant que M. Clarke ait adopté une explication inventée par l'esprit de parti et abandonnée dans la suite par les plus habiles critiques protestants. » Cf. Bayle, *Dict.*, art. *Martin Hoe*, rem. D.

1. Plus loin, p. 26 : « son charitable Anabatiste Jaques ». Cf. *Loi naturelle*, IV[e] part., IX, 457 : « le simple anabaptiste ». Outre ses souvenirs de Hollande, Voltaire utilise ici le travail préparatoire de l'*Essai sur les mœurs*. Cf. XII, 102 : « Les successeurs de ces fanatiques sanguinaires sont les plus *paisibles* de tous les hommes, occupés de leurs *manufactures* et de leur *négoce*, laborieux, *charitables*... Les anabaptistes commencèrent par la barbarie et ont fini par la *douceur* et la sagesse. » — Dans le roman, selon un procédé que nous relèverons sans cesse, l'idée abstraite fournie par le travail de documentation revêt une forme concrète et souvent « locale ». La *charité* de l'anabaptiste se manifeste en *florins* et en *bière*, son *activité*, dans ses « *manufactures d'étoffes de Perse* », etc.

que tout est au mieux dans ce monde, car je suis infiniment plus touché de vôtre extrême générosité que de la dureté de ce Monsieur à manteau noir, & de Madame son Epouse. »

Le lendemain en se promenant, il rencontra un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, & parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, & crachant une dent à chaque effort.

80. lendemin 59[f].

## CHAPITRE QUATRIEME [25]

### COMMENT CANDIDE RENCONTRA SON ANCIEN MAITRE DE PHILOSOPHIE LE DOCTEUR PANGLOSS, & CE QUI EN ADVINT.

Candide plus ému encor de compassion que d'hor-
reur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins
*qu'il avait reçus de son honnête Anabatiste Jaques.* Le
fantôme le regarda fixement, versa des larmes & sauta à
son cou. Candide effrayé recule. « Hélas ! dit le misérable
à l'autre misérable, ne reconnaissez-vous plus vôtre cher
Pangloss ? — Qu'entends-je ? vous mon cher Maître !
vous | dans cet état horrible ! quel malheur vous est-il [26]
donc arrivé ? pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau
des Châteaux ? qu'est devenuë Mademoiselle Cunégonde,
la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature ? — Je
n'en peux plus », dit Pangloss. Aussi-tôt Candide le
mène dans l'étable de l'Anabatiste, où il lui fit manger un
peu de pain ; & quand Pangloss fut refait : « Eh bien, lui
dit-il, Cunégonde ? — Elle est morte », reprit l'autre. Can-
dide s'évanouït à ce mot ; son ami rapella ses sens, avec
un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hazard dans
l'étable. Candide r'ouvre les yeux : « Cunégonde est
morte ! ah meilleur des mondes, où êtes-vous ? | mais [27]
de quelle maladie est-elle morte ? ne serait-ce point de

7. Anabaptiste Jacques *comme p.* 19, *l.* 67-68 — 17. mena K — 21. hasard $59^{j}$, $64^{18}$, $71^{b}$, $71^{13}$, $73^{25}$, $75^{31}$, *contref.*, $78^{r}$, K — 22. rouvre les yeux, $64^{m}$-K *dans* α, *sauf* $71^{r}$, *et*, *dans* β, $64^{18}$, 69.

m'avoir vû chasser du beau Château de Mr. son père à grands coups de pied ? — Non, dit Pangloss, elle a été éventrée par des soldats Bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être ; ils ont cassé la tête à Mr. le Baron qui voulait la défendre ; Madame la Baronne a été coupée en morceaux ; mon pauvre pupille traité précisément comme sa sœur ; & quant au Château, il n'est pas resté pierre sur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre : mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans une Baronie voisine qui apartenait à un Seigneur Bulgare. »

A ce discours Candide s'évanouït encor : mais revenu [28]
à soi, & ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cause & de l'effet, & de la raison suffisante qui avait mis Pangloss dans un si piteux état [1]. « Hélas, dit l'autre, c'est l'amour ; l'amour, le consolateur du Genre-humain, le conservateur de l'Univers, l'ame de tous les Etres sensibles, le tendre amour. — Hélas ! dit Candide, je l'ai connu cet amour, ce souverain des cœurs, cette ame de nôtre ame [2] ; il ne m'a jamais valu qu'un baiser & vingt coups de pied au cû. Comment cette belle cause a-t-elle pû produire en vous un effet si abominable [3] ? »

Pangloss répondit en ces termes : | « O mon cher Can- [29]

1. Dans le *Cosmopolite* de Fougeret de Monbron, que Voltaire a vraisemblablement lu peu avant d'écrire *Candide* [cf. *Introd. hist.*, p. LIX sqq.], le héros fait aussi cet aveu : « Nous étions devenus, Mr. le Comte et moi, de si bons amis, qu'il ne se fit aucun scrupule de me procurer la connaissance du doux objet de ses tendres feux. Je ne sais si je ne lui aurais pas eu plus d'obligation de n'avoir point poussé la complaisance jusque-là. Ce qu'il y a de constant, c'est que *je gagnai un fort vilain mal, lequel j'ai fait circuler depuis dans le cours de mes voyages.* »

2. Voltaire reprend les termes du 5e *Discours sur l'homme*, IX, 410 : « Cet amour nécessaire est *l'âme de notre âme.* »

3. Stanislas commençait ainsi un billet à Voltaire : « Peut-on s'attendre, mon cher Voltaire, *qu'une si maudite cause produise un si bon effet* ? » XXXVI, 558.

dide! vous avez connu Paquette [1], cette jolie suivante de nôtre auguste Baronne ; j'ai gouté dans ses bras les délices du Paradis, qui ont produit ces tourments d'Enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée [2], elle en est peut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un Cordelier très savant, qui avait remonté à la source [3] ; car il l'avait eue d'une vieille Comtesse, qui l'avait reçuë d'un Capitaine de Cavalerie, qui la devait à une Marquise, qui la tenait d'un Page, qui l'avait reçuë d'un Jésuite, qui étant novice

50. paradis... enfer 64m-K *dans* α — 53. eu K — 54. reçu K — 55. le devait K ; le tenait K — 56. reçu K.

1. Cf. XXXIX, 560 : « La commune n'a pour tout bien qu'un petit pré submergé et quelques enfants que le curé de Moëns pourra faire rôtir, s'il veut, pour lui et pour *Paquette* sa servante. » Ces lignes sont de décembre 1758, exactement contemporaines de *Candide*. Paquette était-elle vraiment la servante du redoutable curé ? ou est-ce la Paquette du roman qui fait déjà son apparition ?

2. Le fond de ce passage vient des recherches pour l'*Essai sur les mœurs*, XII, 381-383, et Voltaire en indique la source à l'art. *Lèpre et Vérole* du *Dict. Phil.* (1774) : il utilise l'ouvrage, très estimé au XVIIIe siècle, d'Astruc, *Traité des maladies vénériennes*, trad. du latin par Boudon et Janet, 1734, in-4°, et 1740, 3 vol. in-8°, mais qu'il lit dans la réédition de 1755, 4 vol. in-12. Dans la rédaction même de l'*Essai*, il a lié la question à celle de l'optimisme, et l'argument vient prendre dans *Candide* sa place logique ; cf. XII. 21 : « Le *venin qui empoisonne la source de la vie* est originaire chez les Caraïbes. Chaque climat a son poison dans ce malheureux globe, *où la nature a mêlé un peu de bien avec beaucoup de mal.* » Même procédé et même association, *Dict. Phil.* (1774), XIX, 575 : « Nous lui avons déjà reproché, à cette nature si bonne et si méchante, si éclairée et si aveugle, *d'avoir été contre son but en empoisonnant les sources de la vie* ; et nous gémissons encore de n'avoir point trouvé de solution à cette difficulté terrible. » — Cf. l'*Homme aux quarante écus* (1768), XXI, 353.

3. L'« étrange généalogie » esquissée par Pangloss rappelle, sous une forme alerte et ironique, les développements minutieux et érudits par où Astruc, t. I, cherche, en remontant de proche en proche, à établir l'origine américaine de la maladie. Voltaire n'y a pas pris de fait précis, mais l'idée et le mouvement général de la pensée. Les mêmes chapitres d'Astruc lui fourniront tous les détails précis énoncés dans l'article du *Dict. Phil.* (XIX, 573.) — T. II, p. 17, Astruc s'explique longuement sur des contagions analogues à celle du « page qui l'avait reçue d'un jésuite ».

l'avait eue en droite ligne d'un des compagnons de Christophle Colomb. Pour moi je | ne la donnerai à personne, [30] car je me meurs.

— O Pangloss ! s'écria Candide, voilà une étrange généalogie ! n'est-ce pas le Diable qui en fut la souche ? — Point du tout, repliqua ce grand homme ; c'était une chose indispensable dans le meilleur des mondes, un ingrédient nécessaire [1] ; car si Colomb n'avait pas attrapé, dans une Isle de l'Amérique [2], cette maladie qui empoisonne la source de la génération, qui souvent même empêche la génération [3], & qui est évidemment l'opposé

57. eu K — 57-58. Christophe $61^{a}$, 69, $71^{13}$, 72, $72^{r}$, $72^{a}$, $73^{25}$, 75, $75^{r}$, $75^{31}$, K — 58. le donnerai K.

---

1. L'expression vient à Voltaire de Leibnitz, mais par l'intermédiaire de Denesle, *Examen du matérialisme*, que Voltaire lit en 1754 (2 vol. in-12) : « Le mal est comme une dissonance *nécessaire* à l'harmonie universelle, et comme un *ingrédient* qui entre *indispensablement* dans la composition de cet univers. » Cf. Leibnitz. *Théod.* II, 12 ; III, 147.

2. Voltaire, avec l'*Essai sur les mœurs* et ce texte de *Candide*, prend position dans la polémique qui se poursuit activement sur l'origine de la maladie. Cf. entre autres textes, l'art. *Lues venerea* du *Dict. de Médecine* de James, trad. par Diderot et Eidous, t. IV, 1747 ; la *Bible* de dom Calmet, sur Job [cf. *Dict. Phil.*, XIX, 572] ; la *Dissertation sur l'origine de la maladie vénérienne, pour prouver que le mal n'est pas venu d'Amérique, mais qu'il a commencé en Europe*, par Sanchès, 1752, in-12 ; le *Traité des maladies vénériennes* de Boerhave trad. en 1754, mais surtout le t. I du *Traité* d'Astruc, chap. VII à X, où il démontre longuement que la patrie du mal est « l'isle Espagnole ou Saint-Domingue », et, dit Voltaire (XIX, 573), « quand Astruc, dans son *Histoire de la Vérole* allègue des autorités pour prouver que la vérole vient en effet de S^t-Domingue, et que les Espagnols la rapportèrent d'Amérique, ses citations sont concluantes ». Argumentations et citations d'Astruc sont très fidèlement résumées par Voltaire, XIX, 573, et utilisées déjà pour l'*Essai sur les mœurs*, XII, 383 : La découverte de l'Amérique a infecté « l'univers d'une maladie qui n'était connue que dans quelques parties de cet autre monde, et surtout dans l'île Hispaniola. Plusieurs *compagnons de Colomb* en revinrent attaqués, et portèrent dans l'Europe cette contagion. Il est certain que ce venin *qui empoisonne les sources de la vie* était propre à l'Amérique.... » Ce sont les termes mêmes de *Candide*.

3. Cf. *Lettres Persanes*, CXXIII : « Peut-être cette maladie, attaquant les parties de la génération, aurait attaqué la génération même. »

du grand but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat, ni la cochenille [1] ; il faut encor observer que jusqu'aujourdhui dans nôtre Continent, cette maladie nous | est parti- [31] culiére comme la controverse. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, les Siamois, les Japonois ne la connaissent pas encore [2] ; mais il y a une raison suffisante pour qu'ils la connaissent à leur tour dans quelques siécles. En attendant, elle a fait un merveilleux progrès parmi nous, & surtout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaires bien élevés, qui décident du destin des Etats; on peut assurer que quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt mille vérolés de chaque côté.

— Voilà qui est admirable, dit Candide, mais il faut vous faire | guérir. — Eh comment le puis-je ? dit Pan- [32] gloss, je n'ai pas le sou, mon ami ; & dans toute l'étendue de ce Globe on ne peut ni se faire saigner, ni prendre un lavement sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous. »

1. Cf. encore *Essai sur les mœurs*, XII, 383 : « Parmi les denrées ignorées dans l'ancien monde, la *cochenille* fut une des premières et des plus précieuses qui nous furent apportées... Au transport de la cochenille, on joignit bientôt celui de l'indigo, du *cacao*, etc... » — On saisit ici nettement le procédé de Voltaire : d'une part, il choisit parmi les résultats heureux de la découverte de l'Amérique ceux qui sont les plus disproportionnés avec le redoutable inconvénient qu'il leur oppose ; — d'autre part, il rapproche et réunit dans une page de roman ce qui, dans un chapitre d'histoire, était nettement séparé par le plan [cf. XII, 383 : « Si la découverte de l'Amérique fit d'abord beaucoup de bien, elle fit aussi de très grands maux »], donnant à l'argument contre l'optimisme un raccourci plus frappant.

2. Au contraire Astruc, à la fin du t. II, introduit une dissertation pour établir que les Chinois et les Siamois « la » connaissent ; Voltaire a lu le livre hâtivement, n'y glanant que l'indispensable, c'est-à-dire les précisions relatives à l'origine de la maladie; les noms propres du titre de la dissertation sont restés dans son souvenir, mais à faux, et cette inexacte réminiscence est amenée par la phrase qui précède : « Elle nous est particulière comme la controverse.... »

Ce dernier discours détermina Candide ; il alla se jetter aux pieds de son charitable Anabatiste Jaques, & lui fit une peinture si touchante de l'état où son ami était réduit, que le bon homme n'hésita pas à recueillir le Docteur Pangloss ; il le fit guérir à ses dépens [1]. Pangloss dans la cure ne perdit qu'un œil & une oreille. Il écrivait bien, & savait parfaitement l'arithmétique. L'Anabatiste | Jaques en fit son teneur de livres. Au bout de deux mois [33] étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce [2], il mena dans son vaisseau ses deux Philosophes. Pangloss lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. Jaques n'était pas de cet avis. « Il faut bien, disait-il, que les hommes ayent un peu corrompu la nature, car ils ne sont point nés loups, & ils sont devenus loups : Dieu ne leur a donné ni canon de vingt-quatre, ni bayonnettes [3], & ils se sont fait des bayonnettes & des

1. La donnée réelle sur laquelle a travaillé l'imagination de Voltaire est un souvenir ancien d'une vingtaine d'années ; le charitable anabaptiste agit avec Pangloss comme Voltaire avec l'abbé Lamare. Cf. Mme de Graffigny, lettre de déc. 1738 : « L'année passée, il écrivit à Voltaire : Monsieur, sauf correction, j'ai la v..., et n'ai ni ami ni argent ; me laisserez-vous tomber en pourriture ? » Et Voltaire lui donna de l'argent pour se faire guérir » ; et Voltaire à Moussinot, 17 nov. 1737 (XXXIV, 345) : « Je ne connais le petit Lamare que pour *l'avoir fait guérir* d'une maladie infâme *à mes dépens*. »

2. Les anabaptistes hollandais sont négociants et industrieux, cf. note 1, p. 19. — Cf. *Zadig*, chap. XIV (XXI, 66) : « Sétoc *devait aller pour les affaires de son commerce* dans l'île de Sérendib. »

3. Voltaire pense peut-être à Jean-Jacques ; en tout cas il faut aller jusqu'au *Dict. Phil.*, art. *Charité*, *Méchant*, et surtout art. *Homme*, sect. *L'homme est-il né méchant* ? (1771) pour trouver un exposé suivi et méthodique à ce propos. — Au reste, je croirais volontiers que Voltaire rejoint ici deux lectures directement utilisées dans le *Poème sur le dés. de Lisb.* et ses notes. Voyez en effet Clarke, *Traité de l'existence de Dieu*, trad. Ricotier, 2e éd., t. II. p. 182 : « Cet état, que Hobbes appelle l'état de nature, n'est nullement naturel ; c'est au contraire l'état le moins naturel, le plus insupportable et le plus *corrompu*. En effet la pure nature n'inspire à l'homme que des sentiments d'amour et de bienveillance pour tous les hommes. *Les guerres* au contraire, la haine et la violence sortent du fonds d'une extrême *corruption*. » *Ibid.*, p. 185 : « *La guerre* et la violence

canons pour se détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes ; & la Justice qui s'empare des biens des banqueroutiers [1] pour en frustrer les | créan- [34
ciers. — Tout cela était indispensable, repliquait le Docteur borgne, & les malheurs particuliers font le bien général [2], de sorte que plus il y a de malheurs particu-

109. des malheurs 60a.

---

tirent donc leur origine de l'extrême *dépravation* attachée à la nature humaine, et non pas de nos penchants naturels. » — Et comparez *Candide* : « *Dieu ne leur a pas donné... de canons pour se détruire* », avec de Crousaz, *Commentaire de l'Essai sur l'homme*, 1re Épitre : « *Ce n'est pas Dieu* qui a fait naître dans le cœur des hommes l'ambition, l'envie et la fureur enfin avec laquelle ils travaillent réciproquement *à se détruire.* » — Mais aux termes abstraits, *guerre, violence*, etc., Voltaire substitue la vision concrète des *canons de vingt-quatre* et des *bayonnettes.*

1. Écho d'une rancune personnelle de Voltaire, et souvenir d'une de ces blessures cruelles au philosophe capitaliste : cf. 7 avril 1757, à Tronchin (XXXIX. 202) : « Feu Bernard, fils de Samuel Bernard, a fait en mourant *banqueroute*... J'y suis pour environ 8000 livres de rente. Il y a six ans que cette affaire dure ; je pourrais en retirer quelque chose ; mais on me répond froidement que le Parlement ne se mêle plus de rendre justice. » — A d'Argental, 15 mai 1758 (XXXIX, 444) : « Cependant une partie de la succession *entre dans les coffres du receveur des consignations.* [C'est « *la Justice qui s'empare des biens des banqueroutiers* »]. Je suis un peu en colère... » — Enfin, le 11 juin 1559 (XL, 119) : « Pour moi, je ferai un mémoire sanglant contre les banqueroutiers... et contre *le receveur des consignations qui mange tout l'argent.* » — Il n'a pas fait le mémoire, mais sa « colère » a laissé sa marque dans trois lignes de *Candide.* Cf. aussi XVII, 538, *Dict. Phil.*, art. *Banqueroute* (1770).

2. L'idée et la formule même sont partout chez les « optimistes » ; c'est le banal cliché, indispensable à la thèse ; et Voltaire s'y heurte sans cesse, soit qu'il pense aux conversations leibnitziennes de Cirey où présidait Kœnig ; — soit qu'il se souvienne de Leibnitz lui-même, *Théodicée*, éd. de Jaucourt, II, 53 : « Dieu tourne tous les défauts de ces petits mondes (les individus) au plus grand ornement de son grand monde. Ainsi les difformités apparentes de nos petits mondes se réunissent en beautés dans le grand, etc. » ; — ou des *Institutions physiques* de Mme du Châtelet, 1740, in-8, p. 50 : « L'imperfection dans la partie correspond souvent à la perfection du tout » ; — ou du jargon de Wolf, dans le *Cours* de Deschamps, I, 347 : « Les imperfections apparentes des parties sont liées à la plus grande perfection du tout. *Et toutes les fois qu'une imperfection est liée à la plus grande perfection du tout, il faut que cette imper-*

liers, & plus tout est bien. » Tandis qu'il raisonnait, l'air s'obscurcit, les vents souflèrent des quatre coins du

*fection ait lieu* afin d'augmenter la perfection du tout. » [Comparez la logique de Pangloss : « *Plus il y a de malheurs particuliers, & plus tout est bien.* » ] — En réalité, Voltaire a, dès longtemps, recueilli l'axiome dans Pope, et, à travers Pope, dans Shaftesbury : *Essai sur les hommes*, éd. 1754, t. II, p. 21 : « *Le mal particulier est un bien général* », et p. 73 : « Dieu n'est l'auteur d'aucun mal ; si l'on en conçoit bien la nature, on verra que *le mal particulier est un bien général.* » Mais, ajoute-t-il dans une note de la *Préface* du *Poème sur le désastre de Lisbonne* (IX, 465), « le système de Pope est celui du lord Shaftesbury », qui affirme en effet que « si le mal d'un système particulier fait le bien d'un autre système, si *ce mal apparent contribue au bien général*, ce mal particulier n'est pas un mal absolu. (Part. I, ch. II, art. I.) » — On peut, de proche en proche, suivre le cheminement de l'idée jusqu'à *Candide*, et au delà. Voyez *Éléments de la philos. de Newton* (1738), XXII, 407 : « Ce qui est mauvais par rapport à vous est bon dans l'arrangement général. » [Remarquer ici qu'à cette date, Voltaire accueille l'idée et la prend à son compte.] ; — *Zadig* (1747), chap. XX, XXI, 88 : « L'ermite soutint... que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevaient que la plus petite partie » ; — *Memnon* (1750), XXI, 100 ; « Eh mais ! dit Memnon, certains poètes, certains philosophes ont donc grand tort de dire que tout est bien ? — Ils ont grande raison, dit l'esprit, *en considérant l'arrangement de l'univers entier.* — Ah ! je ne croirai cela, répliqua le pauvre Memnon, que quand je ne serai plus borgne. » — Déjà le « borgne » de 1750 prépare et annonce l'ironie décisive du « docteur borgne » de 1759 : dans l'intervalle, en effet, l'axiome a été repris et critiqué à nouveau à l'occasion du « sermon » sur le désastre de Lisbonne. — Une fois de plus, Voltaire utilise à ce propos l'*Examen* de Pope par de Crouzaz, et s'arrête à une page (p. 47) qu'il est bon de citer, car l'essentiel en sera repris dans le *Dict. Philos.*, et d'ailleurs le tour même, alerte, concret, sarcastique, n'est pas sans faire penser à l'accent de *Candide* : « Plus on s'y rendra attentif, plus on trouvera incroyable que la migraine, les douleurs de dents, la gravelle, la pierre, la goutte, les paralysies, les faiblesses de l'enfance, les infirmités de la vieillesse, la stupidité des uns, la manie des autres et les chimères des habitants des petites-maisons, *soient des circonstances dont la totalité de l'univers profite*, et qui portent si loin leurs influences. La vue du mal moral redouble les difficultés. Car enfin quel fruit l'imagination la plus féconde pourra-t-elle soupçonner que la totalité de l'Univers tire des fourbes, des empoisonneurs, des calomniateurs, des parjures, des assassins, des violements, des impuretés contre nature ? Fallait-il dans le monde toutes ces gradations pour empêcher qu'il n'y eût aucun vide ? » — C'est la question même où Pangloss répond : « Tout cela était indispensable. » — Cf. enfin *Poème sur le dés. de Lisb.*, v 119-120 (IX, 474) : « Et vous composerez dans ce chaos fatal | *Des malheurs de chaque être un bonheur général* » ; — *Préface* du poème, IX, 467 : « Si tous les maux dont nous sommes accablés sont un bien général... » ; — et la déclaration de Voltaire dans une lettre à Élie Bertrand, 28 févr. 1756 (XXXVIII, 556) : « La question dans mon ser-

monde, & le vaisseau fut assailli de la plus horrible tempête [1] à la vûe du port de Lisbonne.

mon tombe uniquement sur cet axiome ou plutôt sur cette plaisanterie : « *Le bonheur général présent résulte des maux présents de chaque être.* » Or, en vérité cela est ridicule... »

1. La « tempête » est un cliché obligatoire des romans d'aventures; cf. *Le Cousin de Mahomet*, de Fromaget, 1742, 2 vol. in-12 : « Un auteur moins véridique saisirait ici l'occasion de faire briller son imagination aux dépens de la vérité, *en plaçant à certaine hauteur une tempête avec toutes ses circonstances.* » (I, 33.)

## CHAPITRE CINQUIEME [35]

### TEMPÊTE, NAUFRAGE, TREMBLEMENT DE TERRE, & CE QUI ADVINT DU DOCTEUR PANGLOSS, DE CANDIDE, & DE L'ANABATISTE JAQUES.

La moitié des passagers affaiblis, expirants de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs & dans toutes les humeurs du corps agitées en sens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jettait des cris & faisait des priéres ; les voiles étaient déchirées, les mâts brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, personne ne | s'entendait, personne ne commandait. L'Anabatiste [36]
aidait un peu à la manœuvre ; il était sur le tillac ; un matelot furieux le frappe rudement & l'étend sur les planches ; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une si violente secousse qu'il tomba hors du vaisseau la tête la premiére. Il restait suspendu & accroché à une partie de mât rompuë. Le bon Jaques court à son secours, l'aide à remonter, & de l'effort qu'il fit il est précipité dans la mer à la vûe du matelot, qui le laissa périr sans daigner seulement le regarder. Candide aproche, voit son bienfaicteur qui reparait un moment & qui est englouti pour jamais. Il veut se jetter après lui dans la mer, | le [37]
Philosophe Pangloss l'en empêche, en lui prouvant que

7. dans tous les $71^{b}$ — 9. fesait K — 22. bienfaiteur $64^{m}$, $71^{r}$, 72, $72^{r}$, $78^{r}$, *et, d'autre part*, $60^{a}$.

la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet Anabatiste s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait *à priori*, le vaisseau s'entr'ouvre, tout périt à la réserve de Pangloss, de Candide, & de ce brutal de matelot [1] qui avait noyé le vertueux Anabatiste ; le coquin nagea heureusement jusqu'au rivage, où Pangloss & Candide furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne ; il leur restait quelque argent avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échapé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied | dans la ville en pleurant [38]
la mort de leur bienfaicteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas [2], la mer s'élève en bouillonnant dans

34. il espéraient 59'.

---

1. Cf. Temple, *Etat présent*, I, 26 : « Les mariniers sont bien *brutaux*, fiers et malappris... . Leur courage consiste surtout à souffrir les fatigues et *à ne se point étonner dans les périls*. »

2. Pour le retentissement de la catastrophe de Lisbonne dans la pensée de Voltaire, voyez *Introd. hist.*, p. XXXII sqq. — Le désastre est du 1er novembre 1755, et dès la première mention dans la correspondance (23 nov. 1755, XXXVIII, 511), Voltaire pose brutalement la question de l'optimisme : « Voilà une physique bien cruelle. On sera bien embarrassé à deviner comment les lois du mouvement opèrent des désastres si effroyables dans *le meilleur des mondes possibles*. » Voyez aussi XXXVIII, 512, 513, 514, 516, 518, 522, 542, 543, etc. Mais les renseignements de Voltaire sont encore confus et exagérés : « *Cent mille* fourmis, notre prochain, écrasées tout d'un coup, et la moitié périssant sans doute dans des *angoisses inexprimables*, etc. » — Peu à peu, sa documentation se complète et se précise, soit par des correspondances personnelles, soit par des textes imprimés, et fournira la matière de *Candide*, p. 32, et du *Siècle de Louis XV*, chap. XXXI, XV, 335. — Voltaire semble avoir surtout tiré parti de deux sources : l'une est le récit du *Journal étranger*, décembre 1755, p. 235 sqq., recueil auquel Voltaire est abonné depuis mars ou avril de la même année [cf. la *Liste*, etc., avril, p. IV] : on y trouve les détails essentiels de *Candide* : « ..... Après un intervalle de deux autres minutes, la terre trembla de nouveau, mais avec tant de violence que *la plupart des maisons se fendirent* et commencèrent à s'écrouler. *La poussière était*

le port, & brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flamme & de cendres couvrent les ruës & les places publiques, les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondemens, & les fondemens se dispersent ; trente mille habitans de tout âge & de tout sexe sont écrasés sous des ruines. Le matelot disait en siflant & en jurant : « Il y aura quelque chose à gagner ici. » —

39. encre 59[d].

*alors si grande que le soleil en était obscurci...* Puis vint une secousse si horrible que les maisons qui avaient résisté tombèrent avec fracas. *Le ciel s'obscurcit de nouveau*, et la terre semblait vouloir rentrer dans le chaos. Les pleurs et les cris des vivants, les gémissements et les plaintes des mourants, les secousses de la terre et l'obscurité augmentaient l'horreur et l'épouvante... [Puis *le feu* apparaît], le vent qui était violent l'excitait et ne promettait aucune espérance... *La mer menaçait de submerger la ville*; les flots entraient avec fureur dans des lieux fort éloignés de la mer... Les vagues *lançaient les vaisseaux contre la terre, les écrasaient* les uns contre les autres, et les retirant ensuite avec violence, semblaient vouloir les engloutir avec les malheureux qu'ils portaient. ..... On conjecture de *trente à quarante mille* morts. » — L'autre texte est la *Relation historique du tremblement de terre survenu à Lisbonne le 1[er] nov. 1755, avec un détail concernant la perte en hommes, églises, couvens, palais, etc... précédé d'un discours politique sur les avantages que le Portugal pourrait retirér de son malheur, dans lequel l'auteur développe les moyens que l'Angleterre avait mis jusque-là en usage pour ruiner cette monarchie.* A la Haye, chez Philanthrope, à la Vérité, 1756 (in-12, 216 pp.; 2[e] éd., Lisbonne et Paris, 1757, 211 pp.), très intéressante brochure de Ange Goudar, d'un style nerveux et vif, et riche en vues économiques sur le commerce, le luxe, l'industrie, et la mainmise de l'Angleterre sur le Portugal. — Avec la relation du *Journal étranger*, celle de Goudar aide Voltaire à fixer ses idées sur le nombre réel des victimes; à Tronchin, le 23 nov., il parle de *cent mille* et encore le 30 nov. (XXXVIII, 513); le *Mercure* (déc. 1755, I, 234) et les *Mém. de Trévoux* donnent 50.000, ainsi que l'*Ann. litt.*, 1755, VII, 214; dans *Candide*, dans le *Siècle de Louis XV*, il s'arrête à *30.000* ou à *« près de 30.000 »*. Ce sont les conclusions mêmes où aboutit Goudar après une assez longue discussion (p. 194-198) : « Plusieurs relations qui vinrent d'abord de Lisbonne firent monter le nombre de morts à *cent mille*. Une terreur panique les avait toutes dictées ..., Enfin par des relations qu'on assure être des plus exactes, faites par des gens qui n'avaient aucun intérêt personnel de grossir ou de diminuer la perte, on soupçonne que le nombre de morts est de *vingt-cinq à trente mille*. »

« Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène ? » disait Pangloss. « Voici le dernier jour du monde », s'écriait Candide. Le matelot court incon | tinent au milieu [39] des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enyvre, & ayant cuvé son vin, achéte les faveurs de la premiére fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruïnes des maisons détruites & au milieu des mourants & des morts. Pangloss le tirait cependant par la manche : « Mon ami, lui disait-il, cela n'est pas bien, vous manquez à la raison universelle, vous prenez mal votre tems. -- Tête & sang, répondit l'autre, je suis matelot & né à Batavia ; j'ai marché quatre fois sur le Crucifix [1]

50. s'enivre 61[a], 69, 71[b], 73[r], 75, 75[31] *contref.*, K — 51. belle de bonne 60[a] — 57. crucifix 64[m], 72, 72[r], 78[r], K.

1. Détail amené par le travail de l'*Essai sur les mœurs*; voyez XIII 171 : « Il fallut d'abord *marcher sur la croix*, renoncer *à toutes les marques du christianisme*, et jurer qu'ils n'étaient pas de la religion des Portugais, pour obtenir d'être reçus dans cette petite île..... Ceux qui sont nés à *Batavia*... se laissent ainsi traiter en esclaves. » — P. 170 et 364, Voltaire indique sa source, qui est Kæmpfer, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'Empire du Japon*, 1729, 2 vol. in-f° et in-8°, 1731, 3 vol. in-12, et encore 1758, 3 vol. in-12. — Voyez t. II (éd. 1729, in-8°), p. 30 : « On fait un autre acte solennel et important selon leur idée, au commencement de la nouvelle année. C'est le Jesumi, c'est à dire, dans le sens littéral, l'action de fouler aux pieds la figure, à cause qu'*ils foulent aux pieds l'image de notre Sauveur attaché à la croix*.....», et p. 72 : « Le magistrat jaloux et soupçonneux, non content de recevoir le serment de nos officiers et de nos domestiques (Japonais au service des Hollandais), le leur fait répéter... dans le temps qu'ils font leur acte solennel d'abjuration, qui est de *fouler aux pieds l'image de notre Sauveur attaché à la croix*..... » — Voltaire utilise inexactement son texte : ceux qui marchent ainsi sur la croix sont des Japonais, et Kæmpfer ne dit point qu'on y oblige les Hollandais ; ils doivent seulement, dit-il, « *s'abstenir des marques extérieures du christianisme* » (II, 63 et 75), — expression d'ailleurs reprise par Voltaire. — Mais peut-être a-t-il complété Kæmpfer par Charlevoix, *Histoire de l'établissement du Christianisme au Japon*, 1715, t. III, p. 459 : « Quand le bâtiment a mouillé l'ancre, on étend sur le tillac une plaque de cuivre où est gravée l'image de N. S. et on oblige *tout l'équipage de marcher dessus*. »

dans quatre voyages au Japon; tu as bien trouvé ton homme avec ta raison universelle! »

Quelques éclats de pierre avaient | blessé Candide; il [40]
était étendu dans la ruë & couvert de débris. Il disait à Pangloss: « Hélas! procure moi un peu de vin & d'huile, je me meurs. — Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit Pangloss; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée; mêmes causes, mêmes effets; il y a certainement une trainée de souphre [1] sous terre depuis Lima jusqu'à Lis-

59. universelle! *ponctuation de* 61$^{m}$-K *sauf* 73$^{25}$; 59$^{1}$ *et tout* β *donnent* universelle. — 67. soufre 61$^{1}$, 69, 71$^{b}$, 71$^{1}$, 72, 72$^{1}$, 72$^{r}$, 73$^{r}$, 73$^{25}$, 75, 75$^{r}$, 75$^{31}$ *contref.*, K.

1. Cf. *Introd. hist.*, p. XXXIII. Il y a ici une allusion aux théories alors en vogue sur l'origine et la nature des tremblements de terre; mais, plus particulièrement, on y retrouve des souvenirs de Buffon, et l'influence d'Élie Bertrand. Pangloss parle tour à tour d'une « *traînée de souphre* » et d'un « *volcan* », réminiscence inexacte d'une page de Buffon, *Théorie de la Terre*, 1749, art. XVI : « Il y a deux espèces de tremblements de terre : les uns causés par l'*explosion des volcans*..... [et] une autre espèce, bien différente pour les effets, et peut-être pour les causes : ce sont les tremblements qui se font sentir à de grandes distances... Supposons qu'à une profondeur considérable, il se trouve des pyrites et d'autres *matières sulfureuses*..... Ces matières venant à s'enflammer produiront une grande quantité d'air, dont le ressort comprimé... ébranlera le terrain supérieur, etc..... » Voltaire mêle ici les deux causes distinguées par Buffon. — Mais c'est surtout chez Élie Bertrand, le pasteur de Berne, qu'il faut chercher l'origine des idées de Voltaire sur la question; dès la nouvelle de la catastrophe de Lisbonne, ils correspondent à son sujet, et Bertrand envoie à Voltaire un *Sermon* que Voltaire prend à charge de faire imprimer chez les Cramer (XXXVIII, 522, 16 déc. 1755) et sans doute à Rouen (*ibid.*, 549, 10 févr. 1756). Ce sermon « qui désarmera la vengeance divine, et après lequel il n'y aura plus jamais de tremblement de terre » est suivi aussitôt d'un *Mémoire sur les tremblements de terre*, Berne, 1756, in-8° (et Vevey, 1756, in-12, — la Haye, 1757, in-8°). Tout en espérant des « conjectures plus satisfaisantes », Voltaire lit avec intérêt cette « dissertation qui le ramène encore au *Tout est bien* », et s'en souvient quand il fait parler Pangloss. Cf. *Mémoire*, p. 4 : « Il y a des *matières sulfureuses*, susceptibles d'inflammation ou d'effervescence. Ces matières sont par *lits*, par *veines*, par *filons*, par *couches* répandues de toutes

bonne. — Rien n'est plus probable, dit Candide; mais, pour Dieu, un peu d'huile & de vin. — Comment probable? repliqua le Philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. » Candide perdit connaissance, & Pangloss lui aporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain, ayant trouvé quelques provisions de [41]
bouche en se glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitans échapés à la mort. Quelques citoyens secourus par eux leur donnèrent un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre : il est vrai que le repas était triste, les convives arrosaient leur pain de leurs larmes ; mais Pangloss les consola[1], en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement : « Car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux.

parts. Il n'est point de lieu où il n'y en ait plus ou moins : *cela était nécessaire..* pour le mécanisme entier de notre globe » ; et p. 64 : « *Les lits de matières sulfureuses* se communiquent les uns aux autres, comme les boyaux des mines .. », etc. — Enfin, la paisible argumentation de Pangloss à Candide mourant (p. 34) : « Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle... », fait penser à la p. 4 du « beau sermon » de Bertrand, que Voltaire faisait imprimer avec tant de diligence : « Un tremblement de terre n'est autre chose que l'effet d'un air renfermé dans des cavernes souterraines, échauffé, et dilaté... De là l'épouvante et la désolation. Ainsi parlent ceux qu'on nomme philosophes, et qui se glorifient de l'être. » — En confiant aux Cramer la harangue de Bertrand, Voltaire mettait quelque malice à « coopérer à cette œuvre pieuse » : c'est ici un dernier écho de cette ironie. — Ajoutons que, pour suivre au XVIII^e siècle l'histoire de ces théories, il faudrait remonter jusqu'à Descartes; et que, si Voltaire a été amené par son commerce épistolaire avec Bertrand à discuter et à préciser ses propres idées, les hypothèses auxquelles il est fait allusion dans *Candide* se rencontrent à chaque instant dans l'énorme littérature soulevée par la question. (Cf. *Introd. hist.*, p. XXXII sqq.).

1. Pangloss est ici le « *philosophe* » imaginé déjà par Voltaire dans la *Préface* du *Poème sur le dés. de Lisb.*, IX, 468 : « Si lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan et tant d'autres villes furent englouties, *des philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines* : « *Tout est bien* ;... *c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires ; votre mal particulier*

Car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs. Car il est impossible que les choses ne soient | pas [42 où elles sont. Car tout est bien [1]. »

Un petit homme noir, Familier de l'Inquisition [2], lequel

82-85. autrement ; car, dit-il, il est nécessaire que si un univers existe, ce soit le meilleur des univers. Or, dans le meilleur des univers, tout est bon, tout est bien, tout est au mieux ; consolez-vous, réjouissez-vous & buvons. Un petit homme noir... 59[1] (*Cf. Introd. crit.*, *p.* LXXXIV).

*n'est rien, vous contribuez au bien général,* » un tel discours eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste » : or, c'est précisément le « discours » de Pangloss. — Cf. d'ailleurs *Poème*, v. 13-20 et 59 sqq. :

> Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
> Direz-vous : « C'est l'effet des éternelles lois
> Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix...
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Les tristes habitants de ces bords désolés
> Dans l'horreur des tourments seraient-ils *consolés*,
> Si quelqu'un leur disait : « Tombez, mourez tranquilles,
> Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles... »

Enfin, en disant : « S'il y a un *volcan* à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs », Pangloss transforme en affirmation une question posée dans le *Poème*, v. 45 sqq. :

> Êtes-vous assuré que la cause éternelle...
> Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats
> Sans former des *volcans* allumés sous nos pas ?

Même idée dans une lettre à Dupont, du 20 juin 1756, XXXIX, 58 : « Le *Tout est bien* de Pope n'est qu'une plaisanterie qu'il n'est pas bon de faire aux malheureux. »

1. Cf. sur ce passage *Introd. crit.*, p. LXXXIV. L'ironie est évidente et vise le style de Leibnitz et de Wolf. Cf. en particulier les répliques de Leibnitz à Clarke, dans le *Recueil de diverses pièces sur la philosophie*, etc. publ. par Desmaizeaux, 1720 et 1740, 2 vol. in-12, plus familières à Voltaire que le texte même de la *Théodicée*, et les démonstrations de Wolf dans le *Cours* de Deschamps.

2. Tout le « thème » de l'Inquisition a déjà été développé dans *Scarmentado*, XXI, 127-128 : «.. .. Ces *indiscretes paroles* furent entendues d'un grave Espagnol et me coûtèrent cher.... Le soir, arrivèrent chez moi deux *familiers de l'Inquisition* ; ils m'embrassèrent *tendrement*... » (Cf. « prit *poliment* la parole »). — L'essentiel des détails pittoresques et descriptifs que Voltaire met en œuvre au sujet de l'Inquisition dans *Scarmentado*, *Candide* ou l'*Essai sur les mœurs*, vient du petit livre de Dellon, souvent réimprimé au début du XVIII[e] s., *Relation de l'Inquisition de*

était à côté de lui, prit poliment la parole, & dit : « Aparemment [1] que Monsieur ne croit pas au péché originel ; *car* si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chûte ni punition [2].

89. car *en romain dans* 59$^{x}$, 71$^{13}$, 72, 72$^{x}$, 72$^{r}$, 71$^{r}$, 75$^{25}$, 75$^{x}$, 75$^{31}$.

*Goa* (1688, 1697, 1701, 1709, 1711, etc. Le titre a légèrement varié. Je renvoie à l'éd. de Lyon, 1701, in-12). — Cf. p 8 : « Nous étions souvent en conversation, et celle que j'eus avec le religieux dont je parle, fut sur les effets du baptême... Cependant *j'avais à peine achevé de parler, que ce bon père se retira sans me rien répondre*, comme s'il eut eu quelque affaire pressante, et alla selon les apparences me dénoncer au commissaire du Saint-Office ». P. 48, il est « dénoncé par certain prêtre *noir*, secrétaire du Saint-Office », et p. 75 : « L'inquisition a d'autres officiers que l'on nomme *Familiares* do Santo-Officio, et qu'on emploie pour arrêter les personnes accusées... » — Ce sont tous les éléments utilisés par Voltaire. — [Je note ici que Dellon a également fourni tout le chapitre XIV des *Voyages de Jacques Massé*, de Tyssot de Patot (1710).]

1. C'est un des mots favoris de l'ironie voltairienne. Cf. XXIII, 494 : « Ce Charondas est *apparemment* quelque chancelier de nos premiers rois qui fit une loi en faveur des orphelins ? » ; XXIV, 53 : « C'est *apparemment* par les prières de S. François-Xavier... » ; XXIV, 54 : « Votre M. veut rire *apparemment*... » ; XXI, 4 : « *Apparemment* que les anges veulent les détruire.. » ; XXI, 109 : « *Apparemment* que ce petit nombre ne suffit pas aux vues du Créateur... », etc. etc.

2. Cf. *Préface* du *Poème sur le dés. de Lisb*, IX, 467 : « On crut donc voir dans cette proposition, *Tout est bien*, le renversement du fondement des idées reçues. Si tout est bien, disait-on, *il est donc faux que la nature humaine soit déchue* Si l'ordre général exige que tout soit comme il est, la nature humaine *n'a donc pas été corrompue* ; elle n'a donc pas eu besoin de Rédempteur... » — Pour voir l'idée s'organiser dans l'esprit de Voltaire, il faut remonter un peu plus haut. Il avait écrit, dans les *Remarques sur Pascal*, art. XVIII, éd. Lanson, t. II, p. 209 : « On peut, dans une satire, montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux, *l'homme est le plus parfait, le plus heureux*, et celui qui vit le plus longtemps. Au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter *de notre bonheur* et de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que, par notre nature, nous devons être mieux que nous sommes. » — Cette affirmation est vivement relevée par Bouillier, dans son *Apologie de la Métaphysique, avec les sentimens de M.** sur la critique des Pensées de Pascal par M. de Voltaire* (éd. d'Amsterdam, 1753, in-12, p. 83) : « Cette réflexion va droit à traiter la Sainte-

— Je demande très humblement pardon à vôtre Excellence, répondit Pangloss encor plus poliment, car la chûte de l'homme & la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des Mondes possibles. — Monsieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le Familier. — Vôtre Excellence m'excusera, dit Pangloss ; la liberté peut subsister avec la nécessité abso | luë [1], car il était nécessaire [43]
que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée..... » Pangloss était au milieu de sa phrase, quand le Familier fit un signe de tête à son estafier qui lui servait à boire du vin de Porto, ou d'Opporto.

101. Oporto 64m-K, *et d'autre part* 71b.

Ecriture de satire qui montre l'homme du mauvais côté. Elle contredit directement ce que cette Ecriture nous enseigne *sur les misères du péché*, sur le funeste changement qu'il a produit en nous, *sur l'heureux état d'où il nous a fait déchoir* : toutes choses à quoi nos libertins ne veulent point entendre... Selon ces Messieurs, *tout va bien*, chez l'homme comme dans le reste de la nature. Ils imaginent je ne sais quel ordre métaphysique qui, faisant disparaître l'ordre moral, *efface jusqu'à l'idée de crime et de punition*, comme il anéantit celle de vertu et de récompense. Leur principe favori, c'est le *Tant mieux* de M. Leibnitz, qu'ils appliquent généralement à tout. » — Or cette critique de Bouillier a certainement frappé Voltaire, puisqu'elle l'amène à faire, en 1754, une légère addition au passage incriminé. Cf. éd. Lanson, II, 209, note critique de la ligne 612. — Par là se précise chez Voltaire l'idée que « le système [du meilleur des mondes possibles] semble répugner au dogme du péché originel » (XVII, 581).

1. Outre les souvenirs leibnitziens de Voltaire (cf. *Recueil*, de 1720, p. 84-85 ; *Mém. de Trév.* mars 1737, p. 467, article du P. Castel ; etc.) et ceux venus de Wolf (cf. *Cours* de Deschamps, III, 272, le paragraphe intitulé en manchette : *La liberté subsiste avec la nécessité*), on voit reparaître ici la lecture récente du *Traité de l'existence de Dieu*, de Clarke, trad. Ricotier, éd. 1756, t. I, p. 264 : « [illegible] *une nécessité fort compatible avec la liberté...* », et p. 368 : « *la nécessité si compatible avec une parfaite liberté* ».

## CHAPITRE SIXIEME [44]

### COMMENT ON FIT UN BEL AUTO-DA-FÈ POUR EMPÊCHER LES TREMBLEMENTS DE TERRE, & COMMENT CANDIDE FUT FESSÉ.

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel Auto-da-fè [1] ; il était décidé

1. Il eut lieu le 20 juin 1756. Cf. XV, 336, *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. XXXI : « 20 juin 1756. — Ce fléau semblait devoir faire rentrer les hommes en eux-mêmes, et leur faire sentir qu'ils ne sont en effet que des victimes de la mort, qui doivent au moins se consoler les uns les autres. Les Portugais crurent obtenir la clémence de Dieu en faisant brûler des Juifs et d'autres hommes dans ce qu'ils appellent un *auto-da-fé*, acte de foi, que les autres nations regardent comme un acte de barbarie. » — Dès la fin de 1742, Voltaire se documente, et demande à d'Argenson, le 11 décembre, une *Histoire de l'Inquisition* (XXXVI, 182). La *Relation* de Dellon, nous l'avons vu, est sa source principale ; peut-être a-t-il lu l'*Histoire de l'Inquisition et son origine* de Marsollier, Cologne, 1693 ; en tout cas l'*Histoire des Inquisitions* de Goujet, qui reprend et remanie Dellon, Marsollier et les *Mémoires pour servir à l'hist. de l'Inquisition* de L.-E. Dupin, est postérieure à *Candide* et à l'*Essai sur les mœurs* (1759). — L'auto-da-fé de *Candide* renouvelle d'ailleurs une description plusieurs fois faite ou amorcée par Voltaire dès avant les premiers projets de l'*Essai* ; cf. VIII, 136, *Henriade*, ch. V : « ...dans Lisbonne, il allume ces feux, | Ces bûchers solennels, où des juifs malheureux, etc... » ; — *Éléments de la philosophie de Newton* (1738), XXII, 420 : « Qu'un Persan passe à Lisbonne, à Madrid où à Goa le jour d'un auto-da-fé, il croira que les chrétiens sacrifient des hommes à Dieu » ; — *Scarmentado*, XXI, 127 ; — *Essai sur les mœurs*, chap. CXL, XII, 351. — Il ne me paraît pas que Voltaire ait été le moins du monde influencé ici par le souvenir d'*Estevanille Gonsalez* de Lesage (chap. XL-XLIV), comme le voudrait M. Castets, Rev. des lang. rom., 1905 ; dès l'époque de la *Henriade*, nous voyons l'association établie entre l'idée de Lisbonne et celle d'auto-da-fé ; les lectures faites pour l'*Essai sur les mœurs* y ajoutent des éléments pittoresques et des précisions réalistes ; nul besoin de faire intervenir Lesage.

par l'Université de Coimbre [1], que le spectacle de quelques personnes brulées à petit feu en grande cérémonie, est un secret infaillible pour em | pêcher la Terre de trembler. [45]

On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère [2], & deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard [3]; on vint lier après le diner le Docteur Pangloss, & son disciple Candide, l'un pour avoir parlé, & l'autre pour l'avoir écouté avec un air d'aprobation [4] : tous deux furent menés séparément dans des appartemens d'une extrême fraicheur,

— Ajoutons que Lisbonne et l'Inquisition font partie, comme Venise ou Constantinople, du scénario d'un très grand nombre de romans, qui tous se rattachent plus ou moins directement à Dellon, ou aux *Mémoires de Gaudence de Lucques*, 1746, 2 vol. in-12. Ainsi le *Cosmopolite* de Fougeret de Monbron, que nous aurons plusieurs fois à citer, « goûte peu d'agrément dans son séjour à Lisbonne, à cause de la crainte continuelle où il était de *tomber sous la griffe de messieurs du Saint-Office* » (p. 152).

1. Cf. Dellon, p. 97 : « Dans tous les pays de la domination portugaise, il y a quatre inquisitions, celles de Lisbonne, de *Coimbre,* de Devora et de Goa .. »

2. Déjà dans *Scarmentado* (1756), XXI, 127 : « des chrétiens qui avaient épousé leur commère ». Noter le procédé qui consiste à « particulariser » de plus en plus le détail : les *chrétiens* deviennent des *biscayens*. — Cf. *Encyclopédie*, t. V (1755), art. *Empêchement*.

3. C'est-à-dire : qui avaient judaïsé, or « c'est contre les Juifs principalement que fut établi le tribunal de l'Inquisition, afin qu'*au moindre acte de leur religion*, on put juridiquement leur arracher les biens et la vie » (*Essai sur les mœurs*, XII, 160). Les règlements de l'Inquisition portaient en effet qu'il faut dénoncer un juif « s'il retire de la chair des animaux dont il se nourrit le suif ou la graisse » (Llorente, *Hist. crit. de l'Inquis.*, 1817, I, 153) — Cf. Dellon, p. 145 : « *Deux hommes*, chrétiens nouveaux, que l'on disait avoir judaïsé... » et p. 85 : « Il lui déclare qu'il est convaincu d'avoir judaïsé, ce qui consiste à observer les cérémonies de la loi mosaïque, comme *de ne point manger de pourceau*, de lièvre, etc. etc... » — Le détail concret est depuis assez longtemps fixé dans l'esprit de Voltaire : cf. XXXVII, 485, à M[me] Denis, 9 sept. 1752 : « J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des dévots, avec des gens de l'Ancien Testament, qui auraient fait scrupule de *manger d'un poulet bardé...* » Repris en 1767, dans le *Dîner du comte de Boulainvilliers*, XXVI, 538.

4. Cf. Marsollier, *Hist. de l'Inquisition,* 1693, p. 175 : « Pour encourir le soupçon d'hérésie, il ne faut qu'avancer quelque proposition qui scandalise ceux qui l'entendent, ou même ne pas déclarer ceux qui en avancent de pareilles. »

dans lesquels on n'était jamais incommodé du Soleil[1] : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un *Sanbenito*, & on orna leurs têtes de mitres de papier[2] : la mitre & le Sanbenito de Candide étaient peints de flammes | renversées & de Diables qui n'avaient ni queües, [46]
ni griffes : mais les Diables de Pangloss portaient griffes & queües, & les flammes étaient droites. Ils marchèrent

23-24. griffes & queue 71r.

---

1. Rapprocher de *Scarmentado*, XXI, 128 : « *un cachot très frais, meublé d'un lit de natte et d'un beau crucifix* ». — Cf. Dellon, p. 67 : « Je fus renfermé *seul*, sans plus voir personne... » ; p. 76 : « Tous les prisonniers sont *séparés, et il arrive rarement qu'on en mette deux ensemble* » ; — p. 63 : « Cette prison... est une espèce de cave, *où les plus subtils rayons du soleil ne pénètrent point*, et où jamais il n'y a de véritable clarté » ; — p. 71 : « On leur donne *une natte* pour étendre sur une estrade où ils couchent » ; — p. 65 : « On voit à l'un des bouts un *grand crucifix* en relief. » — Tout l'alinéa de *Scarmentado*, p. 128, est entièrement pris à Dellon, p. 66.

2. Remarquez que le costume de Pangloss, arrêté *pour avoir parlé*, porte des *flammes droites*, tandis que celui de Candide, qui a seulement *écouté avec un air d'approbation*, est *peint de flammes renversées*. — Cf. Dellon, p. 130-132 : « L'on apporta des paquets d'habits en forme de scapulaires, que l'on appelle *sambenito*... Ceux qui sont *tenus pour convaincus* portent une autre espèce de scapulaire, appelé samarra, où le portrait du patient est représenté au naturel, devant et derrière, posé sur des tisons embrasés, *avec des flammes qui s'élèvent, et des Démons tout à l'entour*... mais ceux qui s'accusent et *ne sont pas relaps*, portent sur leurs samarras *des flammes renversées la pointe en bas*... Ensuite je vis paraître des *bonnets de carton, élevés en pointe à la façon d'un pain de sucre, tout couverts de diables et de flammes de feu*. » — Voltaire a donc confondu *sanbenito* et *samarra*, et précisé la définition de Dellon par le mot *mitre* ; je crois d'ailleurs que beaucoup de ces souvenirs pittoresques ont été fixés dans sa mémoire par les curieuses planches jointes à la *Relation* de Dellon, p. 128 et 131, où l'on voit « un homme condamné au feu, mais qui l'a évité par sa confession » [samarra à flammes renversées], et un « homme qui va être brûlé » [flammes droites et diables]. La forme du bonnet appelle impérieusement le mot de *mitre* ; enfin « *les griffes et les queues* », dont il n'est pas question dans le texte, s'aperçoivent nettement sur la gravure. — Voyez aussi les planches, p. 134, la « *procession* », et p. 140, le « *sermon très pathétique* », avec le prédicateur dans sa chaire. J'incline véritablement à croire que nous avons ici un exemple précieux du fonctionnement de la mémoire visuelle de Voltaire : les détails pittoresques et exacts de l'Auto-da-fé sont précisément ceux que les gravures ont fixés dans son souvenir : il les « revoit » en écrivant.

en procession ainsi vêtus [1], & entendirent un Sermon très patétique [2], suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence pendant qu'on chantait ; le Biscayen & les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brulés, & Pangloss fut pendu quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau [3] avec un fracas épouvantable.

Candide épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : « Si c'est | [47] ici le meilleur des Mondes possibles, que sont donc les autres ? passe encor si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher Pangloss ! le plus grand des Philosophes, faut-il vous avoir vû pendre sans que je sache pourquoi ! ô ! mon cher Anabatiste, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! O ! Mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre ! »

Il s'en retournait se soutenant à peine, prêché, fessé, absous & béni [4], lorsqu'une vieille l'aborda, & lui dit : « Mon fils, prenez courage, suivez moi. »

1. A la suite de la description des *Sanbenitos* et des coiffures, Dellon raconte, p. 134, « *comment nous sortîmes en procession* pour aller à l'acte de foi ». — Voir, encartée à cette page, la planche montrant le déploiement de la procession.

2. Dellon, p. 140 . « La procession étant arrivée dans l'église, on commence un *sermon*, qui roule ordinairement sur l'utilité et la douceur de l'Inquisition... Le *sermon* fini, deux lecteurs montèrent en chaire... » — Voir encore la planche.

3. En réalité, le 21 décembre 1755. Cf. XXXVIII, 539 : « Êtes-vous informé que, le 21 décembre, *il y a eu un nouveau tremblement de terre à Lisbonne*, qui a fait périr soixante et dix-huit personnes ? Quel *optimisme* que tout cela ! » — Voilà donc, dès la première nouvelle, cette secousse du 21 décembre « classée » parmi les arguments contre l'optimisme.

4. « *Prêché* », c'est le « *sermon très pathétique* » ; pour le reste, voyez Dellon, p. 151 : « Je vis entrer une vingtaine de mes compagnons, qui avaient été *condamnés au fouet*, le jour précédent, et qui venaient pour lors de le recevoir de la main du bourreau. Étant ainsi rassemblés, l'Inquisiteur parut, devant qui nous nous mîmes tous à genoux, *pour recevoir sa bénédiction...* », et p. 143 : « Après avoir récité diverses prières, nous fûmes *absous* de l'excommunication... »

## CHAPITRE SEPTIEME [48]

### COMMENT UNE VIEILLE PRIT SOIN DE CANDIDE, & COMMENT IL RETROUVA CE QU'IL AIMAIT.

Candide ne prit point courage, mais il suivit la vieille dans une mazure : elle lui donna un pot de pommade pour se frotter, lui laissa à manger & à boire ; elle lui montra un petit lit assez propre ; il y avait auprès du lit un habit complet. « Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, & que Nôtre Dame d'Atocha, Monseigneur St. Antoine de Padoüe, & Monseigneur St. Jaques de Compostelle prennent soin de | vous. Je reviendrai demain. » Candide [49] toujours étonné de tout ce qu'il avait vû, de tout ce qu'il avait souffert, & encor plus de la charité de la vieille, voulut lui baiser la main : « Ce n'est pas ma main qu'il faut baiser, dit la vieille ; je reviendrai demain. Frottez vous de pommade, mangez & dormez. »

Candide malgré tant de malheurs mangea & dormit. Le lendemain la vieille lui aporte à déjeuner, visite son dos, le frotte elle-même d'une autre pommade : elle lui aporte ensuite à diner ; elle revient sur le soir & aporte à souper. Le surlendemain elle fit encor les mêmes cé | rémonies. [50] « Qui êtes-vous ? lui disait toujours Candide ; qui vous a inspiré tant de bonté ? quelles graces puis-je vous rendre ? »

4. ne perdit point 71[b], 73[r], 75, 75[r], 75[31] *contref.* — 5. masure 69, 71[b], 73[25], 78[r], K ; donnait 59[c], 60[a] — 7. auprés de lui 59[e], 60[a], 71 — 8. mangés, buvés, dormés 60[a] — 13. souffert, encor 60[a].

La bonne femme ne répondait jamais rien : elle revint sur le soir, & n'aporta point à souper : « Venez avec moi, dit-elle, & ne dites mot. » Elle le prend sous le bras, & marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille : ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins & de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre ; elle méne Candide par un escalier dérobé dans un cabinet doré, le laisse sur un canapé de brocard, referme la porte, & s'en va. Candide croyait | rêver, & [51]
regardait toute sa vie comme un songe funeste, & le moment présent comme un songe agréable.

La vieille reparut bientôt ; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillante de pierreries, & couverte d'un voile. « Otez ce voile », dit la vieille à Candide. Le jeune homme aproche, il léve le voile d'une main timide. Quel moment ! quelle surprise [1] ! il crut voir Mademoiselle Cunégonde, il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proferer une parole, il tombe à ses pieds. Cunégonde tombe sur le canapé. La vieille | les accable d'eaux spiritueuses ; [52]
ils reprennent leurs sens, ils se parlent : ce sont d'abord

31. brochard 60a, brocart K.

---

1. C'est l'inévitable « reconnaissance », qui ne manque à aucun roman. — Voltaire reprend ici et renouvelle une page de *Zadig* (XXI, 77) : « Zadig y trouva une autre dame... *Sa taille paraissait majestueuse, mais son visage était couvert d'un voile*... La dame releva son voile *d'une main tremblante*, regarda Zadig, jeta un cri d'attendrissement, de surprise et de joie, et succombant sous tous les mouvements divers qui assaillaient à la fois son âme, *elle tomba évanouie entre ses bras*..... La reine *reprenait vingt fois des discours que ses gémissements interrompaient* ; elle l'interrogeait sur le hasard qui les rassemblait et prévenait soudain ses réponses par d'autres questions. Elle entamait le récit de ses malheurs et voulait savoir ceux de Zadig. Enfin, tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs âmes, Zadig lui conta, etc. ».




P. [45]. — La mitre et le sanbenito de Candide étaient peints de flammes renversées... »



P. [45]. — « ....et entendirent un sermon très pathétique.

des mots entrecoupés, des demandes & des réponses qui se croisent, des soupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit & les laisse en liberté. « Quoi ! c'est vous, lui dit Candide, vous vivez ! Je vous retrouve en Portugal ! On ne vous a donc pas violée ? On ne vous a point fendu le ventre, comme le Philosophe Pangloss me l'avait assuré ? — Si-fait, dit la belle Cunégonde ; mais on ne meurt pas toujours de ces deux accidents. — Mais vôtre père & vôtre mère ont-ils été tués ? — Il n'est que trop vrai, | dit Cunégonde, en [53] pleurant. — Et vôtre frère ? — Mon frère a été tué aussi. — Et pourquoi êtes-vous en Portugal, & comment avez-vous sçû que j'y étais, & par quelle étrange avanture m'avez-vous fait conduire dans cette maison ? — Je vous dirai tout cela, repliqua la Dame ; mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous est arrivé depuis le baiser innocent que vous me donnates, & les coups de pied que vous reçutes. »

Candide lui obéit avec un profond respect ; & quoiqu'il fût interdit, quoique sa voix fût faible & tremblante, quoique l'échine lui fit encor un peu mal, il | lui raconta [54] de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur séparation. Cunégonde levait les yeux au Ciel : elle donna des larmes à la mort du bon Anabatiste, & de Pangloss ; après quoi elle parla en ces termes à Candide, qui ne perdait pas une parole, & qui la dévorait des yeux.

66. avoit 59[d] — 71. yexu 59[m].

## CHAPITRE HUITIEME [55]

### HISTOIRE DE CUNÉGONDE.

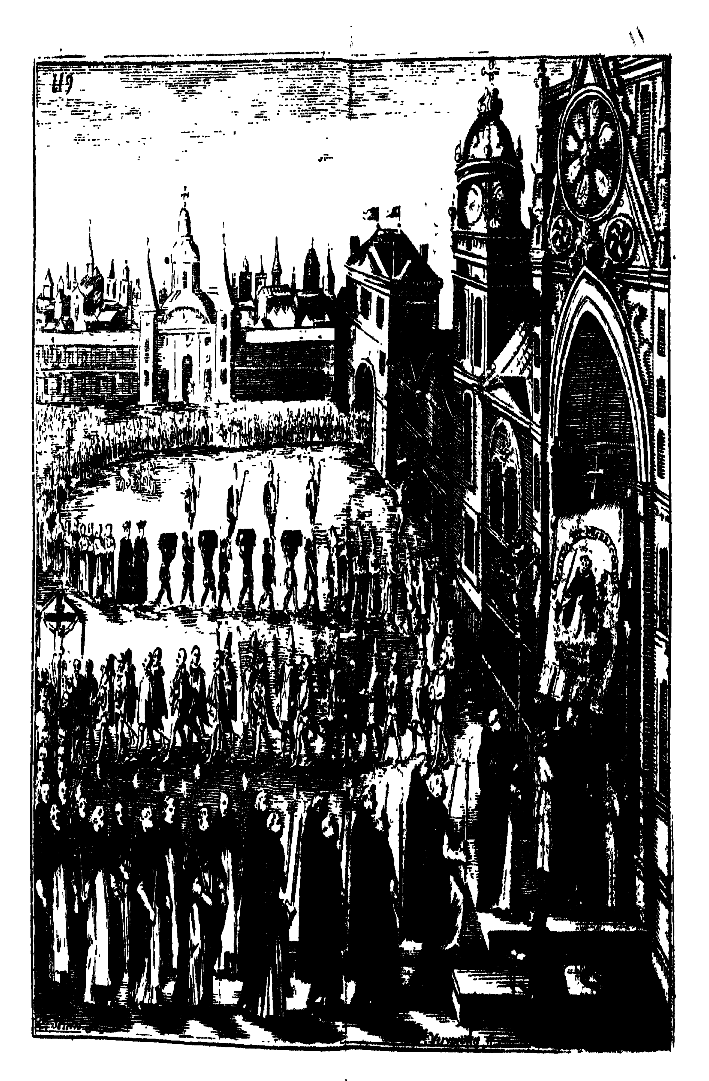
« J'étais dans mon lit & je dormais profondément, quand il plut au Ciel d'envoyer les Bulgares dans nôtre beau Château de Thunder-ten-trunckh ; ils égorgèrent mon père & mon frère, & coupèrent ma mère par morceaux. Un grand Bulgare, haut de six pieds, voyant qu'à ce spectacle j'avais perdu connaissance, se mit à me violer; cela me fit revenir, je repris mes sens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne sachant pas | que tout ce qui [56]
arrivait dans le Château de mon père était une chose d'usage : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encor la marque. — Hélas ! j'espère bien la voir, dit le naif Candide. — Vous la verrez, dit Cunégonde, mais continuons. — Continuez », dit Candide.

Elle reprit ainsi le fil de son histoire : « Un Capitaine Bulgare entra, il me vit toute sanglante, & le soldat ne se dérangeait pas. Le Capitaine se mit en colère du peu de respect que lui témoignait ce brutal, & le tua sur mon corps. Ensuite il me fit panser & m'emmena prisonniére de guerre dans son quartier. Je | blanchissais le peu de [57]

5. Tunder 64$^{18}$ ; trunkh 59$^{j}$ ; tronckh 69, 71$^{r}$, 72, 72$^{r}$, 72$^{a}$, K ; tronck, 78$^{r}$ — 9. je pris 59$^{e}$, 59$^{f}$, 59$^{h}$, 59$^{i}$, 60$^{a}$ — 20. dérangait 73$^{r}$, 75$^{r}$.




P. [46]. — Les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites... »



P. [46]. — « Ils marchèrent en procession ainsi vêtus... »

chemises qu'il avait, je faisais sa cuisine ; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer ; & je ne nierai pas qu'il ne fût très bien fait, & qu'il n'eût la peau blanche & douce ; d'ailleurs peu d'esprit, peu de Philosophie ; on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le Docteur Pangloss. Au bout de trois mois ayant perdu tout son argent, & s'étant dégouté de moi, il me vendit à un Juif nommé Don Issachar [1], qui trafiquait en Hollande & en Portugal, & qui aimait passionnément les femmes. Ce Juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher ; je lui ai mieux résisté qu'au soldat Bulgare. Une personne d'honneur peut | être violée une fois, mais sa [58] vertu s'en affermit. Le Juif pour m'aprivoiser me mena dans cette maison de campagne que vous voyez. J'avais crû, jusques-là, qu'il n'y avait rien sur la Terre de si beau que le Château de Tunder-ten-trunckh. J'ai été détrompée.

« Le grand Inquisiteur [2] m'aperçut un jour à la Messe, il me lorgna beaucoup, & me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires secrettes. Je fus conduite à son

24. iesais K — 31. Don Issacar $61^{m}$-K ; dom Issacar $75^{31}$ *contref.* ; don Issachard $64^{18}$ — 39. Thunder $59^{1}$, $59^{1}$, 63, $64^{18}$, 69, $71^{b}$, $71^{13}$, 72, $72^{a}$, $72^{r}$, $73^{25}$, $75^{31}$, 78, $78^{r}$, K ; Tronckh 72, K ; tronkh $71^{25}$ ; tronck $78^{r}$ — 42. pur des $60^{a}$.

1. La préférence donnée, entre plusieurs, à ce nom hébraïque vient peut-être d'une strophe de Le Franc de Pompignan, *Poésies sacrées*, p. 87, liv. II, cant. III, que Voltaire a remarquée, puisqu'il lui donne place, quelques mois après *Candide*, dans l'*Extrait des nouvelles à la main de la ville de Montauban* (XXIV, 135) :

> *Issacar* a pris les armes,
> Zabulon court aux alarmes.

2. Cf. Dellon, p. 74 : « Il y a deux Inquisiteurs ; le premier que l'on appelle Inquisidor Mor, ou le *Grand Inquisiteur*, est toujours un prêtre séculier... »

Palais[1], je lui appris ma naissance ; il me représenta combien il était au-dessous de mon rang d'appartenir à un Israëlite. On proposa de sa part à Don Issachar de me ceder à Monseigneur. Don Issachar qui est le | banquier de la Cour, & homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'Inquisiteur le menaça d'un Auto-da-fè. Enfin mon Juif intimidé conclut un marché, par lequel la maison & moi leur apartiendraient à tous deux en commun, que le Juif aurait pour lui les lundis, mercredis & le jour du Sabbat, & que l'Inquisiteur aurait les autres jours de la semaine. Il y a six mois que cette convention subsiste. Ce n'a pas été sans querelles, car souvent il a été indécis si la nuit du samedi au Dimanche appartenait à l'ancienne Loi, ou à la nouvelle. Pour moi j'ai résisté jusqu'à présent à toutes les deux, & je crois que c'est pour cette raison que j'ai toujours été aimée.

« Enfin pour détourner le fleau des tremblements de terre, & pour intimider Don Issachar, il plut à Monseigneur l'Inquisiteur de célébrer un Auto-da-fè. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très bien placée ; on servit aux Dames des rafraichissements[2] entre la Messe & l'exécution. Je fus à la vérité saisie d'horreur en voyant bruler ces deux Juifs & cet honnête Biscayen qui avait épousé sa commère : mais quelle fut ma surprise, mon effroi, mon trouble, quand je vis dans un Sanbénito, & sous

45. Isralite 59[k] — 51. auroit 59[d] — 54. querelles ! 61[m] — 56-57. à tous les deux 63, 73[25], 75[11] *contref.*, 78 — 65. avoit 71[b].

1. Cf. Dellon, p. 195 : « Assez près est la superbe et terrible maison de l'Inquisition, *où loge, dans un appartement magnifique l'Inquisiteur Général de Portugal...* »

2. Cf. d'Argens, *Lettres Juives*, IV, 115, et Dellon, p. 143 : « Il n'y eut personne qui ne mangeât ce jour-là dans l'Eglise. »

une mître, une figure qui ressemblait à celle de Pangloss !
Je me frottai les yeux, je regardai attentivement, je le vis
pendre ; je tombai en faiblesse ; à peine re | prenais-je [61]
mes sens que je vous vis dépouillé tout nud ; ce fut là
le comble de l'horreur, de la consternation, de la dou-
leur, du desespoir. Je vous dirai, avec vérité, que vôtre
peau est encor plus blanche, & d'un incarnat plus par-
fait que celle de mon Capitaine des Bulgares. Cette vuë
redoubla tous les sentimens qui m'accablaient, qui me
dévoraient. Je m'écriai, je voulus dire : Arrêtez, barbares,
mais la voix me manqua, & mes cris auraient été inutiles.
Quand vous eutes été bien fessé : « Comment se peut-il
faire, disais-je, que l'aimable Candide & le sage Pangloss
se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups
de fouèt, & l'autre | pour être pendu par l'ordre de Mon- [62]
seigneur l'Inquisiteur dont je suis la bien-aimée ? Pan-
gloss m'a donc bien cruellement trompée quand il me
disait que tout va le mieux du monde. »

« Agitée, éperduë, tantôt hors de moi-même, & tantôt prête de [1] mourir de faiblesse, j'avais la tête remplie du massacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'insolence de mon vilain soldat Bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma servitude, de mon métier de cuisinière, de mon Capitaine Bulgare, de mon vilain Don Issachar, de mon abominable Inquisiteur, de la pendaison du Docteur Pangloss, de ce grand *misereré* en

87. près de K.

---

1. C'est le texte de toutes les éditions jusqu'à celle de Kehl. Cf. XXXIX, 47 : « Le fort Mahon est *prest* de se rendre », et une note de Beuchot, XIV, 418 : « En 1764, Voltaire dit dans son édition de Corneille : « *Près de* veut un substantif. » Devant un verbe, il écrivait toujours *prêt de*. C'était l'usage de son temps. »

faux-bourdon | pendant lequel on vous fessait, & surtout [63] du baiser que je vous avais donné derrière un paravent, le jour que je vous avais vû pour la dernière fois. Je louai Dieu qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir soin de vous, & de vous amener ici dès qu'elle le pourrait. Elle a très bien exécuté ma commission ; j'ai gouté le plaisir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante, j'ai grand appetit, commençons par souper. »

Les voilà qui se mettent tous deux à table, & après le souper ils se replacent sur ce beau ca | napé dont on a [64] déja parlé ; ils y étaient quand le Signor Don Issachar, l'un des Maîtres de la maison, arriva [1]. C'était le jour du Sabbat. Il venait jouir de ses droits, & expliquer son tendre amour.

106. Segnor 78r.

1. Reprend *Memnon* (XXI, 97) : « La dame le fit asseoir avec elle, poliment, *sur un large sofa*... Comme ils en étaient là, *arrive l'oncle*, ainsi qu'on peut bien le penser : *il était armé* de la tête aux pieds, etc... »

## CHAPITRE NEUVIEME [65]

### Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand Inquisiteur & d'un Juif.

Cet Issachar était le plus colérique Hébreu qu'on eût vû dans Israël depuis la captivité en Babilone. « Quoi ! dit-il, chienne de Galiléenne, ce n'est pas assez de Mr. l'Inquisiteur ? il faut que ce coquin partage aussi avec moi ? » En disant cela, il tire un long poignard dont il était toujours pourvû, & ne croyant pas que son adverse partie eût des armes, il se jette sur Candide : mais nôtre bon Westphalien avait reçu une belle | épée de la vieille [66] avec l'habit complet. Il tire son épée, quoiqu'il eût les mœurs fort douces, & < vous > étend l'Israëlite roide mort sur le carreau aux pieds de < la belle > Cunégonde.

« Sainte Vierge ! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir ? un homme tué chez moi ! si la Justice vient, nous sommes perdus. — Si Pangloss n'avait pas été pendu, dit Candide, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, car c'était un grand Philosophe. A son défaut consultons la vieille. » Elle était fort prudente, & commençait à dire son avis, quand une autre petite porte s'ouvrit. Il était une heure après minuit, c'était le commencement du Dimanche. Ce jour apartenait à Monseigneur | l'Inquisiteur. Il [67]

3. & du Juif $59^{e}$, $61^{1}$, $78^{r}$ — 5. Babylone $61^{a}$, $71^{r}$, 72, $72^{r}$, $75^{31}$, $78^{r}$, K — 6. que Mr. $60^{a}$ — 13-14. *Texte de* $59^{a}$ : & étend l'Israëlite roide mort sur le carreau aux pieds de Cunégonde [*reproduit par* 63 *et par tout* β]. *La correction de* $61^{m}$ *se retrouve dans tout* α *sauf* 63.

entre & voit le fessé Candide l'épée à la main, un mort étendu par terre, Cunégonde effarée, & la vieille donnant des conseils.

Voici dans ce moment ce qui se passa dans l'ame de Candide, & comment il raisonna : « Si ce saint homme appelle du secours, il me fera infailliblement bruler ; il pourra en faire autant de Cunégonde ; il m'a fait fouetter impitoyablement ; il est mon rival ; je suis en train de tuer, il n'y a pas à balancer. » Ce raisonnement fut net & rapide, & sans donner le tems à l'Inquisiteur de revenir de sa surprise, il le perce d'outre en outre, & le jette à côté du Juif. « En voici bien d'une autre, dit Cunégon | de ; il n'y [68] a plus de remission ; nous sommes excommuniés, nôtre derniére heure est venuë. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer en deux minutes un Juif & un Prélat ? — Ma belle Demoiselle, répondit Candide, quand on est amoureux, jaloux & fouetté par l'Inquisition, on ne se connait plus. »

La vieille prit alors la parole & dit : « Il y a trois chevaux Andaloux dans l'écurie avec leurs selles & leurs brides, que le brave Candide les prépare : Madame a des moyadors & des diamans ; montons vîte à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, & allons à Cadiz, il fait le plus beau tems du monde, & c'est | un grand [69] plaisir de voyager pendant la fraicheur de la nuit. »

Aussi-tôt Candide selle les trois chevaux. Cunégonde, la vieille & lui font trente milles d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la Ste. Hermandad arrive dans la

25. effrayée K — 34. perse 75[31] *contref.* — 35. bien d'un autre 60[a], 61[a], 71[b], 75 — 45. mayadors 73[r], 75[r], 75[31] *contref.* — 46. Cadix 59[e], 60[a], 61[a], 69, 71[b], 71[r], 75 — 51. hermandade K.

maison ; on enterre Monseigneur dans une belle Eglise, & on jette Issachar à la voirie.

Candide, Cunégonde & la vieille étaient déja dans la petite ville d'Avacéna au milieu des montagnes de la Sierra Morena ; & ils parlaient ainsi dans un cabaret.

53. voierie $61^{A}$, K — 56. cabaret : $78^{r}$.

---

## CHAPITRE DIXIEME [70]

### DANS QUELLE DÉTRESSE CANDIDE, CUNÉGONDE & LA VIEILLE ARRIVENT* A CADIZ, & DE LEUR EMBARQUEMENT.

« Qui a donc pû me voler mes pistoles & mes diamants? disait en pleurant Cunégonde; de quoi vivrons-nous? comment ferons-nous? où trouver des Inquisiteurs & des Juifs qui m'en donnent d'autres? — Hélas, dit la vieille, je soupçonne fort un reverend Père Cordelier qui coucha hier dans la même auberge que nous à Badajos; Dieu me garde de faire un jugement téméraire, mais | il entra [71] deux fois dans nôtre chambre, & il partit longtems avant nous. — Hélas, dit Candide, le bon Pangloss m'avait souvent prouvé que les biens de la terre sont communs à tous les hommes [1], que chacun y a un droit égal. Ce Cordelier devait bien suivant ces principes nous laisser de quoi achever nôtre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, ma belle Cunégonde? — Pas un maravédis, dit-

4. & LEUR $61^{a}$ — 10 Badagos $71^{b}$, 75; Badajoz $61^{a}$ — 18. maravidi $78^{r}$.

---

1. Sur ces idées communistes, cf. A. Lichtenberger, *le Socialisme au XVIIIe siècle*; *Candide*, d'ailleurs, est postérieur de trois ans environ au *Discours sur l'Inégalité*. — Mais rapprochez aussi, et une fois de plus, Clarke, *Traité de l'existence de Dieu*, trad. Ricotier, II, 163 : « Tout le système de Hobbes roule sur ce principe, que *tous les hommes étant égaux par nature, ont tous un même droit de s'approprier ce qu'ils trouvent à leur bienséance*,.. et peuvent *s'emparer du bien d'autrui* par force, etc... » Clarke cite Hobbes, *De Cive*, I, 10 : « Natura dedit unicuique jus in omnia, etc. »

elle. — Quel parti prendre ? dit Candide. — Vendons un des chevaux, dit la vieille, je monterai en croupe derrière Mademoiselle, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, & nous arriverons à Cadiz. »

Il y avait dans la même hotellerie un Prieur de Benedictins, | il acheta le cheval bon marché. Candide, Cuné- [72]
gonde & la vieille passèrent par Lucéna, par Chillas, par Lebrixa [1], & arrivèrent enfin à Cadiz. On y équipait une flotte [2], & on y assemblait des troupes pour mettre à la raison les Révérends Pères Jésuites [3] du Paraguai

1. Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour voir à quel point l'itinéraire de la petite troupe est fantaisiste. Il est exact seulement qu'ils avaient à traverser la Sierra-Morena. *Chillas* ou *Chellas* est une localité aux portes de Lisbonne dont Voltaire a trouvé la mention dans les récits de la catastrophe du 1er novembre ; il connaît les autres par le *Journal encyclopédique* du 1er et du 15 mars 1758, *Observations sur les tremblements de terre nouvellement publiées en Espagne*, 1er mars, p. 101, *Lucena*, p. 106, *Lebrixa* ; 15 mars, p. 89, *Lebrixa* et *Lucena*.

2. Voltaire a bien des raisons pour parler ici de Cadix. Une partie de sa fortune y était engagée : des frères Pâris il avait reçu 600,000 fr., qu'il plaça dans le commerce de Cadix, et qui lui rapportèrent d'abord un intérêt très élevé. Cf. XXXVIII, 189, 12 mars 1754 : « Ce qui est à Cadix est un objet assez considérable et pourrait seul suffire à mes héritiers. » — Voyez Nicolardot, *Ménage et finances de Voltaire*, I, 71. — Or, à la fin de 1755 et au début de 1756, alors que tant d'autres raisons l'orientent déjà vers la critique de l'optimisme, il reçoit de bien fâcheuses nouvelles de Cadix. Cf. XXXVIII, 487, oct. 1755 : il est « horriblement mécontent de Cadix », et XXXIX, 17, 1er avril 1756 : « On me mande que nos affaires de Cadix sont désespérées. » — Le plus piquant de l'aventure est que Candide et les deux femmes s'embarquent sur un vaisseau qui appartient presque à Voltaire : cf. 8 janvier 1756, à d'Argental (XXXVIII, 532) : « Vous saurez que la cour d'Espagne *envoie quatre vaisseaux de guerre à Buénos-Ayres* contre le révérend père Nicolas. Parmi les vaisseaux de transport, il y en a un qui s'appelle le *Pascal* ; peut-être y êtes-vous *intéressé comme moi...* » ; — et 12 avril, à Mme de Lutzelbourg (XXXIX, 24) : « Moi qui vous parle, *je fournis ma part d'un de ces quatre vaisseaux. J'étais je ne sais comment engagé dans un navire considérable qui partait pour Buénos-Ayres*. Nous l'avons fourni au gouvernement pour transporter des troupes, et pour achever le plaisant de l'aventure, ce vaisseau s'appelle le *Pascal* : il va combattre la *morale relâchée.* » — Il le répète au duc de Richelieu (*ibid*. 28), le 16 avril.

3. Sur la « rébellion » et la guerre de 1756, cf. *Essai sur les mœurs*, chap. CLIV, XII, 428 : « Lorsque l'Espagne a cédé au Portugal la ville du

qu'on accusait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les Rois d'Espagne & de Portugal, auprès de la ville du St. Sacrement. Candide ayant servi chez les Bulgares fit l'exercice Bulgarien devant le Général de la petite armée avec tant de grace, de célérité, d'adresse, de fierté, d'agilité, qu'on lui donna une compagnie d'Infanterie à commander. Le voilà Capitaine ; il s'embarque | avec Mademoiselle Cunégonde, la vieille, deux valets, & [73] les deux chevaux Andaloux qui avaient apartenu à Mr. le grand Inquisiteur de Portugal.

Pendant toute la traversée, ils raisonnèrent beaucoup sur la Philosophie du pauvre Pangloss. « Nous allons dans un autre Univers, disait Candide ; c'est dans celui-là sans doute que tout est bien [1]. Car il faut avouër qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en Physique & en Morale. — Je vous aime de tout mon cœur, disait Cunégonde, mais j'ai encor l'ame toute effarouchée de ce que j'ai vû, de ce que j'ai éprouvé. — Tout ira bien, repliquait Candide ; la Mer de ce nouveau Monde | vaut déja mieux que les Mers de nôtre Europe, elle est [74] plus calme, les vents plus constants. C'est certainement le nouveau Monde qui est le meilleur des Univers possibles. — Dieu le veuille, disait Cunégonde ; mais j'ai été

31. ville de 60' — 44 Moral 71b, 75.

---

Saint-Sacrement, et ses vastes dépendances, les Jésuites ont osé s'opposer à cet accord ; les peuples qu'ils gouvernent n'ont point voulu se soumettre à la domination portugaise, et ils ont résisté également à leurs anciens et à leurs nouveaux maîtres. » [Ce chapitre ne paraît qu'en 1761, mais Voltaire l'écrit en janvier 1758 : cf. XXXIX, 353.] — Voyez aussi XXIV, 91, et le chap. XXXVIII du *Précis du Siècle de Louis XV*. Cf. p. 79, n. 1.

1. Cf. *Oronoko*, I, 104 (Voltaire s'en souvient en 1755 dans l'*Orphelin de la Chine*, V, 292) « Voyons si nous trouverons plus d'honneur et de probité dans le nouveau Monde où nous allons ! »

si horriblement malheureuse dans le mien, que mon cœur est presque fermé à l'espérance. — Vous vous plaignez, leur dit la vieille; hélas! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. » Cunégonde se mit presque à rire, & trouva cette bonne femme fort plaisante, de prétendre être plus malheureuse qu'elle. « Hélas! lui dit-elle, ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux Bulgares, que vous n'ayez reçu deux | coups de [75] couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos Châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères & deux pères, & que vous n'ayez vû deux de vos Amans fouettés dans un Auto-da-fè, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi; ajoutez que je suis née Baronne avec soixante & douze quartiers, & que j'ai été cuisiniére. — Mademoiselle, répondit la vieille, vous ne savez pas quelle est ma naissance, & si je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, & vous suspendriez vôtre jugement. » Ce discours fit naître une extrême curiosité dans l'esprit de Cunégonde & de Candide. La vieille leur parla en ces termes.

71. termes : 78'.

---

## CHAPITRE ONZIEME [76]

### Histoire de la Vieille [1].

« Je n'ai pas eu toujours les yeux éraillés & bordés d'écarlate ; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton, & je n'ai pas toujours été servante. Je suis la fille du Pape Urbain dix & de la Princesse de Palestrine [2]. On m'éleva jusqu'à quatorze ans dans un Palais auquel tous

1. Tout le début au moins de ce chapitre rappelle singulièrement la dernière partie des *Mémoires du comte de Bonneval* (éd. 1738, II, 303 sqq.) que Voltaire connaissait fort bien, et dont l'auteur était parmi ses débiteurs (cf. XXXIV, 441, 449). — Voyez en particulier II, 388 sqq., un chapitre plein d'histoires de corsaires, où une mère et une fille sont prises par un corsaire turc : « *Le combat ne fut pas long*... Ils partagèrent le butin. Nous en fîmes une partie. *Je fus séparée de ma mère* et de mon frère... *Ma mère n'a pas encore quarante ans ; c'est une des belles personnes qui se voient*, et des mieux faites. *Pour moi, je n'ai pas encore dix-neuf ans. J'échus en partage au capitaine* du navire... » Comparez *Candide*, p. 62 : « *Ma mère était encor très belle... Pour moi, j'étais ravissante...* Cette fleur me fut ravie *par le capitaine* corsaire... » — P. 397, commence l' « *Histoire de l'Anglaise* », dont le début est à rapprocher de celui de l' « *Histoire de la Vieille* » : « Je serais bonne demoiselle, si les lois permettaient qu'on fût quelque chose *quand on n'est pas né de légitime mariage*. Ma mère, etc... »

2. « Voyez l'extrême discrétion de l'auteur ! Il n'y eut jusqu'à présent aucun pape nommé Urbain X ; il craint de donner une bâtarde à un pape connu. Quelle circonspection ! quelle délicatesse de conscience ! » (*Note de Voltaire.*) — Cette note est posthume, elle n'était même pas dans les éditions de Kehl. Je la tiens de feu Decroix. Le dernier pape du nom d'Urbain est Urbain VIII, mort en 1644. » [Note de Beuchot, XXI, 157.] — En fait, il est possible d'expliquer comment une association d'idées a pu se former chez Voltaire entre le nom d'*Urbain* et la *princesse de Palestrine* : elle date des recherches pour les *Annales de l'Empire* [cf. XIII, 110, 206] : « *Urbain* Barberini a de sa femme légitime Thérèse Buoncompagnon, *princesse de Palestrine*, une fille unique, et d'une maîtresse *un fils naturel*, Maffei Barberini, qui devait succéder à tous les biens de la maison Barberini en vertu d'un bref d'*Urbain VIII*, etc... » (*Journal de Verdun*, juin 1723, p. 448.)

les Châteaux de vos Barons Allemands n'auraient pas servi d'écurie ; & une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Westphalie : je croissais en beauté, en graces, en talents, au mi | lieu des plaisirs, [77] des respects & des espérances. J'inspirais déja de l'amour. Ma gorge se formait, & quelle gorge ! blanche, ferme, taillée comme celle de la Vénus de Médicis[1] ; & quels yeux ! quelles paupiéres ! quels sourcils noirs ! quelles flammes brillaient dans mes deux prunelles, & effaçaient la scintillation des étoiles, comme me disaient les Poëtes du quartier. Les femmes qui m'habillaient & qui me deshabillaient tombaient en extase en me regardant par devant & par derrière, & tous les hommes auraient voulu être à leur place.

« Je fus fiancée à un Prince Souverain de Massa Carara[2]. Quel Prince ! aussi beau que moi, pai | tri[3] de douceur [78] & d'agréments, brillant d'esprit & brulant d'amour. Je l'aimais comme on aime pour la premiére fois, avec idolatrie, avec emportement. Les noces furent préparées. C'était une pompe, une magnificence inouïe ; c'étaient des fêtes, des Carouzels, des Opéra Buffa continuels, &

11. en graces, talents $60^{a}$ — 17. comme disaient $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.* — 18. de quartier $71^{b}$, 75 — 23. pétri $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$, K — 25. l'aimai $60^{a}$ — 28. carousels $71^{r}$, 72, $72^{r}$, $72^{a}$, $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.* ; carrousels $61^{a}$, $71^{13}$, $73^{25}$, $75^{31}$, K.

1. La *Vénus de Médicis* est, pour Voltaire, le symbole de la beauté féminine. Cf. XXXVII, 152, 155 sqq.

2. Duché italien, au sud de la Toscane. Mentionné fréquemment dans les négociations diplomatiques de la première moitié du siècle. Cf. la table du *Journal de Verdun*.

3. A deux reprises, La Morlière, *Angola* (1746), I, 17 et II, 59, met le mot *pêtri* en italiques, comme tous ceux qu'il va chercher, pour les railler, dans le « langage des petits-maîtres et des petites-maîtresses ». I, 17 : « Elle était *pêtrie de grâces*, petite-maîtresse par état et par choix », et II, 59 : « Elle est adorable, *pêtrie de grâces...* »

toute l'Italie fit pour moi des Sonnets dont il n'y eut pas un seul de passable. Je touchais au moment de mon bonheur, quand une vieille Marquise qui avait été maîtresse de mon Prince l'invita à prendre du chocolat chez elle. Il mourut en moins de deux heures avec des convulsions épouvantables. Mais ce n'est qu'une bagatelle. Ma mè | re au désespoir, & bien moins affligée que [79] moi, voulut s'arracher pour quelque tems à un séjour si funeste. Elle avait une très belle terre auprès de Gaïette. Nous nous embarquames sur une galère du pays, dorée comme l'Autel de St. Pierre de Rome. Voilà qu'un Corsaire de Salé fond sur nous & nous aborde [1]. Nos soldats

1. Dans le récit de la capture de la Vieille et de sa mère, de leur cruel séjour au Maroc et des guerres civiles qui suivirent la mort de Muley-Ismael, on trouve des souvenirs, assez confus et utilisés avec fantaisie, de lectures faites par Voltaire pour le chap. CLXII de l'*Essai sur les mœurs*, XII, 456 sqq. — Outre les *Mémoires* de Bonneval, déjà cités, cf. dans le *Voyage pour la rédemption des captifs d'Alger et de Tunis*, fait en 1720 par les PP. Comelin, de la Motte et Bernard, Paris, 1720, in-12, p. 19-35, le récit de la captivité de la comtesse du Bourck et de sa fille. « Elles s'embarquent à Cette pour Barcelone... Elles emportent sur leur galère de l'argenterie, de l'or, trois calices d'or, etc. [cf. « une galère dorée comme l'autel »]... Un corsaire d'Alger paraît... Tout l'équipage s'était mis ventre à bas ou s'était caché... [cf. « nos soldats se mirent tous à genoux en jetant leurs armes »]... Les Maures la dépouillèrent, lui coupèrent ses habits jusqu'à la chemise et la maltraitèrent... [cf. « on les dépouilla nus comme des singes... » ]... (En débarquant), les Maures accompagnés d'un Turc vinrent pour les enlever, mais d'autres les contraignirent de les abandonner... [cf. p. 62 : « des noirs d'une faction ennemie... se présentèrent pour lui enlever son butin » ] » — *L'Histoire des États barbaresques qui exercent la piraterie, contenant l'origine, les révolutions et l'état présent des royaumes d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Maroc, avec leurs forces, leurs revenus, leur politique et leur commerce*, par Laugier de Tassy, trad. par P. Boyer de Prébandier (Paris, 1757, 2 vol. in-12), est une source certaine de l'*Essai sur les mœurs* : on en trouve la trace aussi dans *Candide*, non pas sous forme d'emprunts directs ou de souvenirs précis, mais comme « document » utilisé par l'imagination de Voltaire. L'essentiel du contenu des pp. 60-63 s'y trouve. la faction ennemie qui s'empare du butin (II, 16) ; — la fureur des pirates pour les femmes (II, 28) ; — le dey d'Alger qui achète les plus belles femmes (II, 28) ; — « l'amour des femmes, passion dominante des Mores et des Turcs, passion violente pour laquelle ils n'épargnent rien » (II, 164) ; — les guerres civiles entre arabes, nègres et basanés après la mort de Muley-Ismael (II, 220-243) ; — « les nègres

se deffendirent comme des soldats du Pape, ils se mirent tous à genoux en jettant leurs armes, & en demandant au Corsaire une absolution *in articulo mortis.*

Aussi-tôt on les dépouilla nuds comme des singes, & ma mère aussi, nos filles d'honneur aussi, & moi aussi. C'est une chose admirable que la diligence avec la | quelle [80] ces Messieurs déshabillent le monde. Mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire que des canules. Cette cérémonie me paraissait bien étrange ; voilà comme on juge de tout quand on n'est pas sorti de son pays. J'appris bientôt que c'était pour voir si nous n'avions pas caché là quelques diamants. C'est un usage établi de tems immémorial parmi les Nations policées qui courent sur mer. J'ai sçû que Messieurs les Religieux Chevaliers de Malte [1] n'y manquent jamais quand ils prennent des

41. défendirent 64m-K — 49. femmes ne nous 7531 *contref.* ; femmes ne laissons 73r, 75r — 56. que ces messieurs K ; que messieurs les religieux chevaliers n'y manquent 7325 — 57. Malthe 7113, 72, 721, 781, 7531 ; 69, 73r.

qui ont fait la plus grande figure dans le pays depuis la mort de Muley-Ismael » (II, 250) ; etc. — Enfin, dans l'*Essai sur les mœurs* (XI, 465 et XIII, 140) ; on trouve des souvenirs de l'*Histoire de Mouley-Mahamet, fils de Mouley-Ismael, roi de Maroc* (Genève, 1749, in-12), où Voltaire a vu une énergique peinture du « carnage continuel dans toute l'étendue de l'Empire ». Cf. le compte rendu de l'*Ann. litt.* : « On parle plus ici de couper des bras, des jambes, d'étrangler, d'empaler et de brûler les gens que de former des intrigues passionnées ou de pousser des soupirs langoureux. »

1. Le tour de la phrase semble indiquer une allusion à une lecture ou à un fait précis. Je n'ai pu en trouver nulle trace, soit dans les histoires de Malte, soit dans les traités de droit des gens ; j'ai interrogé M. L. Héritte, l'éditeur très informé des *Documents pour servir à l'histoire de l'ordre de Malte* (Paris, 1912), il ne connait pas de source précise à l'allusion de Voltaire. « L'infidèle, ajoute-t-il, n'y allait pas de main morte... et c'est sans doute par représailles et pour ne pas jouer un rôle de dupes, que les capitaines et corsaires de Saint-Jean-de-Jérusalem suivaient l'exemple des Turcs. » Cf. Olivier, l'*Infortuné Napolitain*, 1708, p. 8 : « Le zéle dont ces Religieux sont animés pour la foi de l'Évangile ne leur permet pas de garder aucune mesure d'humanité. »

Turcs & des Turques. C'est une Loi du | droit des gens [81] à laquelle on n'a jamais dérogé.

« Je ne vous dirai point combien il est dur pour une jeune Princesse d'être menée esclave à Maroc avec sa mère. Vous concevez assez tout ce que nous eumes à souffrir dans le vaisseau Corsaire. Ma mère était encor très belle; nos filles d'honneur, nos simples femmes de chambre avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique. Pour moi, j'étais ravissante, j'étais la beauté, la grace même, & j'étais pucelle. Je ne le fus pas longtems : cette fleur qui avait été reservée pour le beau Prince de Massa Carara, me fut ravie par le Capitaine Corsaire. C'était un Négre abomina | ble, qui [82] croyait encor me faire beaucoup d'honneur. Certes il fallait que Madame la Princesse de Palestrine, & moi, fussions bien fortes pour résister à tout ce que nous éprouvames jusqu'à nôtre arrivée à Maroc. Mais passons; ce sont des choses si communes qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

« Maroc nageait dans le sang quand nous arrivames. Cinquante fils de l'Empereur Muley-Ismaël avaient chacun leur parti : ce qui produisait en effet cinquante guerres civiles, de noirs contre noirs, de noirs contre bazanés, de bazanés contre bazanés, de mulâtres contre mulâtres. C'était un carnage continuel dans | toute l'étendue de [83] l'Empire.

« A peine fumes-nous débarquées, que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon Corsaire, se présentèrent pour lui enlever son butin. Nous étions, après les diamants & l'or, ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin

80. des noirs 60[a], 64[18] — 87. ce qu'il y avait 73[r], 75[r], 75[31] *contref.*

d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples Septentrionaux n'ont pas le sang assez ardent. Ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle est commune en Afrique. Il semble que vos Européans ayent du lait dans les veines; c'est du vitriol, c'est du feu qui coule dans celles des habitans du Mont Atlas & des pays voisins. On combattit avec la fureur des | lions, des tigres & des serpens de la contrée, [84] pour savoir à qui nous aurait. Un Maure saisit ma mère par le bras droit, le Lieutenant de mon Capitaine la retint par le bras gauche ; un soldat Maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles se trouvèrent presque toutes en un moment tirées ainsi à quatre soldats. Mon Capitaine me tenait cachée derrière lui. Il avait le cimeterre au poing, & tuait tout ce qui s'oposait à sa rage. Enfin, je vis toutes nos Italiennes & ma mère déchirées, coupées, massacrées par les monstres qui se les disputaient. Les captifs mes compagnons, ceux qui les avaient pris, soldats, ma | telots, [85] noirs, blancs, mulâtres, & enfin mon capitaine, tout fut tué, & je demeurai mourante sur un tas de morts. Des scènes pareilles se passaient, comme on sçait, dans l'étenduë de plus de trois cent lieues, sans qu'on manquat aux cinq priéres par jour ordonnées par Mahomet [1].

92. Européens 69, 71[1], 71[b], 73[r], 75[r] — 96. savoir qui K — 99-100. Toutes nos filles se trouvérent presque toutes 59[x] — 110. cens 59[c], 60[a], 71[b], 75 ; cents 61[a], 72, 72[1], 72[2], 75[31].

1. Nous verrons qu'aux derniers chapitres de *Candide*, Voltaire se souvient d'un des ouvrages utilisés pour l'*Essai sur les mœurs*, les *Mœurs et usages des Turcs, leur religion, leur gouvernement* (1746, 2 vol. in-4°), de Guer, l'auteur des *Réflexions sur Mérope*. — Cf. I, 227 : « L'Alcoran

« Je me débarrassai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres sanglants entassés, & je me trainai sous un grand oranger au bord d'un ruisseau voisin ; j'y tombai d'effroi, de lassitude, d'horreur, de desespoir & de faim. Bientôt après mes sens accablés se livrèrent à un sommeil qui tenait plus de l'évanouïssement que du repos. J'étais dans | cet état de faiblesse & d'insensibilité, [86] entre la mort & la vie, quand je me sentis pressée de quelque chose qui s'agitait sur mon corps. J'ouvris les yeux, je vis un homme blanc & de bonne mine qui soupirait, & qui disait entre ses dents : « *O che sciagura d'essere senza coglioni !* »

112. debaraissai $64^{18}$ — 121. et je vis $59^{e}$, $60^{t}$, 71 — 123. senza c....... $61^{m}$-$75^{31}$ ; senza cogl.... ! K.

---

*ordonne* à tous les Musulmans de vaquer à la prière au temps prescrit. Ces prières se doivent faire *cinq fois en vingt-quatre heures*; non seulement il n'est *pas permis d'omettre les prières*, mais on ne doit *pas même en changer l'ordre* prescrit. »

## CHAPITRE DOUZIEME [87]

### SUITE DES MALHEURS DE LA VIEILLE.

« Etonnée & ravie d'entendre la langue de ma patrie, & non moins surprise des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait. Je l'instruisis en peu de mots des horreurs que j'avais essuïées, & je retombai en faiblesse. Il m'emporta dans une maison voisine, me fit mettre au lit, me fit donner à manger, me servit, me consola, me flatta, me dit qu'il n'avait rien vû de si beau que moi, & que jamais il n'avait tant | regretté ce que personne ne pouvait [88]
lui rendre. « Je suis né à Naples, me dit-il, on y chaponne deux ou trois mille enfans tous les ans [1], les uns en meurent, les autres acquiérent une voix plus belle que celle des femmes, les autres vont gouverner des Etats [2]. On me fit cette opération avec un très grand succès, & j'ai été Musicien de la Chapelle de Madame la Princesse

1. Cf. p. 186, n. 3.

2. Allusion à Carlo Broschi, connu sous le nom de Farinelli (1705-1782), qui, après une très brillante carrière de chanteur, s'installa en Espagne (1736-1761), auprès de Philippe V d'abord, puis de Ferdinand VI, dont il devint le favori et qui le nomma grand d'Espagne, chevalier de Calatrava. Il fut tout-puissant à la cour, et son influence très grande sur la politique intérieure et extérieure. — « On se garde bien d'excommunier le signor Farinelli, chevalier de Calatrava, et acteur de l'Opéra, qui a des diamants gros comme mon pouce », dit Voltaire, *Conversation de M. l'Intendant des Menus* (1761), XXIV, 248.

de Palestrine. — De ma mère ! m'écriai-je. — De vôtre mère ! s'écria-t-il en pleurant. Quoi ! vous seriez cette jeune Princesse que j'ai élevée jusqu'à l'âge de six ans, & qui promettait déja d'être aussi belle que vous êtes ? — C'est moi-même ; ma mère est à quatre cent pas d'ici coupée en quartiers sous un tas de morts. »

« Je lui contai tout ce qui m'était arrivé ; il me conta [8
aussi ses avantures, & m'aprit comment il avait été envoyé chez le Roi de Maroc par une Puissance Chrêtienne, pour conclure avec ce Monarque un traité [1], par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons & des vaisseaux pour l'aider à exterminer le commerce des autres Chrêtiens. « Ma mission est faite, me dit cet honnête Eunuque ; je vai m'embarquer à Ceuta, & je vous ramènerai en Italie. *Ma che sciagura d'essere senza coglioni !* »

« Je le remerciai avec des larmes d'attendrissement, & au lieu de me mener en Italie, il me conduisit à Alger, & me vendit au Dey de cette province. A peine fus-je |
venduë, que cette Peste qui a fait le tour de l'Afrique, de [9
l'Asie & de l'Europe, se déclara dans Alger avec fureur. Vous avez vû des tremblements de terre ; mais, Made-

24. sous un tas de morts..... $71^{13}$-K. *Cf. Introd. crit., p.* XCII — 31. est faite, dit cet 72, $72^{r}$, $73^{r}$.$73^{25}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.*, $78^{r}$ — 33. senza c....... ! $61^{m}$-$75^{31}$ ; senza cogl.... ! K.

1. Le détail vient du *Siècle de Louis XIV*, chap. XVIII (XIV, 354) : « *Le roi de Portugal*, le prince de Darmstadt, etc. implorèrent même le secours du roi de Maroc. Non seulement *ils firent des traités* avec ce barbare, pour avoir des chevaux et du blé, mais ils demandèrent des troupes. L'empereur du Maroc, Muley-Ismael, le tyran le plus guerrier et le plus politique qui fut alors chez les nations mahométanes, ne voulut engager ses troupes qu'*à des conditions dangereuses pour la chrétienté*, et honteuses pour le roi de Portugal. » — Le travail de déformation, de l'histoire au roman, est amusant.

moiselle, avez-vous jamais eu la peste ? — Jamais, répondit la Baronne.

« Si vous l'aviez euë, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle est bien au dessus d'un tremblement de terre. Elle est fort commune en Afrique [1]; j'en fus attaquée. Figurez vous quelle situation pour la fille d'un Pape âgée de quinze ans, qui en trois mois de tems avait éprouvé la pauvreté, l'esclavage, avait été violée presque tous les jours, avait vû couper sa mère en quatre, avait essuïé la faim | & la guerre, & mourait pestiférée dans [91] Alger. Je n'en mourus pourtant pas. Mais mon Eunuque & le Dey, & presque tout le Serrail d'Alger périrent.

« Quand les premiers ravages de cette épouvantable peste furent passés, on vendit les esclaves du Dey. Un Marchand m'acheta & me mena à Tunis. Il me vendit à un autre Marchand, qui me revendit à Tripoli ; de Tripoli je fus revenduë à Aléxandrie, d'Aléxandrie revenduë à Smirne, de Smirne à Constantinople. J'apartins enfin à un Aga des Janissaires, qui fut bientôt commandé pour aller défendre Asof contre les Russes qui l'assiégeaient [2].

51. sérail 78$^{r}$, K — 57. Smyrne 71$^{13}$, 72, 72$^{r}$, 73$^{25}$, 73$^{r}$, 75$^{r}$, 75$^{31}$, 78$^{r}$ K — 59. Asoph 71$^{13}$, 72, 72$^{a}$, 72$^{r}$, 73$^{25}$, 73$^{r}$, 75$^{31}$, 75$^{r}$ ; Azoph 61$^{a}$, K.

1. Cf. *Essai sur les mœurs*, XI, 322 : « La peste proprement dite est une maladie particulière aux peuples de l'Afrique. »

2. Ces pages sur le siège d'Azof et le séjour de la Vieille en Russie sont amenées par le travail que poursuit Voltaire, à ce moment, pour achever l'*Histoire de Russie sous Pierre le Grand*. — Le récit de la prise d'Azof et de la révolte des Strelitz est au chap. VIII ; or, deux des lettres les plus importantes à J. Schouvalof sont datées de Schwetzingen, les 17 juillet et 1$^{er}$ août 1758 (XXXIX, 470 et 475), c'est-à-dire sont presque, sinon précisément contemporaines de la rédaction de *Candide* ; dans l'intervalle des deux lettres, il a reçu les « mémoires » envoyés de Russie, et se met aussitôt à revoir « la première esquisse » des huit premiers chapitres, entre autres celui-là même dont quelques détails vont passer dans *Candide* : exact témoignage du parallélisme, chez Voltaire, de la création imaginative et du travail historique. — Il s'agit ici naturellement du siège de 1695-1696 (cf. XVI, 450 sqq.).

« L'Aga qui était un très galant | homme mena avec lui tout son Serrail, & nous logea dans un petit Fort sur les Palus Méotides [1], gardé par deux Eunuques noirs & vingt soldats. On tua prodigieusement de Russes, mais ils nous le rendirent bien. Asof fut mis à feu & à sang, & on ne pardonna ni au sexe, ni à l'âge; il ne resta que nôtre petit Fort; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt Janissaires avaient juré de ne se jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux Eunuques, de peur de violer leur serment. Au bout de quelques jours ils résolurent de manger les femmes. [92]

« Nous avions un Iman très pieux | & très compatissant, qui leur fit un beau sermon, par lequel il leur persuada de ne nous pas tuer tout-à-fait : « Coupez, dit-il, seulement une fesse à chacune de ces Dames, vous ferez très bonne chére [2]; s'il faut y revenir, vous en aurez encor [93]

64. Asoph *comme l.* 59

1. Cf. *Histoire de Russie*, XVI, 450 . « On prit d'assaut deux tours que les Turcs avaient bâties sur les deux bords du fleuve. »

2. Le texte assez imprévu qui a donné ici le branle à l'imagination de Voltaire est un fragment de saint Jérôme ; il l'a trouvé, parmi ses lectures pour l'*Essai sur les mœurs*, dans S. Pelloutier, *Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains* (Paris, 1741, 2 vol. in-12), et l'utilise intégralement, plus tard, dans les *Questions sur l'Encyclopédie* (1772), XVII, 270, art *Anthropophages* · il cite, dit-il, « les propres paroles de saint Jérôme dans l'une de ses lettres : Vidi Scotos... *pastorum nates* et fæminarum papillas solere abscindere, et has solas ciborum delicias arbitrari — J'ai vu des Écossais qui aimaient mieux *couper les fesses* des jeunes garçons et les tétons des jeunes filles ! *C'étaient pour eux les mets les plus friands*. » Voltaire renvoie à Pelloutier, qu'il cite de nouveau dans *Un chrétien contre six Juifs* (1776), XXIX, 531, en lui empruntant textuellement la référence à S. Jérôme, *Adv. Jovin.* l. II, 53, Francof. 1684. Voici le texte de Pelloutier : « Les voyageurs qui nous ont donné des relations de l'Amérique sont dignes de foi dans ce qu'ils rapportent des peuples anthropophages : ils ont vu les barbares égorger,

autant dans quelques jours ; le Ciel vous saura gré d'une action si charitable, & vous serez secourus. »

« Il avait beaucoup d'éloquence ; il les persuada. On nous fit cette horrible opération. L'Iman nous appliqua le même baume qu'on met aux enfans qu'on vient de circoncire. Nous étions toutes à la mort.

« A peine les Janissaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Russes arri | vent sur des bat- [94]
teaux plats [1] ; il ne réchapa pas un Janissaire. Les Russes ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a partout des Chirurgiens Français ; un d'eux qui était fort adroit prit soin de nous, il nous guérit ; & je me souviendrai toute ma vie, que quand mes playes furent bien fermées, il me fit des propositions. Au reste, il nous dit à toutes de nous consoler ; il nous assura que dans plusieurs siéges pareille chose était arrivée, & que c'était la loi de la guerre.

« Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à Moscou [2]. J'échus en partage à un Boïard, qui me

85. pas un janissaire ne réchappa K — 95. Moscow $61^{a}$ ; Boyard $61^{m}$-K, *et, d'autre part, tout* β.

---

rôtir, manger leurs prisonniers. Ils en produisent une infinité d'exemples. Ici au contraire, je ne trouve personne qui ait vu... S. Jérôme nous apprend à la vérité qu'ayant eu occasion, dans sa jeunesse, de faire un voyage dans les Gaules, il y avait vu des Écossais qui mangeaient de la chair humaine. Ils préfèrent *couper les fesses* des bergers et les mammelles des femmes. *Ce sont là pour eux les plus délicieux de tous les mets.* » (En note, texte latin et référence.)

1. Cf. XVI, 450 : « ...des barques longues, semblables aux saiques turques », et 452 : « Le succès le plus flatteur pour le czar fut celui de sa petite flotte. »

2. Léouzon-le-Duc relève cette note de Voltaire parmi les papiers préparatoires de l'*Histoire de Russie* : « A l'égard de l'orthographe on demande la permission de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit... d'écrire *Moscou*, Alexiovis » (*Arch. Miss. Scient.*, $1^{re}$ $s^{ie}$, I, 1850, p. 45).

fit sa jardiniére, & qui me donnait vingt coups de fouët par jour. Mais ce Seigneur | ayant été roué au bout de [95] deux ans [1] avec une trentaine de Boyards, pour quelque tracasserie de Cour, je profitai de cette avanture ; je m'en-fuis ; je traversai toute la Russie ; je fus longtems servante de cabaret à Riga, puis à Rostock, à Vismar, à Leipsick, à Cassel, à Utrecht, à Leyde, à la Haye, à Rotterdam ; j'ai vieilli dans la misère & dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un Pape : je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encor la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos panchans les plus funestes [2]. Car

101. Rostok 64$^{m}$-K, *sauf* 73$^{25}$ — 102-103. Roterdam 60$^{1}$, 75$^{31}$, K — 107. penchans 64$^{m}$-K *et, dans* β, 60$^{1}$, 64$^{18}$, 69.

---

1. La prise d'Azof est de juillet 1696 ; la révolte et le châtiment des strelitz d'août-septembre 1698. Voir le récit de la répression, XVI, 463-464 : « Leurs chefs furent condamnés à mort. . Quelques-uns furent *roués*... »

2. Cf. Montaigne, II, XXXVII : « Tant les hommes sont acoquinez à leur estre misérable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver ». (Cité par Bayle, *Nouv. lettres crit. sur l'hist. du Calv.*, lettre XXII (II, 330). — Bayle, *Rép. aux quest. d'un Provincial*, chap. LXXV, *Œuvres*, III, 653, a : « M. King affirme... que le désir de conserver sa vie ne peut s'éteindre dans ceux-là mêmes qui paraissent le plus accablés de ces maux dont on se plaint tant. — L'homme aime la vie passionnément, et il craint la mort comme la chose la plus effroyable. Les chrétiens mêmes... sont pour l'ordinaire aussi faibles que les autres hommes sur le chapitre de la mort ; ils la voudraient faire reculer, si cela était possible, lors même que la caducité de l'âge et une compilation de misères les attachent à un lit d'infirmité... *Ceux qui désirent sincèrement la mort au milieu d'un long chagrin ne sont pas aussi rares qu'on le dirait bien.* [Cf. « un nombre prodigieux de personnes qui avaient leur existence en exécration. »] *Ceux qui se donnent volontairement la mort pour mettre fin à leur triste état sont beaucoup plus rares.* » [Cf. « mais je n'en ai vu que douze... »]. — Shaftesbury, dans la *Philosophie morale réduite à ses principes*, [trad. de Diderot] éd. 1751, p. 169 : « Si quelque affection privée pouvait balancer les penchans généraux, ce serait l'amour de la vie. Qui croirait cependant qu'il n'y en a aucune dont l'excès produise de si grands désordres et soit plus fatal à la félicité ? » (Édit. Robertson, I, 319.) — Et puis, « je crains bien d'aimer trop la vie », disait Voltaire à Thieriot (XXXIV, 35).

y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut | toujours jetter par terre ? [96] d'avoir son être en horreur, & de tenir à son être ? enfin de caresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur ?

« J'ai vû dans les pays que le sort m'a fait parcourir, & dans les cabarets où j'ai servi, un nombre prodigieux de personnes qui avaient leur existence en exécration ; mais je n'en ai vû que < douze > qui ayent mis volontairement fin à leur misère, trois Négres, quatre Anglais [1], < quatre Genevois [2] > & un professeur Allemand nommé

113. dans le pays 71[b], 75 — 116-118. *Correction de* 61[m] ; 59[a] *donnait* : vû que huit qui ayent mis volontairement fin à leur misère, trois Négres, quatre Anglais, & un Professeur *etc. Tout* β *conserve ce texte.*

1. Voyez le *Projet d'une lettre sur les Anglais*, éd. Lanson, II, 262, et tous les textes cités p. 201-273, notes 18-24. — On y trouvera le commentaire le plus complet du passage de *Candide*. J'ajouterai que dans un fragment sur le suicide, écrit en 1739, fondu plus tard dans le *Dict. Phil.* (XVIII, 92), Voltaire rapporte et étudie le suicide de *quatre Anglais*, Ph. Mordaunt, Rich. Smith, Bridget Smith, Milord Scarborough.

2. Ces *quatre Genevois* sont ajoutés au texte en 1761. Pourquoi cette addition ? Je n'ai pu y trouver aucune allusion à un fait précis. J'ai pensé qu'il y avait là une malice contre Jean-Jacques Rousseau ; Voltaire lit en effet la *Nouvelle Héloïse* entre l'édition de 1759 et celle de 1761, et, dès l'abord, son attention s'arrête précisément à la lettre sur le suicide (part.III, lettre 21), cf. XLI, 174, 26 janv. 1761 : « Et le roman de Jean-Jacques ? A mon gré, il est sot, bourgeois, impudent, ennuyeux. *Mais il y a un morceau admirable sur le suicide qui donne appétit de mourir.* » (De même XLI, 230, 6 mars). Cette lecture aurait suggéré à Voltaire, relisant *Candide* pour la réédition de 1761, l'idée d'ajouter les Genevois à la liste brève de ceux qui finissent de bon cœur leurs misères. — Ce n'est point l'avis de M. Eugène Ritter qui a bien voulu me donner à cet égard de très précieuses indications : « Vous trouverez, m'écrit-il, dans l'*Almanach de Genève*, 1909, p. 55-59, une étude (datée de 1813) sur les causes de la *fréquence des suicides à Genève*. Ils y étaient déjà fréquents du temps de Voltaire ; ils le sont encore aujourd'hui ; je pourrais vous en citer une liste bien longue.... Il est parlé dans *Candide* de *quatre* Genevois ; ce chiffre de quatre me semble pris au hasard, et je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'y arrêter, pas plus qu'à celui des trois

Robek [1]. J'ai fini par être servante chez le Juif Don Issachar ; il me mit auprès de vous, ma belle Demoiselle ; je me suis attachée à vôtre destinée, & j'ai été plus occupée de vos avantures | que des miennes. Je ne vous aurais [97] même jamais parlé de mes malheurs, si vous ne m'aviez pas un peu piquée, & s'il n'était d'usage dans un vaisseau de conter des histoires pour se désennüïer. Enfin, Mademoiselle, j'ai de l'expérience, je connais le monde ; donnez vous un plaisir, engagez chaque passager à vous conter son histoire ; & s'il s'en trouve un seul qui n'ait souvent maudit sa vie, qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes, jettez moi dans la mer la tête la premiére. »

119. Robec 71 — 129. dit souvent 71[b], 75 ; 78[r] *supprime* souvent.

---

nègres. De 1759 à 1761, Voltaire a sans doute entendu parler, plus d'une fois peut-être, de la fréquence des suicides à Genève ; l'idée lui est venue d'ajouter deux mots à son texte ; cela me paraît tout simple ; je ne pense pas qu'il y ait lieu de voir là une malice contre J.-J. Rousseau. » — M. Ritter ajoute que ce mémoire du baron Capelle, utilisé dans l'article cité de l'*Almanach de Genève*, avait déjà été analysé dans Galiffe, *D'un siècle à l'autre, correspondances inédites*, 2e vol., Genève, 1878, p. 336-350 ; le nombre des suicides y est évalué au chiffre de 15 à 20 par année. — Cf. Voltaire à Mariotte, 26 février 1767 : « Cet homme [J.-J. Rousseau] me paraît complètement fou. Il y en a plusieurs à Genève. *On y est plus mélancolique encore qu'en Angleterre, et je crois, proportion gardée, qu'il y a plus de suicides à Genève qu'à Londres.* »

1. Né à Calmar en 1672 ; soutient déjà en Suède des thèses sur le ridicule d'aimer la vie ; se noie volontairement en 1739. — Voltaire le connaît par l'article du *Dictionnaire* de Moreri, mais surtout par l'article que la *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe* (t. XVII, 2e part., p. 438-465) consacre à sa personne et à son *Exercitatio de morte voluntaria*, 1736, in-4°. — Peu après *Candide*, Rousseau cite Robeck dans la *Nouvelle Héloïse*, part. III, lettre 21.

## CHAPITRE TREIZIEME [98]

### Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde & de la Vieille.

La belle Cunégonde ayant entendu l'histoire de la Vieille, lui fit toutes les politesses qu'on devait à une personne de son rang & de son mérite. Elle accepta la proposition ; elle engagea tous les passagers l'un après l'autre à lui conter leurs avantures ; Candide & elle avouèrent que la Vieille avait raison. « C'est bien dommage, disait Candide, que le sage Pangloss ait été pendu contre la coutume dans un *Auto-da-fè*, il nous di | rait [99] des choses admirables sur le mal physique & sur le mal moral qui couvrent la Terre & la Mer, & je me sentirais assez de force pour oser lui faire respectueusement quelques objections. »

A mesure que chacun racontait son histoire, le vaisseau avançait. On aborda dans Buenos-Aires. Cunégonde, le Capitaine Candide & la Vieille allèrent chez le Gouverneur Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza [1]. Ce Seigneur avait une

16. histoirre $59^1$ — 18. Le Capitaine, Candide $71^b$, 75 — 19. Ferdinand $71^b$, 75.

1. Nom somptueux dont les éléments se sont fixés dans la mémoire de Voltaire au hasard des lectures. — Un Alonso Sarmiento de *Figueroa* a été gouverneur de Buenos-Ayres en 1659 ; le nom se trouve à plusieurs reprises dans Garcilasso de la Vega, *Histoire des Incas*, qui sera

fierté convenable[1] à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portait le nez si haut, élevant si impitoyablement la voix, prenant un ton si | imposant, affectant une démarche si [100]
altiére, que tous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. Cunégonde lui parut ce qu'il avait jamais vû de plus beau. La premiére chose qu'il fit, fut de demander si elle n'était point la femme du Capitaine. L'air dont il fit cette question allarma Candide : il n'osa pas dire qu'elle était sa femme[2], parce

29. D'un Capitaine 59[d].

la source directe de tout le chapitre sur l'Eldorado, I, 37, II, 186, 439 ; fréquemment aussi dans Herrera, *Histoire des conquêtes des Castillans*, que Voltaire lit au même moment, notamment III[me] décade, pp. 56, 116, 386, 411, 661, 414, 416, 427.— Dom A. de Ulloa, *Voyage historique de l'Amérique méridionale* (1752, 2 vol. in-4°), que Voltaire connaît (XVIII, 148 ; XXVII, 183), cite un « corrégiment de Saint-Michel d'*Ibaraa* » (I, 257). — La Condamine, *Voyage de la rivière des Amazones*, 1745, in-8°, mentionne p. 14, un dom Parao y *Figueroa*, et p. 149, un Joseph de *Souza* y Menezes. — Un don Jose *Mascarenhas* était parmi les complices de l'attentat contre le roi de Portugal (3 sept. 1758) et fut exécuté le 13 janvier 1759.

1. Cf. *Voyage de François Coréal*, 1722, I, 142 (voyez chap. XVII-XVIII, d'autres emprunts directs) : « Les nobles espagnols employés dans les colonies sont *glorieux* jusqu'à l'ennui. Quelque gueux qu'ils soient, à les entendre parler, ils sont *tous nobles*... Ils tâchent de relever leur misère par *une moustache qu'ils retroussent fièrement* en vous regardant sous le nez, une cocarde usée, et une vieille épée d'une longueur excessive. »

2. C'est toute l'histoire d'Abraham et de Sara. L'article *Abraham* des *Questions sur l'Encyclopédie* ne paraît qu'en 1772, mais il est écrit en septembre 1752 (cf. XXXVII, 461, et Bengesco, I, 412). Voyez XVII, 32 sqq. : « Il est également bien difficile d'expliquer comment Sara, femme d'Abraham, était aussi sa sœur... Abraham dit positivement à Abimélech : « Elle est véritablement ma sœur... et j'en ai fait ma femme... » Plusieurs pères de l'Église excusent moins Abraham d'avoir dit en Égypte à Sara : « Aussitôt que les Egyptiens vous auront vue, ils me tueront et vous prendront : dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que mon âme vive par votre grâce. » (Gen. XII, 12). — Tout cet article vient de Bayle et de dom Calmet. Voyez dans Bayle tout l'article *Sara*, et en particulier rem. A : « Il ne peut y avoir deux sentiments

qu'en effet elle ne l'était point ; il n'osait pas dire que c'était sa sœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus ; & quoique ce mensonge officieux < eût été autrefois très à la mode chez les anciens & qu'il pût être utile aux modernes, > son ame était trop pure pour trahir la vérité. « Mademoiselle Cunégonde, dit-il, doit me faire l'honneur de m'épouser, | & nous supplions Vôtre Excellence de [101] daigner faire nôtre noce. »

Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza, relevant sa moustache, sourit amérement, & ordonna au Capitaine Candide d'aller faire la revuë de sa Compagnie. Candide obéit ; le Gouverneur demeura avec Mademoiselle Cunégonde. Il lui déclara sa passion, lui protesta que le lendemain il l'épouserait à la face de l'Eglise, ou autrement, ainsi qu'il plairait à ses charmes. Cunégonde lui demanda un quart d'heure pour se recueillir, pour consulter la vieille & pour se déterminer.

La vieille dit à Cunégonde : « Mademoiselle, vous avez soixan | te & douze quartiers, & pas une obole ; il ne [102]

33-35. *Correction de* $61^{m}$, *qui persiste dans tout* α *jusqu'à* K ; $59^{a}$ *donnait* : quoique ce mensonge officieux pût lui être utile, *texte conservé dans tout* β — 39. Figueroa $60^{a}$ — 50. douze quartiers, pas une $60^{a}$.

---

là-dessus. *Je dis leurs mensonges.* Car Abraham avait dit de sa femme, *c'est ma sœur...* » ; — rem. B : « Les casuistes relâchés et protecteurs des équivoques se prévalent extrêmement de cette conduite du Patriarche » ; et toute la rem. D. — Enfin, la *Bible* de Dom Calmet, I, 353-354 : « Abraham ne conseille pas à Sara de *faire un mensonge* et de feindre qu'elle est sa sœur... *Il a simplement tu et dissimulé la vérité.* Exposé tout ensemble à perdre la vie et à voir ravir l'honneur et la liberté de son épouse, et ne pouvant éviter ces deux extrémités, dont il était menacé en même temps, *il prend les voies que la prudence lui ouvre*, et, ne voulant pas s'exposer à la fois à ces deux maux, il choisit le moindre pour éviter le plus grand. »

tient qu'à vous d'être la femme du plus grand Seigneur de l'Amérique < Méridionale, > qui a une très-belle moustache ; est-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve ? Vous avez été violée par les Bulgares ; un Juif & un Inquisiteur ont eu vos bonnes graces. Les malheurs donnent des droits. J'avouë que si j'étais à vôtre place, je ne ferais aucun scrupule d'épouser Monsieur le Gouverneur, & de faire la fortune de Monsieur le Capitaine Candide. » Tandis que la Vieille parlait avec toute la prudence que l'âge & l'expérience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaisseau ; il portait un Alcade | & des Al- [103] guazils, & voici ce qui était arrivé.

La Vieille avait très bien deviné, que ce fut un Cordelier à la grande manche qui vola l'argent & les bijoux de Cunégonde dans la ville de Badajos, lorsqu'elle fuyait en hâte avec Candide. Ce Moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un Jouaillier. Le Marchand les reconnut pour celles du grand Inquisiteur. Le Cordelier avant d'être pendu avoüa qu'il les avait volées. Il indiqua les personnes & la route qu'elles prenaient. La fuite de Cunégonde & de Candide < était déja connue >. On les suivit à Cadiz. On envoya sans perdre tems un vaisseau à leur poursuite. Le vais | seau était déja dans le port de [104] Buenos-Aires. Le bruit se répandit qu'un Alcade allait débarquer, & qu'on poursuivait les meurtriers de Monseigneur le grand Inquisiteur. La prudente Vieille vit

52. *Correction de* $61^{m}$, *qui persiste dans tout* α *jusqu'à* K ; $59^{a}$ *donnait le texte absurde* Occidentale, *qui persiste dans tout* β — 58. je ne me ferais $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.* — 61-62. algouazils $75^{31}$ *contref.* — 63. que ce ce fut $59^{a}$ — 65. Badajos *est une correction de* $61^{m}$ ; $59^{a}$ *et tout* β *donnent* Badajox — 71. *Correction de* $61^{m}$ ; $59^{a}$ *écrivait incorrectement* étaient déjà connues, *suivi par* 63 *et tout* β — 72. sans perdre de temps $61^{a}$, 63, 69, $71^{b}$, 75, K — 75. débarquer, qu'on $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.*

dans l'instant tout ce qui était à faire. « Vous ne pouvez fuir, dit-elle à Cunégonde, & vous n'avez rien à craindre ; ce n'est pas vous qui avez tué Monseigneur ; & d'ailleurs, le Gouverneur qui vous aime ne souffrira pas qu'on vous maltraite ; demeurez. » Elle court sur le champ à Candide : « Fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brulé. » Il n'y avait pas un moment à perdre : mais comment se séparer de Cunégonde, & où se réfugier ?

---

# CHAPITRE QUATORZIEME [105]

## Comment Candide & Cacambo furent reçus chez les Jésuites du Paraguai.

Candide avait amené de Cadiz un valet tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Espagne & dans les Colonies. C'était un quart d'Espagnol [1], né d'un Métis dans le Tucuman ; il avait été enfant de chœur, sacristain, matelot, moine, facteur, soldat, laquais [2]. Il s'appellait Cacambo, & aimait fort son Maître, parce que son Maître était un fort bon homme. Il sella au plus vîte les deux chevaux Andaloux. « Allons, mon | Maître, suivons le [106] conseil de la Vieille, partons & courons sans regarder derrière nous. » Candide versa des larmes : « O ma chère Cunégonde ! faut-il vous abandonner dans le tems que Monsieur le Gouverneur va faire nos nôces ! Cunégonde amenée de si loin, que deviendrez-vous ? — Elle devien-

7. sacristin $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.* — 9. aimait son maître $75^{31}$ *contref.* — 11. Andalous $61^{m}$-K.

---

1. Cf. Garcilasso de la Vega, *Histoire des Incas*, II, 461 : « On appelle *les fils d'un Métis* et d'une Indienne Tresalvos, pour faire connaître qu'ils tiennent les trois-quarts de l'Indien *et le quart de l'Espagnol*. » — Il est sans cesse question du Tucuman dans Garcilasso.

2. Ces avatars de Cacambo rappellent ceux du marquis de Mont*** dans l'*Histoire des Grecs* d'Ange Goudar (1757, in-12, deux éd. en 1758. Cf. d'autres rapprochements au chap. XXII) : « C'était un homme extraordinaire que ce marquis ; il avait été abbé, *moine*, *soldat*, chevalier, *marchand*, aubergiste, caffetier, *laquais* à Londres et marquis à Paris. »

dra ce qu'elle pourra, dit Cacambo ; les femmes ne sont jamais embarrassées d'elles ; Dieu y pourvoit, courons.. — Où me mênes-tu ? où allons-nous ? que ferons-nous sans Cunégonde ? disait Candide. — Par St. Jaques de Compostelle, dit Cacambo, vous alliez faire la guerre aux Jésuites ; allons la faire pour eux ; je sçai assez les chemins, je vous ménerai dans | leur Royaume, ils seront charmés d'avoir [107]
un Capitaine qui fasse l'éxercice à la Bulgare, vous ferez une fortune prodigieuse ; quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'est un trés-grand plaisir de voir & de faire des choses nouvelles. — Tu as donc été déja dans le Paraguai [1] ? dit Candide.

28. déjà été 78[r].

1. Pourquoi les Jésuites et le Paraguay dans *Candide* ? — D'abord ils y sont amenés par les recherches en vue de l'*Essai sur les mœurs* : le chapitre CLIV, *Du Paraguai, de la domination des Jésuites dans cette partie de l'Amérique, etc.*, paraît en 1761, mais Voltaire l'écrit en janvier 1758 (cf. XXXIX, 353, 3 janvier 1758 : « J'ajoute à l'*Histoire générale* les chapitres de la religion mahométane, des possessions françaises et anglaises en Amérique, des *anthropophages, des Jésuites du Paraguai...* »). — En second lieu, ces recherches elles-mêmes coïncident avec l'apparition de plusieurs ouvrages que Voltaire utilise et mentionne, en particulier Charlevoix, *Histoire du Paraguay* (1756, 3 vol. in-4°; 1757, 6 vol. in-12), et Muratori, *Relation des missions du Paraguay* (1754, in-12). — Il faut y ajouter les nombreuses publications provoquées par la rébellion qui s'achève à peine en 1758, et surtout la *Relation abrégée concernant la République que les religieux, nommés Jésuites, des provinces de Portugal et d'Espagne, ont établie dans les pays et domaines d'outre-mer de ces deux monarchies, et de la guerre qu'ils y ont excitée et soutenue contre les armées espagnoles et portugaises*, par S. J. de Carvalho, marquis de Pombal, traduite en français au début de 1758 par P. O. Pinault : comme le titre est rédigé dans les deux langues, Voltaire, en la citant (XII, 429), met de la coquetterie à la nommer *Relacion Abreviada.....* Cette relation qui « fait beaucoup de bruit ici », dit Grimm le 15 mars (III, 489), est entourée d'une profusion de brochures et de pamphlets, mais qui n'ont rien fourni, semble-t-il, à Voltaire; tout le contenu du chapitre de l'*Essai* et de celui de *Candide* provient des textes que nous venons d'indiquer, en y joignant « la Relation d'un religieux de Saint-François, nommé *Florentin*, qui passa par le Paraguai en 1711, et qui marque à chaque page son admiration pour ce gouvernement si nouveau » (XII, 425). Cette Rela-

— Eh vraiment oui, dit Cacambo, j'ai été cuistre dans le Collège de l'Assomption, & je connais le Gouvernement de Los Padres comme je connais les ruës de Cadiz. C'est une chose admirable que ce Gouvernement. Le Royaume [1]

29. Et vraiment 61[a], 71[b], 75 ; Hé vraiment K.

---

tion que Voltaire ne désigne pas autrement est insérée, sans titre spécial, dans une *Lettre du P. Bouchet*, au t. XIII (1718), p. 228 sqq. des *Lettres édifiantes et curieuses*. — Quelques détails de l'*Essai*, plutôt que de *Candide*, viennent aussi du tome XXI (1734) des *Lettres édifiantes*, p. 281-326, *Estat présent des missions du Paraguay*, et p. 326-430, *Mémoire apologétique des missions du Paraguay*. — Enfin, nous avons vu p. 55, notes 2 et 3, que Voltaire avait des raisons très personnelles de s'intéresser à la « guerre contre les Jésuites », et qu'il était pour une part dans l'un des vaisseaux envoyés contre eux.

1. Le mot seul, deux fois répété dans la page, marquait une intention qui fut comprise. Il portait doublement : contre le régime installé au Paraguai par les Jésuites, et par son allusion à un petit livre récemment paru. — En effet l'*Histoire de Nicolas Ier, roi du Paraguai et empereur des Mamelus* (Saint-Paul, 1756, in-12 — B.N., Ol. 747), amuse dès l'abord la curiosité publique, et contribue à faire naître une légende passagère. En 1761, Voltaire profitera de l'une et de l'autre pour dire que l'origine de cette légende est le soulèvement de la province de Saint-Nicolas « en 1757, sous les ordres de deux jésuites, Lamp et Tadeo » (XII, 429) : mais l'*Histoire de Nicolas Ier* est de 1756! — Des copies manuscrites durent même circuler vers la fin de 1755, car, dès le 15 octobre, Voltaire demande à Tronchin s'il est « vrai que les Jésuites ont élu un de leurs Pères roi du Paraguai et que ce roi s'appelle Nicolas », et broche sur lui une épigramme (XXXVIII, 484). Le 20 novembre, il donne la nouvelle pour assurée à Élie Bertrand (id., 509). — Au début de 1756, il lit la brochure, et dès lors il lui faut renoncer au *roi* du Paraguay, — mais non pas à l'idée d'un *royaume* des Jésuites au Paraguai : « Il est vrai, écrit-il le 12 avril, *qu'il n'y a pas de roi Nicolas, mais il n'en est pas moins vrai que les Jésuites sont autant de rois au Paraguai* » (XXXIX, 24). C'est l'idée qu'il reprendra dans *Candide* et dans le chap. de l'*Essai* : « Ils étaient *rois* en effet, et peut-être les *rois* les mieux obéis de la terre. » — C'est du reste une tactique constante des écrivains jésuites, à ce moment, de « mettre au point » l'opinion pnblique sur la nature et l'étendue de l'autorité exercée par les missionnaires du Paraguay (cf. *Lettres édif.*, t. XXI, le *Mémoire apologétique*, et Charlevoix, I, 268, sur le *prétendu Royaume*). — Voltaire revient une fois encore sur la question dans une *Lettre* aux auteurs du *Journal encyclopédique*, insérée le 15 juillet 1762 ; dans le compte-rendu de *Candide*, le 15 mars 1759, p. 114, le *Journal* rappelait « les folies qu'on a débitées au sujet de la royauté que les Jésuites possèdent au Paraguai » ; Voltaire répond (XXIV, 91)

a déja plus de trois cent lieuës de diamètre [1]; il est divisé en trente Pro | vin | ces [2]; Los Padres y ont tout; & les [108] Peuples rien [3]; c'est le chef-d'œuvre de la raison & de

qu' « à l'égard de la prétendue *royauté* des Jésuites dans le Paraguai, que vous appelez une *misérable fable*, rien n'est plus certain;... qu' [à la vérité] ils n'ont pas *le titre de roi*, mais le dey d'Alger n'est pas roi, et n'en est pas moins maître absolu ». — Ajoutons que, dans *l'Histoire de Nicolas Ier*, le futur roi, comme Candide, s'embarque à *Cadix* (p. 54) et débarque à *Buenos-Ayres*. La lecture de la brochure n'est peut-être pas étrangère à la genèse du scénario de *Candide*.

1. Souvenir inexact et déformé d'informations elles-mêmes peu exactes. Comparer l'*Essai sur les mœurs*, XII, 428 : « Les Jésuites s'étaient formé dans le Paraguay un empire d'environ *quatre cents lieues de circonférence* et ils auraient pu l'étendre davantage. » — Les Relations donnent d'autres chiffres, en général deux cents lieues, mais la confusion de Voltaire semble provenir d'une lecture hâtive du *Mémoire apologétique* (*Lettres édif.*, t. XXI, p. 349) : « Nous voyons qu'en Espagne, dans l'espace de *trois cents lieues*, une Province fournit à l'autre ce qui lui manque. Il en est de même de la Province de Paraguai, *dont l'étendue est de deux cents lieues.* »

2. Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 425 : « Les Jésuites, dans l'espace d'un siècle, ont formé *trente cantons*, qu'ils appellent le pays des missions. » — Charlevoix, I, 238 : « Le nombre des Réductions est aujourd'hui de *trente*. »

3. Tout le scepticisme et la défiance de Voltaire à l'égard de l'organisation « communiste » des Jésuites au Paraguay se condensent dans cette formule. Voyez sur l'intérêt passionné de l'opinion publique pour cette tentative, Lichtenberger, *le Socialisme au* XVIIIe *siècle*, p. 60 sqq., et pour vérifier l'exactitude des critiques de Voltaire et des autres adversaires, l'ouvrage, cité par Lichtenberger, de Gothein, *Der christ. sociale Staat der Jesuiten in Paraguay* (*Staats und socialwissenschaftliche Forschungen*, t. IV, n° 4). — Cf. l'*Essai sur les mœurs* : « L'essence d'un Spartiate était l'obéissance aux lois de Lycurgue, et l'essence d'un Paraguain a été jusqu'ici l'obéissance aux lois des Jésuites... Ils sont *les esclaves des Jésuites.* » (XII, 426). — Voltaire résume et rassemble ainsi des souvenirs et des impressions de diverses lectures, relations ou pamphlets : par exemple, *Relation abrégée concernant la République...*, p. 6 : « [Les Provinces] étaient *aussi riches, abondantes en revenus et en fruits pour les Pères Jésuites, que pauvres et malheureuses pour les infortunés Indiens*, qu'ils y traitaient *comme de vrais esclaves* »; — *Voyages de Fr. Coréal*, I, 238 : « Sous prétexte de craindre la corruption des âmes, *on leur ôte tout ce que l'on juge devoir leur être superflu*. Le reste entre dans les coffres de la Société » ; — *Réflexions d'un Portugais sur le Mémorial...*, Paris, 1758, p. 55 : « Les Pères sont *les maîtres absolus* de la liberté, des travaux, des semences et du commerce des pauvres Indiens. » — Le *Mémoire apologétique* (*Lettres édif.*, XXI, 376) rapporte les termes d'un pamphlet, disant que « 300.000 familles *ne travaillent que pour les Jésuites* ». — Enfin, Charlevoix, I, 244 :

la justice [1]. Pour moi je ne vois rien de si divin que Los Padres, qui font ici la guerre au Roi d'Espagne & au Roi de Portugal, & qui en Europe confessent ces Rois [2]; qui tuent ici des Espagnols, & qui à Madrid les envoïent au

« Bien des gens croient que, dans cette République, *personne ne possède rien en propre* », et II, 239 : « Le gouvernement intérieur roule principalement sur les missionnaires : le génie borné de leurs néophytes exige qu'*ils entrent dans toutes leurs affaires, autant pour le temporel que pour le spirituel.* » — *Les peuples* est un terme venu des Relations, en particulier de Muratori, où les fidèles des Jésuites sont constamment appelés *los pueblos*.

1. Même procédé de résumé et de condensation. Cf. *Relation* de Florentin (*Lettres édif.*, XIII, 264) : « *Rien n'est plus beau que l'ordre et la manière dont on pourvoit* à la subsistance de la peuplade..... *Tout s'y passe avec droiture et équité*... La modestie, la douceur, la foi règnent... L'ambition et l'avarice sont des vices inconnus... » ;— Charlevoix, I, 247-264, long dithyrambe sur le bonheur des Paraguains et la perfection de leur gouvernement : « Il y a dans cette République une *union parfaite*... C'est le règne de la simplicité évangélique... *On ne voit nulle part un bonheur aussi parfait* » (p. 263). — Comparer les textes cités par Lichtenberger, p. 61.

2. Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 428 · « La manière dont ces peuples ont combattu pour l'Espagne a fait voir qu'ils sauraient se défendre contre elle... Ils ont enfin abusé de leur pouvoir et l'ont perdu : lorsque l'Espagne a cédé au Portugal la ville du Saint-Sacrement et ses vastes dépendances, les Jésuites ont osé s'opposer à cet accord, les peuples qu'ils gouvernent n'ont point voulu se soumettre à la domination portugaise, et ils ont résisté également à leurs anciens et à leurs nouveaux maîtres. *Pendant que ces religieux faisaient la guerre en Amérique aux rois d'Espagne et de Portugal, ils étaient en Europe les confesseurs de ces princes.* » — (Il s'agissait d'un traité de 1750, qui fixait une rectification de frontières entre l'Espagne et le Portugal dans l'Uruguay et le Paraguay ; les Jésuites firent soulever en sous-main, puis presque ouvertement les Indiens pour empêcher les opérations hispano-portugaises. La rébellion, commencée en 1752, durait encore en 1758.) — Voltaire était tenu au courant par les journaux et brochures, mais aussi par les correspondances que ses affaires lui faisaient recevoir de Buenos-Ayres. Cf. XXXIX, 35, 26 avril 1756 · « Il est toujours très confirmé *par les lettres que je reçois de Buenos-Ayres*, que *les Jésuites font très respectueusement la guerre au roi d'Espagne*, et qu'ils empêchent les peuples du Paraguay de lui obéir. » — Il trouvait le récit des opérations dans la *Relation abrégée*, etc., p. 6 sqq. — L'antithèse « qui font ici la guerre... et confessent en Europe » a pu être suggérée à Voltaire par un passage de la même *Relation*, p. 17 : « Sa Majesté est informée que les Jésuites de cette province sont la cause totale de la révolte des Indiens ; *et ce que je puis vous dire de plus fort sur les résolutions qu'elle a prises, c'est qu'elle a congédié son confesseur.* »

Ciel ; cela me ravit, avançons ; vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir auront Los Padres quant ils sauront qu'il leur vient un Capitaine qui sçait l'exercice Bulgare [1] ! »

Dès qu'ils furent arrivés à la première barriére, Cacambo dit à la garde avancée qu'un Capitaine demandait à parler à Monseigneur | le Commandant. On alla avertir [109] la grande garde. Un Officier Paraguain courut aux pieds du Commandant lui donner part de la nouvelle. Candide & Cacambo furent d'abord désarmés ; on se saisit de leurs deux chevaux Andaloux. Les deux étrangers sont introduits au milieu de deux files de soldats : le Commandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retroussée, l'épée au côté, l'esponton à la main. Il fit un signe, aussi-tôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un Sergent leur dit qu'il faut attendre, que le Commandant ne peut leur parler, que le Reverend Père Provincial ne permet pas qu'aucun Espagnol ouvre | la [110] bouche qu'en sa présence, & demeure plus de trois heures dans le pays [2]. « Et où est le Reverend Père Provin-

45. avancée : 71b, 75.

---

1. Cf. *Relation abrégée*, etc., p. 10 . « Ils instruisaient ces Indiens dans l'exercice des armes. Ils ont introduit chez eux l'artillerie, et des ingénieurs déguisés sous l'habit de ces religieux, pour y former des camps, de la même manière que cela se pratique en Europe. De toutes ces pernicieuses précautions, on a vu résulter une guerre excitée par ces Pères contre les deux couronnes. » — Muratori, p. 225 : « Les Indiens ont besoin, pour bien faire, d'avoir à leur tête des officiers espagnols, parce qu'ils ne savent ni se ranger comme il faut, ni garder leurs rangs. *On leur envoie donc quelques officiers sages et expérimentés qui leur font faire l'exercice.* » — Charlevoix, I, 264 : « Leur milice a eu longtemps et a peut-être encore besoin d'être dirigée par quelques officiers espagnols. »

2. Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 427 : « Ces officiers [espagnols] ne pouvaient demeurer que *trois jours dans le pays* [notez l'amusante substitution des *heures* aux *jours*] et... ils étaient traités véritablement *en étrangers suspects.* » — Cf. *Voyages de Fr. Coréal*, I, 239 : « Lorsqu'il arrive

cial ? dit Cacambo. — Il est à la parade après avoir dit sa Messe, répondit le Sergent ; & vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. — Mais, dit Cacambo, Monsieur le Capitaine qui meurt de faim comme moi, n'est point Espagnol, il est Allemand ; ne pourrions-nous point déjeuner en attendant sa Reverence ? »

Le Sergent alla sur le champ rendre compte de ce discours au Commandant. « Dieu soit béni, dit ce Seigneur ; puisqu'il est Allemand, je peux lui parler ; qu'on le méne dans ma feuillée. » Aussi-tôt on conduit Candide dans un ca | binet de verdure orné d'une très jolie colonade de [111] marbre verd & or, & des treillages qui renfermaient des perroquets, des colibris, des oiseaux mouches, des pintades, & tous les oiseaux les plus rares [1]. Un excellent déjeuner était préparé dans des vases d'or ; & tandis que les Paraguains mangèrent du maïs dans des écuelles de bois en plain champ à l'ardeur du Soleil, le Reverend Père Commandant entra dans la feuillée.

61. pouvez $71^{b}$, 75 — 67. bénit $59^{l}$, $61^{l}$, $64^{18}$, 69, $71^{b}$, 75, $75^{a}$ - - 76. plein $71^{13}$, 72, $72^{a}$, $72^{r}$, $73^{25}$, $75^{r}$, $75^{31}$, K ; $61^{a}$, 69, $71^{b}$, 75.

à quelque Espagnol d'entrer dans les terres de la mission, *des gens commis exprès le suivent partout*, ou l'accompagnent sous prétexte de lui faire honneur. » — Charlevoix, I, 239 : « On a cru devoir prendre les plus grandes précautions pour empêcher que ces nouveaux chrétiens aient *aucun commerce avec les Espagnols*, et que ceux-ci n'aient même pas la liberté d'entrer dans leurs bourgades... Cette fermeté a donné lieu à bien des calomnies contre les Jésuites. » — Cf. surtout *Estat présent des missions du Paraguai* (*Lettres édif.*, XXI, 380) : « Une loi *défend aux Espagnols de demeurer plus de trois jours, et sans qu'ils puissent parler à aucun Indien*... », et Florentin (*ibid.*, XIII, 249) : « Un Espagnol ne peut *demeurer que trois jours.* »

1. Cf. Charlevoix, I, 259 : « Sur les branches d'arbres qui composent les arcs de triomphe, *on voit voltiger des oiseaux de toutes couleurs*, qui sont attachés par les pattes à des fils si longs qu'ils paraissent avoir toute leur liberté. » — Voltaire ajoute les noms exacts de quelques oiseaux exotiques : oiseaux-mouches, pintades, etc. ; ce sont ceux qu'il trouve sans cesse dans les voyageurs.

C'était un très beau jeune homme, le visage plein, assez blanc, haut en couleur, le sourcil relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lévres vermeilles, l'air fier, mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un Espagnol, ni celle d'un Jé | suite. On rendit à Candide & à Cacambo leurs armes [112] qu'on leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux Andaloux ; Cacambo leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'œil sur eux, crainte de surprise.

Candide baisa d'abord le bas de la robe du Commandant[1], ensuite ils se mirent à table. « Vous êtes donc Allemand ? lui dit le Jésuite en cette langue. — Oui, mon Reverend Pére », dit Candide. L'un & l'autre en prononçant ces paroles se regardaient avec une extrême surprise, & une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. « Et de quel pays d'Allemagne êtes-vous ? dit le Jésuite. — De la sale Province de Westphalie, dit Candide : je | suis né dans [113] le Château de Tunder-ten-trunckh. — O Ciel ! est-il possible ! s'écria le Commandant. — Quel miracle ! s'écria Candide. — Serait-ce vous ? dit le Commandant. — Cela n'est pas possible », dit Candide. Ils se laissent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. « Quoi ! serait-ce vous, mon Reverend Pére ? vous le frére de la belle Cunégonde ! vous qui futes tué par les Bulgares ! vous le fils de Mr. le Baron ! vous Jésuite au Paraguai ! Il faut avouer que ce Monde est une étrange chose. O Pangloss ! Pangloss ! que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu ! »

94. de la Westphalie 78[r] —95. Thun-der-ten-trunck 64[18]; Tuder 71[r].

1. Cf. *Voyages de Fr. Coréal*, I, 238 : « Les principaux... sont obligés de *baiser* la manche ou *le bas de la robe* de leurs Révérences. »

Le Commandant fit retirer les esclaves Négres & les [114] Paraguains qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche. Il remercia Dieu & St. Ignace mille fois ; il serrait Candide entre ses bras ; leurs visages étaient baignés de pleurs. « Vous seriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit Candide, si je vous disais que Mademoiselle Cunégonde vôtre sœur que vous avez cruë éventrée, est pleine de santé. — Où ? — Dans vôtre voisinage, chez Monsieur le Gouverneur de Buenos-Aires ; & je venais pour vous faire la guerre. » Chaque mot qu'ils prononcérent dans cette longue conversation, | accumulait prodige sur prodige. Leur ame tout entiére [115] volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, & étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient Allemands, ils tinrent table longtems, en attendant le Reverend Père Provincial ; & le Commandant parla ainsi à son cher Candide.

107. goblets 69 — 108. crystal 61[a], 64[18], 69.

# CHAPITRE QUINZIEME [116]

## Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde.

« J'aurai toute ma vie présent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père & ma mère, & violer ma sœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette sœur adorable, & on mit dans une charette ma mère, mon père & moi, deux servantes & trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de Jésuites à deux lieues du Château de mes péres. Un Jésuite nous jetta de l'eau bénite, elle était horrible | ment salée ; il en entra quelques goutes [117] dans mes yeux ; le Père s'aperçut que ma paupiére faisait un petit mouvement : il mit la main sur mon cœur & le sentit palpiter ; je fus secouru, & au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher Candide, que j'étais fort joli, je le devins encor davantage : aussi le Reverend Père < Croust [1] >, Supérieur de

10. des $60^{a}$; lieux $64^{18}$ — 18. *Correction de* $61^{m}$, *qui persiste jusqu'à* K ; $59^{a}$ *donnait* Didrie, *conservé par tout* β.

---

1. En 1759 : *le Reverend Père Didrie, Supérieur de la Maison.* — Le P. *Didrie* est un nom forgé par Voltaire; aucun répertoire officiel de la S. J. n'en fait mention, et le P. Bliard, qui a bien voulu pousser pour moi quelques recherches dans les « papiers de famille » de la Société, aujourd'hui en Angleterre, est arrivé à la conviction que c'est aussi un nom inventé. — Mais pourquoi la substitution du *P. Croust* ? Elle s'explique par de vieilles rancunes de Voltaire. *Didrie* ne suggérait rien au public, et

la Maison, prit pour moi la plus tendre amitié ; il me donna l'habit de novice ; quelque tems après je fus envoyé à Rome. Le Père Général avait besoin d'une

l'occasion est bonne pour le remplacer par un nom qui « porte » davantage. — Le ressentiment de Voltaire date de son séjour à Colmar aux environs de février 1754. Il a maille à partir avec les Jésuites de la ville (cf. Desnoiresterres, *Voltaire aux Délices*, p. 21 sqq.) et se plaint de leurs procédés, XXXVIII, 174 : « Je souffre quelques petites persécutions de la part des Jésuites qui gouvernent dans le diocèse de l'évêque de Porentruy, dans lequel est Colmar. Je ne sais encore si je serai brûlé ou simplement excommunié. » — Et déjà l'association d'idées se forme (24 févr. 1754) entre les *Jésuites allemands* et les *Jésuites du Paraguay* : « L'évêque de Porentruy gouverne son diocèse par des *Jésuites allemands* qui sont aussi despotiques parmi nos sauvages du bord du Rhin qu'ils le sont au *Paraguay* » (XXXVIII, 176). Tous ces Jésuites allemands sont d'ailleurs brutaux et violents comme le baron de Thunder-ten-tronckh. Cf. XXXVIII, 177 : « Un *gros Jésuite* [c'est Croust] *gouverne despotiquement* le Palatinat... » (De même, 179, 296). XXXVIII, 185 (3 mars 1754) : « Quand je me retirai à Colmar, je ne pouvais savoir que j'allais dans une ville de Hottentots gouvernés par des Jésuites allemands. Ce n'est que depuis peu que j'ai su que ces ours à soutanes noires avaient fait brûler Bayle sur la place... » — Toutes ces tracasseries contribuent à décider Voltaire à ne point se fixer près de Colmar ; elles étaient menées par les PP. Mérat, *Croust*, Ernest, etc. (cf. XXXVIII, 286, note 1). Le nom de *Croust* revient à maintes reprises dans la correspondance : 26 déc. 1754 (id. 307) : « Nous nous entretiendrons de vous [M. Dupont] et du *R. P. Croust*, pour peu que M. de Brenles aime les contrastes » ; 7 janv. 1755 (id. 316) : « J'ai la consolation de n'avoir point de *P. Croust* à mes oreilles ; j'ai les Mandrins à ma porte ; *j'aime encore mieux un Mandrin qu'un Croust.* » — La rancune de Voltaire est tenace ; le 28 déc. 1759, il écrit à M[me] de Lutzelbourg (XL, 266) : « Vous aviez deux Jésuites *bien insolents*, l'un à Strasbourg, *l'autre à Colmar.* » — Entre temps, on voit le souvenir du P. Croust se mêler à la correspondance relative à *Candide*, dès l'apparition du roman. Voyez la lettre à Dupont, 24 mars 1759 (XL, 66) : Dupont avait entendu parler d'un « traité sur l'Optimisme » et questionné Voltaire à son propos : « Je ne connais point de traité sur l'Optimisme, lui répond Voltaire, mais une espèce de petit roman du chevalier de Mouhy intitulé *Candide ou l'Optimisme.* Je l'adresse à M. Dupont... Le prêtre de Belzébuth qui s'enivre avec des Jésuites pourra peut-être être assez ivre pour écrire contre ce roman, avec l'aide du *recteur allemand* [c'est toujours Croust.] Ce recteur d'ailleurs est le plus impudent personnage et le plus sot cuistre de l'Europe. » — C'est vers ce moment que Voltaire doit avoir conscience d'une « lacune » dans *Candide*, et, au début de 1761, dans la *Seconde suite*, le *P. Croust* fera partie de la « fournée » qu'y introduit Voltaire, en compagnie de Fréron, Gauchat et Trublet. — Enfin, en décembre 1760 et janvier 1761, c'est-à-dire très précisément à la date où il prépare l'édition de la

recruë de jeunes Jésuites Allemands [1]. Les Souverains du Paraguai reçoivent le moins qu'ils peuvent de Jésuites Espagnols ; ils ai | ment mieux les étrangers [118] dont ils se croyent plus maîtres. Je fus jugé propre par le Reverend Père Général pour aller travailler dans cette vigne [2]. Nous partimes, un Polonais, un Tirolien & moi. Je fus honoré en arrivant du Soûdiacònat & d'une Lieutenance [3]. Je suis aujourdhui Colonel & Prêtre. Nous recevrons vigoureusement les troupes du Roi d'Espagne,

28. Soudiaconat $59^{c}$, $71^{13}$, 72, $72^{t}$, $72^{r}$, $73^{25}$, $75^{31}$, $78^{r}$; Sous-diaconat $59^{l}$, $61^{a}$, $64^{18}$, 69, $71^{b}$, 75, $73^{r}$, $75^{31}$ *contref.* — 30. recevons $64^{m}$-K, *sauf* $73^{25}$.

*Seconde suite*, le nom (mais non pas le personnage) de Croust reparait à propos de l'affaire avec les Jésuites spoliateurs des frères Desprez de Crassy. Cf. XLI, 124 : « Enfin j'aurai le plaisir de triompher d'Ignace... Vous sentez bien que frère *Croust* dira à Madame la Dauphine que je suis athée, mais, par le grand Dieu que j'adore, *je les attraperai bien...* » (26 déc. 1760) ; id. 125 : « Pour me mettre à l'abri des calomnies de frère *Croust...* » ; id. 133 (2 janvier 1761) : « Je sais bien que frère *Croust* cabalera... » . et c'est pour le « bien attraper » que Voltaire lui donne rang et place dans *Candide*. — Notons enfin que Beuchot (XXXVIII, 307, n. 1) et Desnoiresterres (*Voltaire aux Délices*, p. 21, n. 2) commettent une confusion : le P. Croust qui « fait horreur » à Voltaire à Colmar n'est pas celui « que la confiance du roi éleva à la dignité de confesseur de la Dauphine » ; en réalité, il y a deux *P. Croust* ou *Kroust : le P. Antoine Kroust*, recteur de Colmar de 1753 à 1763, qui, à la suppression de la Compagnie, se retira à Porentruy ; c'est lui dont parle Voltaire, XIX, 500, « le plus brutal de la Société, frère du confesseur de la seconde Dauphine » ; — et *le P. Jean-Michel Kroust*, confesseur de la Dauphine, qui, en 1764, se retire lui aussi à Porentruy. Au reste, la confusion se retrouve dans la *Bibliothèque* de Sommervogel.

1. Le mot vient de Florentin, p. 359 : « Quand il arriva d'Espagne, une *recrue* de missionnaires... » — Dans toute la littérature provoquée par les soulèvements du Paraguay, on trouve constamment des Jésuites allemands : cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 429, le *P. Lamp* ; *Relation abrégée*, p. 33, « le Jésuite *Hundersund*, Allemand » ; p. 46, « le P. Anselme *Echart*, Allemand, et un autre Allemand, le P. *Meisterbourg* ». Les mêmes dans les *Réflexions d'un Portugais*, pp. 53 et 81.

2. Mathieu, xx, 1-7 ; Luc, xiii, 6 et xx, 9.

3. « Un procureur fiscal avait sous lui un *lieutenant*. Ces deux officiers faisaient tous les jours la visite de leur district et avertissaient le supérieur jésuite de tout ce qui se passait. » *Essai sur les mœurs*, XII, 427.

je vous réponds qu'elles seront excommuniées & battuës. La Providence vous envoye ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur Cunégonde soit dans le voisinage chez le Gouverneur de Buenos-Aires ? » Candide l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs | larmes recommencèrent à çouler. [119]

Le Baron ne pouvait se lasser d'embrasser Candide ; il l'appellait son frère, son sauveur. « Ah ! peut-être, lui dit-il, nous pourrons ensemble, mon cher Candide, entrer en vainqueurs dans la Ville, & reprendre ma sœur Cunégonde. — C'est tout ce que je souhaite, dit Candide ; car je comptais l'épouser, & je l'espère encore. — Vous insolent ! répondit le Baron, vous auriez l'impudence d'épouser ma sœur qui a soixante & douze quartiers ! je vous trouve bien effronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire ! » Candide pétrifié d'un tel discours lui répondit : « Mon Reverend Père, tous les quartiers du monde n'y | font rien ; j'ai tiré vôtre sœur des bras d'un Juif [120] & d'un Inquisiteur ; elle m'a assez d'obligations, elle veut m'épouser ; Maître Pangloss m'a toujours dit que les hommes sont égaux, & assurément je l'épouserai. — C'est ce que nous verrons, coquin ! » dit le Jésuite Baron de Thunder-ten-trunckh, & en même tems il lui donna un grand coup du plat de son épée sur le visage. Candide dans l'instant tire la sienne & l'enfonce jusqu'à la garde dans le ventre du Baron Jésuite ; mais en la retirant toute fumante, il se mit à pleurer : « Hélas mon Dieu ! dit-il, j'ai tué mon ancien Maître, mon ami, mon beau-frère ; je suis le meilleur homme du monde, & voilà | déja trois hommes que je tue ; & dans ces trois il y [121] a deux Prêtres. »

40. vainqueur 75[31] *contref.* — 53. tronckh 69, 71[13], 72, 73[25], K ; tronck 78[r] — 56. tirant 75[31] *contref.*

Cacambo qui faisait sentinelle à la porte de la feuillée, accourut. « Il ne nous reste qu'à vendre cher nôtre vie, lui dit son Maître ; on va sans doute entrer dans la feuillée, il faut mourir les armes à la main. » Cacambo, qui en avait bien vû d'autres, ne perdit point la tête, il prit la robe de Jésuite que portait le Baron, la mit sur le corps de Candide, lui donna le bonnet quarré du mort[1], & le fit monter à cheval. Tout cela se fit en un clin d'œil. « Galoppons, mon Maître, tout le monde vous prendra pour un Jésuite qui va | donner des ordres, & [122]
nous aurons passé les frontières avant qu'on puisse courir après nous. » Il volait déjà en prononçant ces paroles, & en criant en Espagnol : « Place, place, pour le Reverend Père Colonel. »

71. donner ses ordres 60a.

1. Une page de la *Relation* de Muratori, rapportée par Fréron, *Ann. litt.*, 1754, II, 145, a suggéré à Voltaire l'idée du déguisement proposé par Cacambo . « Il y a quelques années qu'une troupe d'infidèles forma le dessein d'ôter la vie au P. Ruiz. Ils se proposaient de faire un excellent repas de *sa chair qu'ils croyaient devoir être fort délicate* [cf. *Candide*, p. 98 . « C'est un Jésuite... *Nous ferons bonne chère...* »], parce que les Jésuites sont les seuls au Paraguay qui fassent usage du sel. Ces barbares étant donc entrés à la faveur des ténèbres dans la Réduction où était le P. Ruiz, le cherchaient de tous côtés. Un néophyte qui les aperçut courut vite à la maison du missionnaire, *prit son manteau long et son grand chapeau*, et alla se montrer en cet équipage aux barbares... »

## CHAPITRE SEIZIEME [123]

### Ce qui advint aux deux Voyageurs avec deux filles, deux singes & les Sauvages nommés Oreillons.

Candide & son valet furent au-delà des barrières, & personne ne savait encor dans le camp la mort du Jésuite Allemand. Le vigilant Cacambo avait eu soin de remplir sa valise de pain, de chocolat, de jambons, de fruit & de quelques mesures de vin [1]. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux Andaloux dans un pays inconnu, où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entrecoupée de ruisseaux [2] se | [124] présenta devant eux. Nos deux Voyageurs font repaitre leurs montures. Cacambo propose à son Maître de manger, & lui en donne l'exemple. « Comment veux-tu, disait Candide, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de Monsieur le Baron, & que je me vois condamné à ne revoir la belle Cunégonde de ma vie ? à quoi me servira de prolonger mes miserables jours, puisque je dois les trainer loin d'elle dans les remords & dans le désespoir ? & que dira le Journal de Trévoux[3] ? »

7. valisse $64^{18}$ ; des jambons $64^{18}$, de jambon $64^{m}$-K.

1. Florentin, *Lettres édif.*, XIII, 234 : « On ne porte guère d'autres provisions que du *pain*, du biscuit, du *vin* et de la *viande salée*... »

2. Florentin, p. 233 : « Dans ces bois, je trouvais des *ruisseaux* et des sources, quantité d'arbres fruitiers .. »

3. C'est le commencement de la période aiguë de « piques » et d'hostilités croissantes qui mènera, moins de deux ans plus tard, à la *Relation de la maladie, de la confession et de la mort du Jésuite Berthier*. « Il

En parlant ainsi il ne laissait pas de manger. Le Soleil se couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui pa | raissaient poussés par des femmes. Ils ne [125] savaient si ces cris étaient de douleur ou de joie; mais ils se levèrent < précipitamment > avec cette inquiétude & cette allarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces clameurs partaient de deux filles toutes nuës [1] qui couraient légérement au bord de la prairie, tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. Candide fut touché de pitié : il avait apris à tirer chez les Bulgares, & il aurait abattu une noisette dans un buisson sans toucher aux feuilles. Il prend son fusil Espagnol à deux coups, tire, & tue les deux singes. « Dieu soit loué, mon cher Cacambo, j'ai délivré d'un grand péril ces | deux pauvres [126] créatures [2]; si j'ai commis un péché en tuant un Inquisiteur et un Jésuite, je l'ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être deux Demoiselles de condition, & cette avanture nous peut procurer de très grands avantages dans le pays. »

20. il ne laissa $64^{m}$-K — 24. $59^{1}$ *donne le texte absurde* précisément, *suivi par* 63 *et par tout* β ; $61^{m}$-K *corrigent en* précipitamment, *qui est déjà le texte de* $59^{x}$.

---

avait engagé le fer par une censure un peu pointilleuse du *Panégyrique de Louis XV*, ce qui lui avait attiré une piquante réplique dans la préface de la seconde édition de l'ouvrage. Les choses s'aggravèrent à l'occasion de l'*Essai sur l'Histoire générale*, et, à dater de ce moment, le P. Berthier put être assuré qu'il s'était acquis un ennemi violent et infatigable. » (Desnoiresterres, *Voltaire aux Délices*, p. 414). — A partir de 1754, le *Journal* publie des comptes-rendus très violents des *Lettres critiques* de Gauchat, qui envenimènt la querelle.

1. Cf. Garcilasso de la Vega, *Histoire des Incas*, I, 54 : « Les femmes allaient aussi *toutes nues* comme les hommes... »

2. Le mouvement de l'épisode est repris d'une page de *Zadig* (XXI, 55-56) : « Zadig vit non loin du grand chemin une femme éplorée qui appelait le ciel et la terre à son secours, et un homme furieux qui la suivait. Elle était déjà atteinte par lui... Il se sentit pénétré de compas-

Il allait continuer, mais sa langue devint percluse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux singes, fondre en larmes sur leurs corps, & remplir l'air des cris les plus douloureux. « Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'ame », dit-il enfin à Cacambo, lequel lui repliqua : « Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, mon Maître ; vous avez tué | les deux Amants de ces Demoiselles. — Leurs A- [127]
mants ! serait-il possible ? vous vous moquez de moi, Cacambo ; le moyen de vous croire ? — Mon cher Maître, repartit Cacambo, vous êtes toujours étonné de tout ; pourquoi trouvez-vous si étrange que dans quelques pays il y ait des singes qui obtiennent les bonnes graces des Dames ? ils sont des quarts d'hommes comme je suis un quart d'Espagnol. — Hélas ! reprit Candide, je me souviens d'avoir entendu dire à Maître Pangloss qu'autrefois pareils accidents étaient arrivés & que ces mélanges avaient produit des Egipans, des Faunes, des Satires ; que plusieurs grands personnages de l'antiquité en a | vaient vûs [1] ; mais [128]

51.59' *donne* font des quarts d'hommes, *mais il faut certainement'* sont
55. égipans $71^{13}$, 72, $72^{a}$, $72^{r}$, $73^{25}$, $73^{r}$, $75^{31}$ ; égypans $78^{r}$, K ; satyres $59^{e}$, $61^{a}$, $64^{18}$, 69, $71^{13}$, $71^{r}$, $71^{b}$, 72, $72^{a}$, $72^{r}$, $73^{r}$, 75, $75^{31}$, $75^{r}$, $78^{r}$, K.

---

sion pour elle... et courut se jeter entre elle et ce barbare... Ils s'attaquent l'un l'autre... Zadig lui plonge son épée dans le sein. L'Égyptien jette un cri horrible et meurt en se débattant. Zadig alors s'avança vers la dame et lui dit d'une voix soumise : « ...Que voulez-vous maintenant de moi, madame ? — Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle, que tu meures ! tu as tué mon amant... »

1. Tout cela vient de l'abbé Banier, *la Mythologie et les Fables expliquées par l'Histoire*, éd. de 1740, 8 vol. in-12. Le chap. VIII du livre III (t. IV, p. 463 sqq.) est intitulé : « *Des Satyres, Faunes et Egipans* ». « Il est vraisemblable, dit-il (p. 464), que l'introduction des Satyres dans le monde poétique est venue de ce qu'on a vu quelquefois dans les bois *de gros singes* ressemblant à des hommes velus ; ou peut-être des barbares ressemblant de loin à des singes ; c'est le sentiment de Pline qui prend comme nous *les Satyres pour une espèce de singes*, et cet auteur assure que dans une montagne des Indes, il se trouve des Satyres à quatre pieds

je prenais cela pour des fables. — Vous devez être convaincu à présent, dit Cacambo, que c'est une vérité, & vous voyez comment en usent les personnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation [1] ; tout ce que je crains c'est que ces Dames ne nous fassent quelque méchante affaire. »

Ces réflexions solides engagèrent Candide à quitter la

59. comme 75[31] *contref.*

---

qu'on prendrait de loin pour des hommes. Ces sortes de singes ont souvent épouvanté les bergers, et *poursuivi quelquefois les bergères*, et c'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables touchant leur complexion amoureuse. » A la page suivante, Banier donnait à Voltaire la liste des « *grands personnages de l'antiquité* [qui] *en avaient vus* » : « Saint Jérôme rapporte que saint Antoine, allant visiter saint Paul Hermite, rencontra d'abord un hippocentaure, ensuite un satyre, etc .. Pausanias raconte qu'un certain Euphémus vit venir à lui des espèces d'hommes sauvages, tout velus, avec des queues derrière le dos, *qui voulurent saisir leurs femmes* avec fureur. » Il cite encore Pomponius Méla, Plutarque, etc., et « le Satyre qui passa le Rubicon en présence de César et de toute son armée ». — A ces souvenirs de Banier s'ajoutent peut-être quelques réminiscences du petit livre d'Alletz, *Histoire des singes et autres animaux curieux*, 1752, in-12, qui fit quelque bruit. Cf. p. 40 : « On fait d'étranges récits de cet animal ; ils assurent qu'*il force les femmes et les filles*. En un mot, *il y a beaucoup d'apparence que c'est là le Satyre des anciens* » ; et p. 60, où Alletz raconte l'histoire d'un singe « *qui fut l'amant d'une femme* espagnole, et en eut deux enfants ». — Voyez encore *Lettres Juives*, éd. 1754, IV, 342, où d'Argens cite tous les « grands personnages » mentionnés par Banier, et ajoute : « Ce trait d'histoire me porterait à croire que tous les satyres dont on a parlé n'ont été que des monstres, produits par *de criminels accouplements d'hommes avec des animaux* » ; — *Telliamed*, éd. 1755, II, 251, affirme que « *du commerce de l'homme avec le singe* naît une race qui a l'usage de la parole ». — Les textes postérieurs de Voltaire sur le même sujet confirment ses emprunts à Banier : voyez XXV, 80, une note du chap. XII du *Traité sur la Tolérance* (1763) ; XI, 7, *Introd. à la Philos. de l'histoire* (1765) ; XXXII, 184, *des Singularités de la Nature* (1768). Noter d'ailleurs que l'article *Satyres* de l'*Encyclopédie* (1765) est textuellement pillé par de Joncourt dans Banier.

1. *Vous êtes toujours étonné... Voilà comment en usent les gens qui n'ont pas reçu une certaine éducation*. — A rapprocher d'une note du *Discours sur l'Inégalité* (éd. Hachette, I, 142) : « *Les jugements précipités qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée* sont sujets à donner dans l'excès; nos voyageurs font sans façon des bêtes sous les noms de *mandrilles*, *d'orangs-outans*, de ces mêmes êtres dont sous les noms de *faunes*, de *satyres*, de sylvains, les anciens faisaient des divinités. »

prairie, & à s'enfoncer dans un bois. Il y soupa avec Cacambo ; & tous deux après avoir maudit l'Inquisiteur de Portugal, le Gouverneur de Buenos-Aires, & le Baron, s'endormirent sur de la mousse. A leur reveil [1] ils sen-

64. tous les deux 75[31] *contref.*

---

1. La matière de tout cet épisode, comme du chapitre sur l'*Eldorado*, procède des recherches pour l'*Essai sur les mœurs* : les sources en sont précises, assez aisées à atteindre, mais composites et, comme de juste, utilisées sans rigueur. Voltaire se documente, lit, prend des notes ou en fait prendre, relève sur ses cahiers les passages les plus curieux ou les plus utiles. Dans l'*Essai*, on les retrouvera mis en œuvre selon la volonté lucide de l'historien ou du critique ; mais, du même coup, ce travail de documentation accumule dans l'imagination de Voltaire une réserve de matériaux, détails concrets ou pittoresques, vocables précis et évocateurs, qui, l'heure venue, réapparaîtront aux pages de *Scarmentado* ou de *Candide*. Ils subiront alors, il est vrai, diverses déformations ; les unes involontaires, incertitudes de mémoire d'un romancier qui « invente » un récit, la tête bourrée de lectures faites dans un autre but, et dont il ne cherche, à vrai dire, ni à se dégager ni à se souvenir ; — les autres volontaires, pour habiller ou travestir le document incolore, neutre et nu, en détail paradoxal ou polémique, satirique ou caricatural.

Dans ce chapitre des Oreillons, on relève la trace des lectures entreprises pour les pages de l'*Essai*, consacrées à l'Amérique du Sud et en particulier aux anthropophages. Tout cela se mêle, s'ajoute, se combine. Des souvenirs personnels d'abord, vieux de plus de vingt-cinq ans, mais qui reviennent encore dans le *Dictionnaire Philosophique*, après avoir pris place dans l'*Essai sur les mœurs* (XII, 388) : « Il y a, dit-on, écrit-il en octobre 1737 (XXXIV, 322), des sauvages qui mangent des hommes et qui croient bien faire. Je réponds que ces sauvages *ont la même idée que nous du juste et de l'injuste*. Ils font *la guerre*, comme nous, par fureur et par passion ; on voit partout commettre les mêmes crimes ; *manger ses ennemis n'est qu'une cérémonie de plus. Le mal n'est pas de les mettre à la broche, le mal est de les tuer* ; et j'ose assurer qu'il n'y a point de sauvage qui croie bien faire en égorgeant son ami. J'ai vu quatre sauvages de la Louisiane qu'on amena en France en 1723 [*Essai* : en 1725... à Fontainebleau]. Il y avait parmi eux une femme [*Essai* : de couleur cendrée], d'une humeur fort douce Je lui demandai *par interprète* si elle avait quelquefois mangé de la chair de ses ennemis et si elle y avait pris goût ; elle me répondit que oui [*Essai* : très froidement, comme à une question ordinaire]. Je lui demandai si elle aurait volontiers tué ou fait tuer un de ses compatriotes pour le manger : elle me répondit en frémissant et avec une horreur visible pour ce crime. » — Il est aisé de voir combien le sens général et l'intention du passage de *Candide* sont voisins

tirent qu'ils ne pouvaient remuer; la | raison en était que [129]
pendant la nuit les *Oreillons* [1] habitans du pays, à qui les deux Dames les avaient dénoncés, les avaient garottés avec des cordes d'écorce d'arbre [2]. Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'Oreillons tout nuds [3], armés de

70. écorces 64[m]-K.

---

de cette page. — Voir aussi avant l'*Essai* et *Candide*, *Élém. de la philos. de Newton* (XXII, 421), et préface de *Charles XII* (XVI, 126).

A ce fond d'idées générales s'ajoutent une foule de détails historiques ou descriptifs venus des lectures documentaires et des recherches en vue de l'*Essai sur les mœurs*. Nous les retrouverons dans *Candide* aussi longtemps que durera le séjour des voyageurs sur la terre d'Amérique. Ce sont :

*Voyages de François Coréal aux Indes occidentales*, trad. de l'espagnol, avec une *Relation de la Guyane*, de W. Raleigh. Paris, 1722, 2 vol. in-12.

*Histoire des Incas, rois du Pérou*, de Garcilasso de la Vega (trad. de J. Beaudoin). Amsterdam, 1704, 2 vol. in-12, ou 1737, 2 vol. in-4°. Citée expressément par Voltaire, XII, 397.

*Histoire générale des conquêtes et voyages des Castillans*, de Herrera, trad. de la Coste, 1671, in-4°, lue par Voltaire dès 1740 (XXXV, 558), et citée encore dans l'*Essai*, XII, 399.

*Histoire de la conquête du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne*, trad. de l'espagnol, par Antonio de Solis. Paris, 1691, in-4°, édition que je cite ; 5[e] éd. Paris, 1730. — Cf *Essai*, XII, 395. Voltaire l'a lue dès septembre 1753 (XXXVIII, 125)

*Relation abrégée d'un voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, de La Condamine, 1745, in-8°, à laquelle Voltaire a recours pour une addition faite en 1756 à la XI[e] *Lettre Philosophique*, éd. Lanson, I, 149, note 38.

1. Cf. Garcilasso de la Vega, I, 91 : « Ils se perçaient les oreilles, principalement les femmes, qui se les accommodaient d'une étrange sorte, pour y attacher des pendants... Et parce que les Indiens se servaient de cette manière de pendants, les Espagnols les nommèrent pour cela *Orejones*, c'est-à-dire *hommes à grandes oreilles*, nom qui leur est demeuré depuis dans quelques contrées des Indes. » — La Condamine, p. 105 : « Un vieux soldat de la garnison de Cayenne m'a assuré que dans un détachement dont il était, qui fut envoyé dans les terres pour reconnaître le pays en 1728, ils avaient pénétré chez les *Amiconanes, nation à longues oreilles*, qui habite au delà des sources de l'Oyapoc. »

2. Coréal, I, 195 : « *Ils garrottent* le prisonnier *avec des cordes de coton...* »

3. Le détail se rencontre partout. Voltaire le reprend dans l'*Essai*, avec plusieurs autres utilisés dans *Candide* : « Tous les habitants marchaient

fléches, de massuës & de haches de caillou[1] : les uns faisaient bouillir une grande chaudiére; les autres préparaient des broches[2], & tous criaient : « C'est un Jésuite, c'est un Jésuite ; nous serons vengés[3], & nous ferons bonne chère ; mangeons du Jésuite, mangeons du Jésuite[4]. »

« Je vous l'avais bien dit, mon cher Maître, s'écria tristement Cacambo, que ces deux filles nous joueraient d'un mauvais tour. » Can | dide apercevant la chaudiére & les [130]
broches, s'écria : « Nous allons certainement être rotis ou

79. nous joueraient un K.

---

*nus*, à la réserve d'une large ceinture qui leur servait de poche. C'étaient des peuples chasseurs, se faisant la guerre *avec leurs flèches et leurs massues*, pour quelques pièces de gibier... *Ils mangeaient leurs prisonniers de guerre*, et Améric Vespuce rapporte dans une de ses lettres *qu'ils furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européans ne mangeaient pas leurs prisonniers.* » (XII, 404). — Sur la ceinture, cf Garcilasso de la Vega, I, 53 ; et II, 217-219, sur les Chirihuanas, qui « se jettent *tout nus* sur leurs ennemis ».

1. Coréal, I, 236 : « Nous trouvâmes *une cinquantaine* de Guapaches *armés de flèches et de massues*, ayant à leur tête trois sauvages que nous prîmes pour des Jésuites... Ils étaient déguisés et *portaient des soutanes noires et des bonnets de Jésuites.* » (A joindre à la note 1 de la p. 91, comme source de l'idée du travestissement proposé par Cacambo). Cf. encore I, 228 : « Ils assomment leurs prisonniers, les *rôtissent* et les mangent sur le champ. Ils ont pour arme une espèce de *massue*. Ils se servent pour couteaux de *pierres qu'ils aiguisent...* » — Garcilasso de la Vega, I, 70 : « ...des armes offensives comme par exemple des arcs, des *flèches*, des lances, des *massues* » — I, 225 : [Au lieu de se servir du fer pour leurs outils ou leurs armes], « ils en faisaient *de certaines pierres fort dures* ».

2. Coréal, I, 171, parle des « *préparatifs* pour le massacre de quelque captif dont la chair doit servir à les régaler » ; le plus souvent, dit-il, ils « *les rôtissent* » (I, 192).

3. Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 388 : « La famine et la *vengeance* les ont accoutumés à cette nourriture. »

4. Coréal, I, 232 : « Les prêtres de ces sauvages *haïssent mortellement* les Jésuites, et ne cessent *d'exciter les sauvages* à les détruire » ; — et surtout Muratori, *loc. cit.* (p. 91, n. 1) : « Ils se proposaient de *faire un excellent repas* de la chair du P. Ruiz, *qu'ils croyaient devoir être fort*

bouillis [1]. Ah que dirait Maître Pangloss, s'il voyait comme la pure nature est faite ? Tout est bien ; soit, mais j'avouë qu'il est bien cruel d'avoir perdu Mademoiselle Cunégonde, & d'être mis à la broche par des Oreillons. » Cacambo ne perdait jamais la tête : « Ne désespérez de rien, dit-il au désolé Candide : j'entends un peu le jargon de ces peuples [2], je vai leur parler. — Ne manquez pas, dit Candide, de leur représenter quelle est l'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes, & combien cela est peu Chrétien [3]. »

« Messieurs, dit Cacambo, vous | comptez donc manger [131]
aujourdhui un Jésuite ; c'est très bien fait ; rien n'est plus juste que de traiter ainsi ses ennemis. En effet, le droit naturel nous enseigne à tuer nôtre prochain [4], & c'est ainsi qu'on en agit dans toute la Terre. Si nous n'usons pas

*délicate*, parce que les Jésuites sont les seuls au Paraguay qui fassent usage du sel. »

1. Cf. Coréal, I, 195 : « Ils garrottent le prisonnier avec des cordes de coton, et le prisonnier les regarde d'un air assuré, leur dit comment il a souvent lié de cette façon ses ennemis, qu'il a ensuite *rôtis et mangés.* » — Cf. aussi Garcilasso de la Vega, I, 52 : « Parmi ces peuples, il s'en trouvait de si affamés de chair humaine, qu'*ils faisaient de leur estomac insatiable un tombeau à leurs plus intimes amis* ; car dès qu'il y en avait quelqu'un de mort, tous les parents s'assemblaient entre eux, et le mangeaient *bouilli ou rôti*, selon qu'ils le trouvaient gras ou maigre » ; et I, 45 : « Sans attendre que la chair soit *ou bouillie ou rôtie*, ils la mangent goulument. »

2. Cf. Coréal, II, 30 (Relation de W. Raleigh) : « Mon interprète, qui était natif de la Guyane, et savait une partie des *jargons de ces peuples*, me servit beaucoup dans cette occasion. » — D'ailleurs, lorsqu'en 1725 Voltaire voit à Fontainebleau la femme anthropophage du Mississipi, il argumente avec elle « *par interprète* » (XXXIV, 322).

3. Cf. Herrera, III<sup>e</sup> décade, p. 312 : « (Un prêtre) lui fit entendre que pour se sauver, il fallait *vivre selon la loi de J.-Ch., en cessant de manger de la chair humaine.* » — Ibid., p. 393 : « On savait aussi qu'ils sacrifiaient des hommes, qu'*ils les mangeaient*, et qu'ils faisaient d,autres choses abominables du tout *contraires à notre sainte foi et à toute raison naturelle* ; qu'ils avaient des guerres entre eux, et *mangeaient ceux qu'ils captivaient, dont Dieu était fort offensé.* »

4. Voyez un passage de Pelloutier, *Histoire des Celtes* (1740), II, 239, que Voltaire, en janvier 1758, vient d'utiliser dans l'*Essai* : « Dans le

du droit de le manger, c'est que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère [1] ; mais vous n'avez pas les mêmes ressources que nous ; certainement il vaut mieux manger ses ennemis, que d'abandonner aux corbeaux & aux corneilles le fruit de sa victoire [2]. Mais, Messieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un Jésuite en broche, & c'est vôtre deffenseur, | c'est l'ennemi de vos ennemis que vous allez rotir. [132]
Pour moi je suis né dans vôtre pays ; Monsieur que vous voyez est mon Maître, & bien loin d'être Jésuite, il vient de tuer un Jésuite, il en porte les dépouilles, voilà le sujet de vôtre méprise. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez sa robe, portez-la à la premiére barrière du Royaume de Los Padres ; informez vous si mon Maître n'a pas tué un Officier Jésuite. Il vous faudra peu de tems ; vous pourrez toujours nous manger, si vous trouvez que je vous ai menti. Mais si je vous ai dit la vérité, vous connaissez trop les principes du droit public, les mœurs & les loix pour ne nous pas faire grace. »

fond, *c'est une barbarie mille fois plus grande de tuer injustement un homme que de le manger*. Un homme d'épée frémirait à la seule proposition de manger de la chair humaine ; et cependant, il ne se fera aucun scrupule de tuer un homme contre toutes les lois de la justice et de l'humanité, lorsqu'il y est appelé par les maximes d'un faux honneur. » — La raillerie ne semble pas viser un texte ou une doctrine particulière ; elle retombe, en général, sur les juristes et leurs ouvrages, que Voltaire n'aimait guère. Quelques lectures faites pour l'*Essai sur les mœurs* ont pu éveiller au passage sa malice : soit Pufendorf, II, 459, n. 5 : « Si les anthropophages mangeaient seulement la chair des créatures humaines qui meurent de mort naturelle ou qui ont été tirées par d'autres qu'eux, quelque sauvage et barbare que soit une telle coutume, elle ne donnerait aucun droit de les attaquer pour ce seul sujet » ; — soit Grotius intitulant des chapitres « *jusqu'où s'etend le droit de tuer un ennemi* » (III-IV), ou « *du droit de tuer les ennemis* » (III-XI). — Cf. aussi Clarke, *Exist. de Dieu*, II, 167 et 188-189.

1. Cf. *Dict. Phil*, XVII, 263 : « [C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines], *c'est la nécessité* qui les a fait manger. »

2. Le tour même de la phrase rappelle la citation de Montaigne faite

Les *Oreillons* trouvèrent ce discours très raisonnable[1] ; [133] ils députèrent deux Notables pour aller en diligence s'informer de la vérité ; les deux députés s'acquittèrent de leur commission en gens d'esprit, & revinrent bientôt aporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers, leur firent toutes sortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraichissements[2], & les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs Etats, en criant avec allégresse : « Il n'est point Jésuite, il n'est point Jésuite. »

Candide ne se lassait pas d'admirer le sujet de sa délivrance. « Quel peuple ! disait-il, quels hommes ! quelles mœurs ! Si je | n'avais pas eu le bonheur de donner un [134] grand coup d'épée au travers du corps du frère de Made-

par Voltaire, XVII, 270 : « *Où est plus de barbarie à manger un homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, et le faire meurtrir aux chiens et pourceaux ?* » — La phrase elle-même provient de la rédaction de l'*Essai sur les mœurs* [le chap. des anthropophages est écrit, comme celui du Paraguay, en janvier 1758 (XXXIX, 353)] : « *Cette atrocité est pourtant bien moins cruelle que le meurtre* [cf. le texte de Pelloutier, p. 99, note 4]. La véritable barbarie est de donner la mort, et *non de disputer un mort aux corbeaux et aux vers.* » — Les expressions de *Candide* sont, dans le *Dict. Phil.*, incorporées au récit de l'entrevue de Voltaire avec la femme cannibale (1725), XVII, 263, mais elles ne sont pas dans le récit primitif de 1737 (XXXIV, 322).

1. Ce brusque revirement des Oreillons, convaincus par la belle harangue de Cacambo, rappelle cette remarque de Coréal, I, 189 : « Il faut espérer qu'à la fin l'humanité prendra le dessus, car, quand on leur reproche cette cruauté et qu'*on leur fait voir avec douceur* qu'il n'y a rien qui approche plus des bêtes sauvages que de se manger ainsi les uns les autres, ils baissent la vue, et paraissent fort honteux des reproches qu'on leur fait. »

2. Cf. Coréal, I, 193 : « On assure que quand ces sauvages ont fait des prisonniers, ils les nourrissent et les engraissent. *On donne des femmes aux hommes*, et ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux qui ont fait ces prisonniers ne font pas difficulté de leur donner leurs filles ou leurs sœurs pour les servir : et parmi eux une femme tient la place de maîtresse. » — Antonio de Solis, *Conquête du Mexique*, p. 140 : « Ces maisons étaient fournies de vivres et de *rafraîchissements*... Au bourg, le cacique avait préparé un autre *présent de huit filles*, parées fort galamment. »

moiselle Cunégonde, j'étais mangé sans remission. Mais après tout la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés dès qu'ils ont sçû que jc n'étais pas Jésuite.. »

---

# CHAPITRE DIX-SEPTIEME [135]

## ARRIVÉE DE CANDIDE & DE SON VALET AU PAYS D'ELDORADO [1], & CE QU'ILS Y VIRENT.

Quand ils furent aux frontières des Oreillons : « Vous voyez, dit Cacambo à Candide, que cet Hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre ; croyez moi, retournons en Europe par le plus court chemin. — Comment y retourner ? dit Candide, & où aller ? Si je vai dans mon pays, les Bulgares et les Abares y égorgent tout ; si je retourne en

9. Arabes $75^{91}$ *contref.*

---

1. Nous avons indiqué déjà, à propos des *Oreillons*, les sources essentielles de ce chapitre sur l'*Eldorado*, et la façon dont Voltaire en avait usé, combinant impressions d'ensemble et souvenirs de détail, transpositions, déformations et parodies. Aux *Voyages de François Coréal*, à Garcilasso de la Vega, j'ajouterai seulement l'*Histoire des Sévarambes, peuples qui habitent une partie... de la Terre Australe, contenant une Relation du gouvernement, des mœurs, de la religion et du langage de cette nation, inconnue jusqu'à présent*, 2[e] éd., Amsterdam, 1716, 2 vol. in-12, peut-être les *Voyages et aventures de Jacques Massé*, de S. Tyssot de Patot (1710), et les *Mémoires de Gaudence de Luques, prisonnier de l'Inquisition*, 1753, 4 part. in-12. (Sur les *Sévarambes*, sur *Jacques Massé*, et les doctrines déistes qui y sont exposées d'une façon très analogue à celle du « vieillard de l'Eldorado », cf. G. Lanson, *Rev. des cours et conf.*, 1908). Le pays des *Mezzoraniens* où nous transporte Gaudence de Luques est aussi un véritable Eldorado, où « tout va bien », gouvernement, culte purement déiste, lois et mœurs ; comme Candide, le héros du récit quitte cette heureuse terre « pour aller passer le Carnaval à Venise » (IV, 219). — Je présume que Voltaire a été amené à se documenter sur le Dorado dans F. Coréal, par une indication du *Dictionnaire géographique* de Bruzen de la Martinière, qu'il pratiquait, et qui le renvoyait à la relation de W. Raleigh jointe à celle de Coréal : *Voyages de François Coréal aux Indes Occidentales, contenant ce qu'il y a vu de plus remarquable... avec une Relation de la Guyane de Walter Raleigh*, nouv. éd., Paris, 1722, 2 vol. in-12.

Portugal, j'y suis brulé ; si nous restons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment | d'être mis en broche. Mais [136] comment se résoudre à quitter la partie du Monde que Mademoiselle Cunégonde habite ?

— Tournons vers la Cayenne, dit Cacambo, nous y trouverons des Français qui vont par tout le Monde, ils pourront nous aider, Dieu aura peut-être pitié de nous. »

Il n'était pas facile d'aller à la Cayenne ; ils savaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher ; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, étaient partout de terribles obstacles [1]. Leurs chevaux moururent de fatigue : leurs provisions furent consumées. Ils se nourrirent un mois entier [2] de fruits sauvages, & se trouvè | rent enfin auprès d'une petite [137] riviére bordée de cocotiers, qui soutinrent leur vie & leurs espérances.

Cacambo qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la Vieille, dit à Candide : « Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché, j'aperçois un canot vuide sur le rivage, emplissons-le de cocos, jettons nous dans cette

14. Caienne 78r K — 24. cocatiers 60[a].

---

1. Plus loin Cacambo donne « le bon conseil » d'utiliser « *un canot vide* » qu'ils aperçoivent. — Cf. Garcilasso de la Vega, I, 381 : « Il ne passa point plus avant, parce que les *marais, les précipices et les montagnes rendaient presque inaccessible cette contrée* » ; — II, 217 : « *les montagnes, les lacs, les précipices* rendaient presque tout ce pays inaccessible » ; — II, 202-204 : « L'Inca apprit *qu'on pouvait y entrer par un grand fleuve* ; du moins il croyait qu'*il était impossible de s'y acheminer par terre, à cause des lacs, des marécages, des précipices et des montagnes* qu'on y découvre de toutes parts... Il fit construire des radeaux et des *canots* ; cela fait, on y embarqua... des *vivres* et tous les préparatifs nécessaires. »

2. Garcilasso de la Vega, II, 208 (suite du même récit) : « Après avoir marché *vingt-huit jours* à travers des montagnes et des lieux pleins de broussailles, ils découvrirent enfin la première ville de la province. »

petite barque, laissons nous aller au courant [1], une riviére méne toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles. — Allons, dit Candide, recommandons nous à la Providence. »

Ils voguèrent quelques lieuës | entre des bords tantôt [138] fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La riviére s'élargissait toujours ; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au Ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots soûs cette voûte. Le fleuve resserré en cet endroit [2] les porta avec une rapidité & un bruit hor-

1. L'idée vient de W. Raleigh, racontant la façon dont Juan Martinez arriva à Manoa, capitale du Dorado : « Il fut *abandonné dans un canot*, à la merci des vents et des flots, sans vivres et avec ses seules armes. *Ce canot fut emporté par le courant* et trouvé flottant par quelques sauvages... [qui] le menèrent à Manoa. »

2. La façon dont Candide et Cacambo pénètrent dans le Dorado est un souvenir combiné de divers textes. « *La rivière s'elargissait toujours* » : cf. Garcilasso de la Vega, II, 207 (même fragment) : « On dit que *la rivière a dix lieues de large* dans cet endroit, et que ceux du pays mettent deux jours à la traverser en canot. » — Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes, tant Orientales qu'Occidentales*, 1606, in-4°, p. 104 : « Il y a (sur l'Amazone) un passage qu'ils appellent le Pongo, qui doit être un des plus dangereux pas de tout le monde, car *la rivière étant resserrée en cet endroit*, et contrainte entre deux roches très hautes en précipice, vient à tomber droitement du haut en bas avec une grande roideur, où l'eau fait un bouillon qu'il semble impossible de passer sans se noyer. Néanmoins, la hardiesse des hommes *a bien osé entreprendre de passer ce passage pour le désir de ce Dorado tant renommé.* » — Garcilasso de la Vega, I, 296 : « On ne peut aller avec les bateaux de jonc sur les plus grandes rivières, à cause *de leur impétuosité et des écueils* qui s'y trouvent. » — Dans aucune des relations d'Amérique je n'ai trouvé *la voûte* de rochers sous laquelle pénètre le fleuve et où s'engagent les voyageurs ; je me demande si Voltaire ne mêle pas ici une réminiscence de Buffon, *Théorie de la Terre*, art. XVII : « Cette grande caverne présente d'abord une ouverture fort considérable, comme celle d'une *très grande porte d'église* ; par cette ouverture, il coule un gros ruisseau ; en avançant, *la voûte de la caverne se rabaisse* si fort, qu'en un certain endroit on est obligé, pour continuer sa route, de se mettre sur l'eau du ruisseau dans des baquets fort plats, *où on se couche pour passer sous la voûte de la caverne*, qui est abaissée en cet endroit au point que l'eau touche presque à la voûte; après avoir passé cet endroit, la voûte se relève, et on voyage encore sur la rivière... »

rible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour, mais leur canot se fracassa contre les écueils. Il fallut se trainer de rocher en rocher pendant une lieuë entiére : enfin ils découvrirent un horison immense bordé de montagnes inaccessibles [1]. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le be | soin. Par-tout l'utile était agréable. [139] Les chemins [2] étaient couverts, ou plutôt ornés de voitures d'une forme & d'une matiére brillante, portant des hommes & des femmes d'une beauté singuliére, trainés rapidement par de gros moutons rouges [3] qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan & de Méquinez.

47. *C'est le texte de toutes les éditions sans exception.*

---

1. Cf. Raleigh, II, 28-29 : « Il essaya d'entrer en Guyane par le Midi, mais ses efforts furent inutiles. *De hautes montagnes inaccessibles* lui fermèrent le passage. Il aurait été impossible de transporter des vivres et des munitions à travers les précipices et les rochers, et de franchir les sommets de ces montagnes escarpées. » — Garcilasso de la Vega, II,176: le roi Manco Capac s'installe dans « *une campagne fort large, environnée de tous côtés de hautes montagnes...* et remarquant *la fertilité du pays* [cf. « le pays était cultivé... »], il résolut d'y fonder sa capitale. »

2. Garcilasso de la Vega, II, 407 : « Au sortir de la ville de Cuzco, on trouve *deux grands chemins de cinq cents lieues* de long, dont l'un traverse *le pays plat* et l'autre *les montagnes...* », texte utilisé dans l'*Essai sur les mœurs*, XII, 398 : « Cet Inca... avait fait *un grand chemin de cinq cents lieues de Cusco* jusqu'à Quito à travers des *précipices comblés* et *des montagnes aplanies.* »

3. Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 386 : « Les moutons du Pérou étaient plus grands, plus forts que ceux d'Europe, et *servaient à porter des fardeaux.* » — Il n'était point de relation qui ne renseignât Voltaire sur leur compte : Coréal, I, 352, décrit les « *moutons chameaux* » ; Garcilasso de la Vega, I, 436 : « Pour transporter les provisions, on se servait de cette sorte d'animaux que les Espagnols appellent Carneros, quoiqu'ils ressemblent plutôt à des chameaux qu'à des *moutons*, excepté qu'ils n'ont point de bosse sur le dos » ; — et II, 317 : « Le huanacu privé est de toutes les couleurs, au lieu que le sauvage est simplement de *couleur baie* [infiniment moins « pittoresque » que les *moutons rouges* de *Candide* !]. On se sert de ces animaux comme de bêtes à charge *pour transporter les marchandises.* » — Le chap. XII du livre II d'Acosta est consacré aux « *moutons employés comme bêtes de somme* ».

« Voila pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Westphalie. » Il mit pied à terre avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfans du village couverts de brocards d'or tout déchirés, joüaient au palet à l'entrée du bourg. Nos deux hommes de l'au | tre Monde s'amusèrent à les regarder. Leurs [140] palets étaient d'assez larges piéces rondes [1], jaunes, rouges, vertes, qui jettaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns ; c'était de l'or, c'était des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. « Sans doute, dit Cacambo, ces enfans sont les fils du Roi du pays qui jouënt au petit palet. » Le Magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école [2]. « Voila, dit Candide, le Précepteur de la Famille Royale. »

Les petits gueux quittèrent aussi-tôt le jeu, en laissant à terre leurs palets & tout ce qui avait servi | à leurs diver- [141] tissements. Candide les ramasse, court au Précepteur &

57. brocarts K.

1. Garcilasso de la Vega, II, 354 : « Il s'y trouve [dans la terre] des grains d'or de deux ou trois poids, et je puis dire en avoir vu plus de vingt... Les uns sont *plats*, les autres *ronds*... », et le *Voyage de George Anson* (éd. 1751, in-4°, p 44), auquel Voltaire donnera un chapitre entier du *Siècle de Louis XV*, et qu'il lit en mars 1749 (XXXVII, 8) : « Outre l'or, le Brésil fournissait aussi des *diamants*... Avant qu'on sût que c'était des diamants, *on les négligeait, et on les jetait avec le sable et le gravier*. Plusieurs personnes se sont rappelé dans la suite avec regret qu'*il leur est passé par les mains des pierres qui auraient fait leur fortune*... Les habitants *ne pouvaient se mettre dans l'esprit que ce qu'ils avaient si longtemps méprisé fut d'un aussi grand prix*... On m'a dit qu'un gouverneur d'un des endroits où se trouvent les diamants, *avait rassemblé un grand nombre de ces cailloux pour s'en servir au jeu en guise de jetons.* »

2. Garcilasso de la Vega revient à plusieurs reprises sur les écoles florissantes établies par les Incas, par exemple I, 386, II, 137, sur l'Inca Pachacutec qui « honora de grandes prééminences les écoles et les professeurs », etc.

les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que leurs Altesses Royales avaient oublié leur or & leurs pierreries. Le Magister du village en souriant les jetta par terre, regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, & continua son chemin.

Les Voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis & les émeraudes. « Où sommes-nous ? s'écria Candide, il faut que les enfans des Rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur aprend à ~~mépriser~~ l'or & les pierreries. » Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils aprochèrent enfin de | la premiére maison du village. [142] Elle était bâtie comme un palais d'Europe [1]. Une foule de monde s'empressait à la porte, & encor plus dans le logis. Une musique très agréable se faisait entendre, & une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'aprocha de la porte & entendit qu'on parlait Péruvien ; c'était sa langue maternelle ; car tout le monde sait que Cacambo était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. « Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide ; entrons, c'est ici un cabaret. »

Aussi-tôt deux garçons & deux filles de l'hotellerie, vétus de drap | d'or, & les cheveux renoués avec des [143] rubans [2], les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On

85. fesait K ; entendre, une 75[31] *contref.*

---

1. Garcilasso de la Vega, II, 2 : « Les maisons [des Incas] n'étaient pas moins éminentes en grandeur, en richesse... On peut bien dire que la magnificence en était si grande qu'elle a surpassé la pompe des plus superbes *palais* qu'aient jamais fait bâtir tous les monarques du monde... »

2. Coréal, I, 355 : « Les Indiens portent la chevelure longue ou *nouée avec un ruban.* » — Garcilasso de la Vega, II, 275 : « Ces peuples portaient pour l'ordinaire les cheveux fort longs, qu'*ils retroussaient tous ensemble sur le sommet de la tête, et en faisaient une touffe* » ; et aussi I, 90 et II, 307.

servit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un contour bouilli qui pesait deux cent livres, deux singes rotis d'un gout excellent ; trois cent colibris dans un plat, & six cent oiseaux mouches [1] dans un autre ; des ragouts exquis, des patisseries délicieuses ; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche [2]. Les garçons & les filles de l'hotellerie versaient plusieurs liqueurs faites de canne de sucre [3].

Les convives étaient pour la plupart des marchands & des voituriers, tous d'une politesse extrême [4], qui firent quelques questions à | Cacambo avec la discrétion la plus [144]
circonspecte, & qui répondirent aux siennes d'une maniére à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot en jettant sur la table de l'hôte deux de ces larges piéces d'or qu'il avait ramassées ; l'hôte

96. cuntur 78[r] ; vautour 71[1], K.

---

1. Garcilasso de la Vega décrit (I, 230) un repas où l'on servit à l'Inca « divers animaux, tigres, lions, ours, *singes*, loups-cerviers, *perroquets*, autruches, et de l'oiseau appelé *cuntur*, qui est *le plus gros* de tous ceux qu'on connaît. » — Voir encore sur le *cuntur*, II, 332-333, 486, etc. — Nulle part Garcilasso n'exprime par un chiffre les dimensions gigantesques du *cuntur*, mais Voltaire transpose ici, pour l'appliquer à cet oiseau, le souvenir amusé qu'il garde d'une autre page (II, 454) où Garcilasso énumère des prodiges : « Je vis cinq chevaux attachés aux branches de cette rave, qu'on y avait mis pour la tirer... J'y vis *un melon qui pesait cent trois livres*.. une laitue qui pesait sept livres et demie .. »

2. Souvenir inexact de Voltaire. Cf. Garcilasso, II, 347 : « Toutes les pierreries qu'on trouvait dans le Pérou consistaient en turquoises et en *émeraudes* ; il y avait outre cela *du cristal* fort net, mais *les Indiens ne savaient pas le mettre en œuvre.* »

3. Sur la culture des *cannes de sucre*, cf. Garcilasso, I, 304 ; II, 450.

4. Garcilasso de la Vega, I, 85 : « [L'Inca Manco-Capac enseigna à ses sujets] les bonnes mœurs et la *civilité*, leur recommanda d'être honnêtes dans leurs conversations, et de se rendre de bons offices les uns aux autres, sans sortir jamais des bornes que la raison et la loi naturelle leur avaient prescrites. »

& l'hôtesse éclatèrent de rire, & se tinrent longtems les côtés. Enfin ils se remirent. « Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers, nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en payement les cailloux de nos grands chemins [1]. Vous | n'avez [145] pas sans doute de la monnoie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour diner ici. Toutes les hotelleries établies pour la commodité du Commerce sont payées par le Gouvernement [2]. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village ; mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. » Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte, & Candide les écoutait avec la même admiration & le même égarement que son ami Cacambo les rendait. « Quel

122. vous serez reçu $64^m$-K, *sauf* 78.

---

1. Voyez p. 107, note 1, et Garcilasso de la Vega, I, 426 : « L'or, l'argent et les pierreries, dont les Incas, comme chacun sait, avaient une quantité prodigieuse,.. ne pouvaient leur servir, *puisqu'ils ne vendaient ni n'achetaient aucune chose avec ces métaux...* Ils regardaient ces richesses comme superflues, parce qu'elles n'étaient ni bonnes à manger, *ni d'usage pour avoir des vivres.* Mais s'ils en avaient quelque estime, ce n'était qu'à cause de leur éclat et de leur beauté, pour s'en servir à l'embellissement des palais et des temples. »

2. Garcilasso de la Vega, I, 435 : « Les Incas avaient eu soin *de pourvoir aux nécessités des voyageurs.* Ils établirent dans tous les chemins *des hôpitaux* [cf. *Candide*, p. 122 : « Ils passèrent un mois *dans cet hospice* »], qu'on appelait Corpahuasci, *et qui étaient munis de toutes sortes de provisions.* C'est là qu'*on donnait à manger aux passants*, et qu'on leur fournissait tout ce qui était nécessaire. Que si par hasard ils tombaient malades en chemin, on les traitait avec un soin extraordinaire, et, de peur qu'ils manquassent de quelque chose, on leur donnait du superflu. » — Cf. I, 441, presque dans les mêmes termes ; — et I, 460 : « On les obligeait [les Indiens]... de faire des hôpitaux pour y recevoir les voyageurs, et d'y être en personne pour les servir, et leur fournir *aux dépens du roi* [cf. *« sont payées par le Gouvernement »*] tout ce qui leur serait nécessaire. »

est donc ce pays, disaient-ils l'un & l'autre, inconnu à tout le reste de la Terre, & où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est | probablement le [146] pays où tout va bien [1] ; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et quoi qu'en dit Maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait assez mal en Westphalie. »

131. que tout allait mal $71^{13}$-K, *sauf* $71^{r}$. *Tout* β *et, d'autre part,* $71^{r}$ *conservent* assez.

---

1. Les nécessités mêmes de sa fiction et l'intention générale du roman incitaient Voltaire à faire ainsi de l'Eldorado « le pays où tout va bien »; mais il y était engagé en même temps par l'impression qui se dégageait de lectures comme l'*Histoire des Incas* ou l'*Histoire des Sévarambes* ; l'ouvrage de Garcilasso de la Vega est une perpétuelle apologie du gouvernement et des mœurs de l'ancien Pérou, de la sagesse des princes et de la félicité des peuples · « On pouvait, dit-il, à juste titre appeler cet âge *le siècle d'or* » (II, 323). — Quant aux Sévarambes, « si on considère le bonheur de ce peuple, dit Prosper Marchand, on trouvera qu'*il est aussi parfait qu'il le puisse être en ce monde*, et que toutes les autres nations sont très malheureuses au prix de celle-là » ; et il ajoute . « Il faut avouer qu'*il n'y aurait point au monde de plus grand bonheur que de pouvoir habiter au milieu d'un peuple si sage et si bien gouverné.* »

## CHAPITRE DIX-HUITIEME [147]

### CE QU'ILS VIRENT DANS LE PAYS D'ELDORADO.

Cacambo témoigna à son hôte toute sa curiosité : l'hôte lui dit : « Je suis fort ignorant, & je m'en trouve bien ; mais nous avons ici un Vieillard retiré de la Cour, qui est le plus savant homme du Royaume, & le plus communicatif [1]. » Aussitôt il méne Cacambo chez le Vieillard. Candide ne jouait plus que le second personnage & accompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, & les lambris des | apartements n'étaient que d'or [2], mais travaillés avec [148]

1. Le *Vieillard* initiant les étrangers aux perfections idéales des pays utopiques, discourt dans tous les *Voyages imaginaires*, chez Jacques Sadeur comme chez Jacques Massé, chez les Mezzoraniens comme chez les Sévarambes. Voltaire le trouvait encore en 1755 dans la nouvelle édition de l'*Entretien d'un Européan avec un insulaire du royaume de Dumocala*, du roi Stanislas (paru en 1752), p. 13. — En particulier, il semble se souvenir d'un *vieux cacique* qui joue un rôle assez important dans les premiers chapitres de la *Relation* de W. Raleigh lui-même, II, 63 : « *Ce vieux cacique était regardé comme un des plus sages du pays*, et, pour dire la vérité, il me parut fort entendu et fort raisonnable, et il me parl toujours avec beaucoup de bon sens. » — J'ajouterai que la conversation du vieillard d'Eldorado avec Candide renouvelle le thème de l'entretien avec le quaker dans la première *Lettre Philosophique* : les analogies apparaissent dans le mouvement de l'exposition et dans les nuances de la raillerie.

2. L'*Histoire* de Garcilasso, comme la *Relation* de Raleigh, resplendissent à chaque page d'or, d'argent, de pierreries. Mais la description de la maison du vieillard est faite de réminiscences de la description que Garcilasso donne de l'illustre temple du Soleil, à Cuzco. Cf. I, 312 : « *Les portes étaient couvertes de plaques d'argent..* » ; — II, 4 : « Au lieu de tapisseries, ils mettaient comme nous avons dit, *des lames d'or et d'argent*, dont *ils lambrissaient les chambres...* » ; — II, 3 : « *On lambrissait de lames d'or les temples* du Soleil et les maisons royales... » ; — I, 317 : « *Les*

tant de goût [1], que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incrustée que de rubis & d'émeraudes [2], mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simplicité.

Le Vieillard reçut les deux étrangers sur un sopha matelassé de plumes de colibri, & leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamants ; après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes.

« Je suis âgé de cent soixante & douze ans, & j'ai apris de feu mon père, Ecuyer du Roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin [3]. Le Royaume où nous sommes est l'ancienne pa | trie des Incas qui en [149] sortirent très imprudemment pour aller subjuguer une partie du Monde, & qui furent enfin détruits par les Espagnols.

« Les Princes de leur famille qui restèrent dans leur

16. sofa 71[b], 75[31] *contref.*, K — 17. colibris 59[c].

---

*portes .. étaient couvertes d'or*, excepté les appartements de la lune et des étoiles, qui étaient *lambrissés d'argent...* » ; — I, 310 : « Les quatre murailles du temple, à les prendre du haut en bas, étaient *toutes lambrissées de plaques d'or...* » ; — I, 314 : « Les Incas donnèrent *un appartement tout lambrissé d'or* à l'Eclair, au Tonnerre et à la Foudre. »

1. Voltaire résume ce que détaille Garcilasso, II, 253 : « Tous les murs étaient enrichis de *plaques d'or et d'argent* qui servaient de tapisseries, et *où l'on voyait des animaux, des plantes et des oiseaux représentés au naturel.* » — Cf. encore II, 278.

2. Souvenir partiellement inexact de Garcilasso. Cf. II, 278 : « Les portes étaient... *parsemées de pierreries*, et principalement de turquoises et *d'émeraudes* » ; — et I, 316 : « Aux angles... étaient *enchassées plusieurs pierres fines*, et principalement des turquoises et des *émeraudes*, parce qu'en ce pays-là il n'y avait point de *rubis* ni de diamants. » Voltaire a gardé les noms des pierres, mais oublié la restriction.

3. Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 397 : « *Garcilasso de la Vega...* était alors *avancé en âge, et son père* pouvait aisément *avoir vu la révolution* arrivée en l'an 1530 » ; — et Garcilasso lui-même, I, 11 : « J'en puis parler plus savamment pour *les avoir ouï dire dans mon pays à mon père même* et à ceux de son temps, lesquels dans leurs conversations s'entretenaient ordinairement des plus belles actions arrivées durant ces conquêtes. »

pays natal furent plus sages ; ils ordonnèrent du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de nôtre petit Royaume ; & c'est ce qui nous a conservé nôtre innocence & nôtre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appellé *El Dorado* ; & un Anglais nommé le Chevalier *Raleig*, en a même aproché [1] il y a environ cent années ; mais comme nous sommes entourés de rochers ina | bordables & de [150] précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe [2], qui ont une

32-33. Eldorado $78^{r}$, K — 33. Raleigh $78^{r}$ ; Raleing $75^{31}$ *contref.*

---

1. Toute cette page vient des recherches pour l'*Essai sur les mœurs*, chap. CLI (XII, 407-408) : « On disait que la famille des Incas s'était retirée dans ce vaste pays dont les limites touchent à celles du Pérou ; que c'était là que la plupart des Péruviens avaient échappé à l'avarice et à la cruauté des chrétiens d'Europe ; qu'ils habitaient au milieu des terres, près d'un certain lac Parima dont le sable était d'or ; qu'il y avait une ville dont les toits étaient couverts de ce métal ; les Espagnols appelaient cette ville *El Dorado* : ils la cherchèrent longtemps... La reine Elisabeth envoya en 1556 une flotte sous le commandement du savant et malheureux Raleig, pour disputer aux Espagnols ces nouvelles dépouilles. Raleig en effet pénétra dans le pays, habité par des peuples rouges... Il ne doute point qu'il n'y ait des mines : il rapporta une centaine de grandes plaques d'or et quelques morceaux d'or ouvragés ; mais enfin on ne trouva ni ville Dorado, ni lac Parima. » — Tout cela résume l'ensemble de la *Relation de la Guyane* de W. Raleigh (en particulier II, 11 : « *Les Princes* qui y règnent sont issus des puissants *Incas* du Pérou... »), imprimée avec les *Voyages de François Coréal*, en le combinant avec quelques réminiscences de Garcilasso de la Vega. En particulier, « *les Princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal* » viennent de Garcilasso, II, 267 sqq. : « Les Incas ajoutent que *leurs descendants*, qui s'étaient établis parmi les Muzus, avaient formé le dessein de retourner à Cuzco, mais sur le point d'exécuter cette résolution, ils apprirent... *que les Espagnols avaient conquis le Pérou, et que tout l'empire des Incas était perdu*. De sorte qu'au lieu de se mettre en chemin, *ils restèrent dans le pays* des Muzus, où ils sont toujours en grande vénération. »

2. La « fureur inconcevable » des conquérants est à chaque page des histoires et des relations. Peut-être Voltaire se souvient-il confusément de Garcilasso, quand il fait louer par le Vieillard la sécurité où les descen-

fureur inconcevable pour les cailloux & pour la fange de nôtre terre, & qui pour en avoir nous tueraient tous jusqu'au dernier. »

La conversation fut longue ; elle roula sur la forme du Gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin Candide qui avait toujours du gout pour la Métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait une Religion.

Le Vieillard rougit un peu. « Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter ? est-ce que vous | nous prenez pour [151] des ingrats ? » Cacambo demanda humblement quelle était la Religion d'Eldorado. Le Vieillard rougit encor. « Est-ce qu'il peut y avoir deux Religions ? dit-il ; nous avons, je crois, la Religion de tout le Monde ; nous adorons Dieu [1]

dants des Incas avaient mis leurs trésors : « Ils cachèrent la plupart de leurs richesses dès qu'ils virent *le désir insatiable* des Espagnols à acquérir de l'or et de l'argent, et les cachèrent si bien que depuis ce temps-là, l'on n'a pu découvrir aucune chose » (II,6) ; — I, 10 : « Les Indiens, voyant que les Espagnols se saisissaient de tout l'or et l'argent qu'ils pouvaient attraper, et qu'ils l'envoyaient en Espagne, cachèrent si bien tous ces trésors qu'on n'a jamais pu les découvrir, quelques recherches qu'on en ait faites. »

1. Cf. Garcilasso de la Vega, I, 113-115 : « Ils ont appelé la majesté divine Pachacamac... Le mot de Pachacamac désigne celui qui est l'âme de l'univers ou bien celui qui est à l'univers ce que l'âme est au corps... Si quelqu'un leur demandait qui était Pachacamac, ils répondaient que lui seul donnait la vie à l'univers et le faisait subsister ; qu'ils ne l'avaient pourtant jamais vu ; qu'à cause de cela, *ils ne lui bâtissaient point de temples* et ne lui offraient aucun sacrifice, mais qu'*ils l'adoraient dans le fond de leur cœur*, et qu'ils le regardaient comme le Dieu inconnu. » Comparez l'*Histoire des Sévarambes*, II, 106 sqq. : « Ils croient qu'il y a un Dieu souverain et indépendant, qui est un être éternel, infini, tout puissant, tout juste et tout bon, qui gouverne et qui conduit toutes choses par une admirable sagesse » ; — et 111 : « *Dans diverses conversations que j'ai eues avec eux* sur ces matières, je les ai souvent ouï finir leur discours par ce raisonnement, qu'il y avait dans la religion trois devoirs [primordiaux] : le premier de ces devoirs lie toutes les créatures raisonnables au grand Etre des Etres, *par un respect et une vénération intérieurs*..., le second par l'amour et *la reconnaissance* [cf. p. 117 : « *nous le remercions sans cesse* »],...le troisième est un devoir d'amour envers la patrie... »

du soir jusqu'au matin. — N'adorez-vous qu'un seul Dieu? dit Cacambo, qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. — Aparemment, dit le Vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avouë que les gens de vôtre Monde font des questions bien singuliéres. » Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon Vieillard; il voulut savoir comment on priait Dieu dans l'Eldorado [1].

1. Cette religion est le déisme : à dire vrai, le Vieillard est bref et superficiel sur le fond même de la doctrine, qui est « *la Religion de tout le Monde* », et consiste à « *adorer Dieu du soir jusqu'au matin* ». Sur l'histoire des origines et du développement du déisme voltairien, cf. G. Lanson, *Rev. des cours et conf.*, 1908 ; *Voltaire*, p. 63 sqq. ; Pellissier, *Voltaire philosophe*, p. 65 sqq. — Mais, en ce qui concerne le culte lui-même des habitants de l'Eldorado, on retrouve encore Garcilasso de la Vega, et aussi l'*Histoire des Sévarambes*. Au reste Voltaire savait quels rapports existaient entre les deux ouvrages, et Prosper Marchand (I, 15, note) les avait mis en lumière : « Ces deux premiers articles de la religion des Sévarambes [déisme et culte du soleil] sont si conformes à ce qu'on raconte de la *religion des Péruviens*, qu'il se pourrait bien que Sévarias ne soit qu'une copie de Manco-Capac, premier Inca du Pérou et fondateur de cet empire. Ce prince, après avoir réuni et civilisé les Indiens et leur avoir persuadé qu'il était fils du Soleil, leur apprit à *adorer intérieurement et comme un Dieu suprême mais inconnu*, Pachacamac, c'est-à-dire l'âme ou le soutien de l'univers, et extérieurement le Soleil son père. Voyez Garcilasso de la Vega, *Hist. des Incas*, liv. II, chap. 1, 2, 3 et suiv. » (Noter que le *Dictionnaire* de Pr. Marchand paraît en 1758, et que l'article *Allais* (*Vairasse d'*) est un document capital pour l'histoire du déisme au XVIII[e] siècle.) — Il est certain que le culte et les cérémonies des Sévarambes viennent de Garcilasso de la Vega : la description du Temple du Soleil (éd. 1716, II, 72 sqq.) démarque à peine celle du Temple construit par Manco-Capac, et cette religion même dont Garcilasso détaille les croyances et les rites est fort voisine de celle que fonda Sévarias. — La religion de l'Eldorado et ses pratiques présentent des réminiscences de l'une et de l'autre, auxquelles s'ajoutent des ironies et des railleries contre les cérémonies et les moines catholiques. — Enfin, de faire exposer par un « prêtre » ou un « vieillard » les principes du déisme, religion supposée d'un peuple « austral » quelconque, est un procédé familier à maint auteur de ces *Voyages imaginaires*, que Voltaire connaissait, par exemple les aventures de *Jacques Sadeur* (cf. Bayle, art. *Sadeur*, et G. Lanson, *Rev. des cours et conf.*, 12 mars 1908, p. 11), les *Mémoires de Gaudence de Lucques*, où la religion des Mezzoraniens (III, 1-50) est un pur déisme, ou encore, quelques mois à peine avant *Candide*, l'*Histoire d'un Peuple nouveau, ou Découverte d'une isle à 43° 14' de latitude méridionale, par David Tompson, capitaine du vaisseau le Boston, à son retour de la Chine*, en 1756, traduit de l'anglais, 2 part. in-12, 1758.

« Nous ne le prions | point, dit le bon & respectable Sage ; [152] nous n'avons rien à lui demander ; il nous a donné tout ce qu'il nous faut, nous le remercions sans cesse [1]. » Candide eut la curiosité de voir des Prêtres ; il fit demander où ils étaient. Le bon Vieillard sourit. « Mes amis, dit-il, nous sommes tous Prêtres ; le Roi & tous les Chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grace [2] solemnellement, tous les matins ; & cinq ou six mille Musiciens les accompagnent. — Quoi ! vous n'avez point de Moines

[Je n'ai pu trouver cet ouvrage, mais l'*Année littéraire*, 1758, t. I, p. 237, dit à son sujet : « *Un vieillard d'une figure vénérable reçoit les étrangers et les fait entrer dans sa cellule*... Le vieillard *s'explique en déiste* sur tous les points de la religion, et l'on ne fait grâce au lecteur d'aucun de ces lieux communs de misérable philosophie qu'ont répétés, d'après Bayle, tant de petits esprits. »] — J'ajouterai une page de l'*Entretien d'un Européan avec un insulaire du Royaume de Dumocala* (p. 13), du roi Stanislas (éd. de 1754 ; nouv. éd. en 1755) : « On me présenta à un homme vénérable ; il me parut une espèce de brachmane qui joignait à l'étude et à l'administration des lois des fonctions sacerdotales. Il me fit un accueil affable : « Je veux avoir le plaisir de vous instruire moi-même. Nous adorons le Dieu créateur du ciel et de la terre. » A ces mots, je compris que nous n'étions point dans un pays idolâtre, et je ne pus m'empêcher d'en marquer une espèce d'étonnement qui parut offenser le brachmane. Il m'en demanda le sujet : « Le voici, lui dis-je. C'est que je ne puis m'imaginer ce qui a pu donner la connaissance du vrai Dieu à une nation comme la vôtre, que je vois séparée de toutes celles où il s'est plu à se manifester. — Quoi donc, répartit le Brachmane, pour connaître ce souverain Maitre, ne suffit-il pas d'avoir de la raison et du bon sens ? »

1. Comparez ce que Voltaire écrivait en 1756 dans le *Dialogue entre un Brachmane et un Jésuite*, XXIV, 56 : « Le Jésuite : A vous entendre, il ne faudrait donc *point prier Dieu ?* — Le Brachmane : *Il faut l'adorer*. Mais qu'entendez-vous par prier Dieu ? — Le Jésuite : Ce que tout le monde entend : qu'il favorise nos désirs, qu'il satisfasse à nos besoins. — Le Brachmane : Je vous comprends ; vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que Dieu a destinée de toute éternité pour la pluie..... Mon père, prier, c'est se soumettre. Bonsoir. » — Voyez aussi les *Oreilles du comte de Chesterfield* et *Dict. Phil.*, art. *Dieu*, où les termes mêmes de *Candide* sont repris.

2. *Histoire des Sévarambes*, II, 115 : « Personne ne fait difficulté d'assister *aux hymnes et aux cantiques* qu'on chante à la louange du Soleil. » — Notez que, dans tous ces souvenirs de Garcilasso de la Vega ou des Sévarambes, tout ce qui a trait au culte du Soleil disparaît, — mais tel détails concrets demeurent, avec les professions de foi déistes.

qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, & qui font bruler les gens qui ne sont pas de leur avis [1] ? — Il faudrait que nous fussions fous, dit le Vieillard, nous sommes tous | [153] ici du même avis, & nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos Moines. » Candide à tous ces discours demeurait en extase, & disait en lui-même : « Ceci est bien différent de la Westphalie & du Château de Mr. le Baron : si nôtre ami Pangloss avait vû Eldorado, il n'aurait plus dit que le Château de Thunder-ten-trunckh était ce qu'il y avait de mieux sur la Terre ; il est certain qu'il faut voyager. »

Après cette longue conversation, le bon Vieillard fit atteler un carosse à six moutons, & donna douze de ses domestiques aux deux Voyageurs pour les conduire à la Cour. — Excusez moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur [2] | [154] de vous accompagner. Le Roi vous recevra d'une manière dont vous ne serez pas mécontents, & vous pardonnerez sans doute aux usages du pays s'il y en a quelques-uns qui vous déplaisent. »

Candide & Cacambo montent en carosse, les six moutons volaient, & en moins de quatre heures on arriva au

77. Tronckh $61^{a}$, 69, $71^{13}$, $72^{24}$, 72, $72^{a}$, $72^{r}$, $73^{25}$, $75^{31}$, K ; Tronck $78^{r}$.

---

1. *Histoire des Sévarambes*, II, 102 : « Il n'y a point de pays au monde où l'on s'échauffe moins pour la religion et où elle produise moins de querelles et de guerres, au lieu que dans les autres États on la fait souvent servir de prétexte aux actions les plus inhumaines et les plus impies sous le masque de la piété. » — Le mouvement même de la phrase rappelle celui de la deuxième *Lettre Philosophique* (éd. Lanson, I, 34) : « *Vous n'avez donc point de prêtres* ? lui dis-je. — Non, mon ami, dit le quaker.... »

2. Cf. *Relation* de W. Raleigh, II, 62 : « Le vieux cacique [cf. p. 112, note 1], allégua que *son âge* et la longueur du chemin ne lui permettaient pas de rester davantage avec nous. »

Palais du Roi [1], situé à un bout de la Capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, & de cent de large ; il est impossible d'exprimer quelle en était la matiére. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux & sur ce sable que nous nommons or & pierreries.

Vingt belles filles de la garde | reçurent Candide & [155] Cacambo à la descente du carosse, les conduisirent aux bains, les vétirent de robes d'un tissu de duvet de colibri ; après quoi les grands Officiers & les grandes Officiéres de la Couronne [2] les menérent à l'apartement de

1. Réminiscences encore des descriptions de Raleigh ou de Garcilasso. Raleigh, II, 13 : « Tous les ustensiles de son palais, tout ce qui servait à la table ou à la cuisine du prince était d'or et d'argent. La moindre vaisselle était d'argent, excepté quelque peu de cuivre ; on voyait des statues en or pur de grandeur naturelle.... » — Garcilasso, II, 188 : « La maison royale *située à l'occident* de Cocacora [cf. « *situé à un bout de la capitale* »] se nommait Casana, c'est-à-dire « chose à faire pâmer », nom qui lui fut donné pour une marque d'admiration, afin de montrer par là que les bâtiments en étaient si grands et si beaux, qu'on ne pouvait les regarder attentivement sans tomber en pâmoison, s'il faut ainsi dire. » — Id., I, 235, sur les « *grandes portes* » dont « on ne pouvait s'imaginer avec quels outils elles avaient été taillées ». -- Ces descriptions sont déjà utilisées dans l'*Histoire des Sévarambes*, et il faut reconnaître un air singulier de ressemblance entre la présentation au Roi de Candide et de Cacambo, et celle de Siden à Sévarminas, I, 185-198 : « La maison est *à l'un des bouts de la ville*... Il y a *un grand portail d'une grandeur excessive* par où nous devions entrer [cf. « *Le portail était de deux cent vingt pieds de haut...* »]. Avant l'audience, on nous mena *à des bains, on nous donna du linge blanc et des habits neufs* faits à fleurs de diverses couleurs [cf. « *les conduisirent aux bains, les vétirent de robes...* »]; ...on nous fit marcher *à travers une haie de gens armés...* »

2. Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 392 : « On voyait dans la ville [de Mexico].... *des étoffes de coton et des tissus de plumes* qui formaient des dessins éclatants par les plus vives nuances. » Le détail, comme tout cet alinéa sur la ville de Mexico, vient d'Antonio de Solis, *Histoire de la conquête du Mexique*, 1691, in-4°, p. 93 et passim (voyez p. 96, note 1) : « Ces pièces étaient *des mantes de coton, plusieurs garnitures de plumes*, et d'autres curiosités de même matière dont les différentes couleurs, produites par la nature et recherchées avec beaucoup de soin sur des oiseaux que ce pays nourrit, étaient alliées ensemble avec adresse et science... » ; — p. 279, il cite encore les « *travaux en plumes* qu'ils emploient à leurs

Sa Majesté au milieu de deux files chacune de mille Musiciens [1], selon l'usage ordinaire. Quand ils aprochèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand Officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté, si on se jettait à genoux ou ventre à terre, si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière, si on léchait la poussière de la salle, en un mot quelle était la cérémonie [2]. « L'usa | ge, dit le grand Officier, est d'embrasser le Roi [156] & de le baiser des deux côtés [3]. » Candide & Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grace imaginable, & qui les pria poliment à souper [4].

toiles, à leurs peintures et dans tous leurs ornements », et p. 257, « une espèce de *dais de plumes vertes, tissues de manière qu'elles formaient comme une toile* » ; — cf. encore p. 267 ; — enfin, p. 325, une planche représente Montezuma entièrement recouvert d'un manteau fait en plumes. — Voir aussi Herrera, éd. 1671, p. 238, « des *bardes de coton et de plumes* », et p. 244 . « Les oiseaux Zintzones sont ceux qui portent la plume de différentes couleurs dont on fait *les riches tapis et les couvertures.* »

1. Cf. Garcilasso de la Vega, I, 214 · « On apprenait aux grands seigneurs à jouer des instruments pour être de *la musique du roi.* »

2. Ce passage procède de la même préoccupation qui se marque en 1750 dans le fragment *des Titres*, et en 1754, dans celui *des Cérémonies* (cf. XXIII, 109 et 111). Il s'y mêle encore des réminiscences de l'*Histoire des Sévarambes* et de Garcilasso Je croirais volontiers que Voltaire pense ici à l'extrême minutie des cérémonies nécessaires pour approcher le roi Sévarias, I, 189-190 : « Nous marchâmes trois pas et nous nous inclinâmes jusques à terre ; alors on nous mena jusqu'à la balustrade, où nous nous prosternâmes et *baisâmes trois fois la terre* » [cf. « *si on léchait la poussière de la salle* »]; — Id , II, 18, pour saluer, ils « *mettent leur main gauche sur leur tête* ». — « *Se jeter à genoux* » est un geste ordinaire de respect pour qui se présente devant l'Inca. Cf Garcilasso de la Vega, I, 495 : « Ils *se mirent à genoux devant l'Inca selon la coutume* du pays » ; de même, I, 269 ; II, 104 ; etc.

3. Cf. Garcilasso de la Vega, II, 89 : « Le compliment ordinaire qu'observaient ceux que l'Inca invitait, était de s'approcher de lui et de *donner des baisers* à l'air, pour une marque d'adoration. L'Inca recevait aussitôt *avec beaucoup de douceur et de civilité* » ; — et II, 102 : « Ils s'approchaient et se mettaient à genoux devant lui... Le nouveau chevalier *baisait* ensuite la main de l'Inca, en reconnaissance de la faveur qu'il en avait reçue... *Le mot baiser signifie aussi adorer, ou porter du respect, et faire grâce.* »

4. Garcilasso de la Vega, I, 284 : « L'Inca *les reçut avec sa bonté ordinaire...* » ; — I, 496 : « L'Inca leur témoigna *beaucoup de douceur et de civilité*, et il donna ordre *de les bien régaler et de boire à sa santé avec eux.* »

En attendant on leur fit voir la Ville [1], les édifices publics élevés jusqu'aux nuës, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de canne de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places [2] pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du gérofle & de la canelle. Candide demanda à voir la Cour de Justice, le Parlement ; on lui dit qu'il n'y en | avait point, & qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa [157
s'il y avait des prisons, & on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage & qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le Palais des Sciences, dans lequel il vit une galerie de

114. cannes $75^{31}$ et $75^{31}$ *contref.*

---

1. Cf. *Histoire des Sevarambes*, I, 191 : « Nous demeurâmes encore dix jours sans autre occupation que de *voir la ville* et les raretés des environs. »

2. Garcilasso de la Vega renseignait Voltaire sur les travaux publics entrepris par les Incas : « *édifices publics* » (I, 194) ; « canaux, aqueducs, *magasins publics*, *fontaines*, ponts » (I, 393) ; « *colonnes* fort riches et travaillées avec beaucoup d'art, élevées au milieu des *places* » (I, 201) ; « *marchés* publics » (II, 139) ; « on fit venir *l'eau* qu'on appelle de Titicaca, qui est *extrêmement bonne*, au milieu de la place publique, où on fit *une fort belle fontaine* ; depuis, on a trouvé moyen de... faire dans la grande place *une autre fontaine, dont l'eau est plus belle* et coule avec une plus grande abondance » (II, 18). — Mais dans l'énumération même de ces « édifices publics », on aperçoit une préoccupation qu'à plusieurs reprises déjà Voltaire a exprimée. Cf. XXXV, 333, à Frédéric, sept. 1739 : « Je voudrais toujours qu'on commençât par avoir un hôtel de ville, de belles places, des *marchés* magnifiques et commodes, de belles *fontaines* » ; — XXIII, 186, *Ce qu'on ne fait pas et ce qu'on pourrait faire* (1742) : « Vos *marchés* publics devraient être à la fois commodes et magnifiques : ...Vos maisons manquent d'eau, et vos *fontaines* publiques n'ont ni goût ni propreté » ; — XXIII, 297-298, *Embellissements de Paris* (1749) : « Nous rougissons de voir les *marchés* publics répandre l'infection , nous n'avons que deux *fontaines* ; des quartiers immenses réclament des *places publiques*....Il faut des *marchés* publics, des *fontaines*, des carrefours réguliers... » ; — enfin, XXIII, 474, *Embellissements de Cachemire* (publiés en 1756) : « Il était honteux de n'avoir aucun de ces *marchés* et magasins publics *entourés de colonnes* ; ...on désirait en vain des *places*, des *fontaines*, des statues... » — Les trois lignes de *Candide* prennent ainsi leur rang dans la campagne menée par Voltaire en faveur de l'hygiène publique.

deux mille pas, toute pleine < d'instruments de Mathématique & de Physique [1] >.

Après avoir parcouru toute l'après-dinée à peu près la milliéme partie de la ville, on les remena chez le Roi; Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo & plusieurs Dames. Jamais on ne fit meilleure chère, & jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du Roi à Candide, & quoique traduits | ils paraissaient toujours des bons mots. [158]
De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice [2]. Candide ne cessait de dire à Cacambo : « Il est vrai, mon ami, encor une fois, que le Château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes ; mais enfin, Mademoiselle Cunégonde n'y est pas, & vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres, au lieu que si nous retournons dans nôtre Monde, seulement avec douze moutons chargés de cail-

123-124. *Correction de* $61^{in}$-K ; $59^{a}$ (*suivi par tout* β) *donnait* : toute pleine d'expériences de Physique — toute pleine d'instruments de physique 63, 78 — 126. ramena $71^{b}$, $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.* — 131. de bons mots $59^{e}$, $61^{a}$, $71^{r}$, $73^{r}$, 75, $75^{31}$.

---

1. Il ne me semble pas qu'il faille chercher le motif de cette addition ailleurs que dans le souci artistique d'améliorer le rythme de la phrase et sa cadence un peu sèche : je ne vois pas Voltaire, à la fin de 1760, particulièrement occupé de mathématiques. — Au reste, rien de tel dans les ouvrages qu'il lit sur l'Amérique. — Mais n'est-ce pas qu'aux années de Cirey, le rêve et le délice de Voltaire a été de se constituer une galerie de physique ? « J'ai *un cabinet de physique* qui me tient au cœur.... Je m'amuse à faire un cabinet de physique assez complet », écrit-il, XXXIV, 351, 364 ; et n'oublions pas toutes les commissions dont il accable l'inlassable complaisance de Moussinot.

2. Le mot vient de Garcilasso de la Vega qui appelle *hôpitaux* ces hôtelleries bâties par les soins des Incas sur les grandes routes du pays. Voyez p. 110, note 2.

loux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les
Rois ensemble, nous n'aurons | plus d'Inquisiteurs à [159]
craindre, & nous pourrons aisément reprendre Mademoi-
selle Cunégonde. »

Ce discours plut à Cacambo ; on aime tant à courir, à
se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a
vû dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de
ne plus l'être, & de demander leur congé à Sa Majesté [1].

« Vous faites une sotise, leur dit le Roi ; je sçai bien que
mon pays est peu de chose ; mais quand on est passable-
ment quelque part, il faut y rester ; je n'ai pas assurément
le droit de retenir des étrangers ; c'est une tyrannie qui
n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos loix ; tous les
hommes sont | libres ; partez quand vous voudrez, mais [160]
la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter
la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle,
& qui court sous des voutes de rochers. Les montagnes
qui entourent tout mon Royaume ont dix mille pieds de
hauteur, & sont droites comme des murailles [2] : elles

146-147. on aime tant à se faire valoir $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.*

---

1. Cf. W. Raleigh, II, 17 : « Au bout de sept mois, Martinez commençant d'entendre la langue du pays, le Roi *lui donna le choix* de s'en retourner dans sa patrie ou d'achever sa vie à Manoa auprès de lui. Martinez *préféra de s'en retourner*, et le Roi *le fit escorter par ses gens* jusqu'au fleuve de l'Orénoque, vers la côte de la Guyane [cf. p. 163 : « *marchons vers la Cayenne* »], et *lui donna quantité d'or.* »

2. Cf. W. Raleigh, II, 28-29 : « Borreo... essaya d'*entrer en Guyane* [comme Candide] par le midi. *De hautes montagnes inaccessibles lui fermèrent le passage.* Il aurait été impossible de transporter des vivres et des munitions *à travers les précipices* et les rochers, et de franchir les sommets de ces montagnes escarpées. » — Garcilasso de la Vega, I, 379 : « Il faut passer par un coteau où il y a cinq lieues de *descente presque perpendiculaire...* » ; et I, 127 : « [Parmi] les grands coteaux que l'on trouve en chemin, il y en a quelquefois de *trois, quatre, cinq et six lieues de haut*, et qui sont *aussi droits qu'une muraille.* »

occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieuës, on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant puisque vous voulez absolument partir, je vai donner ordre aux Intendants des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des mon | tagnes, personne [161] ne pourra vous accompagner; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, & ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. — Nous ne demandons à vôtre Majesté, dit Cacambo, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux, & de la bouë du pays. » Le Roi rit : « Je ne conçois pas, dit-il, quel gout vos gens d'Europe ont pour nôtre bouë jaune : mais emportez en tant que vous voudrez, & grand bien vous fasse. »

Il donna l'ordre sur le champ à ses Ingénieurs de faire une machine pour guinder ces deux hommes [1] extraordinaires hors du | Royaume. Trois mille bons Physiciens y [162] travaillèrent; elle fut prête au bout de quinze jours, & ne couta pas plus de vingt millions de livres sterling, monnoie du pays. On mit sur la machine Candide & Cacambo; il y avait deux grands moutons rouges sellés & bridés pour leur servir de monture quand ils auraient franchi les montagnes; vingt moutons de bât chargés de

1. Toute l'invention de la « *manière ingénieuse dont ils furent hissés au haut des montagnes* » vient directement de l'*Histoire des Sevarambes*, I, 155-157. « La montagne où le vallon aboutit est bordée des deux côtés de rochers escarpés et presque inaccessibles... Il nous dit qu'il nous ménerait au haut de la montagne par une voie qui peut-être nous surprendrait... Nous trouvâmes divers grands traîneaux attachés à de gros câbles qui descendaient du haut de la montagne où ils étaient attachés... Quand nous y fûmes montés, on donna un coup de sifflet, et l'on tira une petite corde qui allait vers le haut ; aussitôt, nous sentîmes monter notre traîneau fort doucement ; ...par ce moyen, nous montâmes ce rideau de rochers sans aucune peine, et sans être tirés ni par hommes ni par chevaux. »

vivres [1], trente qui portaient des présents de ce que le pays a de plus curieux, & cinquante chargés d'or, de pierreries & de diamants [2]. Le Roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, & la manière ingé | nieuse dont ils furent hissés eux & leurs moutons [163] au haut des montagnes. Les Physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sureté, & Candide n'eut plus d'autre désir & d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à Mademoiselle Cunégonde. « Nous avons, dit-il, de quoi payer le Gouverneur de Buenos-Aires, si Mademoiselle Cunégonde peut être mise à prix. Marchons vers la Cayenne, embarquons nous, & nous verrons ensuite quel Royaume nous pourrons acheter. »

197. Caienne 78r, K.

1. Cf. Garcilasso de la Vega, II, 221 : « L'Inca ordonna qu'on transportât *beaucoup de provisions et de vivres* sur les *bêtes de charge*, qui ressemblaient à certains *moutons* fort grands... »

2. Fréron (*Ann. litt.*, 1760, III, 154) dit en parlant de *Rasselas* : « J'oubliais de vous dire que, *par une ressource empruntée des vieux romans*, nos voyageurs ont emporté de l'*Heureuse Vallée* une quantité suffisante de *pierreries* pour paraître riches *en les vendant lorsqu'ils seraient dans une ville de commerce.* »

## CHAPITRE DIX-NEUVIEME [164]

### Ce qui leur arriva a Surinam, & comment Candide fit connaissance avec Martin.

La premiére journée de nos deux Voyageurs fut assez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de se voir possesseurs de plus de trésors que l'Asie, l'Europe & l'Afrique n'en pouvaient rassembler. Candide transporté écrivit le nom de Cunégonde sur les arbres. A la seconde journée deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais & y furent abîmés avec leurs charges ; deux autres moutons moururent de fa | tigue quelques jours [165] après ; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert ; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices [1]. Enfin, après cent jours de marche, il ne leur resta que deux moutons. Candide dit à Cacambo : « Mon ami, vous voyez comme les richesses de ce monde sont périssables ; il n'y a rien de solide que la vertu, & le bonheur de revoir Mademoiselle Cunégonde. —

10. abymés $59^{e}$, $61^{a}$, 69, $71^{b}$, $75^{31}$, K ; abysmés $59^{l}$, $64^{18}$.

---

1. Cf. W. Raleigh, II, 26 : « [Borreo, cherchant le Dorado, pénètre dans une province] basse et *marécageuse*, où *il perd tous ses chevaux et presque tout son bétail*. Aussi lui et ses gens furent-ils exposés *à la faim, à la disette* et aux maladies. » — Garcilasso de la Vega, II, 210 : « La plus grande incommodité fut de traverser plusieurs *marais* » ; — II, 217 : « *Les précipices et les marais* rendaient presque tout ce pays inaccessible » ; — II, 220 : « En allant plus avant, on trouve un grand *désert*... »

Je l'avouë, dit Cacambo, mais il nous reste encor deux moutons avec plus de trésors que n'en aura jamais le Roi d'Espagne, & je vois de loin une Ville que je soupçonne être Surinam, apartenante aux Hollandais [1]. Nous sommes au bout de nos pei | nes, & au commencement [166] de nôtre félicité. »

En aprochant de la Ville ils rencontrèrent un Négre [2] étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleüe ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche & la main droite. « Eh mon Dieu ! lui dit Candide en Hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? — J'attends mon maître Monsieur Vanderdendur [3], le fameux négo-

22. appartenant $71^{b}$, $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.* — 31-32. négociant $71^{15}$-K, *et* $64^{18}$, 69, $71^{b}$.

---

1. Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 421 : « Les Hollandais n'ont conservé en Amérique que Surinam. Ils y ont porté le génie de leur pays... » — En 1756, l'*Année litteraire* (VIII, 191), rendant compte d'*Oronoko*, juge bon de donner, comme Voltaire, une précision sur les possesseurs de Surinam : « L'auteur met sous nos yeux un tableau de la colonie de Surinam, alors possédée par les Anglais » ; en note : « *Elle appartient aujourd'hui aux Hollandais* »

2. Il n'est pas impossible, — mais ce n'est qu'hypothèse, — que l'association d'idées entre *Surinam* et l'*esclave noir* ait été plus ou moins inconsciemment suggérée à Voltaire par le souvenir du roman, très célèbre au XVIII^e siècle, d'*Oronoko*, traduit de l'anglais en 1745, par Ant. de la Place, et réédité en 1756, 2 vol. in-12. [Cf. sur cette édition *Ann. litt.*, 1756, VIII, 197.] Le héros nègre Oronoko est pris *sur les côtes de Guinée* [cf. *Candide*, p. 129 : « ma mère me vendit *sur la côte de Guinée* »], et transporté à *Surinam*, où il traverse mille admirables aventures. Notez que l'on a pu citer *Oronoko* parmi les sources possibles de l'*Orphelin de la Chine* (1755) : cf. Moland, V, 292.

3. Dans sa consonnance même, le nom du « fameux négociant » est un souvenir de *Van Düren*, le libraire hollandais avec qui Voltaire eut tant à faire au moment de l'impression de l'*Anti-Machiavel* (1740) : cf. XXXV, 470, sqq. et passim. Comme Vanderdendur exige de Candide 10.000, puis 20.000, puis 30.000 piastres, de même Voltaire fit offrir à Van Düren 1.000, 1.500, 2.000 florins, enfin 3.000, pour obtenir de lui ce qu'il voulait (XXXV, 517). — De nouveau Voltaire a eu à se plain-

tiant, répondit le Négre. — Est-ce Monsieur Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? — Oui, Monsieur, dit le Négre, c'est l'usage [1]. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois | l'année [2]. Quand nous [167] travaillons aux sucreries, & que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main [3] : quand nous voulons

dre des friponneries de Van Düren au moment de l'affaire de Francfort : « Pour rendre l'aventure complète, un certain Van Düren, libraire à La Haye, fripon de profession et banqueroutier par habitude, était alors retiré à Francfort. C'était le même homme à qui j'avais fait présent, treize ans auparavant, du manuscrit de l'*Anti-Machiavel* de Frédéric ; on retrouve ses amis dans l'occasion. Il prétendit que sa Majesté lui redevait une vingtaine de ducats, et que j'en étais responsable. Il compta l'intérêt, et l'intérêt de l'intérêt, etc... » (*Mémoires*, I, 43.) — [Cette note était rédigée lorsque j'ai eu connaissance du petit volume de W. R. Price, *The symbolism of Voltaire's novels, with special reference to Zadig*, New-York, 1911, in-12, où le même rapprochement se trouve indiqué. Toutefois, je ne crois pas pouvoir suivre l'auteur jusque dans le détail, soit lorsqu'il dit que le fait que Candide parle alors de *ses bagages* prouve que Voltaire pense à l'aventure de Francfort (p. 204), — soit lorsqu'il voit dans la visite de Candide chez le juge hollandais un souvenir de la démarche de Voltaire auprès du Conseil Impérial de Francfort, — soit surtout lorsqu'il retrouve dans *Surinam* l'anagramme de [Francfort]-*sur-Main* (p. 200).]

1. En effet, plusieurs des traitements dénoncés par le nègre sont prévus par le *Code Noir* ou représentés par les voyageurs comme des pratiques constantes.

2. Cf. *Code Noir*, art. XXII : les maîtres sont tenus de fournir *tous les ans* à chaque esclave *deux habits de toile* ou quatre aunes de toile. — Du Tertre, *Hist. gén. des Antilles habitées par les Français*, 2 vol. in-4°, 1667, II, 521, traité VII, *des Esclaves* : « Ces hommes n'ont pour tout habit qu'un *méchant caleçon de grosse toile*... Les dimanches et fêtes, ils ont un *caleçon de couleur* ». [Cf. « *un caleçon de toile.* »] — Le P. Labat, *Nouveau voyage aux Isles de l'Amerique*, 1742, 8 vol. in-12, IV, 202 : « Les habits des nègres ne consistent qu'en *un caleçon et une casaque de grosse toile* de Bretagne. Il y a des maîtres raisonnables qui donnent à chaque nègre *deux habits par an*, d'autres moins raisonnables... »

3. Cf. le P. Labat, III, 407 : « Souvent les esclaves *se trouvent pris au moulin* avant qu'on puisse les secourir, surtout quand c'est un moulin à eau dont le mouvement est si rapide qu'il est physiquement impossible d'arrêter assez tôt pour sauver la vie à ceux dont *les doigts se trouvent pris.* En pareilles occasions, *le plus court remède est de couper promptement le bras d'un coup de serpe*, et pour cela, on doit toujours tenir sur le bout de la table une serpe sans bec bien affilée pour s'en servir au besoin. » — Il faut observer le procédé de Voltaire : s'il est vrai que de « *couper*

nous enfuir, on nous coupe la jambe [1] : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe [2]. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée [3], elle me disait : « Mon cher enfant, béni nos Fétiches, adore les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos Seigneurs les Blancs, & tu fais par là la fortune de ton père & de ta mère. » Hélas, je ne sçai pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, | les singes & les perroquets sont [168]
mille fois moins malheureux que nous : les Fétiches Hollandais qui m'ont converti me disent tous les Dimanches que nous sommes tous enfans d'Adam, blancs & noirs. Je ne suis pas Généalogiste, mais si ces Prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germain. Or vous m'avouërez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une maniére plus horrible [4].

42. bènis 73[25]-K ; 59[c], 61[a], 69, 71[b], 75.

*la jambe* » soit une pénalité prévue par les codes et règlements, nulle part il n'y est question de « *couper la main* » à ceux dont la meule attrape le doigt ; c'est au contraire à titre de « précaution » et, dit-il, pour leur éviter des « accidents plus funestes », que le P. Labat conseille l'amputation immédiate du bras en péril ; Voltaire n'établit entre les deux cas aucune distinction.

1. Cf. *Code Noir*, art. XXXVIII : l'esclave qui sera en fuite pendant un mois, à partir du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées,.. ; s'il récidive, il aura *le jarret coupé*. — Une déclaration du 1er février 1743 inflige la même peine pour une *tentative* d'évasion. [Cf. « *quand nous voulons nous enfuir...* »]

2. Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 416 : « Cent mille esclaves, qui abrégent leur vie pour flatter nos appétits nouveaux en remplissant nos nouveaux besoins. » [Ce texte date de 1772.] — Cf. aussi *Esprit des Lois*, XV, 5 : « Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. »

3. La Guinée est la grande pourvoyeuse d'esclaves. Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 417 ; *Scarmentado*, XXI, 131 ; Du Tertre, Labat, passim ; R. P. Jameson, *Montesquieu et l'Esclavage*, 1911, p. 43 sqq.

4. Toute la harangue de l'esclave noir a de singulières analogies avec

— O Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton Optimisme. — Qu'est-ce qu'Optimisme ? disait Cacambo. — Hélas, dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est | mal ! » Et il versait [169] des larmes, en regardant son Négre, & en pleurant il entra dans Surinam.

La premiére chose dont ils s'informent, c'est s'il n'y a point au Port quelque Vaisseau qu'on pût envoyer à Buenos-Ayres. Celui à qui ils s'adressèrent était justement un Patron Espagnol, qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. Candide & le fidéle Cacambo allèrent l'y attendre avec leurs deux moutons.

Candide qui avait le cœur sur les lévres, conta à l'Espagnol toutes ses avantures, & lui avoüa qu'il vouloit enlever Mademoiselle Cunégonde. « Je me garderai bien de vous passer à Buenos-Ayres, dit | le Patron : je serais [170] pendu & vous aussi. La belle Cunégonde est la maîtresse

57. Qu'est-ce que l'Optimisme ? $59^{f}$, $59^{h}$, $59^{i}$, $60^{a}$, $61^{a}$. — $59^{e}$ *donne le texte de* $59^{a}$ — 64. ils adressèrent $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.* — 70, $71^{r}$ *donne* vouloit, $73^{25}$ voulait.

---

un morceau qui ne passa point inaperçu, lorsqu'il parut en 1735 dans *le Pour et le Contre*, t. IV, p. 341 sqq., que Voltaire lisait avec soin. C'est la *Harangue d'un chef nègre*, à l'occasion de la révolte des noirs de la Jamaïque : « *J'ai appris dans le plus saint de tous les livres, dans la source de la religion des blancs, que tous les hommes sont l'ouvrage d'un même créateur, les descendants d'un même père*, et qu'ils naissent tous avec la même liberté et les mêmes droits... Qu'ils nous disent si toute leur pompe, leur luxe et leurs molles délices ne sont pas le fruit de nos sueurs, de nos tourments et de nos larmes. » — Voltaire avait déjà touché la question de l'esclavage dans *Scarmentado*, XXI, 131 ; il y reviendra dans l'*Essai sur les mœurs*, XII, 380-381, 416-417, mais ces textes sont postérieurs à la rédaction de *Candide*. — Sur l'ensemble de la question, et pour la bibliographie, cf. R. P. Jameson, *Montesquieu et l'Esclavage*.

favorite de Monseigneur. » Ce fut un coup de foudre pour Candide ; il pleura longtems ; enfin il tira à part Cacambo : « Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu fasses. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou six millions de diamants ; tu es plus habile que moi ; va prendre Mademoiselle Cunégonde à Buenos-Ayres. Si le Gouverneur fait quelques difficultés, donne lui un million ; s'il ne se rend pas, donne lui en deux ; tu n'as point tué d'Inquisiteur, on ne se défiera point de toi ; j'équiperai un autre Vaisseau ; j'irai t'attendre à Venise ; c'est un pays libre [1] où l'on n'a rien | à craindre [171] ni des Bulgares, ni des Abares, ni des Juifs, ni des Inquisiteurs. » Cacambo aplaudit à cette sage résolution. Il était au désespoir de se séparer d'un bon Maître, devenu son ami intime ; mais le plaisir de lui être utile l'emporta sur la douleur de le quitter. Ils s'embrassèrent en versant des larmes ; Candide lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille. Cacambo partit dès le jour même. C'était un très-bon homme que ce Cacambo.

1. Voyez p. 174, note 1. — Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 8 : « Venise a toujours *conservé sa liberté...* » et XIII, 112 : Au XVIII[e] siècle, à Venise, « nul trouble, nulle sédition, *nul danger* dans la ville [cf. « *où l'on n'a rien à craindre* »]. Si l'on allait à Rome, à Florence, pour y voir les grands monuments des beaux-arts, les étrangers s'empressaient d'aller goûter dans Venise *la liberté* et les plaisirs ; et on y admirait encore, ainsi qu'à Rome, d'excellents morceaux de peinture. Les arts de l'esprit y étaient cultivés, les spectacles y attiraient les étrangers, Rome était la ville des cérémonies, et Venise la ville des divertissements. » — La question de savoir *si Venise est un pays libre* est d'ailleurs une matière de polémique et devient un véritable lieu commun. Amelot de la Houssaye, *Histoire du gouvernement de Venise* (source de l'*Essai sur les mœurs*), ajoute à son ouvrage un *Examen de la liberté originaire de l'Etat vénitien* ; en 1759, dans son *Histoire de la République de Venise*, l'abbé Laugier développe cette thèse que « Venise a toujours été *un Etat libre*, mais pas toujours un Etat indépendant » (*Mém. de Trevoux*, 1759, p. 428), et G. de Bibiéna affirme, dans l'*Histoire des amours de Valérie et du noble Vénitien Barbarigo*, Lausanne, 1741, p. 3, que « *Venise, comme tout le monde sait, est une ville de liberté* ».

Candide resta encor quelque tems à Surinam, & attendit qu'un autre Patron voulût le mener en Italie, lui & les deux moutons qui lui restaient. Il prit des domestiques, & acheta tout ce qui | lui était nécessaire pour un long [172] voyage ; enfin, Monsieur Vanderdendur, maître d'un gros vaisseau, vint se présenter à lui. « Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Venise, moi, mes gens, mon bagage, & les deux moutons que voilà ? » Le Patron s'accorda à dix mille piastres. Candide n'hésita pas.

« Oh, oh, dit à part soi le prudent Vanderdendur, cet étranger donne dix mille piastres tout d'un coup ! il faut qu'il soit bien riche. » Puis revenant un moment après, il signifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. « Eh bien, vous les aurez », dit Candide.

« Ouais, se dit tout bas le Mar | chand, cet homme [173] donne vingt mille piastres aussi aisément que dix mille. » Il revint encor, & dit qu'il ne pouvait le conduire à Venise à moins de trente mille piastres. « Vous en aurez donc trente mille », répondit Candide.

« Oh, oh, se dit encor le Marchand Hollandais, trente mille piastres ne coutent rien à cet homme-ci ; sans doute les deux moutons portent des trésors immenses ; n'insistons pas davantage ; faisons nous d'abord payer les trente mille piastres, & puis nous verrons. » Candide vendit deux petits diamants, dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le Patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embar | qués. Can- [174] dide suivait dans un petit bateau pour joindre le vaisseau à la rade ; le Patron prend son tems, met à la voile, démarre ; le vent le favorise. Candide éperdu & stupéfait

103. Vandenderdur 59¹.

le perd bientôt de vuë. « Hélas ! cria-t-il, voila un tour digne de l'ancien Monde. » Il retourne au rivage abimé dans la douleur ; car enfin, il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt Monarques.

Il se transporte chez le Juge Hollandais ; & comme il était un peu troublé, il frape rudement à la. porte ; il entre, expose son avanture, & crie un peu plus haut qu'il ne convenait. Le Juge commença par lui faire payer dix mille piastres pour le bruit qu'il a | vait fait. Ensuite [175] il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner son affaire si-tôt que le Marchand serait revenu, & se fit payer dix mille autres piastres pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de désespérer Candide ; il avait à la vérité essuié des malheurs mille fois plus douloureux ; mais le sang froid du Juge, & celui du Patron dont il était volé, alluma sa bile, & le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes se présentait à son esprit dans toute sa laideur, il ne se nourrissait que d'idées tristes. Enfin un vaisseau Français étant sur le point de partir pour Bordeaux [1], comme il n'avait plus de moutons chargés | de diamants à embarquer, il loua [176]

128. Ils se transporte 59a — 135. frais 59a.

---

1. Ce voyage de retour de Candide vers l'Europe rappelle le retour de La Condamine et de ses compagnons, tel qu'il est rapporté dans le *Journal du voyage fait par ordre du roi*, 1751, 2 vol. in-4°, p. 204-207. Sans doute, point d'emprunt direct, mais peut-être quelques réminiscences qui fournissent la matière à l'imagination de Voltaire. Candide et Cacambo vont de *Cayenne* à *Surinam*... Ils *restent quelque temps* à Surinam... s'embarquent pour *Bordeaux*... rencontrent deux vaisseaux qui combattent ; « *une bordée* » coule à fond l'un d'eux, un « *pirate hollandais* », etc. — Or, La Condamine « *arrive enfin à Cayenne... y reste cinq mois*... (voit) partir successivement cinq ou six navires marchands pour la France... De là, va à *Surinam*.., reçoit des nouvelles par un vaisseau arrivant de *Bordeaux*..., et, sur la route du retour, échappe à « un corsaire de Saint-Malo », et à « *un corsaire anglais qui lâcha de près sa bordée* ». — Voltaire a lu le *Journal* de La Condamine en avril 1752 (XXXVII, 401).

une chambre du vaisseau à juste prix, & fit signifier dans la ville qu'il payerait le passage, la nourriture, & donnerait deux mille piastres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui ; à condition que cet homme serait le plus dégouté de son état, & le plus malheureux de la Province.

Il se présenta une foule de prétendans qu'une flotte n'aurait pû contenir. Candide voulant choisir entre les plus aparents, il distingua une vingtaine de personnes qui lui paraissaient assez sociables, & qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les assembla dans son cabaret, et leur donna à souper, à condition que chacun fe | rait [177] serment de raconter fidélement son histoire, promettant de choisir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre, & le plus mécontent de son état à plus juste titre, & de donner aux autres quelques gratifications.

La séance dura jusqu'à quatre heures du matin. Candide en écoutant toutes leurs avantures, se ressouvenait de ce que lui avait dit la Vieille en allant à Buenos-Ayres, & de la gageure qu'elle avait faite qu'il n'y avait personne sur le vaisseau, auquel il ne fût arrivé de très grands malheurs. Il songeait à Pangloss à chaque avanture qu'on lui contait. « Ce Pangloss, disait-il, serait bien embarrassé à démontrer son systême. Je | voudrais qu'il [178] fût ici. Certainement si tout va bien, c'est dans Eldorado, & non pas dans le reste de la Terre. » Enfin, il se détermina en faveur d'un pauvre Savant qui avait travaillé dix ans pour les Libraires à Amsterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au Monde dont on dût être plus dégouté [1].

1. C'est une vieille et dure rancune de Voltaire, maintes fois renouvelée, soit lors des *Eléments de la philos. de Newton*, ou de l'*Anti-Machiavel*,

Ce savant, d'ailleurs, qui était un bon homme, avait été volé par sa femme, battu par son fils, & abandonné de sa fille qui s'était faite enlever par un Portugais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait, & les Prédicans de Surinam le persécutaient parce qu'ils le prenaient pour un Socinien. Il faut avoüer que les | autres étaient pour le moins aussi malheureux que lui ; [179]
mais Candide espérait que le savant le désennuierait dans le voyage. Tous ses autres rivaux trouvèrent que Candide leur faisait une grande injustice, mais il les apaisa en leur donnant à chacun cent piastres.

175. qui était d'ailleurs 71[13]-K. 59[a]-71[13] *et, d'autre part, tout* β *donnent* d'ailleurs, qui était — 177. fait 59[e], 59[l], 61[a], 64[18], 69, 71[b], 75, 75[31] *contref.* ; 71[r], 73[25], 78[r], K.

ou de la *Pucelle*, ou de l'*Abrégé de l'Histoire universelle.* Il n'est pas d'année de la Correspondance qui n'en fournisse l'expression véhémente : cf. XXXIV, 496 (1738) : « Je suis outré de la sottise des libraires de Hollande » ; — XXXIV, 473, 475 : « Il n'y a point d'exemple d'une audace et d'une impertinence pareille de la part des libraires de Hollande » ; — XXXV, 470 sqq. ; — XXXVI, 174, il essuie « tous les tours des imprimeurs » ; — XXXVI, 300 (1744) : « Je suis extrêmement mécontent *des libraires d'Amsterdam* » ; — XXXVI, 567 (1749) : « *Les libraires d'Amsterdam sont des fripons à pendre* » ; « *les coquins de libraires d'Amsterdam* » ; — XXXVII, 177 (1750) : « ces corsaires » ; — XXXVIII, 162 (1754) : « les belles lettres et *la librairie ne sont plus qu'un brigandage* » ; — XXXVIII, 490 (oct. 1755) : « Les libraires de Hollande continuent leur brigandage » ; — etc., etc.

## CHAPITRE VINGTIEME [180]

### CE QUI ARRIVA SUR MER A CANDIDE & A MARTIN.

Le vieux savant qui s'apellait Martin s'embarqua donc pour Bordeaux avec Candide. L'un & l'autre avaient beaucoup vû, & beaucoup souffert ; & quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le Cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral & du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant, Candide avait un grand avantage sur Martin, c'est qu'il espérait toujours revoir Ma | demoiselle [181] Cunégonde, & que Martin n'avait rien à espérer [1] ; de

4. Bourdeaux 59[m], 63, 78, 75[31]. *La graphie de ce nom propre n'a point de cohérence, et n'a aucun sens pour le classement.*

1. Cf. en 1752, l'*Extrait de la Bibliothèque raisonnée*, XXIII, 544 : « Quelque grands, quelque innombrables que soient ces accidents, la nature leur fournit un contre-poids, qui est *l'espérance*, voilà pourquoi, *sur cent mille personnes, il n'y en a pas deux qui désirent sérieusement sortir de la vie.* » [Cf. *Candide*, p. 70-71.] — C'est aussi le dernier mot du *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756) : « Mais il pouvait encore ajouter *l'espérance.* » L'intention ironique des deux phrases de *Candide* se précise par quelques lignes d'une lettre à Elie Bertrand (XXXVIII, 556), du 28 février 1756, contemporaine du *Poème* ; Bertrand avait reproché à Voltaire de ne pas parler assez de *l'espérance* dans son « sermon » : « Eh bien ! lui répond Voltaire, il n'y a qu'à ajouter le mot d'*espérer* à celui d'adorer, et mettre : « Mortels ! Il faut souffrir, se soumettre, adorer, *espérer* et mourir. » *Mais le fond de l'ouvrage reste malheureusement d'une vérité incontestable.* » — Cf. aussi Pope, *Essai sur l'homme*, épître IV, éd. 1754, II, 89 : « L'homme seul éprouve *la douceur de l'espérance...* » — et enfin la *Lettre sur la Providence* de Rousseau, sur qui retombe peut-être une part de l'ironie : « D'où viennent ces contradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez, mais *j'espère, et l'espérance embellit tout.* »

plus, il avait de l'or & des diamants ; & quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands trésors de la Terre, quoiqu'il eût toujours sur le cœur la friponnerie du Patron Hollandais, cependant, quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, & quand il parlait de Cunégonde, surtout sur la fin du repas, il panchait alors pour le système de Pangloss.

« Mais vous, Monsieur Martin, dit-il au savant, que pensez-vous de tout cela ? quelle est vôtre idée sur le mal moral & le mal physique ? — Monsieur, répondit Martin, mes Prêtres m'ont accusé d'être | Socinien ; mais la vérité [182]
du fait est que je suis Manichéen [1]. — Vous vous moquez

17-18. penchait 64m-K.

---

1. L'intervention des manichéens et du manichéisme dans *Candide* est toute naturelle ; ils sont inséparables du problème lui-même de l'origine du mal, et reparaissent dans presque toute la littérature du sujet, au moment où écrit Voltaire. — Mais il s'en est occupé déjà, soit dans un fragment sur *Constantin*, écrit pour Mme du Châtelet, imprimé en 1756 dans la 4e partie de la *Suite des Mélanges*, et inséré plus tard dans le *Dict. Philos.*, XVIII, 249 ; — soit dans sa correspondance avec Frédéric, en particulier XXXVI, 222 (13 juillet 1743): « *Je deviens manichéen* ; j'adopte deux principes dans le monde ; le bon principe est l'humanité de mon héros ; le second est le mal physique, et celui-là m'empêche de jouir du premier » ; — soit dans l'*Essai sur les mœurs*, XI, 202 : « La doctrine des deux principes est l'origine du Manichéisme. C'est l'Osiris et le Typhon des Egyptiens, c'est la Pandore des Grecs ; *c'est le vain effort de tous les sages pour expliquer l'origine du bien et du mal.* » — Dans tous les cas, et surtout dans la section de l'art. *Bien : du bien et du mal physique et moral* (1771), XVII, 576, les sources de Voltaire sont Bayle, aux articles *Manichéens*, *Marcionites*, *Pauliciens*, et « l'excellente *Histoire du Manichéisme* » (XXXVII, 427) de Beausobre (1739, in-4°). La page de *Candide* a quelques rapports à l'une et à l'autre : son accent même et son allure, tout d'abord, font penser à un passage de Bayle, art. *Manichéens*, rem. D : « L'homme est méchant et malheureux : chacun le connait par ce qui se passe en lui et par le commerce avec son prochain... Les voyages sont des leçons particulières là-dessus ; ils font voir partout les monuments du malheur et de la méchanceté de l'homme ; partout des prisons et des hôpitaux ; partout des gibets et des mendiants. Vous voyez ici les débris d'une ville florissante ; ailleurs

de moi, dit Candide, il n'y a plus de Manichéens dans le Monde. — Il y a moi, dit Martin, je ne sçai qu'y faire : mais je ne peux penser autrement. — Il faut que vous ayez le Diable au corps, dit Candide. — Il se mêle si fort des affaires de ce Monde, dit Martin, qu'il pourrait bien être dans mon corps [1] comme par-tout ailleurs ; mais je vous avouë qu'en jettant la vuë sur ce globe, ou plutôt sur ce globule [2], je pense que Dieu l'a abandonné à quelque

vous n'en pouvez même pas trouver les ruines... L'histoire n'est à proprement parler qu'un recueil des crimes et des infortunes du genre humain. » [Comparer Voltaire à Dupont, 10 mars 1757 ; il ne voit « dans l'histoire qu'atrocités et sottises » ; XXXIX, 161 : « Cette *Histoire générale*, ou plutôt cette peinture des misères humaines, ce tableau des horreurs de dix siècles... » ; XXXVIII, 502 : « un vaste tableau faisant peu d'honneur au genre humain » ; etc.]. Notez que cette page de *Candide* est reprise, avec de très légers changements dans l'*Entretien d'un Sauvage et d'un Bachelier* (1761), XXIV, 269, et dans *les Adorateurs ou les Louanges de Dieu* (1769), XXVIII, 322.

Pour la distinction établie par Martin : « *mes prêtres m'ont accusé d'être Socinien, mais... je suis Manichéen* », il ne faut pas chercher de source précise, mais quelques textes pourront faire voir à quel ensemble d'idées se rattache la boutade : Voltaire y fait allusion sans doute à une confusion fréquemment commise, et contre laquelle Beausobre a disputé dans son *Histoire du Manichéisme*. Le journaliste de la *Bibliothèque Germanique* remarque cette préoccupation (1739, XLVI, 50) : « *On impute ce dogme aux Sociniens*, mais M. de Beausobre les en justifie. » Voyez Beausobre lui-même, t. II, p. 219 : « *Les deux principes ne sont point un dogme socinien* », et surtout : « Je ne me serais pas expliqué si librement sur la question que je viens de traiter, s'il était à craindre aujourd'hui que l'hérésie des deux principes, qui fut autrefois si générale, *reprît l'empire qu'elle a perdu.* [Cf. : « il n'y a plus de Manichéens dans le monde ! »] *Il est vrai qu'on l'impute aux Unitaires qu'on nomme Sociniens, mais je crains qu'on ne leur fasse tort.* » Bayle de son côté avait déjà écrit : « Il y a une grande différence entre le *Manichéisme* et le *Socinianisme.* » (Art. *Pauliciens*, rem. H.) — Il faut enfin tenir compte des souvenirs personnels de Voltaire, qui se rappelle avoir vu des « sociniens » parmi les prédicants de Hollande, et qui a eu sans doute alors l'écho des discussions dont ils étaient l'objet. Cf. Pinchinat, *Dict. chron., hist. et crit... des hérésies*, 1739, in-4°, p. 473, art. *Sociniens* : « Il y en a encore quelques-uns *qui sont confondus parmi les autres sectes en Hollande* et en Allemagne ; mais *on a peine à les distinguer*, parce que depuis qu'on leur défendit le libre exercice de leur religion, ils ont mêlé leurs erreurs avec celles de Calvin et de Luther, *de sorte qu'on ne saurait plus les reconnaître.* »

1. Beausobre a un chapitre sur « *les démons dans l'homme* », II, 422.
2. La phrase doit être à peu près exactement contemporaine d'une

être malfaisant ; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guères vû de ville qui ne désirat la ruine de la ville voisine ; point de famille qui ne | voulût exterminer [183] quelque autre famille. Partout les faibles ont en exécration les puissants devant lesquels ils rampent, & les puissants les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine & la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre exerce le meurtre & le brigandage avec discipline pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête ; & dans les villes qui paraissent jouïr de la paix & où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins & d'inquiétudes qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encor plus cruels que les misères publiques. En un mot, j'en ai tant | vû, & tant [184] éprouvé, que je suis Manichéen.

— Il y a pourtant du bon, répliquait Candide. — Cela peut être, disait Martin, mais je ne le connais pas. »

Au milieu de cette dispute, on entendit un bruit de canon. Le bruit redouble < de moment en moment >. Chacun prend sa lunette. On aperçoit deux vaisseaux qui combattaient à la distance d'environ trois milles. Le vent les amena l'un & l'autre si près du vaisseau Français, qu'on eut le plaisir de voir le combat tout à son aise. Enfin,

32. malfesant K — 46. j'en ai tant, et tant éprouvé 71[b], 75 — 51. *Correction de* 61[m]-K (*sauf* 63) ; 59[t] *donnait* à chaque instant (*texte conservé dans* 63 *et tout* β).

---

lettre à Diderot du 26 juin 1758 (XXXIX, 462), où Voltaire parle des « changements arrivés à *ce globe ou globule* qu'on nomme la terre ». — En 1771, il écrit encore (XX, 298) : « Pourquoi le méchant Arimane n'aurait-il eu de puissance que sur *ce petit globe* de la terre ? » — Peut-être est-ce le souvenir d'une lecture que je n'ai pas su retrouver.

l'un des deux vaisseaux lâcha à l'autre une bordée si bas & si juste qu'il le coula à fond. Candide & Martin aperçurent distinctement | une centaine d'hommes sur le tillac [185] du vaisseau qui s'enfonçait ; ils levaient tous les mains au Ciel, & jettaient des clameurs effroyables ; en un moment tout fut englouti.

« Eh bien, dit Martin, voilà comme les hommes se traitent les uns les autres. — Il est vrai, dit Candide, qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. » En parlant ainsi il aperçut je ne sçai quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être, c'était un de ses moutons. Candide eut plus de joie de retrouver ce mouton qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamants d'Eldorado.

Le Capitaine Français aperçut bientôt que le Capitaine [186] du vaisseau submergeant était Espagnol, & que celui du vaisseau submergé était un Pirate Hollandais ; c'était celui-là même qui avait volé Candide. Les richesses immenses dont ce scélerat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer, & il n'y eut qu'un mouton de sauvé. « Vous voyez, dit Candide à Martin, que le crime est puni quelquefois ; ce coquin de Patron Hollandais a eu le sort qu'il méritait. — Oui, dit Martin ; mais fallait-il que les passagers qui étaient sur son vaisseau périssent aussi ? Dieu a puni ce fripon, le Diable a noyé les autres. »

Cependant le vaisseau Français | & l'Espagnol conti- [187] nuèrent leur route, & Candide continua ses conversations avec Martin. Ils disputèrent quinze jours de suite, & au bout de quinze jours ils étaient aussi avancés que le pre-

59. qui s'enfonçaient 73r, 75r, 7531 *contref.*

mier. Mais enfin ils parlaient, ils se communiquaient des idées, ils se consolaient. Candide caressait son mouton. « Puisque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver Cunégonde. »

88. je pourrais 59[j], 64[18], 69, 71[b], 75.

# CHAPITRE VINGT-UNIEME [188

## CANDIDE & MARTIN APROCHENT DES CÔTES DE FRANCE & RAISONNENT.

On aperçut enfin les côtes de France. « Avez-vous jamais été en France, Monsieur Martin ? dit Candide. — Oui, dit Martin, j'ai parcouru plusieurs Provinces. Il y en a où la moitié des habitans est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux, & assez bête ; d'autres où l'on fait le bel esprit ; & dans toutes la principale occupation est l'amour, la seconde de médire, & la troisiéme de dire des sotises. — Mais, | Monsieur Martin, avez-vous vu Paris ? — Oui, j'ai vu [189 Paris ; il tient de toutes ces espèces-là, c'est un cahos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, & où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu ; j'y fus volé en arrivant de tout ce que j'avais par des filous à la Foire St. Germain. On me prit moi-même pour un voleur, & je fus huit jours en prison ; après quoi je me fis Correcteur d'Imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante, & la canaille convulsionnaire [1]. On dit qu'il y a |

9-10. et dont toute la principale occupation 71[b], 75, 75[31] *contref.* — 13. chaos 75[31] *contref.*, K.

---

1. Dès longtemps l'expression fait partie du vocabulaire de l'invective voltairienne, mais elle semble plus fréquente dans la correspondance de

des gens fort polis dans cette Ville là, je le veux croire. [190]
— Pour moi je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit Candide; vous devinez aisément que quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de < rien voir> sur la Terre, que Mademoiselle Cunégonde ; je vai l'attendre à Venise ; nous traverserons la France pour aller en Italie ; ne m'accompagnerez-vous pas ? — Très volontiers, dit Martin ; on dit que Venise n'est bonne que pour les Nobles Vénitiens, mais que cependant on y reçoit très bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent ; je n'en ai point, vous en avez, je vous | suivrai par-tout. — A propos, dit Candide, pensez- [191]
vous que la Terre ait été originairement une mer [1], comme on l'assure dans ce gros livre qui apartient au Capitaine du vaisseau ? — Je n'en crois rien du tout, dit Martin, non plus que de toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque tems. — Mais à quelle fin ce Monde a-t-il donc été formé ? dit Candide. — Pour nous faire enrager, répondit Martin. — N'êtes-vous pas bien étonné, continua Candide,

26-27. *Correction de* 61m-K (*sauf* 63) ; 59¹ *donnait* de voir rien (*conservé dans* 63 *et tout* β).

---

1757-58. Cf. par exemple XXXVIII, 149 (1753). « *la canaille de la littérature* [cf. la « canaille écrivante » ] est noblement composée ! » ; XXXIX, 177. « *canaille litteraire* » ; « une petite secte de la canaille » ; id. 179 : « la plus basse canaille du parti janséniste » ; id. 181 : la « canaille de Paris » ; id. 416 (mais 1758) : « *la canaille de vos convulsionnaires.* »

1. Il y a, dans cette boutade, l'écho d'une polémique où Voltaire bataille et prend parti. Notons d'abord que la question posée par Candide est double : 1) *la terre a-t-elle été à l'origine une mer ?* — 2) *que penser du récit de la Genèse ?* — Or l'une et l'autre enferment des allusions malicieuses aux diverses théories qui sont, depuis des années déjà, les pièces du procès ; et la réponse de Martin, affirmant son scepticisme à l'égard de toutes ces « *rêveries* », traduit la pensée même de Voltaire.

Voltaire a pris pied dans le débat par sa *Dissertation sur les changements arrivés dans notre globe*, etc. (XXIII, 219). Buffon en a connaissance

de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux singes, & dont je vous ai conté l'avanture ? — Point du tout, dit Martin, je ne vois pas ce que | cette passion a d'étrange ; j'ai tant vu de choses [192] extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. — Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés, comme ils font aujourdhui, qu'ils ayent toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux,

46. il n'y a plus pour moi rien 78[r].

durant qu'il corrige les épreuves de la *Théorie de la Terre*, et dès lors s'ouvre une petite guerre d'escarmouches : note peu aimable de Buffon, addition sarcastique de Voltaire à sa *Dissertation* (cf. XLIX, 118, note, et XXIII, 225), où il mêle Buffon aux autres auteurs de « rêveries » sur l'histoire du globe. — (Signalons ici l'erreur de Moland qui donne à la *Théorie de la Terre* la date de 1746 au lieu de 1749. De même, il n'a pas relevé ni daté les variantes de la *Dissertation* qui, parue en 1746, ne saurait, dans son texte primitif, comporter des allusions aux théories de Buffon.) — Tout cela s'éclaire parfaitement par quelques pages de D. Mornet, *les Sciences de la nature au* XVIII[e] *siècle*, p. 112 sqq. La *Théorie de la Terre* de Buffon (1749) fut une surprise, et, pour certains, une déception ; dans ce « faiseur de systèmes » affirmant sans hésitation que « *les continents tout entiers avaient été formés par les eaux de la mer* », les savants cherchaient, sans le retrouver, l'esprit prudent, attaché aux méthodes expérimentales, et qui avait écrit : « C'est par des expériences fines, raisonnées et suivies que l'on force la nature à découvrir son secret ; toutes les autres méthodes n'ont jamais réussi... ». Cette fois, on est en plein « roman », et c'est l'impression que traduisent tous les critiques indiqués par Mornet, p. 122-124.

Dans sa *Dissertation*, avec, parfois, la puérilité d'arguments que l'on sait, Voltaire réfutait ceux qui « *affirmaient que toute la terre habitable avait été une mer autrefois* » (p. 223) ; une page plus loin, il intercalait quelques lignes contre Buffon : « Un auteur qui s'est rendu plus célèbre qu'utile par sa théorie de la terre, a prétendu que le déluge bouleversa tout notre globe, forma des débris du monde les rochers et les montagnes, et mit tout dans une confusion irréparable ; il ne voit dans l'univers que des ruines » ; — puis contre *Telliamed*, qui n'admet « aussi les montagnes que comme une suite de l'inondation universelle » ; — enfin contre Burnet et Woodward. — En 1748, en effet, ce *Telliamed* « qui est entre les mains de tout le monde » (*Ep. du Diable à M. de V.*, p. 12), soulève une foule de discussions, et soutient que « *la*

**gourmands, yvrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites & sots ? — Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers ayent toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé ? — Oui sans doute, dit Candide. — Eh bien, dit Martin, si les éperviers ont tou | jours eu le même caractère, pourquoi** [193
**voulez-vous que les hommes ayent changé le leur ? — Oh ! dit Candide, il y a bien de la différence, car le libre arbitre..... » En raisonnant ainsi ils arrivèrent à Bordeaux.**

58. car le libre...71r.

*mer avait été partout pendant cinq ou six cent mille siècles* » (Voltaire, XXX, 517). — Avec Buffon, la querelle va prendre toute son ampleur ; mais, parce que dans notre texte Voltaire les confond, il faut distinguer deux partis : *a*) ceux qui se bornent à soutenir que « la terre a été originairement une mer » ; p. ex. *Telliamed*, préface, p. xxvi : « Il y a eu un temps où la mer a couvert les plus hautes montagnes de notre globe » ; et p. xxii : « Que tous les terrains dont notre globe est composé soient sortis du sein des eaux, qu'ils soient l'ouvrage de la mer, c'est un paradoxe ; mais suivons Telliamed, et avec le secours de ses recherches, ce paradoxe deviendra selon lui une vérité » ; « *rêveries* » d'ailleurs que tout cela, lit-on plusieurs fois dans la préface. Buffon se rattache au même groupe. Ni l'un ni l'autre n'entendent, par leurs explications ou leurs hypothèses, venir au secours des récits de la Genèse sur la création et sur le déluge ; — *b*) d'autre part, ceux en qui se révèle le souci apologétique, et qui veulent concilier leurs théories avec les traditions bibliques, comme Burnet, Whiston, Woodward, et, plus près de *Candide*, l'abbé Pluche, ou encore Pluquet. Cf. Pluche, *Spectacle de la Nature* (1752), III, 514 sqq. où il reprend et justifie la théorie de la Genèse sur « *la terre cachée d'abord dans l'abîme des eaux* » ; ou Pluquet, *Examen du Fatalisme* (1757), III, 345, qui, après avoir cité Telliamed, Woodward et Burnet,conclut qu' « *on ne peut douter que la mer n'ait couvert notre terre* ». — Voltaire n'ignore point cette distinction, mais il la brouille malicieusement, pour écarter avec dédain et en bloc toutes ces « *rêveries* ». — Cf. aussi *Défense de mon oncle* et *Singularités de la Nature*.

---

## CHAPITRE VINGT-DEUXIEME [194]

### Ce qui arriva en France a Candide & a Martin.

Candide ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de tems qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux du Dorado, & pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places; car il ne pouvait plus se passer de son Philosophe Martin; il fut seulement très fâché de se séparer de son mouton, qu'il laissa à l'Académie des Sciences de Bordeaux, laquelle proposa pour le sujet du prix de cette année, de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge; | & le prix fut adjugé à un Savant du Nord, qui [195]
démontra par A : plus B, moins C, divisé par Z : que le mouton devait être rouge, & mourir de la clavellée [1].

1. Chapii. 59' — 4. de l'Eldorado, 63, 78; d'Eldorado K.

---

1. L'ironie est ici à double effet et retombe à la fois sur Maupertuis et sur l'Académie de Bordeaux. — Contre Maupertuis, elle date de la *Diatribe du docteur Akakia* (1753), et vise surtout l'*Essai de Cosmologie* (1751); cf. XXIII, 566 : « L'auteur fait entendre qu'il n'y a d'autres preuves de l'existence de Dieu que dans Z égal à B C divisé par A plus B » (renvoi à la p. 45 des *Œuvres* de Maupertuis, 1752, in-4°) ; — cf. XXIII, 574 : « Nous demandons pardon à Dieu d'avoir prétendu qu'il n'y a de preuves de son existence que dans A plus B divisé par Z. » Cf. encore une lettre à Kœnig, juin 1753, XXXVIII, 35. — Mais il faut aussi se souvenir que Voltaire est membre associé de l'Académie des sciences de Bordeaux (cf. *Supplément à la France littéraire*, III, 47, Paris, 1778, in-12); il reçoit les mémoires et publications. Or, il est impossible qu'il n'ait pas été frappé de deux choses : d'abord du très grand nombre de « *savants du Nord* » couronnés par l'Académie aux environs de 1756 : dans le seul volume CV des *Mémoires* de l'Académie, je relève les noms caractéristiques de MM. *Kulbel*, médecin du roi de Pologne

Cependant, tous les Voyageurs que Candide rencontra dans les cabarets de la route lui disaient : « Nous allons à Paris. » Cet empressement général lui donna enfin l'envie de voir cette Capitale ; ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise.

Il entra par le fauxbourg St. Marceau, & crut être dans le plus vilain village de la Westphalie [1].

A peine Candide fut-il dans son auberge qu'il fut attaqué d'une maladie légère causée par ses fatigues [2].

19. Saint-Marceau $71^{13}$-K, 69 ; Saint-Marceaux $71^{b}$, 7[illegible].

---

(Sur les causes de la fertilité de la terre), *Kuhn* (Sur les fontaines), *Hamberger*, physicien à Iéna (Sur l'élévation des vapeurs et des exhalaisons ), *Kratzenstein*, candidat en médecine à Halle (même sujet), etc. [M. P. Courteault a bien voulu me fournir, à ce sujet, d'utiles indications]. — D'autre part, il est remarquable, rien qu'à considérer l'aspect extérieur de ces mémoires, de constater à quel point ils témoignent tous de l'intention de traiter mathématiquement les questions proposées ; tous sont hérissés de formules et de chiffres, de calculs et d'équations ; celui de Kuhn procède entièrement par « *observations, corollaires et scholies* ». Voltaire a donc quelque motif de mêler ici Maupertuis et l'Académie de Bordeaux. — Les éditeurs de Kehl avaient donné pour ce passage la note suivante qui, en définitive, est d'accord avec la nôtre : « Quelques progrès que les sciences aient faits, il est impossible que sur les dix mille hommes qui les cultivent en Europe, et sur trois cents académies qui y sont établies, il ne se trouve point quelque académie qui propose des prix ridicules, et quelques savants qui fassent d'étranges applications des sciences les plus utiles. Ce ridicule avait frappé M. de Voltaire dans son séjour à Berlin. Les savants du Nord conservaient encore à cette époque quelques restes de l'ancienne barbarie scolastique, et la philosophie hardie, mais hypothétique et obscure de Leibnitz n'avait pas contribué à les en dépouiller. »

1. Cf. XXI, 3, *Le monde comme il va* (1746) : « Il arriva dans cette ville immense par l'ancienne entrée qui était toute barbare et dont la rusticité dégoûtante offensait les yeux. »

2. Nous avons cherché, dans l'*Introd. hist.* (p. LIX sqq.), à établir que Voltaire avait dû connaître le *Cosmopolite* de Fougeret de Monbron, publié en 1753, et plusieurs fois réimprimé avant 1759 : les analogies sont nombreuses entre ce petit pamphlet et *Candide*, analogies d'itinéraire, de scénario, de détails pittoresques. Cf. *Cosmopolite*, éd. 1753 (B.N. Inv. R. 18679), p. 39 : « Le lendemain, je pris la route de Paris, *où peu de temps*

Comme il avait au doigt un dia | mant énorme, & qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante, il eut aussi-tôt auprès de lui deux Médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, & deux dévotes qui faisaient chauffer ses bouillons. Martin disait : « Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage ; j'étais fort pauvre, aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni Médecins ; & je guéris. » [196]

Cependant, à force de médecines & de saignées, la maladie de Candide devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre Mon | de [1]. Candide n'en voulut rien faire ; les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvelle mode. Candide répondit qu'il n'était point homme à la mode. Martin voulut jetter l'habitué par les fenêtres. Le Clerc jura qu'on n'enterrerait point Candide. Martin jura qu'il enterrerait le Clerc s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa, Martin le prit par les épaules & le chassa rudement ; ce qui causa un grand scandale dont on fit un procès verbal. [197]

Candide guérit, & pendant sa convalescence il eut très bonne compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu. Candide était tout étonné que jamais les as ne lui | vinssent, & Martin ne s'en étonnait pas. [198]

*après mon arrivée, je fus attaqué d'une fièvre maligne.* Enfin, grâce à mon tempérament et peut-être à un demi-tonneau d'apozèmes qu'un bourreau de la faculté me fit avaler, j'en échappai. »

1. Cf. là-dessus le *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. XXXVI, XV, 377 ; et aussi XVI, 77 sqq. ; XVIII, 230 ; et la correspondance de 1752-53, où la plaisanterie sur les « *billets de confession* » revient à maintes reprises, p. ex. XXXVII, 451, 475, 479, 480, 481, 489, 525 ; XXXVIII, 137, « On songe à Paris à de misérables *billets de confession*, et on ne songe ni à la petite vérole ni à l'autre », etc. . La plaisanterie de *Candide* est reprise en juin 1760, dans *le Russe à Paris*, X, 123 : « Et des billets sacrés payables chez les morts... »

Parmi ceux qui lui faisaient les honneurs de la ville [1], il y avait un petit Abbé Périgourdin, l'un de ces gens empressés [2], toujours alertes, toujours serviables, effrontés, caressants, accommodans, qui guettent les étrangers à leur passage, leur content l'histoire scandaleuse de la ville, & leur offrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord Candide & Martin à la Comédie. On y jouait une Tragédie nouvelle. Candide se trouva placé auprès de quelques beaux esprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des rai-

48. fesaient K — 49-50. l'un de ces empressés 69, 71b, 75.

---

1. Toute la fin du chapitre ne sera qu'une satire âpre de la vie de Paris ; le thème est traditionnel, les points sur lesquels porte l'attaque sont toujours les mêmes; des *Caractères* de La Bruyère jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, en passant par les *Lettres Persanes*, on en pourrait suivre les innombrables répliques. (Cf. en particulier P. Lacombe, *Bibliographie parisienne*, 1887, in-8°, p. 11-25.)

Voltaire a déjà touché ce point, et annoncé le développement qui va s'amplifier encore en 1761. Cf. en 1748 une *Epître à Madame Denis sur la vie de Paris et de Versailles*, X, 344 sqq. Il y introduisait déjà « Monsieur l'abbé, | Fade plaisant, *galant escroc* et prêtre... », le développement sur le jeu, sur le souper, etc. Le 12 janvier 1759, au moment même où il achève *Candide*, il parle à Cideville de « cette grande villace de Paris..., où l'on va le soir battre des mains à de mauvaises pièces, et souper avec des gens qu'on fait semblant d'aimer » (XL, 12).

Mais les additions de 1761, où la satire s'accentue, semblent contemporaines d'un renouveau de rancune contre Paris. Elles datent des dernières semaines de 1760 ; or, vers mai, Voltaire semble de plus en plus en humeur à l'égard de Paris. Le 27 avril, il dénonce « *la vie frelatée de Paris* » et sa « *démence* » (XL, 371) ; le 11 mai, il écrit à d'Argental : « Vous n'avez rien répondu *sur la juste haine que je porte à la ville de Paris* : est-ce que je n'ai pas raison ? » (XL, 388), et le 26 mai, à d'Alembert : « Mettez-moi un peu au fait des sottises courantes : *je tâcherai de les peindre.* » Les additions de 1761 sont un fragment du tableau.

2. Il n'est point de livre satirique sur Paris qui, vers cette date, ne contienne le chapitre ou la page sur les « abbés » et les « petits abbés » : elle est dans le *Cosmopolite*, p. 44, où l'on voit « cette fourmilière d'animaux équivoques, sans état et sans sexe, *connus sous le nom d'abbés, reçus partout et partout méprisés...* » Dans le *Cosmopolite* comme dans *Candide*, l' « abbé » dénoncera les voyageurs et provoquera leur arrestation.

sonneurs qui étaient à ses côtés lui dit dans | un entr'acte : [199]
« Vous avez grand tort de pleurer, cette Actrice est fort mauvaise, l'Acteur qui joüe avec elle est plus mauvais Acteur encore, la piéce est encor plus mauvaise que les Acteurs : l'Auteur ne sçait pas un mot d'Arabe, & cependant la Scène est en Arabie [1] ; & de plus, c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées : je vous aporterai demain vingt brochures contre lui. — < Monsieur, combien avez-vous de piéces de théatre en France [2] ? » dit Candide à l'Abbé, lequel répondit : « Cinq ou six mille. — [Add. 1761]

65. *Ici commence l'importante addition introduite en 1761 dans la* Seconde suite des Mélanges, *p.* 281-288 (*cf. Introd. crit., p.* LXXXVIII). *L'édition originale donnait le texte suivant, conservé dans tout le groupe* β : « Monsieur, lui dit l'Abbé Périgourdin, avez-vous remarqué cette jeune personne, qui a un visage si piquant, & une taille si fine ? Il ne vous en coutera que dix mille francs par mois, & pour cinquante mille écus de diamants. — Je n'ai qu'un jour ou deux à lui donner, ré | pondit Candide, parce que j'ai un rendez-vous à Venise qui presse. » [200]
Le soir après souper l'insinuant Périgourdin redoubla de politesses & d'attentions. « Vous avez donc, Monsieur, lui dit-il, ... » *etc.*

---

1. Beuchot donne à ce sujet la note suivante « La Grange Chancel adressa à Voltaire, en 1718, une *Épître à M. Arouet* dans laquelle on trouve ces vers :

Que ton exactitude à dépeindre les mœurs
S'étende jusqu'aux noms de tes moindres acteurs,
Et qu'en les prononçant ils nous fassent connaître
Les pays et les temps où tu les fais renaître.
Je vois avec dépit, pour ne produire rien,
Chez le Thébain Œdipe, Hidaspe l'Indien.

Voltaire profita de la critique et [dans l'édition de Dresde, 1748] mit *Araspe* au lieu de *Hidaspe*. C'est peut-être à ces vers de La Grange Chancel que Voltaire fait ici allusion ». Je ne le crois guère ; l'allusion, en 1759, eût été bien obscure et inintelligible ; mais je n'ai pas su trouver d'autre solution. Voltaire pense-t-il à quelque critique relative à *Mahomet*, dont la scène est à la Mecque ? ou, en transposant, à des critiques de l'*Orphelin de la Chine* (1755) ? est-ce simple boutade ?

2. Ces lignes sont reprises dans les *Remarques sur le Comte d'Essex* ajoutées au *Commentaire sur Corneille* (XXXII, 344) : « On a fait environ mille tragédies depuis Mairet et Rotrou. Combien en est-il resté... qu'on puisse citer comme des modèles ? Il n'y en a pas une vingtaine. » La modification est amusante, du roman à l'ouvrage de critique.

C'est beaucoup, dit Candide; combien y en a-t-il de bonnes ? — Quinze ou seize, repliqua l'autre. — C'est beaucoup », dit Martin.

Candide fut très content d'une Actrice qui faisait la Reine Elisabeth dans une assez platte tragédie que l'on joüe quelquefois [1]. « Cette Actrice, dit-il à Martin, me plait beaucoup ; elle a un faux air de Mademoiselle Cunégonde ; je serais bien aise de la saluer. » L'Abbé Périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. Candide élevé en Allemagne demanda quelle était l'étiquette, & comment on traitait en France les Reines d'Angleterre. « Il faut distinguer, dit l'Abbé : en province on les méne au cabaret, à Paris on les respecte quand elles sont belles, & on les jette à la voirie quand elles sont mortes. — Des Reines à la voirie ! dit Candide. — Oui vraiment, dit Martin ; Mr. l'Abbé a raison ; j'étais à Paris quand Mademoiselle Monime passa, comme on dit, de cette vie à l'autre ; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent les honneurs de la sépulture [2], c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux

71. fesait K — 72. Elizabeth $71^{13}$, $72^{24}$, 72, $72^{a}$, $72^{r}$, $73^{25}$, $75^{31}$, $78^{r}$ ; plate $64^{m}$-K.

---

1. « C'est probablement le *Comte d'Essex*, de Thomas Corneille. » (Note de Decroix). — Cette note est exacte, comme le prouvent les *Remarques sur le Comte d'Essex* ajoutées au *Commentaire sur Corneille*, XXXII, 324 sqq. ; Voltaire s'y étend sur le rôle de la reine Élisabeth, et ajoute que, parmi les pièces de Th. Corneille, « celle du *Comte d'Essex* est la seule *que l'on joue quelquefois.* » — Le commentaire n'est qu'une démonstration de la platitude de la tragédie, et conclut . « Tout ce qu'on peut dire de l'*Essex* de Thomas Corneille, c'est que la pièce est médiocre, et par l'intrigue, et par le style. » — Ailleurs (XXXVII, 214, déc. 1750), il range le *Comte d'Essex* parmi « *de plats ouvrages* ». — La piece est reprise notamment en 1755 pour les débuts de Clavareau de Rochebelle.

2. Les débuts d'Adrienne Lecouvreur eurent lieu au Théâtre-Français le 14 mai 1717 dans le rôle de Monime. Cf. XXII, 70. Voltaire parle sans cesse de *Monime* dans la correspondance de 1753, lorsqu'il s'occupe de M[lle] Daudet, fille d'Adrienne Lecouvreur. — « Languet, curé de Saint-

du quartier dans un vilain cimetière; elle fut enterrée toute seule de sa bande au coin de la rüe de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très noblement. — Cela est bien impoli, dit Candide. —

Sulpice, lui refusa la sépulture ecclésiastique; elle fut enterrée au coin de la rue de Bourgogne, à l'endroit qui porte aujourd'hui (1829) le n° 109 de la rue de Grenelle. » [Note de Beuchot]. C'est actuellement le n° 115. — Au lendemain de la mort de la comédienne (20 mars 1730), Voltaire avait écrit l'ode *sur la Mort de Mlle Lecouvreur* (X, 369 sqq.), et le souvenir en apparaît dans *Candide* :

... Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels...
Sitôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle !
Elle a charmé le monde et vous l'en punissez !

Voyez surtout X, 370 :

Ah ! verrai-je toujours ma faible nation
Incertaine en ses vœux flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos lois toujours *se contredire* !

Cf. *Candide*, p. 153 : « Que voulez-vous ? ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez *toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles*, etc... » L'association d'idées est donc ancienne de trente ans, qui fait du refus de sépulture à Mlle Lecouvreur le symbole de la légèreté et des contradictions coutumières aux Français.

Mais pourquoi cette réminiscence, à la fin de 1760, dans les additions du chapitre XXII ? C'est que, précisément à cette date, la querelle va se rallumer avec quelque éclat. Il faut remarquer seulement qu'au moment exact où il rédige les additions, Voltaire ne connaît la dispute que par ouï-dire, correspondances ou conversations. Ce n'est en effet que quelques semaines après la publication de la *Seconde suite* que les textes imprimés apparaissent. Le 1er mai 1761, Voltaire écrit à Algarotti : « Mon cygne pourrait-il avoir la bonté de me mander si en Italie c'est la coutume de jeter à la voirie les acteurs qui ont joué les opéras de Métastasio ? *C'est une querelle qui se renouvelle actuellement en France.* Nous prétendons qu'on ne doit point refuser la sépulture à des citoyens qui sont aux gages du Roi; il est plaisant qu'on enterre le bourreau avec cérémonie et qu'on ait jeté à la voirie Mlle Lecouvreur. » (Publié par Bengesco, III, 291.) Cette lettre fait allusion au livre qui alimentait alors la dispute, les *Libertés de la France contre le pouvoir arbitraire de l'excommunication*, de Huerne de la Motte, 1761, in-12 mais il n'y faut point rapporter le paragraphe de *Candide* ; car ce n'est qu'à la fin de janvier ou au début de février 1761 que Voltaire en entend parler, XLI, 197, 6 février : « Je suis fâché que l'avocat de Mlle Clairon ait fait un plat livre, plus fâché qu'on l'ait brûlé, et plus fâché que notre siècle soit si ridicule », — et il ne le lit que trois mois au moins après la *Seconde suite* : le 22 avril, il ne l'a pas encore reçu (XLI, 275). La véritable réponse de Voltaire sera la *Conversation de M. l'Intendant des Menus*, XXIV, 241. (Cf. aussi à

Que voulez-vous ? dit Martin ; ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacles de cette drole de nation. — Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris ? dit Candide. — Oui, dit l'Abbé, mais c'est en enrageant ; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire, & même on y fait en riant les actions les plus détestables.

— Quel est, dit Candide, ce gros cochon qui me disait tant de mal de la piéce où j'ai tant pleuré, & des Acteurs qui m'ont fait tant de plaisir [1] ? — C'est un mal vivant,

98. rire, même 64[m]-K.

Damilaville, 14 juillet 1762). — En particulier, le thème indiqué dans *Candide* est développé à nouveau dans la *Conversation*, XXIV, 249 : « Je crois vous avoir déjà répondu, dit Grizel, en vous avouant que *tout est contradictoire chez nous*. La France, à parler sérieusement, est le royaume de l'esprit et de la sottise, de l'industrie et de la paresse, de la philosophie et du fanatisme, de la gaieté et du pédantisme, des lois et des abus, du bon goût et de l'impertinence. »

1. La tragédie où assiste Candide, où triomphe Clairon, où bave Fréron, c'est *Tancrède*, jouée le 3 septembre 1760 : date utile pour fixer celle des additions, tant elle a tenu à cœur à Voltaire, et tant la pièce elle-même a soulevé d'enthousiasmes et de critiques. Depuis le 22 avril, il y travaille dur ; le 18 mai, il l'a « finie, mais pas faite » ; la correspondance en est pleine. Les dernières répétitions préparent et la « première » affirme le succès de M[lle] Clairon : « *M[lle] Clairon plenre et fait pleurer*, dites-vous ; que voulez-vous de plus ? Il se trouvera quelques raisonneurs... » [comme dans *Candide*] (à d'Argental, 1[er] sept. 1759). — Cf. M[me] d'Epinay à M[lle] de Valois, 10 sept. 1760 : » J'ai trouvé le secret au milieu de tous mes maux de voir Tancrède, et *d'y fondre en larmes. M[lle] Clairon y fait des merveilles... Il y avait l'autre jour un étranger dans le parterre qui pleurait, criait, battait des mains...* D'Argental enchanté lui dit : « Eh bien ! Monsieur, ce Voltaire est un grand homme, n'est-ce pas ? Comment trouvez-vous cela ? — Monsieur, ça est fort propre, fort propre assurément... » — « On l'appelle *la tragédie de M[lle] Clairon*, parce qu'elle y joue de façon si supérieure que l'auteur lui a presque toute l'obligation de la réussite. » (Favart. *Mém. et corresp.* I, 100, 1[er] oct. 1760.) — D'Alembert, de son côté, écrivait à Voltaire, XLI, 21, 18 octobre : « Je suis bien aise de vous apprendre que l'on répète que

répondit l'Abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les piéces & de tous les livres ; il hait quiconque réussit, comme les eunuques haïssent les jouïssants ; c'est un de ces serpents de la litterature qui se nourrissent de fange & de venin ; c'est un folliculaire..... — Qu'appellez-vous folliculaire ? dit Candide. — C'est, dit l'Abbé, un faiseur de feuilles, un F..... [1] »

108. feseur K — 109. un Fréron K.

vous n'avez encore rien fait d'aussi faible. *Il est vrai qu'on dit cela les yeux gros*, et cela doit essuyer les vôtres. » — C'est l'écho de ce succès, et aussi des controverses dont *Tancrède* fut l'objet, que l'on retrouve dans l'addition de 1761. Cf. *Ann. litt.*, 1761, I, lettre XIII, et aussi H. Lion, *les Tragédies de Voltaire*, 1896.

On aperçoit aussi le motif qui amène ici le nom de Mlle Clairon. Au lendemain du succès de *Tancrède*, d'Alembert insiste auprès de Voltaire pour qu'il lui marque de quelque façon sa gratitude. Cf. XL, 547, 22 septembre : « En vérité elle mériterait bien de votre part quelque monument marqué de reconnaissance », et XLI, 22, 18 octobre : « Oui, en vérité, vous devez une épître à Mlle Clairon ; et je ne vous laisserai pas en repos que vous n'ayez acquitté cette dette. » — Cette dette, Voltaire la paie en écrivant, dans la seconde quinzaine de janvier, l'*Epître à Daphné, célèbre actrice* (X, 372), et aussi en nommant avec éloges Mlle Clairon dans les pages nouvelles ajoutées à *Candide*.

1. Trublet, Fréron, Gauchat reçoivent chacun leur part dans ces additions de 1761. Pourquoi ces invectives personnelles, au cours d'un récit qui ne semblait pas les appeler ? — C'est que l'année 1760, — année des *Philosophes* et de l'*Ecossaise*, — a été chaude de luttes. « Tout Paris n'a retenti que de la querelle des Encyclopédistes et de leurs adversaires ; on n'a vu que des brochures et des injures imprimées », écrit Collé (II, 250) ; Voltaire multiplie les libelles où ses ennemis « ont sur les doigts cruellement », surtout « ce vilain abbé Trublet ». [Cf. D. Delafarge, *la Vie et l'Œuvre de Palissot*, 1912, p. 190 sqq.]. En réalité, Fréron est de tous le mieux servi. Dès longtemps Voltaire le déteste, et ses « *malsemaines* », mais depuis la première impression de *Candide*, sa rancune s'est envenimée. A *Candide* même, Fréron a consacré un article (*Ann. litt.*, 1759, t. II, p. 203-280] qui a piqué et irrité Voltaire ; il en a donné un autre du même ton sur *la Femme qui a raison* (*ibid.*, t. VIII, p. 3-25) Voltaire a eu beau affecter à l'égard de l'*Année littéraire* le dédain et l'ignorance (*Journal encyclop.*, 1er janvier 1760, p. 112-115) ; Fréron lui a malicieusement démontré qu'il connaissait et qu'il lisait l'*Année littéraire* (1760, t. IV, p. 10). Ces *fréronades* sont de plus en plus aigres, Voltaire est exaspéré. Le 26 juillet, il livre la « grande bataille » de l'*Ecossaise* : l'attitude crâne de Fréron prive Voltaire de la satisfaction qu'il savourait

C'est ainsi que Candide, Martin & le Périgourdin raisonnaient sur l'escalier, en voyant défiler le monde au

par avance ; son irritation est au comble. (Cf. les lettres publiées par M. Pellisson, *les Hommes de lettres au* XVIII<sup></sup>e *siècle*, p. 286 sqq., d'après le ms. fr. 22191 de la B.N.) ; enfin, juste à l'heure où s'imprime la *Seconde suite des Mélanges*, en janvier 1761, Fréron publie l'article sournois et déloyal sur l'installation de Mlle Corneille à Ferney. Voltaire bondit et rage ; le 14, il demande « la feuille de l'infâme Fréron » (XLI, 148) et se met au point de l'exécuter : le paragraphe de *Candide* est une des « touches » du duel. Déjà, et en attendant les redoutables sarcasmes du *Pauvre diable* (1761), X, 103, Voltaire a fait ou laissé imprimer, dans le *Recueil des Facéties parisiennes* (X. 564-566), *les Fréron*, où, à la fin de sept couplets successifs, le nom de Fréron revient comme un refrain : *C'est un Fréron !* — de la même sorte qu'à la fin du passage de *Candide*.

Tout cela explique les sanglantes invectives que Voltaire introduit en 1761 dans le roman : il faut y ajouter le ressaut de haine provoqué chez lui par l'attitude de Fréron au moment de *Tancrède*. Fréron était là, à la première, et Voltaire le savait : « On dit, écrivait-il à tout le monde, que *Satan était dans l'amphithéâtre sous la figure de Fréron*, et qu'une larme d'une dame étant tombée sur le nez du malheureux, il fit psh, psh comme si ç'avait été de l'eau bénite ! » C'est lui que Candide coudoie à la comédie ; c'est lui aussi qui « disait tant de mal de la pièce où [Candide a] tant pleuré » : dans l'*Année littéraire*, Fréron a donné sur *Tancrède* un article où des éloges courtois ne voilent pas de sévères réserves sur l'intrigue, la mise en scène, et surtout la versification. Le 27 octobre, Voltaire demande à Thieriot « toutes ces fréronades où il est question de *Tancrède* ; il y a une bonne âme qui se charge d'en faire un assez plaisant usage », et, pour raffiner sa vengeance, Voltaire fait distribuer en même temps que l'édition de *Tancrède* donnée par les Cramer, la gravure où Fréron figure sous la forme d'un âne. (Cf. avert. de Beuchot, en tête de l'*Ecossaise*, V, 402.)

Toutes ces attaques, *Ecossaise, Russe à Paris*, additions de *Candide*, *Pauvre diable*, etc. se tiennent de si près, que, de l'une à l'autre, les réminiscences de détail abondent. Comparez *Candide*. « un serpent nourri de fange et de *venin* », et X, 565 : « ...Il vous dégorge de ses lettres le froid *poison* » ; — *Candide* : « Il hait quiconque réussit... », et l'*Ecossaise*, V, 425. « Eh bien ! tu étais hier à la pièce nouvelle ; l'auteur fut bien applaudi, c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit encourager. — FRÉLON : Cela n'est pas vrai : la pièce ne vaut rien, l'auteur est un sot... », et plus loin : « *Il faut siffler la pièce qui réussit*, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon » ; — V. 426, « une langue de vipère » [cf. « un de ces serpents de la littérature »]. — « Candide, Martin et le Périgourdin raisonnaient sur l'escalier », cf. *Avertissement* de l'*Ecossaise*, V, 418 : « Comme il parlait sur l'escalier... » — Enfin. si Candide a besoin que Martin lui explique qu'un « *folliculaire* » est un « *faiseur de feuilles* », Voltaire lui-même employant le mot, le 23 décembre 1760, dans sa lettre à Albergati Capacelli (XLI, 116), jugeait utile de donner en note la même traduction.

sortir de la piéce [1]. « Quoique je sois très empressé de revoir Mademoiselle Cunégonde, dit Candide, je voudrais pourtant souper avec Mademoiselle Clairon [2], car elle m'a paru admirable. »

L'Abbé n'était pas homme à approcher de Mademoiselle Clairon qui ne voyait que bonne compagnie. « Elle est engagée pour ce soir, dit-il; mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une Dame de qualité, & là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans. »

Candide qui était naturellement curieux, se laissa mener chez la Dame, au fond du fauxbourg St. Honoré ; on y était occupé d'un pharaon [3] ; douze tristes pontes

1. Comparez, dans *Angola*, t. II, p. 20 . « la jeunesse qui *occupe l'escalier*,... qui assiège le passage, et *critique toute la terre*... La conversation roula quelque temps *sur la beauté de la pièce qu'ils venaient de voir*, et sur les différents genres de ridicules qui s'étaient offerts à leurs yeux. »

2. Cf. *Epitre à Daphné, célèbre actrice*, écrite au même moment que les additions à *Candide*, X, 364 : « *Josse avec vous veut souper tête à tête.* »

3. Toute cette description de la salle de jeu, avec ses portraits, ses incidents, et la conclusion que lui donne la Marquise de Parolignac, est un cliché traditionnel. *Angola*, I, 60, après un récit tout à fait analogue à celui de *Candide*, ajoute que « *tout fut dans les règles* ». — Il est intéressant de rapprocher ici non plus le *Cosmopolite*, mais un autre pamphlet de Fougeret de Monbron, *la Capitale des Gaules ou la Nouvelle Babylone*, dont la 1re édition est de 1740, mais qui est réimprimé en 1759 et répandu très peu de temps avant que Voltaire prépare la *Seconde suite*. Le premier tirage semble être passé assez inaperçu ; par contre, en 1759, Grimm le signale, Fréron lui accorde un compte rendu (*Ann. litt.*, 1759, III, 160), et Ange Goudar y oppose une réponse sous le nom de l'*Anti-Babylone*, 1759, in-12. Il est fort vraisemblable que la lecture de cette « déclamation dure et d'une bile fort âcre » (*Ann. litt.*, l. c.) a confirmé Voltaire dans son intention d'aggraver la portée satirique du chap. XXII, et d'y combler des lacunes. J'y relève au moins une page caractéristique sur le jeu, fort voisine de celle de *Candide* (p. 17) : « Les Jeux sont à Paris d'un grand secours pour quiconque n'a rien et n'est propre à rien. Ils tiennent lieu de patrimoine, d'offices et de charges. Ils rapprochent toutes les conditions et mettent une sorte d'égalité parmi les grands et les petits, les gens d'esprit et les sots. Il y a à Paris, à la honte du bon ordre, deux cents maisons de jeu, ou plutôt deux cents coupe-gorge qui sont le rendez-vous des fripons et des dupes. *Des comtesses et des baronnes du dernier siècle président dans ces funestes tripots.* De *respectables fripons* font d'ordinaire au nom de ces vieilles Sibylles les honneurs

tenaient chacun en main un petit livre de cartes, régistre cornu de leurs infortunes. Un profond silence régnait, la pâleur était sur le front des pontes, l'inquiétude sur celui du banquier, & la Dame du logis assise auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de linx tous les parolis, tous les sept-et-le-va de campagne,

129. $75^{31}$ *écrit* sept-elle-va; *mais le carton à cette page corrige conformément à* $61^{m}$.

---

du tapis. Ce sont eux qui taillent et tiennent le rateau. Rien n'est plus charmant que de les voir travailler, *surtout s'il leur tombe sous la main quelque enfant de famille ou quelque étranger.* Avec combien de politesses, d'attention et de procédés obligeants ne le dépouillent-ils point! que de complaisance et de douceur! Peu s'en faut que le pauvre diable dépouillé ne les remercie encore de l'avoir réduit à sa dernière chemise. »

Mais un autre petit livre venait de paraître, dont Voltaire se souvient peut-être d'une façon plus précise, quand il parle de « *ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du sort* » c'est l'*Histoire des Grecs, ou de ceux qui corrigent la fortune au jeu,* dont trois éditions se succèdent de 1757 à 1759, à La Haye et à Londres, et dont l'auteur est encore Ange Goudar. A coup sûr, il ne s'agit point ici d'emprunts directs, mais seulement de réminiscences qui peuvent exciter l'imagination de Voltaire, et déterminer le choix ou la forme de certains détails. — Comparer, par exemple, *Hist. des Grecs,* I, 21, sur les Grecs qui « travaillent le pharaon » : « Le Pharaon eut aussi ses réformes, on changea les tours grossiers dont les anciens Grecs s'étaient servis en tours d'adresse de nouvelle invention; mais comme ce jeu est entièrement combiné à l'avantage du banquier et est en lui-même une espèce de friponnerie, on se réduisit à trouver des *pontes,* c'est-à-dire des dupes. » — I, 31 : « Toutes les nations ont fait d'admirables progrès dans la friponnerie. *Il n'y avait guère que les Allemands qui étaient pris pour dupes,* sans jamais se connaître, chercher ni prévenir la cause qui pouvait les empêcher de l'être. » — Goudar donne à entendre que, vers 1757, l'organisation de salons de jeu *dirigés par des femmes* n'était pas une invention très ancienne : « Un Grec appelé le chevalier de S... fut le premier qui y initia une femme; et son exemple ayant été suivi de beaucoup d'autres, on vit bientôt paraître sur l'horizon du monde fripon une foule de Grecs femelles... Avant cette époque, les Grecs trouvaient *des obstacles infinis pour lier les parties, c'est-à-dire pour ramasser, unir et rassembler les joueurs* ; mais lorsqu'on eut des happeaux, la chasse des dupes fût plus sûre... » (I, 45). — Et voici qui vient éclairer certains détails de la page de *Candide.* I, 49 : « Lorsqu'il y eut des Grecques, tous ces inconvénients cessèrent. Il y eut dès lors *un souper de fondation dans les maisons où l'on jouait.* A peine était-on sorti de table qu'on se remettait au jeu, et l'on perçait même fort avant dans la nuit, ce qui

dont chaque joueur cornait ses cartes [1]; elle les faisait décorner avec une attention sévère, mais polie, & ne se fâchait point de peur de perdre ses pratiques : la Dame se faisait appeler *la Marquise de Parolignac*. Sa fille âgée de quinze ans, était au nombre des pontes, & avertissait

133. fesait K.

laissait aux dupes le temps qu'il fallait pour être ruinés » ; — I, 53 : « Ces friponneries étaient *accompagnées d'une douceur et d'une politesse qui consolaient les dupes dans le temps même qu'elles les ruinaient* » ; — I, 61 : « L'incomparable Marion qui n'était pas neuve dans le métier de la Grèce, avait tenu elle-même un tripot subalterne *dans la rue Saint-Honoré* » ; — I, 62 : « Il y avait aussi des *dames titrées* dans l'ordre. Madame *la marquise du Pharaon* était une de celles-ci. [Cf. *Candide* : « La dame se faisait appeler *la Marquise de Parolignac.* »] ... Tous ces noms de marquise du Pharaon, de comtesse de la Réjouissance, de vicomtesse du Brelan, étaient des armes parlantes qui servaient à désigner les jeux qu'on jouait chez elles. » — Comme l'abbé périgourdin avec Candide, deux aigrefins dans l'*Histoire des Grecs*, s'emparent d'un jeune Champenois frais débarqué à Paris. II, 217 : « Je sais ce qui vous amène ici, dit le Grec ; vous voudriez vous marier à une personne de condition, n'est-ce pas ? J'ai trouvé votre affaire. *La fille de madame la marquise de Pharaon* est ce qu'il vous faut... » [Cf. *Candide* : la marquise de Parolignac a près d'elle « *sa fille âgée de quinze ans* »]. — III, 8 : « La plupart des pontes lui faisaient *des parolis de campagne.* » [Cf. *Candide* « *tous les parolis, tous les sept-et-le-va de campagne* ».]— Enfin, III, 26 : « Deux Grecs étaient depuis longtemps *à la poursuite d'un Allemand qui vivait à Paris, et qui avait la réputation d'être fort riche*. Les deux Grecs furent le trouver à son auberge et le prièrent à dîner, etc. » — A tout cela se mêlent mille souvenirs personnels de Voltaire, qui échappent à l'analyse et à la mesure.

1. Cf. *Encyclopédie*, art. *Pharaon* et *Paroli* : « *Faire paroli*, c'est jouer le double de ce qu'on a joué la première fois ; on appelle *paroli de campagne*, celui que fait un joueur avant que sa carte soit venue, comme s'il avait déjà gagné. Les banquiers doivent être *bien exacts et bien vigilants à prendre garde qu'on ne leur fasse des parolis de campagne* ; autrement ils seraient bientôt débarqués, s'ils se reposaient sur la bonne foi de certains joueurs, qui ne sont pas scrupuleux. » — Aussi la Marquise surveille-t-elle tous les parolis « avec des yeux de lynx », et fait-elle « décorner les cartes avec une attention sévère, mais polie ». — Voyez Quinola, *Nouvelle Academie des Jeux*, Paris, Garnier, art. *Pharaon*, p. 58-59 : « *Paix* se disait d'une manière de jouer qui consistait *à plier une carte* pour annoncer qu'on ne jouait que ce qu'on avait gagné sur cette carte, avec l'argent qu'on avait mis dessus. Il y avait la paix simple, la *paix de paroli*, la *paix de sept et le va*, de quinze et le va, de trente et le va, etc... Ces coups de *paroli*, de *sept et le va*, etc. étaient ce qui faisait du pharaon

d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens, qui tâchaient de réparer les cruautés du sort. L'abbé Périgourdin, Candide & Martin entrèrent, personne ne se leva, ni les salua, ni les regarda ; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. « Madame la Baronne de Tunder-ten-trunckh était plus civile », dit Candide.

Cependant, l'Abbé s'approcha de l'oreille de la Marquise, qui se leva à moitié, honora Candide d'un sourire gracieux, & Martin d'un air de tête tout-à-fait noble ; elle fit donner un siége & un jeu de cartes à Candide, qui perdit cinquante mille francs en deux tailles ; après quoi on soupa très gaiement, & tout le monde était étonné que Candide ne fut pas ému de sa perte ; les laquais disaient entr'eux, dans leur langage de laquais : « Il faut que ce soit quelque Milord Anglais. »

Le souper fut comme la plupart des soupers de Paris ; d'abord du silence ; ensuite un bruit de paroles qu'on ne distingue point ; puis des plaisanteries dont la plûpart sont insipides, de fausses nouvelles, de mauvais raisonnements, un peu de politique & beaucoup de médisance ; on parla même de livres nouveaux. « Avez-vous vû, dit l'Abbé Périgourdin, le roman du Sr. Gauchat, Docteur en Théologie [1] ? — Oui, répondit un des convives, mais je n'ai

140. tronck 75[31] *cart.*

---

un jeu entraînant et décevant, auquel on se ruinait avec une rapidité prodigieuse. Le paroli élevait la mise en la doublant, le sept et le va la septuplait, etc. On venait ainsi à jouer des sommes folles sur un mot, parce qu'on ne voyait pas l'argent que l'on engageait. »

1. Dans une note de *Les chevaux et les ânes* (fin 1761), Voltaire appelle Gauchat « mauvais auteur de quelques brochures » ; en fait, de 1753 à 1763, Gauchat publie, en 12 volumes, ses *Lettres critiques, ou Réfutation d'écrits modernes contre la religion*, où Voltaire est souvent pris à partie, et auxquelles les *Mémoires de Trévoux*, de 1756 à 1759, consacrent d'élogieux comptes-rendus, sévères pour Voltaire. — Dans *Le Russe à Paris*

pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinents, mais tous ensemble n'approchent pas de l'impertinence de Gauchat Docteur en Théologie; je suis si rassasié de cette immensité de détestables livres qui nous inondent, que je me suis mis à ponter au pharaon... — Et les mélanges de l'Archidiacre T.....[1], qu'en dites-vous? dit l'Abbé. — Ah!

160. de ce Gauchat 78r — 163. Trublet 61pr, K.

(juin 1760, X, 119), Gauchat a déjà été touché : « Un livre du sieur Gauchat et un discours du sieur Lefranc de Pompignan le mirent dans une telle colère qu'il en eut une fluxion de poitrine ; depuis ce temps-là, il ne fit que languir, et mourut à Paris le 1er juin 1760. » — Mais Voltaire sait aussi que Gauchat a tenu son rôle dans les persécutions contre les Encyclopédistes ; il est nommé dans le réquisitoire de Joly de Fleury [cf. à Palissot, XL, 456]. Il sera bon de l'accommoder dans quelque « rogaton », et Voltaire n'a besoin, pour bien faire, que de quelques renseignements : « J'ai depuis six mois, dit-il le 9 juillet, une envie de rire qui ne me quitte point. Ne pourrais-je savoir quelques anecdotes sur *Gauchat*, Moreau, Chaumeix, Hayes, *Trublet* et leurs complices ? » (XL, 453) — et le 23 septembre : « C'est aussi pour rire que je voudrais savoir positivement si c'est l'ami Gauchat qui est l'auteur de l'*Oracle des nouveaux philosophes*, et si ce Gauchat n'est pas un de ces ânes de Sorbonne *qu'on appelle docteurs* ? » — Et ce sera « pour rire » que Gauchat aura les honneurs de *Candide*.

1. Cf. XL, 436, 23 juin 1760 : « Catherine Vadé dit qu'il est plus ennuyeux encore que moi ! » — et X, 109 :

Au peu d'esprit que le bonhomme avait
*L'esprit d'autrui* par supplément servait ;
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait...
Et nous lassait, sans jamais se lasser.

« L'abbé Trublet, auteur de quatre tomes d'*Essais de littérature*; ce sont de ces livres inutiles, où l'on ramasse de prétendus bons mots, des sentences rebattues, des *pensées d'autrui* ramassées dans de longues phrases. » (X, 107, note 1 ; mais cette note est de 1771). Cf. *Candide* : « *Comme il s'approprie... l'esprit des autres !* » — Au moment même où se publie la *Seconde suite*, le 14 mars 1761, dans l'*Epître à Mme Denis sur l'Agriculture*, Voltaire rapproche encore Clairon, Trublet, Fréron :

Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon ;
Au fond de son bourbier je fais rentrer Fréron,
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie,
La représaille est juste...

dit Madame de Parolignac, l'ennuieux mortel ! comme il vous dit curieusement tout ce que le monde sçait ! comme il discute pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement ! comme il s'approprie sans esprit l'esprit des autres ! comme il gâte ce qu'il pille ! comme il me dégoute ! mais il ne me dégoutera plus ; c'est assez d'avoir lû quelques pages de l'Archidiacre. »

Il y avait à table un homme sçavant & de goût, qui apuia ce que disait la Marquise. On parla ensuite de tragédies [1] ; la Dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois & qu'on ne pouvait lire ? L'homme de goût expliqua très bien comment une piéce pouvait avoir quelque intérêt & n'avoir presque aucun mérite ; il prouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, & qui séduisent toujours les spectateurs, mais qu'il faut être neuf sans être bizarre, souvent sublime, & toujours naturel, connaître le cœur humain & le faire parler, être grand poëte, sans que jamais aucun personnage de la piéce paraisse poëte, savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime coûte rien au sens [2]. « Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas

1. Tout ce paragraphe sur la tragédie est une sorte de réponse sommaire aux critiques soulevées par *Tancrède*. Cf. H. Lion, *les Tragédies de Voltaire*. — Les « situations qu'on trouve dans tous les romans » peuvent faire penser à celles de *Tancrède* dont le sujet, venu de l'Arioste, arrive à Voltaire par l'intermédiaire d'un roman de Mme de Fontaine, *la Comtesse de Savoie* — Sur la nécessité d'être « *neuf sans être bizarre* », cf. l'*Epitre dédicatoire* de *Tancrède*, où Voltaire s'explique sur le « *goût nouveau* » et le « *sujet neuf* » de sa tragédie. — Mais c'est surtout à l'endroit de la versification que les allusions s'éclairent.

2. Voltaire avait, en effet, tenté une versification inaccoutumée, dans *Tancrède*, et employé des rimes croisées. Il y trouvait moins d'uniformité et plus de naturel ; néanmoins « *l'harmonie continue* » pouvait ne leur point manquer : « Il y a dans ce genre de vers *un rythme caché* fort dif-

toutes ces régles, peut faire une ou deux tragédies aplaudies au théatre ; mais il ne sera jamais compté au rang des bons écrivains ; il y a très peu de bonnes tragédies ; les unes sont des idilles en dialogues bien écrits & bien rimés, les autres des raisonnements politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent ; les autres des rêves d'énergumène, en stile barbare ; des propos interrompus, de longues apostrophes aux Dieux, parce qu'on ne sait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux communs ampoulés. »

Candide écouta ce propos avec attention, & conçut une grande idée du discoureur, & comme la Marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de son oreille, & prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien ? « C'est un savant, dit la Dame, qui ne ponte point, & que l'Abbé m'amène quelquefois à souper ; il se connait parfaitement en tragédies & en livres, & il a fait une tragédie sifflée, & un livre dont on n'a jamais vû hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. — Le grand homme ! dit Candide, c'est un autre Pangloss. »

Alors se tournant vers lui, il lui dit : « Monsieur, vous pensez sans doute que tout est au mieux dans le monde physique, & dans le moral, & que rien ne pouvait être autrement ? — Moi, Monsieur, lui répondit le sçavant, je

196. $61^{m}$ *et* $64^{m}$ *écrivent* empoulés. $71^{13}$-K *font la correction.*

---

ficile à attraper » (à d'Olivet, 19 mars 1761, XLI, 239). Mais sur le principe même toute une polémique s'engagea, *Lettre sur les rimes croisées dans les vers alexandrins*, par l'abbé Lévesque (*Mercure*, nov. 1760), *Lettre sur la versification de Tancrède*, par M. Moniseau (*Ann. litt.*, 1760, t. VIII, p. 236-252), *Réponse à la lettre de M. Moniseau* (*Mercure*, févr. 1761, p. 57-67), etc. C'est à quoi fait allusion le propos du « discoureur ».

ne pense rien de tout cela ; je trouve que tout va de travers chez nous, que personne ne sçait ni quel est son rang, ni quelle est sa charge, & qu'excepté le souper qui est assez gai, & où il parait assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes ; Jansénistes contre Molinistes, gens du Parlement contre gens d'Eglise [1], gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parents contre parents ; c'est une guerre éternelle. »

Candide lui repliqua : « J'ai vu pis ; mais un sage qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'aprit que tout cela est à merveilles ; ce sont des ombres à un beau tableau. — Vôtre pendu se moquait du monde, dit Martin ; vos ombres sont des taches horribles [2]. — Ce sont les hommes qui font les taches, dit Candide, & ils ne peuvent s'en dispenser. — Ce n'est donc pas leur faute », dit Mar-

217-218. gens du Parlement contre gens de lettres 63, 78.

---

1. Rapprocher le réquisitoire contre Paris, ses ridicules et ses querelles, dressé cinq ou six mois plus tôt dans *Le Russe à Paris*, X, 125 sqq.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.
— Quoi donc ? — Jansénius, la bulle, ses mystères,
De deux sages partis les cris et les efforts,
Et des billets sacrés payables chez les morts,
Et des convulsions, et des réquisitoires,
Rempliront de nos temps les brillantes histoires...
... L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en Parlement les Jésuites leurs frères.
...Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles ?

Sur toutes ces querelles, cf. *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. XXXVI, XV, 377 : « C'étaient des insectes sortis du cadavre du molinisme et du jansénisme, qui, en bourdonnant dans la ville, piquaient tous les citoyens. »

2. Cf. Leibnitz, *Théodicée*, éd. de Jaucourt, 1747, part. II, 12 : « *Les ombres rehaussent les couleurs*... », et part. III, 149 : « Ces défauts apparents du monde entier, ces *taches* d'un soleil dont le nôtre n'est qu'un rayon, *relèvent sa beauté*, bien loin de la diminuer. »

tin. La plupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient ; & Martin raisonna avec le sçavant, & Candide raconta une partie de ses avantures à la Dame du logis..

Après soupé, la Marquise mena Candide dans son cabinet, & le fit asseoir sur un canapé. « Eh bien, lui dit-elle, vous aimez donc toujours éperduement Mademoiselle Cunégonde de Thunder-ten-trunckh ! — Oui, Madame », répondit Candide. La Marquise lui repliqua avec un souris tendre : « Vous me répondez comme un jeune homme de la Vestphalie [1] ; un Français m'aurait dit : « Il est vrai que j'ai aimé Mademoiselle Cunégonde, mais en vous voyant, Madame, je crains de ne la plus aimer. » — Hélas ! Madame, dit Candide, je répondrai comme vous voudrez. — Votre passion pour elle, dit la Marquise, a commencé en ramassant son mouchoir, je veux que vous ramassiez ma jarretiére. — De tout mon cœur », dit Candide, & il la ramassa. « Mais je veux que vous me la remettiez », dit la Dame, & Candide la lui remit. « Voyez-vous ? dit la Dame ; vous êtes étranger ; je fais quelquefois languir mes amants de Paris quinze jours, mais je

233. souper 71[13]-K.

---

1. L'anecdote de la gaucherie d'un jeune gentilhomme allemand en présence d'une comédienne ou d'une courtisane parisienne semble être assez fréquente. Cf. *Cosmopolite*, p. 8-9 : « Mon Dieu, qu'il a l'air étranger ! un pareil homme est-il fait pour la bonne compagnie ? *Qu'on le renvoie chez les Germains* ! » et en note, p. 9 : « Des maltôtiers ont eu l'impudence de parler ainsi *d'un jeune seigneur allemand.* » — Cf. de Bastide, *le Nouveau Spectateur*, 1759, t. III, p. 156 : » Tout le monde sait la réponse que fit un jour une de nos plus charmantes actrices *à un Allemand* qui, exprimant grossièrement beaucoup d'amour, lui offrit cent louis : « Monsieur, lui dit-elle avec mépris, si vous me plaisiez, je vous en offrirais mille » ; — et dans le même volume, p. 168 sqq., *l'Anecdote arrivée à la Comédie-Française entre un baron allemand et Mlle ****.

me rends à vous dès la premiére nuit, parce qu'il faut faire les honneurs de son païs à un jeune homme de Vestphalie. » La belle ayant aperçu deux énormes diamants aux deux mains de son jeune étranger, les loüa de si bonne foi, que des doigts de Candide ils passérent aux doigts de la Marquise.

Candide en s'en retournant avec son Abbé Périgourdin, sentit quelques remords d'avoir fait une infidélité à Mademoiselle Cunégonde ; Monsieur l'Abbé entra dans sa peine ; il n'avait qu'une légère part aux cinquante mille livres perdues au jeu par Candide, & à la valeur des deux brillants moitié donnés, moitié extorqués. Son dessein était de profiter autant qu'il le pourrait, des avantages que la connaissance de Candide pouvait lui procurer. Il lui parla beaucoup de Cunégonde ; & Candide lui dit qu'il demanderait bien pardon à cette belle de son infidélité, quand il la verrait à Venise.

Le Périgourdin redoublait de politesses & d'attentions, & prenait un intérêt tendre à tout ce que Candide disait, à tout ce qu'il faisait, à tout ce qu'il voulait faire. >

« Vous avez donc, Monsieur, lui dit-il, un rendez-vous [200] à Venise ? — Oui, Monsieur l'Abbé, dit Candide ; il faut absolument que j'aille trouver Mademoiselle Cunégonde. » Alors, engagé par le plaisir de parler de ce qu'il aimait, il conta selon son usage une partie de ses avantures avec cette illustre Westphalienne.

« Je crois, dit l'Abbé, que Mademoiselle Cunégonde a bien de l'esprit, & qu'elle écrit des lettres charmantes ? — Je n'en ai jamais re | çu, dit Candide, car figurez vous [201] qu'ayant été chassé du Château pour l'amour d'elle, je ne pus lui écrire, que bientôt après j'apris qu'elle était

269. *Ici prend fin l'addition de 1761.*

morte, qu'ensuite je la retrouvai, & que je la perdis ; & que je lui ai envoyé à deux mille cinq cent lieues d'ici un exprès dont j'attens la réponse. »

L'Abbé écoutait attentivement & paraissait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embrassés. Le lendemain Candide reçut à son réveil une lettre conçüe en ces termes :

« Monsieur, mon très cher Amant, il y a huit jours « que je suis malade en cette ville ; j'aprends que vous y « êtes. Je vo | lerais dans vos bras si je pouvais remuer. [202] « J'ai sçû vôtre passage à Bordeaux, j'y ai laissé le fidelle « Cacambo & la Vieille qui doivent bien-tôt me suivre. « Le Gouverneur de Buenos-Ayres a tout pris, mais il « me reste vôtre cœur. Venez, vôtre présence me rendra « la vie, ou me fera mourir de plaisir. »

Cette lettre charmante, cette lettre inespérée, transporta Candide d'une joie inexprimable ; & la maladie de sa chère Cunégonde l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux sentiments, il prend son or & ses diamants, & se fait conduire avec Martin à l'hôtel où Mademoiselle Cunégonde demeurait. Il entre en tremblant d'émo- | tion, son cœur palpite, sa voix sanglotte ; il veut ouvrir [203] les rideaux du lit, il veut faire aporter de la lumiére : « Gardez-vous en bien, lui dit la suivante, la lumiére la tue », & soudain elle referme le rideau. « Ma chère Cunégonde, dit Candide en pleurant, comment vous portez-vous ? si vous ne pouvez me voir, parlez moi du moins. — Elle ne peut parler », dit la suivante. La Dame alors tire du lit une main potelée que Candide arrose longtems de ses larmes, & qu'il remplit ensuite de diamants, en laissant un sac plein d'or sur le fauteuil.

Au milieu de ses transports arrive un Exempt suivi de

l'Abbé Périgourdin & d'une Escouade[1]. « Voi | la donc, [204] dit-il, ces deux étrangers suspects ? » Il les fait incontinent saisir, & ordonne à ses braves de les trainer en prison. « Ce n'est pas ainsi qu'on traite les voyageurs dans le Dorado, dit Candide. — Je suis plus Manichéen que jamais, dit Martin. — Mais, Monsieur, où nous menez-vous ? dit Candide. — Dans un cu de basse-fosse », dit l'Exempt.

316. des K — 317. dans Eldorado K.

---

1. Cette scène de l'arrestation des deux voyageurs sur la dénonciation de l'abbé, puis de la corruption de l'exempt, est à rapprocher de deux autres que Voltaire a vraisemblablement connues :

a. — *Cosmopolite*, p. 157 : « Il y avait déjà trois mois que je m'ennuyais dans cette grande ville d'où je me préparais à sortir, lorsqu'un pouvoir supérieur me contraignit à y rester. Voici l'histoire : un commissaire et un limier de police vinrent un matin me souhaiter le bonjour au nom du roi, et me prier de trouver bon qu'ils examinassent mes papiers... Puis ils me supplièrent avec les mêmes politesses de vouloir bien les accompagner jusqu'au Fort l'Evêque. » Pour la cause de l'arrestation, c'était que (p. 158) : « je m'étais amusé à jeter sur le papier quelques idées burlesques, et je fis la sottise d'en faire confidence à un misérable, auteur couvert du petit uniforme de prêtre. Ce perfide fut révéler mon secret... »

b. — *La Malle-bosse*, de Piron (éd. Rigoley de Juvigny, t. VII, p. 354), que Voltaire a lue à la fin du tome I du *Voltariana*, en 1748 (imprimée avec pagination spéciale dans mon exemplaire) · « Tout en ouvrant la porte, il se vit l'estomac pointé par deux ou trois hallebardes que lui présentèrent autant de grivois à moustaches, suivis d'un commissaire et d'un exempt. « Ah ! chien de bossu, lui cria l'exempt, en prison ! — Messieurs, messieurs, vous vous méprenez, criait le pauvre étranglé, vous vous méprenez indignement; entendons-nous ! — Qu'on les mène tous deux au cachot, dit le commissaire; le fait s'éclaircira tout à loisir. » Similor, consterné en envisageant les suites d'une si vilaine aventure, obtint enfin par ses larmes et par ses prières un moment d'entretien secret avec le commissaire et l'exempt : étant donc passé avec eux dans une chambre voisine, là il se nomma et fit un détail fidèle de tout ce qui venait d'arriver : mais son éloquence était perdue sans le secours d'une bourse de cinquante pistoles qu'il avait heureusement sur lui. A l'harmonie d'une si belle péroraison, le commissaire baissa le fausset d'un ton, l'exempt s'humanisa, et ils lui montrèrent un petit degré dérobé qui descendait dans la petite rue des Marais... »

Martin ayant repris son sang froid, jugea que la Dame qui se prétendait Cunégonde, était une friponne, Mr. l'Abbé Périgourdin un fripon qui avait abusé au plus vite de l'innocence de Candide, & l'Exempt un autre fripon dont on pouvait aisément se débarrasser.

Plutôt que de s'exposer aux pro | cédures de la Justice, [205]
Candide éclairé par son conseil, & d'ailleurs toujours impatient de revoir la véritable Cunégonde, propose à l'Exempt trois petits diamants d'environ trois mille pistoles chacun. « Ah, Monsieur, lui dit l'homme au bâton d'yvoire, eussiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du Monde ; trois diamants ! chacun de trois mille pistoles ! Monsieur, je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laissez moi faire ; j'ai un frère à Dieppe en Normandie, je vai vous y mener ; & si vous avez quelque dia | mant à lui don- [206]
ner, il aura soin de vous comme moi-même.

« Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers [1] ? » dit Candide. L'Abbé Périgourdin prit alors la parole & dit : « C'est parce qu'un gueux du pays d'Atrébatie [2] a entendu

331. ivoire $61^{a}$, 69, $71^{b}$, 75 ; $71^{r}$, $73^{25}$, $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *non cart.*, $75^{31}$ *contref.*, K.

---

1. Au lendemain de l'attentat de Damiens, il y eut en effet des arrestations en masse. Cf. à Tronchin, 15 janvier 1757, XXXIX, 156 : « *On a arrêté beaucoup de monde*, on a mené à la Conciergerie quatre chariots remplis... » — et *Siècle de Louis XV* (XV, 391) : « Le trouble public était considérable, et les craintes, les défiances, les intrigues se multipliaient. »

2. Les habitants de l'Artois actuel s'appellent, dans César, *Atrebates*. — L'attentat de Damiens eut lieu le 5 janvier 1757. Dès le lendemain d'Argenson en écrit à Voltaire (XXXIX, 152), qui, au bout de très peu de jours, en possède « cinquante relations » (id., 162). D'Alembert le presse aussitôt de donner « quelque ouvrage digne de *lui* sur l'attentat commis en la personne du roi » (id., 163) : en fait, Voltaire répondra au

dire des sotises [1], cela seul lui a fait commettre un par-
ricide, non pas tel que celui de 1610. au mois de May,
mais tel que celui de 1594 [2]. au mois de Décembre, &
348 tel que plusieurs autres commis dans d'autres années &
dans d'autres mois par d'autres gueux qui avaient en-
tendu dire des sotises. »

L'Exempt alors expliqua de quoi il s'agissait. « Ah les monstres ! s'écria Candide, quoi ! de telles horreurs chez

vœu de d'Alembert par cette page de *Candide*, et par un chapitre du *Siècle de Louis XV*, ajoutant assez peu, en définitive, à l'énorme littérature provoquée par l'événement. [Cf. *Ann. litt.*, 1757, I, 172, 175, 180 ; II, 118, 257, 285 ; III, 121, etc...]

1. L'idée se fait jour dès les premières correspondances échangées à propos de l'attentat. D'Argenson avait écrit que Damiens disait « qu'il n'y aurait pas songé si on eût pendu quatre ou cinq évêques qui le méritaient » (XXXIX, 152) ; « il paraît que cet assassin est un *fanatique furieux...* » Voltaire aussitôt commente et précise (13 janvier, à Thierot, id. 155 ; de même le 16, à Cideville, 158) : « Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres ! Les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre de gens ; le vulgaire sera toujours fanatique. Ce sont là *les abominables effets de la bulle Unigenitus, et des graves impertinences* de Quesnel et de l'insolence de Le Tellier. Je n'avais cru les Jansénistes et les Molinistes que ridicules, et les voilà sanguinaires, les voilà *parricides* ! » — « Il faut frémir d'horreur, quand on voit cet exécrable fou *animé de l'esprit des convulsionnaires* de Saint-Médard, qui a passé dans sa machine atrabilaire. C'est un chien qui a pris la rage de quelques autres chiens sans le savoir » (XXXIX, 156) ; — enfin, le 28 janvier, écrivant à la duchesse de Saxe-Gotha, Voltaire reprend encore l'idée, et cette fois, classe l'attentat de Damiens parmi les arguments contre l'optimisme : « Ce malheureux n'a été poussé à un tel crime que *pour avoir entendu des discours atroces* qui ont fait germer dans son cœur la résolution du *parricide*... Que d'*horreurs*, Madame, et *que le meilleur des mondes possibles est affreux* ! » (XXXIX, 163). Ainsi voyons-nous la formation et le cheminement de l'idée jusqu'à la page de *Candide*. — Mais, pour saisir la pensée de Voltaire mieux informé, il faut aller au chap. XXXVII du *Précis du Siècle de Louis XV* : ce n'est plus cette fois le fanatisme des prêtres et des « dogmatiques » qui est incriminé, mais celui des parlementaires : Damiens a été fanatisé par le jansénisme de *Messieurs*. Cf. XV, 389-393.

2. Dès les premières nouvelles, Voltaire baptise Damiens « bâtard de Ravaillac » (XXXIX, 159, 161, etc.), préoccupé de le rattacher à une lignée de fanatiques antérieurs. Le 23 janvier, il reçoit une lettre de d'Alembert (ibid., 162) qui lui parle des « précepteurs de Châtel et de Ravaillac », et lui-même, en répondant (ibid., 167), précise le rapprochement avec J. Châtel. — Cf. *Essai sur les mœurs*, XII, 555 sqq., et aussi XV, 560 et XXV, 486.

un peuple qui danse & | qui chante [1] ! ne pourrai-je [207]
sortir au plus vite de ce pays où des singes agacent des
tigres ? J'ai vû des ours dans mon pays ; je n'ai vû des
hommes que dans le Dorado. Au nom de Dieu, Monsieur
l'Exempt, menez moi à Venise, où je dois attendre Made-
moiselle Cunégonde. — Je ne peux vous mener qu'en
Basse-Normandie », dit le Barigel. Aussi-tôt il lui fait ôter
ses fers, dit qu'il s'est mépris, renvoye ses gens & emméne
à Dieppe Candide & Martin, & les laisse entre les mains
de son frére. Il y avait un petit vaisseau Hollandais à la
rade. Le Normand, à l'aide de trois autres diamants,
devenu le plus serviable des hommes, embarque Can- |
dide & ses gens dans le vaisseau qui allait faire voile pour [208]
Portsmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de
Venise ; mais Candide croyait être délivré de l'Enfer, &
il comptait bien reprendre la route de Venise à la pre-
miére occasion.

353. dans Eldorado K — 357. gens, emmène K — 363. Porsmouth 71[b], 75.

1. « Cette nouvelle glace le sang, écrivait Voltaire dès le 13 janvier (XXXIX, 155). Quoi ! dans ce siècle ! quoi ! dans ce temps éclairé ! *quoi ! au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère*, un Ravaillac nouveau ! » C'est déjà la forme même de la phrase de *Candide*. — Cf. aussi p. 161 : « Comment me justifierai-je d'avoir tant assuré que ces horreurs n'arriveraient plus ? que la raison et la douceur des mœurs régnaient en France ? » — p. 195 : « Est-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte si aimable ?... » et p. 196. — Au reste, l'antithèse était déjà indiquée dans *Scarmentado* (XXI, 126) : « Hélas ! ce peuple est pourtant né doux ! qui peut l'avoir ainsi tiré de son caractère ? Il plaisante, et il fait des Saint-Barthélemy ! »

## CHAPITRE VINGT-TROISIEME [209]

### CANDIDE & MARTIN VONT SUR LES CÔTES D'ANGLETERRE ; CE QU'ILS Y VOYENT.

« Ah Pangloss ! Pangloss ! Ah Martin ! Martin ! Ah ma chère Cunégonde ! qu'est-ce que ce monde-ci ? disait Candide sur le vaisseau Hollandais. — Quelque chose de bien fou & de bien abominable, répondait Martin. — Vous connaissez l'Angleterre, y est-on aussi fou qu'en France ? — C'est une autre espèce de folie, dit Martin ; vous savez que ces deux Nations sont en guerre pour quelques ar | pens de neige vers le Canada [1], & qu'elles [210]

1. CHAP. 59¹ — 3. & CE QU'ILS 64¹⁸, 69, 71ᵇ, 75.

---

1. C'est la grande question d'actualité; les journaux sont pleins d'articles sur les droits de la France et de l'Angleterre; brochures, livres, traités se multiplient. Cf. *Ann. litt.*, 1755, VII, 314, 350; VIII, 239, 252, 255, 256; 1756, I, 1-30, 145, 154 ; 1757, VI, 264, etc., etc. — L'opinion de Voltaire est faite déjà, et exprimée en des termes qu'il reprendra exactement dans *Candide* : cf. 29 février 1756, XXXVIII, 557 : « Je ne sais s'il y a dans ce tableau [l'*Essai sur l'Histoire générale*] beaucoup de traits plus honteux pour l'humanité que de voir deux nations éclairées se couper la gorge en Europe, *pour quelques arpents de glace et de neige dans l'Amérique* » ; — 27 mars 1757, XXXIX, 199 : « On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent *à propos de quelques arpents de glace en Canada* » — Cf. Levasseur, *L'opinion de Voltaire sur le Canada* (Trav. de l'Ac. des Sc. mor. et pol., 1900, 1ᵉʳ sem., p. 415). M. Levasseur remarque que, si l'opinion de Voltaire était peu favorable au Canada, ce n'est pas cette opinion qui s'exprime dans le passage de *Candide*, où il ne s'agit, à dire vrai, que des limites de l'Acadie et du Canada, ainsi que de l'Ohio, qui étaient un sujet de contestation depuis le traité d'Utrecht. — Au reste, une partie de cette discussion est viciée par le fait qu'on date *Candide* de 1757.

dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'est ce que mes faibles lumiéres ne me permettent pas. Je sçai seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atrabilaires[1]. »

En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth[2] ; une multitude de peuple couvrait le rivage, & regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte ; quatre soldats postés vis-à-vis de cet hom | me lui [211] tirèrent chacun trois balles dans le crâne le plus paisiblement du monde, & toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite[3]. « Qu'est-ce donc que tout ceci ?

1. Cf. XXXIX, 47, 26 mai 1757 : « Point de nouvelles encore *des fous Français et des fous Anglais.* » — Comparez aussi *Cosmopolite*, p. 154 : « Les Anglais ne sont *pas moins extravagants que nous*, avec cette différence que *nous sommes des fous gais et joyeux, et qu'ils sont des fous sérieux et tristes.* »

2. Le *Cosmopolite*, p. 153, fait « *relâche à Portsmouth* ».

3. La prise de Port-Mahon et la défaite de Byng par La Gallissonnière dans les eaux de Minorque soulèvent en France un enthousiasme extraordinaire : « histoire, harangues, poèmes, odes, épîtres, chansons, plaidoyers, épigrammes, comédies, opéra-comiques, tous les genres de littérature ont été employés » (*Ann. litt.*, 1756, VIII, 284). Cf aussi *Ann. litt.*, 1757, IV, 92, 192 ; VI, 182 ; VII, 203-209, etc. — Le 27 août 1756, Thieriot envoie à Voltaire un « paquet » de toute cette littérature.

Mais quand s'ouvrira quelques mois plus tard le procès de Byng, Voltaire interviendra directement, et avec force (cf. Desnoiresterres, *Voltaire aux Délices*, p. 230-232). Il avait « connu ce pauvre amiral Byng à Londres, dans sa jeunesse » (XXXIX, 216), et la nouvelle de son injuste péril le trouble. Un billet du duc de Richelieu (XXXIX, 147) lui donne quelques détails sur le combat, lui apprend les poursuites, et ajoute : « Il ne peut y avoir d'acte plus insigne d'injustice que ce qu'on entreprend actuellement contre l'amiral Byng. » Le 2 janvier 1757 (ibid., 149), Voltaire communique ce billet au conseiller Tronchin, et décide d'agir en faveur du condamné : « il s'agit de sauver un innocent, un infortuné ». Il écrit à Byng (ibid., 150), à Richelieu (ibid., 141) ; il s'indigne contre les juges : « Le Conseil d'État l'a déclaré brave homme et fidèle ; mais, en même temps, *par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événements*, il l'a condamné à mort en vertu de je ne sais quelle vieille loi. » Le 14 mars

dit Candide, & quel Démon exerce par-tout son empire ? » Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie. « C'est un Amiral, lui répondit-on ? — Et pourquoi tuer cet Amiral ? — C'est, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde ; il a livré un combat à un Amiral Français, & on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui [1]. — Mais, dit Can-

1757, Byng est fusillé : c'est, écrit Voltaire, un cri d'indignation et de pitié dans toute l'Europe (XXXIX, 201). L'opinion publique s'émeut en effet, et les journaux en portent la trace. *L'État politique actuel de l'Angleterre* de E.-J. Genet (1757, in-12) contient plusieurs pages sur l'exécution de Byng (cahiers II et III) ; le *Journal des savants* et les *Mémoires de Trévoux* en rendent compte (août 1757). Le *Journal encyclopédique* publie un *Entretien aux Champs-élysées entre Charles Ier et l'Amiral Byng* (1er avril 1758, p. 88) ; le *Journal étranger* (avril 1757, p. 174) une lettre de protestation contre l'exécution. — Voyez aussi *Ann. litt.*, 1757, IV, 140. Blin de Sainmore écrit la *Mort de l'Amiral Byng*, poème, et le 12 déc. 1757, Voltaire lui écrit à ce sujet (cf. Bengesco, III, 13). La page de *Candide* se rattache à ce mouvement d'opinion.

C'est parmi ces œuvres de circonstance qu'il faut chercher les relations où se documente Voltaire. Je crois qu'entre toutes il se souvient de celle de l'*Année littéraire*, 1757, II, 162-168 : « Il y avait un nombre immense de chaloupes particulières, et *beaucoup de spectateurs* [cf. « *une multitude de peuple couvrait le rivage* »]... M. Byng parut *sur le tillac*. Il était en surtout gris, avec une ample perruque blonde, tenant dans chaque main un mouchoir blanc. Il jeta son chapeau sur le tillac, *s'agenouilla, se banda lui-même les yeux*, et laissa tomber l'autre en forme de signal. Au même instant partirent six coups de fusil tirés par autant de soldats de marine... Toutes les chaloupes *retournèrent* alors à leurs vaisseaux. »

1. L'allusion aux griefs invoqués contre Byng est certaine. Il est impossible de décider quelles lectures ou quelles correspondances ont documenté Voltaire ; on peut appuyer seulement ses allusions de quelques citations contemporaines. Le *Journal étranger*, août 1756, p. 221, rendant compte d'un article du *London Evening Post* du 1er juillet, reproduit un « arrêt » d'un prétendu « Conseil général de matelots », tenu le 29 juin « à la taverne du Lion et de l'Ancre, quartier de Wapping ». On y lit que l'amiral « sera puni exemplairement *pour cause de couardise*..... parce qu'il nous parait difficile à croire que deux vaisseaux principaux se livrent combat, et *qu'il y en ait un sur lequel il n'y ait ni tués ni blessés*. » En note : « *Le* Ramillies *que montait l'amiral Byng n'a eu ni tués ni blessés* à son bord. » — Le *Journal encyclopédique*, mars 1757, p. 84, donne un *Précis historique du fameux procès de l'amiral Byng* : « Tout se réduit, dit-il, à ce qu'*il a tenu sa division trop éloignée de celle qui était aux mains avec l'ennemi* », et Byng n'a été condamné qu'en vertu « de l'Art. XII de l'Or-

dide, l'Amiral Français était aussi loin de l'Amiral Anglais que celui-ci l'était de l'autre ? — Cela est | incontestable, [212] *lui repliqua-t-on.* Mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de tems en tems un Amiral pour encourager les autres. »

Candide fut si étourdi & si choqué de ce qu'il voyait, & de ce qu'il entendait, qu'il ne voulut pas seulement mettre pied à terre, & qu'il fit son marché avec le Patron Hollandais (dût-il le voler comme celui de Surinam) pour le conduire sans délai à Venise.

Le Patron fut prêt au bout de deux jours. On cotoya la France. On passa à la vuë de Lisbonne, & Candide frémit. On entra dans le détroit, & dans la Méditerranée. | Enfin on aborda à Venise. « Dieu soit loué, dit Candide, [213] en embrassant Martin, c'est ici que je reverrai la belle Cunégonde. Je compte sur Cacambo comme sur moi-même. Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il soit possible. »

donnance militaire de la troisième année du règne de Charles II qui condamne à mort tous ceux « qui ne font pas tous leurs efforts pour prendre, brûler et *tuer* un ennemi » (p. 100).

## CHAPITRE VINGT-QUATRIEME [214]

### De Paquette, & de Frère Giroflée.

Dès qu'il fut à Venise [1], il fit chercher Cacambo dans tous les cabarets, dans tous les caffés, chez toutes les filles de joie, & ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaisseaux & de toutes les barques.

I. CHAP. 59'.

---

1. Venise, les filles de joie, les moines, les nobles vénitiens, le carnaval, sont des étapes, des personnages, des anecdotes de tous les romans : tout cela inséparable des corsaires, des rapts, des fuites vers Constantinople. Il suffit d'ouvrir au hasard toutes les productions romanesques qui précèdent ou entourent *Candide*. Cf. *Lettres amusantes et critiques sur les Romans*, 1743, 2e part., p. 175, à propos d'*Adélaïde de Messine* : « Ici commencent les aventures surprenantes arrivées au comte de Lipari et à Adélaïde... Le vaisseau est attaqué... Le *corsaire* rompt ses engagements... Il s'embarque sur un vaisseau qui va *à Venise*, où il se travestit en *moine*..... Arrêté, il est condamné à mort... Le comte de Lipari *revient à Venise aux approches du Carnaval*... Il y rencontre dona Félibia *venue à Venise pour les plaisirs du Carnaval*... Dom Félibio transpercé par l'épée du comte est laissé chez un chirurgien qui le guérit en moins de trois mois de ses blessures, etc. » — Le *Cosmopolite* (p. 96) va « *à Venise pour y passer le Carnaval*... On ne peut guère définir le carnaval de Venise qu'en disant que c'est une espèce de foire de tous les plaisirs... » et p. 107 : « Venise est sans contredit l'endroit du monde où l'on peut le plus agréablement tirer parti de la vie. » — Dans l'*Histoire des Sevarambes*, le père du fondateur Sevarias, ne pouvant retrouver son fils, comme Candide Cunégonde, « résolut de *l'aller chercher à Venise* » (I, 219); d'ailleurs, « ils furent assez malheureux pour être *pris par des corsaires* » (I, 220). — Tous vont à Venise, avant de passer à Constantinople, — le comte de Bonneval, qui « y rencontre des filles de joie, et rend visite à quelques nobles vénitiens » (*Mém.*, éd. 1738, II, 303); — Gaudence de Lucques, qui « *va passer le carnaval à Venise* » (IV, 219), — le Comte de***, qui raconte une aventure arrivée durant le carnaval de Venise (*Confessions du comte de ****, par Duclos, éd. 1742, p. 67); etc., etc. — Le voyage de *Candide* est à la fois tradition et parodie.

Nulles nouvelles de Cacambo. « Quoi ! disait-il à Martin, j'ai eu le tems de passer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portsmouth, de cotoyer le Portugal & l'Espagne, de traverser toute la Méditerranée, | de passer quelques mois [215]
à Venise, & la belle Cunégonde n'est point venuë ! Je n'ai rencontré au lieu d'elle qu'une drolesse, & un Abbé Périgourdin ! Cunégonde est morte sans doute, je n'ai plus qu'à mourir. Ah ! il valait mieux rester dans le Paradis du Dorado que de revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raison, mon cher Martin ! tout n'est qu'illusion & calamité. »

Il tomba dans une mélancolie noire, & ne prit aucune part à l'Opéra alla moda, ni aux autres divertissements du Carnaval ; pas une Dame ne lui donna la moindre tentation. Martin lui dit : « Vous êtes bien simple en vérité, de vous figurer qu'un valet métis, qui a | cinq ou six mil- [216]
lions dans ses poches, ira chercher vôtre maîtresse au bout du Monde & vous l'aménera à Venise. Il la prendra pour lui, s'il la trouve. S'il ne la trouve pas, il en prendra une autre. Je vous conseille d'oublier vôtre valet Cacambo & vôtre maîtresse Cunégonde. » Martin n'était pas consolant. La mélancolie de Candide augmenta, & Martin ne cessait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu & peu de bonheur sur la Terre, excepté peut-être dans Eldorado, où personne ne pouvait aller [1].

7. Nulle nouvelle 75[31] *contref.* — 16. d'Eldorado 78[r], K.

---

1. Comparez avec cette phrase de l'*Entretien d'un Européan avec un insulaire du Royaume de Dumocala*, du roi Stanislas (1752, 1754 et 1755, in-12) : « Qu'il est triste que le bonheur du genre humain ne se rencontre qu'en des pays inconnus, et qui nous sont inaccessibles ! »

En disputant sur cette matiére importante, & en attendant Cunégonde, Candide aperçut un jeune Théatin dans la Place St. | Marc, qui tenait sous le bras une fille. Le [217] Théatin paraissait frais, potelé, vigoureux ; ses yeux étaient brillants, son air assuré, sa mine haute, sa démarche fiére. La fille était très jolie & chantait ; elle regardait amoureusement son Théatin, & de tems én tems lui pinçait ses grosses jouès [1]. « Vous m'avouérez du moins, dit Candide à Martin, que ces gens-ci sont heureux ; je n'ai trouvé jusqu'à présent dans toute la Terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés; mais pour cette fille & ce Théatin, je gage que ce sont des créatures très heureuses. — Je gage que non, dit Martin. — Il n'y a qu'à les prier à diner, dit | Candide, & vous ver- [218] rez si je me trompe. »

Aussi-tôt il les aborde, il leur fait son compliment, & les invite à venir à son hotellerie manger des macaroni, des perdrix de Lombardie, des œufs d'esturgeon, & à boire du vin de Montepulciano, du Lacryma-Christi, du Chypre [2] & du Samos. La Demoiselle rougit, le Théatin accepta la partie, & la fille le suivit en regardant Candide avec des yeux de surprise & de confusion, qui furent obscurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de Candide, qu'elle lui dit : « Eh quoi,

51. Lachryma 59ᵉ ; Cristi 69, 78ʳ — 56. Hé quoi ! K.

---

1. Cf. *Lettres Juives*, II, 318, après le développement obligé sur les courtisanes à Venise : « Il n'y a guère de moine qui n'ait une maîtresse de louage... Ce n'est pas qu'il n'y ait à Venise des religieux dont *le teint frais* et l'air émerillonné ne soient très capables de produire quelque tendre mouvement dans le cœur d'une jeune personne. »

2. C'est, de longue date, un faible de Voltaire : « Buvez-vous beaucoup de *ce bon vin de Chypre* ? » écrivait-il à Falkener le 22 février 1756 (XXXIV, 17), « Do you drink much of that good Cyprus wine ? »

Monsieur Candide ne reconnait plus Paquette! » A ces mots Candide qui ne l'avait pas | considérée jusques-là [219] avec attention, parce qu'il n'était occupé que de Cunégonde, lui dit : « Hélas ! ma pauvre enfant, c'est donc vous qui avez mis le Docteur Pangloss dans le bel état où je l'ai vû ?

— Hélas ! Monsieur, c'est moi-même, dit Paquette, je vois que vous êtes instruit de tout. J'ai sçû les malheurs épouvantables arrivés à toute la maison de Madame la Baronne & à la belle Cunégonde. Je vous jure que ma destinée n'a guères été moins triste. J'étais fort innocente quand vous m'avez vuë. Un Cordelier qui était mon Confesseur me séduisit aisément. Les suites en furent affreuses ; je fus obligée de sortir du Château quel | que tems après que [220] Mr. le Baron vous eut renvoyé à grands coups de pied dans le derrière. Si un fameux Médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. Je fus quelque tems par reconnaissance la maîtresse de ce Médecin. Sa femme qui etait jalouse à la rage me battait tous les jours impitoyablement, c'était une Furie. Ce Médecin était le plus laid de tous les hommes, & moi la plus malheureuse de toutes les créatures, d'être battue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous savez, Monsieur, combien il est dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouse d'un Médecin. Celui-ci outré des procédés de sa femme, lui donna un | jour [221] pour la guérir d'un petit rhûme, une médecine si efficace, qu'elle en mourut en deux heures de tems dans des convulsions horribles. Les parents de Madame intentèrent à Monsieur un procès criminel ; il prit la fuite, & moi je fus mise en prison. Mon innocence ne m'aurait pas sauvée, si je n'avais été un peu jolie. Le Juge m'élargit à condition qu'il succéderait au Médecin. Je fus bientôt supplantée par une rivale, chassée sans récompense, & obli-

gée de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, & qui n'est pour nous qu'un abîme de misères. J'allai exercer la profession à Venise. Ah! Monsieur, si vous pou | viez vous imaginer [222] ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment un vieux Marchand, un Avocat, un Moine, un Gondolier, un Abbé ; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller se la faire lever par un homme dégoutant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les Officiers de Justice [1], & de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un hôpital & un fumier [2]; vous concluerïez que je suis une des plus malheureuses créatures du Monde. »

Paquette ouvrait ainsi son cœur au bon Candide dans un cabinet, | en présence de Martin, qui disait à Candide : [223] « Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageure. »

Frère Giroflée [3] était resté dans la salle à manger, &

92. abyme 61ᵃ, 69, 71ᵇ, 75, 75ʳ, 75³¹ *contref.*; abysme 64¹⁸.

---

1. Cette page est pleine de réminiscences de la lecture, faite pour l'*Essai sur les Mœurs*, d'Amelot de la Houssaie, *Gouvernement de Venise*, 1705, 3 vol. in-12. — Cf. I, 83, où Amelot indique que le gouvernement de Venise tire de gros profits des amendes infligées aux courtisanes qui « *en sont réduites bien souvent à vendre leurs meubles et à coucher sur la dure* »... « *Les courtisanes sont des éponges que les magistrats pressent* dans les occasions fréquentes qu'elles en donnent » [cf. « *être rançonnée par les Officiers de Justice* »]. Cf. aussi I, 222 : « Quant aux courtisanes, le Magistrat des Pompes leur a cette obligation qu'*elles lui apportent en frais et en amendes presque tout ce qu'elles gagnent.* »

2. Cf. Amelot, I, 223 : « Leur humeur ne saurait s'assujettir à toutes les règles, et si elles ne sont protégées ou entretenues par des gens d'autorité, elles *pourrissent* dans les prisons, ou vont mourir *à l'hôpital.* »

3. Déjà introduit en 1758 dans la *Préface de Catherine Vadé pour les contes de Guillaume Vadé*, comme confesseur de Jérôme Carré (X, 6). — D'imprécises réminiscences d'Amelot de la Houssaie peuvent intervenir

buvait un coup en attendant le diner. « Mais, dit Candide à Paquette, vous aviez l'air si gai, si content, quand je vous ai rencontrée, vous chantiez, vous caressiez le Théatin avec une complaisance naturelle ; vous m'avez paru aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. — Ah ! Monsieur, répondit Paquette, c'est encor là une des misères du métier. J'ai été hier volée & battue par un Officier, & il faut aujourdhui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un Moine. »

Candide n'en voulut pas davantage, il avoua que Martin [224] avait raison. On se mit à table avec Paquette & le Théatin ; le repas fut assez amusant ; & sur la fin on se parla avec quelque confiance. « Mon Père, dit Candide au Moine, vous me paraissez jouïr d'une destinée que tout le monde doit envier ; la fleur de la santé brille sur vôtre visage, vôtre physionomie annonce le bonheur ; vous avez une très jolie fille pour vôtre recréation, & vous paraissez très content de vôtre état de Théatin.

— Ma foi, Monsieur, dit Frère Giroflée, je voudrais que tous les Théatins fussent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au Couvent, & d'aller me | faire Turc [1]. Mes parents me forcèrent à l'âge de [225] quinze ans d'endosser cette détestable robe [2], pour laisser

112. si naturelle 78r.

101. Cf. I, 75 : « Certains condamnent la trop grande indulgence du Sénat pour les prêtres, les *moines* et les religieuses, et réclament contre la protection publique des *courtisanes* » ; — I, 79 : « Les *moines* savent bien que nul autre prince ne leur laisserait la liberté qu'ils ont à Venise, *où ils vivent heureux et contents* » ; — I, 81 sqq. sur « le libertinage des ecclésiastiques ».

1. Amelot note (I, 59) que beaucoup de soldats vénitiens « par désespoir *allaient se faire Turcs* ».

2. Cf. Amelot, I, 81 : « Pour ce qui est de la conduite déréglée des religieuses, il faut dissimuler, pour ne pas mettre au désespoir tant de filles, *que les nobles jettent tous les jours par force dans les couvents.* »

plus de fortune à un maudit frère aîné que Dieu confonde. La jalousie, la discorde, la rage habitent dans le Couvent. Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peu d'argent, dont le Prieur me vole la moitié, le reste me sert à entretenir des filles ; mais quand je rentre le soir dans le Monastère, je suis prêt de me casser la tête contre les murs du dortoir ; & tous mes confrères sont dans le même cas. »

Martin se tournant vers Candide avec son sang froid ordinaire : | « Eh bien ! lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageure [226] toute entiére ? » Candide donna deux mille piastres à Paquette, & mille piastres à Frère Giroflée : « Je vous réponds, dit-il, qu'avec cela ils seront heureux. — Je n'en crois rien du tout, dit Martin ; vous les rendrez peut-être avec ces piastres beaucoup plus malheureux encore. — Il en sera ce qui pourra, dit Candide : mais une chose me console, je vois qu'on retrouve souvent les gens qu'on ne croyait jamais retrouver ; il se pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge & Paquette, je rencontre aussi Cunégonde. — Je souhaite, dit Martin, qu'elle fasse un jour vôtre | bonheur ; mais c'est de quoi je doute fort. [227] — Vous êtes bien dur, dit Candide. — C'est que j'ai vécu, dit Martin.

— Mais regardez ces Gondoliers, dit Candide, ne chantent-ils pas sans cesse ? — Vous ne les voyez pas dans leur ménage, avec leurs femmes & leurs marmots d'enfants, dit Martin. Le Doge a ses chagrins, les Gondoliers ont les leurs. Il est vrai qu'à tout prendre, le sort d'un Gondolier est préférable à celui d'un Doge ; mais je crois la différence si médiocre, que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

141. Hé bien ! K.

— On parle, dit Candide, du Sénateur Pococurantè [1], qui demeure dans ce beau Palais sur la Brenta, & qui reçoit assez bien les étrangers. On prétend que c'est un homme qui n'a jamais eu de chagrin. — Je voudrais voir une espèce si rare, » dit Martin. Candide aussi-tôt fit demander au Seigneur Pococurantè la permission de venir le voir le lendemain.

163. Pococurantè 59[efghij]; 64[18], 69, 71[b]; Pococurante 78[r].

---

1. En créant le personnage de Pococurante, peut-être l'imagination de Voltaire utilise-t-elle la réminiscence d'une page du *Journal encyclopédique* de mai 1756 (p. 48-49), qu'il a certainement lue, car elle précède immédiatement, dans ce recueil que Voltaire estimait, l'article sur le *Poème de la Religion naturelle* : « J'ai fait mon plus grand séjour *à Venise*, et j'y connus *un dilettante*, homme de condition, très instruit, très poli, d'un abord aisé, et du goût le plus fin que j'aie encore trouvé dans mes différents voyages... Les bons peintres, les plus illustres gens de lettres, les habiles musiciens de Venise avaient le soin de faire voir au signor M... leurs différentes productions avant de les exposer aux yeux du public. Sans son attache, il était rare qu'un ouvrage nouveau réussît. Il connaissait en maître tous les arts. » C'est Pococurante avant qu'il soit « bien las » et qu'il ait « renoncé à toutes ces pauvretés ».

## CHAPITRE VINGT-CINQUIEME [229]

### Visite chez le Seigneur Pococurantè Noble Vénitien.

Candide & Martin allèrent en gondole sur la Brenta, & arrivèrent au Palais du Noble Pococurantè. Les jardins étaient bien entendus, & ornés de belles statuës de marbre, le Palais d'une belle Architecture. Le Maître du logis, homme de soixante ans, fort riche, reçut très poliment les deux curieux, mais avec très peu d'empressement, ce qui déconcerta Candide, & ne déplut point à Martin.

D'abord deux filles jolies & pro | prement mises ser- [23
virent du chocolat, qu'elles firent très-bien mousser. Candide ne put s'empêcher de les louer sur leur beauté, sur leur bonne grace & sur leur adresse : « Ce sont d'assez bonnes créatures, dit le Sénateur Pococurantè ; je les fais quelquefois coucher dans mon lit, car je suis bien las des Dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalousies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petitesses, de leur orgueil, de leurs sotises, & des sonnets qu'il faut faire ou commander pour elles : mais après tout, ces deux filles commencent fort à m'ennuyer. »

Candide après le déjeuner se promenant dans une longue gale | rie, fut surpris de la beauté des tableaux. Il [231]
demanda de quel Maître étaient les deux premiers ? « Ils sont de Raphaël, dit le Sénateur ; je les achetai fort cher par vanité il y a quelques années ; on dit que c'est ce

1. CHAP. 59e.

qu'il y a de plus beau en Italie ; mais ils ne me plaisent point du tout ; la couleur en est très rembrunie, les figures ne sont pas assez arrondies, & ne sortent point assez ; les draperies ne ressemblent en rien à une étoffe. En un mot, quoi qu'on en dise, je ne trouve point là une imitation vraye de la nature [1]. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même : il n'y en a point de cette espèce. J'ai beaucoup de | tableaux, mais [232 je ne les regarde plus. »

Pococurantè en attendant le diner se fit donner un Concerto [2]. Candide trouva la musique délicieuse. « Ce

1. Est-ce Pococurante seul qui parle ici ? ou Voltaire revient-il sur son opinion à l'égard de Raphaël, dont il proclamait jadis (X, 275) « *la touche noble et sûre* » ? — Je croirais volontiers que la lecture, faite peu de temps avant *Candide*, du *Voyage en Italie* de Cochin (1758, 3 vol. in-8°), a modifié en quelque mesure son opinion. Diderot, le 1[er] juillet 1758, écrit qu' « on vient de le publier », et qu' « en accordant à Raphael la noblesse et la pureté du dessin, la grandeur et la vérité de la composition, M. Cochin lui refuse *l'intelligence des lumières et le coloris*. » — L'ouvrage contient en effet plusieurs réserves sur Raphael, par exemple II, 29 : « Les figures sont dessinées avec pureté, mais d'une manière sèche ; *les formes ne sont pas d'une grande vérité de nature* ; la *couleur* n'est pas si belle que dans quelques autres tableaux du même maître » ; — II, 66 : « *La couleur* [de la Madona della Sedia] n'a pas toute la fraîcheur que quelques autres maîtres ont eue depuis » ; — II, 169 : « Elle [la Sainte-Cécile de Bologne] est admirablement bien peinte, quoique *la couleur en soit un peu brise* » [cf. « *rembrunie* »] ; — II, 182-183 : « Raphael, quoique le plus grand homme qu'il y ait eu dans la peinture, n'est cependant pas le plus grand peintre qui ait existé... Il avait sans doute porté au plus haut degré la pureté du dessin, la noblesse des idées, la beauté des caractères de tête, etc... Mais *il n'avait pas connu les grands effets que peuvent produire le clair obscur et l'intelligence du jeu de la lumière*. On ne voit presque point en lui cet art d'agencer une grande composition de manière qu'elle produise *un enchaînement de lumières et d'ombres*. L'amour du grand l'avait presque toujours entraîné à supprimer ces beaux détails de vérité, *qui font retrouver la nature*. »

2. Toutes les éditions donnent *concerto*. Faut-il admettre que le terme est ici synonyme de *concert* ? Dans ce sens, le mot est assez rare au milieu du XVIII[e] siècle, et, en ce cas, il serait employé comme l'était le mot *symphonie* à la fin du XVII[e] siècle : M. Jourdain se fait « donner une symphonie ». En fait, le mot *concerto* signifie « plus particulièrement... une pièce faite pour quelque instrument particulier qui joue seul de temps en temps avec un simple accompagnement » (J.-J. Rousseau, art. *Concerto* de l'*Encyclopédie* (1753), et *Dict. de Musique*). — Pour cette note et les suivantes, je dois beaucoup à M. Georges Cucuel.

bruit, dit Pococurantè, peut amuser une demi-heure ; mais s'il dure plus longtems, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique aujourdhui n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles [1] ; & ce qui n'est que difficile ne plait point à la longue.

« J'aimerais peut-être mieux l'Opéra, si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte [2].

1. Il y a deux opinions à distinguer ici, celle de Voltaire et celle de ses contemporains. Non seulement Voltaire n'a jamais été musicien, mais il s'est toujours montré peu habile à écrire pour les musiciens : on sait les interminables discussions qui s'élevèrent entre Rameau et lui à propos de *Samson* (cf. A. Hallays, *Journal des Débats*, 7 et 14 juin 1907 ; — Carl Wahlund, *Un acte inédit d'un opéra de Voltaire*, Upsal, 1905, in-8°). Il n'a jamais su comparer avec justesse la musique italienne et la musique française : il demandait à Rameau quelques airs « dans un goût italien mitigé ». Pour la musique, avouait-il, « je ne m'y connais guère : *je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches*... J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. *Le mérite de la difficulté surmontée* est quelque chose. » (XXXVIII, 158, 22 août 1750.) — Ce mot de « difficile » est précisément celui dont se servaient les détracteurs de Rameau, qui lui reprochaient une musique trop « savante », et faite seulement pour les oreilles des « géomètres ». C'est l'opinion dont Voltaire se fait ici l'écho ; il apparaît, en ce passage, comme l'adversaire de Rameau et de l'opéra français. Pour mieux juger d'ailleurs de l'instabilité de son opinion sur ce point, notons qu'il se montrait plus perspicace le jour où il écrivait : « Je crois que la profusion des doubles croches de Rameau peut révolter les Lullistes ; mais, à la longue, il faudra bien que le goût de Rameau devienne le goût dominant de la nation... Lulli nous a donné le sens de l'ouïe, les Rameau le perfectionneront. *Vous m'en direz des nouvelles dans cent-cinquante ans d'ici.* »

2. Il n'est pas impossible que Voltaire pense ici à Saint-Évremond, dont il connaît bien « les froides railleries sur l'Opéra » (cf. XXIII, 408 sqq.) et la comédie non représentée *les Opéras* (1675). [Voyez dans l'édition de Londres, 1725, 7 vol in-12, III, 173 sqq.] — Peut-être aussi ces souvenirs ont-ils été rafraîchis par la lecture plus récente des réflexions *Sur l'Opera*, de Rémond de Saint-Marc (au t. V des *Œuvres*, Amsterdam, 1749, in-12), qui parle aussi de ceux pour qui « *l'opéra est un spectacle monstrueux* » (p. 141), et qui s'écrient comme Pococurante : « *Quel monstre qu'une tragédie mise en musique !* » (p. 153). — En tous cas, Voltaire subit nettement ici l'influence des idées courantes. Celles-ci, depuis le début du siècle, se sont manifestées sous deux formes : *a*) Attaques des *poètes* et « *revuistes* », Le Sage, Piron, Panard, qui en veulent surtout aux côtés extérieurs du spectacle, machines, décors, monstres, etc. (cf. G. Cucuel, *La critique musicale dans les revues*

Ira voir qui voudra de mauvaises Tragédies en musique [1], où les scènes ne sont faites | que pour amener très-mal [233] à propos deux ou trois chansons ridicules qui font valoir le gosier d'une Actrice [2]. Se pâmera de plaisir qui voudra, ou qui pourra, en voyant un châtré [3] fredonner le rôle de

*du* XVIII[e] *siècle* (*Année Musicale*, 1913, p. 125 sqq.); — *b*) Attaques des *théoriciens*, qui se font plus drues dans la période qui précède immédiatement *Candide* : *Lettre sur Omphale*, de Grimm (1752), représentations des Bouffons Italiens à l'Opéra et âpres polémiques qu'elles provoquent, *Lettre sur la musique française* (cf. G. Cucuel, *Zeitschrift für Intern. Musikgesellschaft*, 1912, p. 287 sqq.), enfin, juste avant *Candide*, première édition du *Dictionnaire de Musique* (1758), où Rousseau reprend, renforce et précise ses attaques contre la musique française. Tous ces pamphlets passionnent l'opinion : comment Voltaire n'en aurait-il pas subi l'influence ?

1. Cf. Saint-Évremond, III, 173 : « Les Grecs faisaient de belles tragédies où ils chantaient quelque chose ; les Italiens et les Français en font *de méchantes où ils chantent tout.* »

2. Tout à l'heure Voltaire apparaissait comme un détracteur de l'opéra français : il ne va pas moins attaquer maintenant l'opéra italien. En effet l'opera seria, en Italie, employait un *recitativo accompagnato*, soutenu par tout l'orchestre, coupé par les *arias* qui « faisaient valoir le gosier des virtuoses ». (Noter l'impropriété absolue du terme « chansons ».) — Voilà donc les sarcasmes également répartis entre Français et Italiens, sans que Voltaire prenne parti pour les uns ou pour les autres, comme on était moralement tenu de le faire en 1758. C'est une attitude de pur intellectuel, — et déjà celle qu'il adoptera plus tard (1772) en écrivant *les Cabales* (X, 178) :

> Je vais chercher la paix au temple des chansons ;
> J'entends crier : « Lulli, Campra, Rameau, Bouffons...
> Êtes-vous pour la France, ou bien pour l'Italie ? »
> — Je suis pour mon plaisir, Messieurs.

3. Rapprocher ce passage de celui de la p. 65 : « Je suis né à Naples ; on y chaponne deux ou trois mille enfans tous les ans ; les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes... » — Comparez aussi avec le texte de *Candide*, ces lignes du *Cosmopolite* de Fougeret de Monbron : « Un de ces animaux que l'on a dégradés de la qualité d'homme pour le bizarre amusement de nos oreilles, vient *fredonner* un air éternel souvent *moins analogue que cloué au sujet.* » [Cf. « amener très-mal à propos deux ou trois chansons »]. — La question même de la castration des chanteurs est fort retentissante au XVIII[e] siècle (cf. Bouvy, *Voltaire en Italie*, p. 304). Voltaire, au moment où il écrit *Candide*, a lu le *Saggio sopra l'opera in musica* d'Algarotti, et en décembre 1759, il le félicite d'avoir fait entendre, comme dira Rousseau (*Dict. de Mus.*, art. *Castrato*), « la voix de la pudeur et de l'humanité » ; cf. XL, 254 : « Il vostro *Saggio sopra l'opera* fu il fondamento

César & de Caton [1], & se promener d'un air gauche sur des planches. Pour moi il y a longtems que *j'ai renoncé* à ces pauvretés, qui font aujourdhui *la gloire de l'Italie*, & que des Souverains payent si chérement. » Candide disputa un peu, mais avec discrétion. Martin fut entiérement de l'avis du Sénateur.

On se mit à table ; & après un excellent diner on entra dans la bibliothéque. Candide en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'Illustrissime sur son bon goût [2]. | [234] « Voilà, dit-il, un livre qui faisait les délices du grand Pangloss, le meilleur Philosophe de l'Allemagne. — Il ne fait pas les miennes, dit froidement Pococurantè : on me fit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant. Mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, ces Dieux qui agissent

della riforma del regno dei castrati ». Tandis que des castrats célèbres se couvrent de gloire et font fortune, comme le chanteur Gaetan Majorano dit Cafarelli, qui avait eu, à la fin de 1753, une « saison » triomphale à Paris, un grand courant d'opinion se dessine en faveur de la « réforme » : la phrase de *Candide* y trouve sa place.

1. L'allusion aux « rôles de César et de Caton » n'est pas sans fondement. Voltaire a connu « le *Giulio Cesare* de Conti, Vénitien » (cf. XXXIII, 551), mais il faut rappeler d'autres opéras sur le même sujet, et qui eurent de la notoriété, ceux de Novi (Milan, 1703), de Keiser (Hambourg, 1710), de Haendel (Londres, 1723), et le *Cesare in Egitto* de Giacomelli (1735). — De même Voltaire connaît la pièce de Métastase, *Catone in Utica* (1727), si souvent mise en musique, par L. Vinci (1727), Leo (Venise, 1732), Hasse (Venise, 1732), Vivaldi (Venise, 1737), Duni (1738), Ciampi (Venise, 1756), J.-C. Bach (Milan, 1758).

2. Le thème — que l'on peut, à la vérité, aller chercher jusque dans *Don Quichotte* — a été traité dans *Angola* (1746, II, 61 sqq ) d'une manière très voisine de celle de *Candide* « Il se trouva à la porte de la bibliothèque de la Reine... Ses yeux se portèrent sur un tas de gros livres... Il vit les anciens romans, ces chaos de doucereuses fadaises... Il se garda bien d'en ouvrir aucun. Il passa ensuite aux poètes, parmi lesquels il vit quelques génies brillants. Le nombre en était petit. Ils étaient entourés d'une infinité d'insectes du Parnasse, etc... Il vint ensuite aux auteurs du siècle... Le champ était vaste et le choix difficile, etc. Suit une série d'allusions plus ou moins satiriques à plusieurs écrivains, Fontenelle, Marivaux, Desfontaines, etc., traitées de la même façon que celles du chapitre de *Candide*.

toujours pour ne rien faire de décisif [1] ; cette Héléne qui est le sujet de la guerre, & qui à peine est une Actrice de la piéce ; cette Troye qu'on assiége & qu'on ne prend point ; tout cela me causait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savans, s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture ? Tous les gens sincères m'ont a | voué que le livre leur tombait des [235] mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, & comme ces medailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

— Vôtre Excellence ne pense pas ainsi de Virgile [2] ? dit

66. Troie $59^{j}$, $64^{18}$, 69, $71^{b}$, 75, $75^{31}$ *contref.* ; Troyes, $73^{r}$, $75^{r}$.

1. Tous les jugements de Pococurante sur Homère, Virgile, Arioste, etc., ne sont que des répliques et des rééditions de l'*Essai sur la poésie épique.* — Cf VIII, 315 : « L'*Iliade* est pleine de *dieux* et de *combats* peu vraisemblables... On lui impute l'extravagance de ses *dieux...* », et comparez : « *On lit Homère par une sorte de devoir* » de l'*Essai*, avec les observations de Pococurante : « Tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque .. »

2. Voltaire reprend presque textuellement un passage de l'*Essai sur la poésie épique*, IX, 323-326 Comparez

| CANDIDE : | ESSAI : |
|---|---|
| « Je conviens que le second, le quatriéme & le sixiéme livre de son Enéide sont excellents. » | « Le premier, le second, le quatrième et le sixième livre sont effectivement la plus belle partie de l'Énéide » (p. 324). |
| « le fort Cloanthe, & l'ami Achates, & le petit Ascanius... » | « Le fort Cloanthe et le fidèle Achate sont des personnages insipides » (p. 323) — « le petit Ascagne » (p 322). |
| « la bourgeoise Amata & l'insipide Lavinia ». | « Le projet du mariage d'Énée avec une Lavinie qu'il n'a jamais vue ne saurait nous intéresser. » [Résumé ironique de la p. 325, où Voltaire juge qu'Amata et Lavinie manquent d'héroïsme et de grandeur.] |

Candide. — Je conviens, dit Pococuranté, que le second, le quatriéme, & le sixiéme livre de son Enéïde sont excellents ; mais pour son pieux Enée, & le fort Cloanthe, & l'ami Achates, & le petit Ascanius, & l'imbécille Roi Latinus, & la bourgeoise Amata, & l'insipide Lavinia, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid & de plus désagréable. J'aime mieux le Tasse, & les contes à dormir debout de l'Arioste [1].

— Oserais-je vous demander, Monsieur, dit Candide, si [236] vous n'avez pas un grand plaisir à lire Horace ? — Il y a des maximes, dit Pococurantè, dont un homme du monde peut faire son profit, & qui étant resserrées dans des vers énergiques se gravent plus aisément dans la

81-82. Contes-à-dormir-debout 78[r] ; dormir de bout, 72[r].

---

« Il rate à la fin Lavinie », dit-il encore dans les *Stances sur les poètes épiques* (VIII, 505). A la veille de *Candide*, dans l'article *Heureux* de l'*Encyclopédie*, qu'il envoie le 15 juin 1758 (XXXIX, 454), Voltaire revient sur ces critiques : « Le génie de Virgile fut plus heureux dans l'épisode de Didon que dans la fable de Lavinie. »

1. Cf. Bouvy, *Voltaire et l'Italie*, chap. III, p. 79 sqq. : « Voltaire a aimé l'Arioste jusqu'à l'appeler son « dieu » ; il a cherché longtemps la formule d'un jugement équitable sur son œuvre, et après de longs tâtonnements il a cru l'avoir trouvée » ; — mais il faut aller la chercher après *Candide*, dans l'article *Épopée* du *Dict. Phil.* — Dans l'*Essai sur la poésie épique*, un chapitre est consacré au Tasse, — à l'Arioste un alinéa seulement, sans cesse remanié de 1726 à 1756. En 1733, il fait encore une grande différence de l'un à l'autre : « L'Europe ne mettra l'Arioste avec le Tasse que lorsqu'on placera l'*Énéide* avec le *Roman comique*. » — En 1742, il fait cette addition qui fait penser aux *« contes à dormir debout »* : « L'Arioste semble n'avoir que le but d'entasser fable sur fable ; c'est un recueil de *choses extravagantes* écrites d'un style enchanteur. » Cette rédaction disparaît d'ailleurs en 1748, 1751, 1752 ; et, en 1756, Voltaire s'exprime en ces termes qui annoncent ceux de *Candide* : « L'Arioste a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble ; et si on lit Homère par une espèce de devoir, on lit et on relit l'Arioste pour son plaisir... L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'*Iliade* et l'*Énéide*. »

mémoire. Mais je me soucie fort peu de son voyage à Brindes & de sa description d'un mauvais diner, & de la querelle de crocheteurs entre je ne sçai quel *Pupilus*, dont les paroles, dit-il, *étaient pleines de pus*, & un autre dont les paroles *étaient du vinaigre* [1]. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégout ses vers grossiers contre des vieilles & contre des sorcières [2], & je ne vois pas | quel mérite il peut y avoir [237] à dire à son ami Mécenas, que s'il est mis par lui au rang des Poëtes Liriques, il frapera les Astres de son front sublime [3]. Les sots admirent tout dans un Auteur estimé. Je ne lis que pour moi, je n'aime que ce qui est à mon usage. » Candide qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait, & Martin trouvait la façon de penser de Pococurantè assez raisonnable.

« Oh, voici un Ciceron, dit Candide : pour ce grand homme là, je pense que vous ne vous lassez point de le lire ? — Je ne le lis jamais, répondit le Vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour | Rabirius, ou pour Cluentius ? J'ai bien assez des procès que je juge ; je me serais [238] mieux accommodé de ses œuvres philosophiques, mais

89. des crocheteurs $61^a$, $71^b$ ; je ne scai $59^a$ — 105. Je ne lis jamais, K — 107. assez de procès $59^j$, $61^a$, $64^{18}$, 69, $71^b$, 75 — 107-108. je me serais accommodé $75^{31}$ *contref.*

---

1. Cf. *Sat.*, I, VII, où Horace nomme non pas *Pupilus*, mais *Rupilius* (v. 1 : *Rupili pus atque venenum* ; et v. 32 : *Italo perfusus aceto*). — Pour le voyage à Brindes (*Sat.*, I, V), « je ne sais, disait Voltaire, pourquoi les éditeurs mettent parmi les satires *ce voyage qui n'est qu'un itinéraire du coche* » (XXXVII, 467, août 1752). — Il y fait allusion encore, peu de temps avant *Candide*, en juin 1758 (XXXIX, 459).
2. Cf. *Epod.* V, VIII, XII.
3. Cf. *Carm.* I, 1, 35-36 :

Quod si me lyricis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

quand j'ai vû qu'il doutait de tout [1], j'ai conclu que j'en savais autant que lui, & que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

— Ah, voilà quatre-vingt volumes de recueils d'une Académie des Sciences, s'écria Martin ; il se peut qu'il y ait là du bon. — Il y en aurait, dit Pococurantè, si un seul des Auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles ; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systêmes, & pas une seule chose utile.

— Que de pièces de Théatre je vois-là ! dit Candide, en [239] Italien, en Espagnol, en Français. — Oui, dit le Sénateur, il y en a trois mille, & pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de Sermons, qui tous ensemble ne valent pas une page de Sénèque, & tous ces gros volumes de Théologie, vous pensez bien que je ne les ouvre jamais, ni moi, ni personne. »

Martin aperçut des rayons chargés de livres Anglais. « Je crois, dit-il, qu'un Républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement. — Oui, répondit Pococurantè, il est beau d'écrire ce qu'on pense ; c'est le privilège de l'homme. Dans toute nôtre Italie [240] on n'écrit que ce qu'on ne pense pas ; ceux qui habitent la patrie des Césars & des Antonins n'osent avoir une

1. Réminiscence de la note mise en 1756 au v. 192 du *Poème sur le désastre de Lisbonne* : « Bayle a laissé la dispute sur l'origine du mal indécise. Chez lui, toutes les opinions sont exposées ; toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent sont également approfondies ; c'est l'avocat général des philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. *Il est comme Cicéron, qui souvent, dans ses ouvrages philosophiques, soutient son caractère d'académicien indécis.* » — Les mêmes idées sur Cicéron seront reprises en 1766 dans *Sophronime et Adélos*, XXV, 463. — Il est amusant de noter que, un an après *Candide*, Voltaire écrit (9 août 1760, XL, 497) : « J'aime passionnément Cicéron parce qu'il doute. »

idée sans la permission d'un Jacobin [1]. Je serais content de la liberté qui inspire les génies Anglais, si la passion & l'esprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable. »

Candide apercevant un Milton [2], lui demanda s'il ne

1. La plaisanterie est vieille de deux ans : cf. à Bordes, avril 1756, XXXIX, 32 : « Ce n'est pas trop la peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut *demander la permission de penser à un dominicain.* » — En 1761, dans l'*Essai sur les mœurs*, Voltaire ajoute, au chapitre de l'*Inquisition*, cette phrase : « Il faut [en Italie] que ceux qui écrivent *demandent à un jacobin permission de penser.* »

2. Comme pour Homère et Virgile, Voltaire reprend les expressions même de l'*Essai sur la poésie épique* ; mais il est certain que vers 1759-1760, son sentiment à l'égard de Milton se fait de plus en plus sévère. Est-ce à la suite de nouvelles lectures qu'il en fait dans la traduction que Louis Racine publie en 1754 ? ou dans l'exemplaire que lui envoie G. Keate, et dont il le remercie le 20 juin 1759 ? Toujours est-il que la page de *Candide* enchérit sur celle de l'*Essai* ; — qu'en 1761, il l'aggrave encore, et cette addition même : « sa longue description d'un hôpital n'est bonne que pour un fossoyeur », semble notée à la suite d'une récente lecture ; — et que, dans l'intervalle, il ajoute à l'*Épître sur la calomnie* (1760, X, 288) quelques vers qui rappellent de très près les sarcasmes de *Candide* :

> Ne voit-on pas chez cet atrabilaire
> Ange contre ange, Uriel et Nisroc
> Contre Ariac, Asmodée et Moloc,
> Couvrant de sang les célestes campagnes,
> Lançant des rocs, ébranlant les montagnes,
> De purs esprits qu'un fendant coupe en deux,
> Et *du canon tiré de près sur eux,*
> Et *le Messie, allant dans une armoire*
> Prendre sa lance, instrument de sa gloire.

Pour l'ensemble du paragraphe de *Candide*, comparez :

| CANDIDE : | ESSAI, chap. IX : |
|---|---|
| « Ces tristes extravagances » | VIII, 353 : « le comble de l'extravagance ». |
| « Ce poème.. fut méprisé à sa naissance. » | Id., 356 : « Milton n'eut jamais la consolation de voir une seconde édition du poème. Il resta pauvre et sans gloire ; son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune. Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres, et Milton mourut sans se douter |

regardait pas cet Auteur comme un grand homme ? « Qui ? dit Pococurantè, ce barbare < qui fait un long Commentaire du premier chapitre de la Genése en dix livres de vers durs, > ce grossier imitateur des Grecs,

139-141. *Correction de* 61m-K. 59a *et tout β donnent* qui fait un long Commentaire en dix livres de vers durs du premier chapitre de la Genèse.

| | |
|---|---|
| | qu'il aurait un jour de la réputation. » |
| « Celui qui a gâté l'Enfer & le Diable du Tasse. » | Id., 356 : « Milton a jouté contre le Tasse avec des armes inégales. » |
| « ...qui lui fait rebattre cent fois les mêmes discours ; qui le fait disputer sur la Théologie... » | Id., 357 : « Tous les critiques judicieux dont la France est pleine se réunirent à trouver que le Diable parle trop souvent et trop longtemps de la même chose. » |
| « ...qui déguise Lucifer... en Pigmée... » | Id., 358 : « Les grands diables se transforment en pygmées. » |
| « ...le mariage du péché & de la mort... » | Id., 358. Long développement à ce sujet, |
| « ...les couleuvres dont le péché accouche... » | Id., 358 : « Le Péché, monstre féminin à qui des dragons sortent du ventre. » |
| « ...fait tirer le canon dans le Ciel par les Diables. » | Id. 359 : « Milton péchait contre la vraisemblance, d'avoir placé du canon dans l'armée de Satan. » |

Ajoutez quelques lignes ironiques sur Milton et « le combat des anges et des diables » dans l'addition faite en 1756 à la XXIIe *Lettre Philosophique*, éd. Lanson, II, 148.

Aux souvenirs de l'*Essai* viennent s'en mêler d'autres, venus du *Siècle de Louis XIV*, ch. XXXIV (XIV, 559), où se retrouvent « les diables qui de géants se transforment en pygmées » et « les canons qu'on tire dans le ciel ». — « Ses inventions qu'on croit plus *extravagantes* que merveilleuses, plus *dégoûtantes* que fortes... » font penser au « poème obscur, *bizarre & dégoûtant* » dont parle Pococurante. — Enfin, dans le *Catalogue des écrivains* (XIV, 76), Voltaire dit que le poème de Milton paraissait à l'abbé Gédoyn « *un poème barbare, et d'un fanatisme sombre et dégoûtant.* Il écrivit sur ce sujet quatre dissertations très curieuses ; on croit qu'elles seront bientôt imprimées. » — Peut-être est-ce dans ces manuscrits de l'abbé Gédoyn que Voltaire a relevé tels détails qui n'avaient point place dans l'*Essai sur la poésie épique*, et que nous trouvons dans les écrits postérieurs à 1752. — Les railleries de *Candide* sont reprises en effet dans les *Honnêtetés littéraires* (1767), XXVI, 119 ; — dans l'art. *Épopée* du *Dict. Phil.* (*Quest. sur l'Encycl.*, 1771), XVIII, 581 ; — et, presque textuellement, dans l'article *Marie-Magdeleine* (1770), XX, 34-35.

qui défigure la création, & qui tandis que Moyse représente l'E | tre Eternel produisant le Monde par la parole, [241 fait prendre un grand compas par le Messiah dans une armoire du Ciel pour tracer son ouvrage ? Moi j'estimerais celui qui a gâté l'Enfer & le Diable du Tasse ; qui déguise Lucifer tantôt en crapaud, tantôt en Pigmée ; qui lui fait rebattre cent fois les mêmes discours ; qui le fait disputer sur la Théologie ; qui en imitant sérieusement l'invention comique des armes à feu de l'Arioste, fait tirer le canon dans le Ciel par les Diables ? Ni moi, ni personne en Italie n'a pû se plaire à toutes ces tristes extravagances ; & le mariage du péché & de la mort, & les couleuvres dont le péché accouche, font vo | mir tout [242 homme qui a le gout un peu délicat, < & sa longue description d'un hôpital n'est bonne que pour un fossoyeur. > Ce Poëme obscur, bisarre & dégoutant, fut méprisé à sa naissance ; je le traite aujourdhui comme il fut traité dans sa patrie par les contemporains. Au reste je dis ce que je pense, & je me soucie fort peu que les autres pensent comme moi. » < Candide était affligé de ces discours. Il respectait Homère, il aimait un peu Milton. « Hélas ! dit-il tout bas à Martin, j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour nos poëtes Allemands. — Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit Martin. — Oh quel homme supérieur ! disait Candide entre ses dents ; quel grand génie que ce Pococurantè ! Rien ne peut lui plaire. » >

Après avoir fait ainsi la revue de tous les livres, ils descendirent dans le Jardin. Candide en loua toutes les

147. pygmée K — 155-157. *Addition de* $61^{m}$-K. *Nulle part dans* β — 161-168. *Texte de* $59^{x}$, *et addition de* $61^{m}$-K. *Cf. à ce sujet Introd. crit.*, *p.* LXXXVI. $59^{x}$ *donne* : il aimait Milton *et* O quel.

beautés. « Je ne sçai rien de si mauvais goût, dit le Maître ; nous n'avons ici que des colifichets : mais je vai dès demain en faire planter un d'un dessein plus noble[1]. »

Quand les deux curieux eurent pris congé de son [243]
Excellence : « Or ça, dit Candide à Martin, vous conviendrez que voilà le plus heureux de tous les hommes ; car il est au-dessus de tout ce qu'il posséde. — Ne voyez-vous pas, dit Martin, qu'il est dégouté de tout ce qu'il posséde? Platon a dit il y a longtems, que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les aliments[2]. — Mais, dit Candide, n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer ? à

173. dessin K — 178. 59[x] *ponctue* ; *au lieu de* ?

1. C'est un peu ce que Voltaire avait voulu faire en passant des Délices à Ferney : aux jardinages réguliers et nets des Délices (voyez l'estampe de Queverdo), il veut substituer des aspects plus rustiques : « J'ai fait des jardins qui ne ressemblent à rien du tout, dit-il à d'Argental en mars 1761 ; des vignes en festons, à perte de vue ; quatre jardins champêtres aux quatre points cardinaux, la maison au milieu, presque rien de régulier » (XLI, 236). — Est-il revenu plus tard sur ces idées ? Cf. Hirschfeld, *Theorie de l'art des jardins*, 1779-1785, cité par D. Mornet, *Sentiment de la nature*, p. 210. Le jardin de Ferney est « plein de découpures françaises, et les arbres fruitiers eux-mêmes sont taillés en globes et en cônes ». Cf. aussi une lettre de 1762 à Chambers, XLVIII, 143.

2. Aucune source livresque à chercher pour ce développement d'un lieu commun. — Rapprocher ces lignes de l'art. *Heureux* de l'*Encyclopédie* (envoyé par Voltaire le 15 juin 1758) : « On est quelquefois bien loin d'être heureux dans la prospérité, comme un malade dégoûté ne mange rien d'un grand festin préparé pour lui. » — Comparez encore Bayle, *Réponse aux questions d'un provincial*, chap. LXXXVI (*Œuvres*, III, 669, b) : « Il y a beaucoup plus d'hommes qu'on ne pense qui sont médiocrement heureux, et nous croyons tel fort heureux, qui dans le fond est très misérable... On s'imagine ordinairement que les personnes de la première qualité sont très heureuses, lorsque leurs richesses, leur puissance, leur réputation correspondent au rang sublime où la naissance les a placées, mais on se trompe. Il y a peu de jours où elles ne portent envie au contentement d'esprit dont elles supposent que les paysans jouissent, etc. » — Je n'ai su retrouver dans Platon aucun texte qui rappelle les expressions de Martin : y a-t-il lieu d'ailleurs de le chercher ?

sentir des défauts où les autres hommes croyent voir des beautés ? — C'est-à-dire, reprit Martin, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir ? — Oh bien ! dit Candide, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai Mademoiselle Cunégonde. | — C'est toujours bien fait d'espérer », dit [244] Martin.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient ; Cacambo ne revenait point, & Candide était si abîmé dans sa douleur, qu'il ne fit pas même réflexion que Paquette & Frère Giroflée n'étaient pas venus seulement le remercier.

184 pas du plaisir 59[x], 71[b], 75

---

## CHAPITRE VINGT-SIXIEME [245]

### D'UN SOUPER QUE CANDIDE & MARTIN FIRENT AVEC SIX ÉTRANGERS, & QUI ILS ÉTAIENT.

Un soir que Candide suivi de Martin allait se mettre à
table avec les étrangers qui logeaient dans la même hotel-
lerie, un homme à visage couleur de suie, l'aborda par
derrière, & le prenant par le bras, lui dit : « Soyez prêt à
partir avec nous, n'y manquez pas. » Il se retourne, & voit
Cacambo. Il n'y avait que la vue de Cunégonde qui pût
l'étonner & lui plaire davantage. Il fut sur le point de
devenir fou de joie. | Il embrasse son cher ami. « Cuné- [246]
gonde est ici sans doute, où est-elle ? méne moi vers elle,
que je meure de joie avec elle. — Cunégonde n'est point
ici, dit Cacambo, elle est à Constantinople. — Ah Ciel ! à
Constantinople ! Mais fût-elle à la Chine, j'y vole, par-
tons. — Nous partirons après souper, reprit Cacambo ; je
ne peux vous en dire davantage ; je suis esclave, mon
Maître m'attend, il faut que j'aille le servir à table ; ne
dites mot ; soupez & tenez vous prêt. »

Candide partagé entre la joie & la douleur, charmé
d'avoir revû son agent fidéle, étonné de le voir esclave,
plein de l'idée de retrouver sa maîtresse, le cœur | agité, [247]
l'esprit bouleversé, se mit à table avec Martin, qui voyait
de sang froid toutes ces avantures, & avec six étrangers
qui étaient venus passer le Carnaval à Venise.

Cacambo qui versait à boire à l'un de ces six étran-

26. à l'un de ces étrangers 71[13]-K, *sauf* 71[r]. *Tout* α *jusqu'à* 71[13] *et tout* β *conservent* six.

gers, s'aprocha *de l'oreille de son Maître sur la fin du* repas, & lui dit : « Sire, vôtre Majesté partira quand elle voudra, le vaisseau est prêt. » Ayant dit ces mots il sortit. Les convives étonnés se regardaient sans proférer une seule parole, lorsqu'un autre domestique s'aprochant de son Maître lui dit : « Sire, la chaise de vôtre Majesté est à Padoue, & la barque est prête. » Le Maître fit un signe, & le do | mestique partit. Tous les convives se regardèrent [248] encor, & la surprise commune redoubla. Un troisiéme valet s'aprochant aussi d'un troisiéme étranger, lui dit : « Sire, croyez-moi, vôtre Majesté ne doit pas rester ici plus longtems, je vai tout préparer » ; & aussi-tôt il disparut.

Candide & Martin ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade du Carnaval. Un quatriéme domestique dit au quatriéme Maître : « Votre Majesté partira quand elle voudra », & sortit comme les autres. Le cinquiéme valet en dit autant au cinquiéme Maître. Mais le sixiéme valet parla différemment au sixiéme étranger qui était auprès de Candide ; | il lui dit : « Ma foi, Sire, on ne veut [249] plus faire crédit à vôtre Majesté, ni à moi non plus ; & nous pourrions bien être coffrés cette nuit vous & moi ; je vai pourvoir à mes affaires ; Adieu. »

Tous les domestiques ayant disparu, les six étrangers, Candide & Martin, demeurèrent dans un profond silence. Enfin Candide le rompit : « Messieurs, dit-il, voilà une singuliére plaisanterie, pourquoi êtes-vous tous Rois ? pour moi je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes. »

Le Maître de Cacambo prit alors gravement la parole, & dit en Italien : « Je ne suis point plaisant, je m'appelle Achmet III. J'ai été grand Sultan plusieurs années ; je | détronai mon frère ; mon neveu m'a détroné ; on a [250] coupé le cou à mes Visirs ; j'achéve ma vie dans le vieux

Serrail. Mon neveu le grand Sultan Mahmoud me permet de voyager quelquefois pour ma santé, & je suis venu passer le Carnaval à Venise [1]. »

Un jeune homme qui était auprès d'Achmet parla après lui & dit : « Je m'appelle Ivan ; j'ai été Empereur de toutes les Russies ; j'ai été détrôné au berceau : mon père & ma mère ont été enfermés ; on m'a élevé en prison : j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent, & je suis venu passer le Carnaval à Venise. »

Le troisiéme dit : « Je suis Char | les Edouard Roi [251] d'Angleterre ; mon Père m'a cédé ses droits au Royaume. J'ai combattu pour les soutenir ; on a arraché le cœur à huit cent de mes partisans, & on leur en a battu les jouës. J'ai été mis en prison ; je vais à Rome faire une visite au Roi mon père, détrôné, ainsi que moi & mon grand-père, & je suis venu passer le Carnaval à Venise [2]. »

64. Iwan 78.

1. Cf. *Essai sur les mœurs,* chap. CXCII (XIII, 149) : « Vous voyez en 1703 le padisha Mustapha II juridiquement déposé par la milice et par les citoyens de Constantinople. On ne choisit point un de ses enfants pour lui succéder, mais son frère Achmet III. Ce même empereur Achmet est condamné en 1730 par les janissaires et par le peuple à résigner le trône à son neveu Mahmoud, et il obéit sans résistance, après avoir inutilement sacrifié son grand vizir et ses principaux officiers au ressentiment de la nation. » — Il n'y a rien dans *Candide* qui ne soit un souvenir de la rédaction de l'*Essai* ; pour l'*Essai* même, on trouverait, sur ce point particulier, les sources dans Guer, *Mœurs et usages des Turcs* (1747, 2 vol. in-4°), II, 508, *Relation de la dernière révolution arrivée à Constantinople, ou de la déposition d'Achmet III.* — Cf. aussi I, 102 : « Achmet, dépouillé de l'empire, se retira dans l'appartement des sultans déposés, où il gouverne encore actuellement l'État par les bons conseils qu'il donne à son neveu, et où *il jouit d'ailleurs de toute sorte de liberté.* »

2. Déjà dans le *Siècle de Louis XIV* (XIV, 307), Voltaire cite la famille des Stuarts comme exemple de la fatalité s'acharnant sur les destinées humaines : « Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de mal-

Le quatriéme prit alors la parole, et dit : « Je suis Roi des Polaques ; le sort de la guerre m'a privé de mes Etats

• • •

heurs qui a persécuté la maison de Stuart pendant plus de trois cents années. » Charles-Édouard est donc bien à sa place dans *Candide*. — Mais du prince lui-même, Voltaire s'est déjà occupé, soit lorsqu'il écrivait en 1745 le *Manifeste du Roi de France en faveur du prince Charles-Édouard* (XXIII, 203), — soit lorsqu'il préparait le chapitre qui prendra place en 1763 dans le *Précis du Siècle de Louis XV* : car la rédaction de ce chapitre est très antérieure à la publication du *Précis*, antérieure à *Candide*, où Voltaire en reprend les détails et jusqu'aux expressions. Peut-être a-t-il songé à cette rédaction dès 1748 (cf. Longchamp, *Mém.*, XX, et avertissement de Beuchot, XV, 147). En tout cas, le 29 mars 1749, il demande à Falkener des matériaux pour son histoire ; le 14 mars 1752, il déclare à Thibouville être très occupé « des malheurs du prince Edouard » (XXXVII, 388), et en septembre 1756, il dit que « les malheurs du prince Édouard, le voyage de l'amiral Anson, etc., pouvaient fournir quelques réflexions philosophiques » (XXXIX, 104). En fait, tous les détails des quelques lignes de *Candide* se retrouvent dans le chapitre sur Charles-Édouard. Comparez en effet :

| CANDIDE : | PRÉCIS : |
|---|---|
| « On a arraché le cœur à huit cent de mes partisans, & on leur en a battu les joues. » | XV, 301 : « On commença, le 10 auguste, par exécuter dix-sept officiers. Après qu'on les eut pendus, on leur arracha le cœur, dont on leur battit les joues. » |
| « J'ai été mis en prison » | « On se crut obligé de se saisir de sa personne ; il fut arrêté, garrotté, *mis en prison*, conduit hors de France. » |
| « Je vais à Rome faire une visite au Roi mon père. » | « Il consumait sa jeunesse auprès de son père retiré à Rome. » |
| « Détrôné ainsi que moi & mon grand-père. » | « On sait assez que son grand-père avait été détrôné par les Anglais, son bisaïeul condamné, etc. » |
| « J'ai combattu pour les soutenir. » | Cf. le récit détaillé, XV, 282-284. |

Au reste, le bref paragraphe de *Candide*, au début de 1759, prend sa place dans le grand courant de curiosité qui entraîne alors le public vers l'histoire du Prétendant. En 1747, paraît à Londres *Ascanius or the young Adventurer*, dont une adaptation française est donnée la même année sous le même titre d'*Ascanius ou le jeune Aventurier, histoire véritable contenant un récit très circonstancié de tout ce qui est arrivé de plus secret et de plus remarquable au prince Charles-Edouard* (B. N., Nc. 2289). — En 1756, cette brochure, légèrement modifiée, reparaît, intitulée : *Histoire du Prétendant, ou les revers et les disgrâces du prince Charles-Edouard Stuart en Ecosse* (B. N., Nc. 2292 *bis*) ; le *Journal encyclopédique* en donne un compte-rendu en février 1757, p. 81, et dénonce le plagiat de cette bro-

héréditaires [1] ; mon père a éprouvé les mêmes revers [2] ; je me résigne à la Providence comme le Sultan Achmet, l'Empereur Ivan, & le Roi Charles Edouard, à qui Dieu donne une | longue vie, & je suis venu passer le Carna- [252] val à Venise. »

Le cinquiéme dit : « Je suis aussi Roi des Polaques ; j'ai perdu mon Royaume deux fois ; mais la Providence m'a donné un autre Etat, dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les Rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pû faire sur les bords de la Vistule [3] ; je me résigne aussi

87. de Sarmates 78r.

chure « qui a fait tant de bruit, et qui a été répandue dans toute l'Europe ». — Enfin, le même *Journal*, p. 91, annonce qu' « un écrivain qui prétend avoir eu toute la confiance de ce prince, et l'avoir accompagné dans ses voyages, vient d'en publier la relation sous ce titre : *Lettre de M. H...G...G... à un ami particulier, trad. de l'anglais* », et il ajoute, p. 98 : « Nous apprenons qu'un libraire de Hollande doit donner au premier jour une nouvelle édition de ces deux ouvrages, augmentée de plusieurs faits curieux. » — Ces quelques faits montrent « l'actualité » de l'allusion de *Candide*.

1. L'ironie de l'expression « *le sort de la guerre* » apparait, si l'on se souvient des faits exposés au chap. XXXII du *Siècle de Louis XV* : Auguste III était roi de Pologne et électeur de Saxe; en mai 1756, Frédéric pénètre en Saxe, arrive devant Dresde ; Auguste se retire aussitôt, et Frédéric entre en maître à Dresde. Quelques mois plus tard, toute l'armée d'Auguste III met bas les armes : « Auguste, dans cette capitulation singulière, *le seul événement militaire entre lui et le roi de Prusse*, demanda seulement qu'on ne fît point ses gardes prisonniers » (XV 344). — On voit aussi la raison de l'épithète « *héréditaires* » : « Le roi de Pologne ayant ainsi perdu son électorat et son armée... alla *de ses états héréditaires* dans son royaume électif » (*ibid.*).

2. Pas tout à fait exact, car Auguste II fut privé de la Pologne et non de la Saxe.

3. C'est un discret hommage de gratitude à Stanislas. En décembre 1751, on lui a donné le titre de *bienfaisant* (cf. XL, 512). — Cf. aussi XV, 189 : « Le roi Stanislas renonçait au royaume qu'il avait eu deux fois... Transplanté en Lorraine, *il la rendit heureuse.* » — La phrase de *Candide* doit être à peu près contemporaine de la lettre à Tressan, du 12 janvier 1759 (XL, 13) : « Le roi de Pologne fait du bien aux hommes tant qu'il peut ; le roi de Prusse fait plus de mal au genre humain. »

à la Providence ; & je suis venu passer le Carnaval à Venise. »

Il restait au sixiéme Monarque à parler. « Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand Seigneur que vous ; mais enfin j'ai été Roi tout comme un autre. Je suis Théodore ; on m'a élu Roi en Corse [1] ; on m'a apellé Vôtre Majesté, & à présent à peine m'apelle-t-on Monsieur. | J'ai fait fra- [253]
per de la monnoye, & je ne posséde pas un denier ; j'ai eu deux Secrétaires d'Etat, & j'ai à peine un valet. Je me suis vû sur un Trône, & j'ai longtems été à Londres en prison, sur la paille. J'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu comme Vos Majestés passer le Carnaval à Venise. »

1. On trouvera tous les textes utiles, pour atteindre les sources de ce passage et surtout du chapitre XL du *Siècle de Louis XV*, dans A. Le Glay, *Théodore de Neuhoff, roi de Corse*, Monaco et Paris, 1907, in-8°. — Ses aventures amusèrent l'opinion et firent naître toute une littérature ; cf. les textes cités par Le Glay, p. IX. Voltaire s'est servi surtout, me semble-t-il, de Jaussin, *Mém. histor., milit. et polit. sur les événements de Corse* (1738-1741), Lausanne, 1758, in-12, et de Chevrier, *Histoire de l'île de Corse* (Nancy, 1749). — J'ajouterai des *Anecdotes sur la vie de Théodore Ier, roi de Corse, mort depuis peu dans une prison de Londres*, dans le *Journal encyclopédique*, février 1757, p. 68 sqq., et quelques pages amusantes ajoutées à l'édition des *Lettres Juives* de 1754, II, 262, où d'Argens parle comme Voltaire de ses titres, de ses fonctionnaires et de ses monnaies. — Les quelques détails du paragraphe de *Candide* sont épars dans tous ces écrits ; Le Glay les condense et les résume : Théodore avait en effet *deux secrétaires d'État*, Costa et Giappiconi (p. 66) ; — il se faisait appeler *« la souveraine Majesté de Théodore Ier, roi de Corse »* (p. 87) ; — il fit frapper des monnaies dont Le Glay donne des spécimens (pp. 88-94) ; — il resta en prison à Londres du 21 décembre 1749 au 5 ou 6 décembre 1756, et mourut le 11 décembre (p. 361 sqq.). — Cf. Voltaire, XV, 410 sqq. — Luchet, *Hist. litt. de Voltaire*, 1781, III, 317 : « Lorsque ce joli roman parut, Stanislas se le fit lire ; à l'endroit où l'on rassemble tant de princes à Venise, il fut fâché d'y voir Théodore, et trouva que l'auteur eût mieux fait d'amener tous ces princes à Lunéville, où il les aurait mieux reçus. »

Les cinq autres Rois[1] écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au Roi Théodore pour avoir des habits & des chemises; & Candide lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins. « Quel est donc, disaient les cinq Rois, ce simple particulier qui est en état de donner cent fois autant que | chacun de nous, & qui le donne ? » [254]

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre Altesses Sérénissimes, qui avaient aussi perdu leurs Etats par le sort de la guerre, & qui venaient passer le reste du Carnaval à Venise. Mais Candide ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère Cunégonde à Constantinople.

102. Les cinq autres écoutèrent $75^{31}$ *contref* — 104. chemises ; Candide $64^{m}$-K — 108. & qui le donne. $59^{x}$.

1. Rapprochez ces vers de l'*Épiphanie de 1741* (X, 525) :

Stuart, chassé par les Anglais,
Dit son rosaire en Italie ;
Stanislas, ex-roi Polonais,
Fume sa pipe en Austrasie ;
L'empereur chéri des Français
Vit à l'auberge en Franconie,
La belle reine des Hongrais
Se rit de cette épiphanie.

## CHAPITRE VINGT-SEPTIEME [255]

### Voyage de Candide a Constantinople.

La fidèle Cacambo avait déja obtenu du Patron Turc qui allait reconduire le Sultan Achmet à Constantinople, qu'il recevrait Candide & Martin sur son bord. L'un & l'autre s'y rendirent après s'être prosternés devant sa misérable Hautesse. Candide chemin faisant disait à Martin : « Voilà pourtant six Rois détrônés, avec qui nous avons soupé, & encor dans ces six Rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres Princes plus in | fortunés. Pour moi je n'ai perdu que cent mou- [256] tons, & je vole dans les bras de Cunégonde. Mon cher Martin, encor une fois, Pangloss avait raison, Tout est bien. — Je le souhaite, dit Martin. — Mais, dit Candide, voila une avanture bien peu vraisemblable que nous avons euë à Venise. On n'avait jamais vû ni ouï conter que six Rois détrônés soupassent ensemble au cabaret. — Cela n'est pas plus extraordinaire, dit Martin, que la plupart des choses qui nous sont arrivées. Il est très commun que des Rois soient détrônés ; & à l'égard de l'honneur que nous avons eu de souper avec eux, c'est une bagatelle qui ne mérite pas nôtre attention. »

A peine Candide fut-il dans le vaisseau, qu'il sauta au [257] cou de son ancien valet, de son ami Cacambo. « Eh bien, lui dit-il, que fait Cunégonde ? est-elle toujours un pro-

1. CHAPIT. 59a — 7. fesant K.

dige de beauté ? m'aime-t-elle toujours ? Comment se porte-t-elle ? Tu lui as sans doute acheté un Palais à Constantinople ?

— Mon cher Maître, répondit Cacambo, Cunégonde lave les écuelles sur le bord de la Propontide, chez un Prince qui a très peu d'écuelles ; elle est esclave dans la maison d'un ancien Souverain nommé Ragotsky, à qui le grand Turc donne trois écus par jour dans son azile [1] : mais ce qui est bien plus triste, c'est qu'elle a perdu sa beauté, & qu'elle est devenuë hor | riblement laide. — [258] Ah ! belle ou laide, dit Candide, je suis honnête homme, & mon devoir est de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject avec les cinq ou six millions que tu avais aportés ? — Bon, dit Cacambo, ne m'en a-t-il pas fallu donner deux millions au Señor Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza, Gouverneur de Buenos-Ayres, pour avoir la permission de reprendre Mademoiselle Çunégonde ? & un Pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillé de tout

32. Ragotski $71^{13}$-K ; Ragostky $71^{b}$, 75 — 39. emportés K; portés *tout* β *sauf* $59^{e}$ — 40. Sennor $59^{a}$, $59^{j}$, $60^{a}$, $61^{a}$, $64^{18}$, 69, 71, $71^{b}$, 75 ; Segnor $73^{25}$, $78^{r}$ ; Senior $59^{x}$ ; Sefior $73^{r}$, $75^{r}$, $75^{31}$ *contref.* ; donner deux au Senor K.

1. Dans le *Siècle de Louis XIV*, Voltaire ne donne qu'une brève mention à Ragotski (XIV, 399) : « La France avait suscité contre l'empereur Joseph le prince Ragotski, armé pour ses prétentions et pour celles de son pays. Ragotski fut battu, ses villes prises, son parti ruiné. » — Je ne serais pas étonné que Voltaire se souvienne ici d'une note recueillie dans le *Journal de Verdun*, de février 1719, p. 138, où est décrit « le château de Ragotsky, à trois lieues de Constantinople, *sur le canal de la mer Noire*, ...son entretien avec celui de deux cents gentilshommes hongrois ou transylvains, ...les égards qu'on rend à sa Hautesse, etc. » — et de juillet 1720, p. 35, où nous voyons que « le prince quitte Inicum et va résider sur les bords de la mer de Marmara, avec le même entretien et les mêmes pensions ». — Je n'ai pas vu son *Testament politique et moral, avec sa vie*, paru en 1751 (*Journal de Verdun*, févr. 1751, p. 100).

le reste ? Ce Pirate ne nous a-t-il pas ménés au Cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dardanelles, à | Marmora, à Scutari ? Cunégonde & la Vieille [259] servent chez ce Prince dont je vous ai parlé, & moi je suis esclave du Sultan détrôné. — Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres ! dit Candide. Mais après tout, j'ai encor quelques diamants, je délivrerai aisément Cunégonde. C'est bien dommage qu'elle soit devenuë si laide. »

Ensuite se tournant vers Martin : « Que pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'Empereur Achmet, de l'Empereur Ivan, du Roi Charles Edouard, ou de moi ? — Je n'en sçai rien, dit Martin ; il faudrait que je fusse dans vos cœurs pour le savoir. — Ah, dit Candide, si Pangloss était ici, il le saurait | & nous l'aprendrait. — Je [260] ne sçai, dit Martin, avec quelles balances vôtre Pangloss aurait pû peser les infortunes des hommes, & aprétier leurs douleurs. Tout ce que je présume, c'est qu'il y a des millions d'hommes sur la Terre cent fois plus à plaindre que le Roi Charles Edouard, l'Empereur Ivan, & le Sultan Achmet. — Cela pourrait bien être », dit Candide.

On arriva en peu de jours sur le canal de la Mer noire. Candide commença par racheter Cacambo fort cher ; & sans perdre de tems il se jetta dans une galère, avec ses compagnons, pour aller sur le rivage de la Propontide, chercher Cunégonde, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme deux forçats qui ramaient [261] fort mal, & à qui le Levanti Patron[1] apliquait de tems en

64. Iwan 78r — 70. Cunégonde 59x.

1. « Nom qu'on donne aux soldats des galères turques. » *Journal étranger*, septembre 1755, p. 29.

tems quelques coups de nerf de bœuf sur leurs épaules nuës ; Candide, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, & s'aprocha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs visages défigurés lui parurent avoir un peu de ressemblance avec Pangloss & avec ce malheureux Jésuite, ce Baron, ce frère de Mademoiselle Cunégonde. Cette idée l'émût & l'attrista. Il les considéra encor plus attentivement. « En vérité, dit-il à Cacambo, si je n'avais pas vû pendre Maître Pangloss, & si je n'avais pas eu le | malheur de tuer le Baron, je [262] croirais que ce sont eux qui rament dans cette galère. »

Au nom du Baron & de Pangloss les deux forçats poussèrent un grand cri, s'arrêtèrent sur leur banc & laissèrent tomber leurs rames. Le Lévanti Patron accourait sur eux, & les coups de nerf de bœuf redoublaient. « Arrêtez, arrêtez, Seigneur, s'écria Candide, je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. — Quoi ! c'est Candide ! disait l'un des forçats. — Quoi ! c'est Candide ! disait l'autre. — Est-ce un songe ? dit Candide ; veillai-je ? suis-je dans cette galère ? Est-ce là Monsieur le Baron que j'ai tué ? est-ce là Maître Pangloss que j'ai vu pendre ?

— C'est nous-mêmes ; c'est nous-mêmes, répondaient- [263] ils. — Quoi ! c'est-là ce grand Philosophe ? disait Martin. — Eh ! Monsieur le Lévanti Patron, dit Candide, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de Monsieur de Thunder-ten-trunckh, un des premiers Barons de l'Empire, & de Monsieur Pangloss, le plus profond Métaphysicien d'Allemagne ? — Chien de Chrétien, répondit le Lévanti Patron, puisque ces deux chiens de forçats Chrétiens sont des Barons & des Métaphysiciens, ce qui est sans doute une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras

84. Aux mots de baron $78^r$ — 86. armes $71^b$, 75 — 88. Signor $78^r$.

cinquante mille sequins. — Vous les aurez, Monsieur ; remenez moi comme un éclair à Constantino | ple, & vous [264] serez payé sur le champ. Mais, non, menez moi chez Mademoiselle Cunégonde. » Le Lévanti Patron sur la premiére offre de Candide avait déja tourné la proue vers la ville, & il faisait ramer plus vite qu'un oiseau ne fend les airs.

Candide embrassa cent fois le Baron & Pangloss. « Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher Baron, & mon cher Pangloss ? comment êtes-vous en vie après avoir été pendu ? & pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie ? — Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays ? disait le Baron. — Oui, répondait Cacambo. — Je revois donc mon cher Candide », s'écriait Pangloss. Can | dide leur présentait Martin & Cacambo. Ils s'em- [265] brassaient tous, ils parlaient tous à la fois. La galère volait, ils étaient déja dans le port. On fit venir un Juif à qui Candide vendit pour cinquante mille sequins, un diamant de la valeur de cent mille [1], & qui lui jura par Abraham, qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du Baron & de Pangloss. Celui-ci se jetta aux pieds de son libérateur, & les baigna de larmes ; l'autre le remercia par un signe de tête, & lui promit de lui rendre cet argent à la premiére occasion. « Mais est-il bien possible que ma sœur soit en Turquie ? disait-il. — Rien n'est si possible, | reprit Cacambo, puis [266] qu'elle écure la vaisselle chez un Prince de Transilvanie. » On fit aussi-tôt venir deux Juifs ; Candide vendit encor des diamants ; & ils repartirent tous dans une autre galére pour aller délivrer Cunégonde.

109. fesait K.

1. Peut-être vague réminiscence rancunière des affaires avec Herschell (1751) : cf. XXXVII, 250, 253, etc.

# CHAPITRE VINGT-HUITIEME [267]

## CE QUI ARRIVA A CANDIDE, A CUNÉGONDE, A PANGLOSS, A MARTIN, &C.

« Pardon, encore une fois, dit Candide au Baron ; pardon, mon Reverend Pere, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. — N'en parlons plus, dit le Baron ; je fus un peu trop vif, je l'avoüe ; mais puisque vous voulez savoir par quel hazard vous m'avez vû aux galéres, je vous dirai, qu'aprés avoir été guéri de ma blessure par le Frère Apoticaire du Collége, je fus attaqué & enlevé par un par | ti Espagnol ; on me mit en prison à [268] Buenos-Ayres dans le tems que ma sœur venait d'en partir. Je demandai à retourner à Rome auprès du Père Général. Je fus nommé pour aller servir d'Aumonier à Constantinople auprès de Monsieur l'Ambassadeur de France [1]. Il n'y avait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai sur le soir un jeune Icoglan très-bien fait. Il faisait fort chaud : le jeune homme voulut se baigner ; je pris cette occasion de me baigner aussi [2]. Je ne

1. CHAPIT. 59[a] — 18. fesait K.

1. Cf. *Cosmopolite*, p. 12 : « Il est bon de savoir qu'il y a une capucinière au Palais de France, et que les penaillons desservent la chapelle de M. l'ambassadeur en qualité d'aumôniers. »

2. Sur les icoglans, cf. Guer, *Mœurs des Turcs*, II, 72-73. — A l'anecdote du chrétien surpris au bain avec un jeune Turc, il doit y avoir une source, dans les romans ou les voyages : je ne l'ai pas trouvée. — Cf. toutefois *Cosmopolite*, p. 25 : « Il y a dans leurs bains une cérémonie qui

savais pas que ce fût un crime capital pour un Chrêtien, d'être trouvé tout nud avec un jeune Musulman. Un Cadi me fit donner cent coups de bâton sous la | plante des [269] pieds, & me condamna aux galéres. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injustice. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ma sœur est dans la cuisine d'un Souverain de Transilvanie réfugié chez les Turcs ?

— Mais vous, mon cher Pangloss, dit Candide, comment se peut-il que je vous revoïe ? — Il est vrai, dit Pangloss, que vous m'avez vû pendre ; je devais naturellement être brûlé ; mais vous vous souvenez qu'il plut à verse lorsqu'on allait me cuire : l'orage fut si violent qu'on désespéra d'allumer le feu ; je fus pendu parce qu'on ne put mieux faire : un Chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui, & me disséqua. Il me | fit d'abord une [270] incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je l'avais été. L'Exécuteur des hautes œuvres de la Sainte Inquisition, lequel était Sous-Diacre, brulait à la vérité les gens à merveilles, mais il n'était pas accoutumé à pendre : la corde était mouillée & glissa mal, elle fut noüée ; enfin je respirais encore : l'incision cruciale me fit jetter un si grand cri, que mon Chirurgien tomba à la renverse, & croyant qu'il disséquait le Diable, il

**22.** sur la 75[31] *contref.* — 39. à merveille 59[h], 59[i], 59[j], 61[a], 64[18], 69, 71[b], 71[r], 72[r], 73[25], 73[r], 75[r], 75[31] *contref.*, K — 40-41. elle fut noüée *Correction de* 64[m]-K. *Dans* 59[a] *et* 61[m], *on lisait* elle fut mal nouée. *Tout* β *garde* mal.

ne déplairait pas aux partisans de l'amour socratique ; c'est d'être manié et frotté par de jeunes garçons presque nus, dont les chatouilleux attouchements seraient capables de causer de l'émotion aux conformistes les plus zélés. On sait que les musulmans sont *in utroque jure licenciati*, c'est-à-dire au poil et à la plume. »

s'enfuit en mourant de peur, & tomba encor sur l'escalier en fuyant. Sa femme accourut au bruit d'un cabinet voisin ; elle me vit sur la table étendu | avec mon incision [271] cruciale : elle eut encor plus de peur que son mari, s'enfuit & tomba sur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la Chirurgienne qui disait au Chirurgien : « Mon bon, de quoi vous avisez-vous aussi de disséquer un Hérétique ? Ne savez-vous pas que le Diable est toujours dans le corps de ces gens-là ? Je vai vite chercher un Prêtre pour l'exorciser. » Je frémis à ce propos, & je ramassai le peu de forces qui me restaient, pour crier : « Ayez pitié de moi ! » Enfin le Barbier Portugais s'enhardit ; il recousut ma peau ; sa femme même eut soin de moi ; je fus sur pied au bout de quinze jours. Le | Barbier me trouva une condition, & me fit laquais d'un [272] Chevalier de Malthe qui allait à Venise : mais mon Maître n'ayant pas de quoi me payer, je me mis au service d'un Marchand Vénitien, & je le suivis à Constantinople.

« Un jour il me prit fantaisie d'entrer dans une Mosquée ; il n'y avait qu'un vieux Iman, & une jeune dévote très-jolie qui disait ses Pate-nôtres : sa gorge était toute découverte : elle avait entre ses deux tetons un beau bouquet de tulipes, de roses, d'anémones, de renoncules, d'yacinthes, & d'oreilles d'ours [1] : elle laissa tomber son

56. il recousit la peau 59[j], 61[a], 64[18], 69, 61[b], 75 ; il recousit ma peau K — 67. hyacinthes 64[m]-K, *et, d'autre part*, 59[m], 61[a], 69, 71[b], 75.

---

1. Guer, *Mœurs des Turcs*, I, 414, dit que les femmes turques correspondent avec leurs galants par le moyen de bouquets : « Une longue lettre contiendrait moins de tendresse et de passion qu'un bouquet ordonné de certaine manière. L'amarante auprès de la violette signifie qu'après le départ du mari on espère se consoler... L'immortelle témoigne la constance, la tulipe reproche l'infidélité, la rose est le symbole de la beauté,

bouquet ; je le ramassai, & je le lui remis avec un em- | pressement très-respectueux. Je fus si longtems à le lui [273] remettre, que l'Iman se mit en colére, & voyant que j'étais Chrêtien, il cria à l'aide. On me mena chez le Cadi, qui me fit donner cent coups de lattes sur la plante des pieds, & m'envoya aux galéres. Je fus enchaîné précisément dans la même galère & au même banc que Monsieur le Baron. Il y avait dans cette galére quatre jeunes gens de Marseille, cinq Prêtres Napolitains, & deux Moines de Corfou, qui nous dirent que de pareilles avantures arrivaient tous les jours. Monsieur le Baron prétendait qu'il avait essuyé une plus grande injustice que moi : je pré | tendais moi, [274] qu'il était beaucoup plus permis de remettre un bouquet sur la gorge d'une femme, que d'être tout nud avec un Icoglan. Nous disputions sans cesse, & nous recevions vingt coups de nerf de bœuf par jour, lorsque l'enchaînement des événements de cet Univers vous a conduit dans nôtre galére, & que vous nous avez rachetés.

— Eh bien, mon cher Pangloss, lui dit Candide, quand vous avez été pendu, dissequé, roué de coups, & que vous avez ramé aux galéres, avez-vous toûjours pensé que tout

etc. » — D'ailleurs la précision des noms de fleurs rappelle le Voltaire jardinier des Délices et de Ferney, l' « amateur de tulipes » qui se réjouit de voir ses « plates-bandes de tulipes au mois de février » (XXXIX, 170) et les observe en mars, quand elles « commencent à s'épanouir » (id. 200, 1757). — « Il y a un mois, écrit-il, que je jouis du plaisir de voir s'épanouir sous mes fenêtres... des *jacinthes*, des *renoncules*, des *tulipes*. » (XXXIX, 34). — Mais peut-être aussi Voltaire avait-il ses raisons pour combiner ces fleurs dans un bouquet ornant le sein d'une jeune Turque : dans le *Traité de la culture des renoncules, des œillets, des auricules et des tulipes*, de J. P. Moet (Paris, 1754, in-12), il a appris qu' « il n'y a guère plus de soixante ans que l'on connaît en Europe les renoncules ; elles y ont été apportées *des jardins du sérail du grand Seigneur* ». Et plus loin : « Quelle est la fleur qui prétendra, après celles que je viens de vous décrire, à l'honneur de fixer nos regards et de mériter nos justes hommages ? Ah ! C'est *l'oreille d'ours* ! » — Quant à la tulipe, « son nom vient de sa ressemblance avec le *turban* ou *tulbent des Turcs*, qui la nomment *tulipant* ou *tulibant* ».

allait le mieux du monde? — Je suis toujours de mon premier sentiment, répondit Pan | gloss ; car enfin je suis [275] Philosophe, il ne me convient pas de me dédire ; Leibnitz ne pouvant pas avoir tort [1], & l'harmonie préétablie, <étant> d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi-bien que le plein & la matiére subtile [2]. »

93. *Correction de* 61[m]-K. *Le texte primitif est* : l'harmonie préétablie est (59[a] *et tout* β).

---

1. Écrivant ceci, Voltaire devait se souvenir de tel soir de Cirey où M[me] du Châtelet lui « répondit qu'*il fallait toujours être de l'avis de Leibnitz*, en vers et en prose » (15 mai 1741, XXXVI, 55). — Souvenir aussi d'une phrase de la préface du *Poème sur le désastre de Lisbonne*, IX, 468 : « Les partisans de Leibnitz et de Pope ont dit : « Si Leibnitz et Pope enseignent le fatalisme, *ils ont donc raison*, et c'est à cette fatalité invincible qu'il faut croire. »

2. Dès longtemps, Voltaire a raillé ce vocabulaire métaphysique, cette « metaphysica vanitas » pour laquelle son dégoût s'accentue vers l'époque de *Candide*. L'ironie a déjà la même forme dans les *Éléments de la philosophie de Newton*, sur le plein (XXII, 434), sur la matière subtile (445), sur l'harmonie préétablie (425); il en montre l'inanité (512) : « Prouvons que les tourbillons de *matière subtile* n'existent pas, que *le plein* n'est pas moins chimérique, et que tout ce système, fondé sur ces imaginations, n'est qu'un roman ingénieux sans vraisemblance. » (Cf. encore XXII, 533). — Il se moque, p. 509, de « ceux qui tenaient encore pour *le plein* et les prétendus effets de *la matière subtile* ». — Dans l'*Exposition du livre des Institutions physiques*, il raille (XXIII, 137) « l'*harmonie préétablie* qui rend le roman complet... » Et dans *Zadig* (XXI, 47) : « Qu'enseigneras-tu à ton pupille ? — Je lui apprendrai les huit parties d'oraison, la dialectique, l'astrologie, la démonomanie, ce que c'est que la substance et l'accident, l'abstrait et le concret, les monades et l'*harmonie préétablie.* » C'est tout à fait le rythme et le mouvement de la phrase de *Candide*. (Cf. aussi *Micromégas*, XXI, 121, le paragraphe sur l'harmonie préétablie : « ... tout cela est clair ! »)

## CHAPITRE VINGT-NEUVIEME [276]

### COMMENT CANDIDE RETROUVA CUNÉGONDE & LA VIEILLE.

Pendant que Candide, le Baron, Pangloss, Martin & Cacambo, contaient leurs avantures, qu'ils raisonnaient sur les événements contingents ou non contingents de cet Univers [1], qu'ils disputaient sur les effets & les causes, sur le mal moral & sur le mal physique, sur la liberté & la nécessité, sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galéres en Turquie; ils abordèrent sur le rivage de la Propontide à la maison du Prince de | Transilvanie. Les premiers objets qui se présentèrent [277] furent Cunégonde & la Vieille, qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher.

Le Baron pâlit à cette vûë. Le tendre amant Candide en voyant sa belle Cunégonde rembrunie, les yeux éraillés [2], la gorge séche, les joües ridées, les bras rouges

1. CHAPIT. 59'.

1. Il faut se représenter Voltaire lisant des paragraphes comme celui-ci : « La vérité des futurs contingents est déterminée, c'est-à-dire que les futurs contingents sont futurs, ou bien qu'ils seront, qu'ils arriveront, car il est aussi sûr que le futur sera qu'il est sûr que le passé a été. Ainsi le contingent pour être futur n'est pas moins contingent, etc. » (Leibnitz, éd. de Joncourt, I, 109.)

2. Cf. p. 58 : « *Je n'ai pas eu toujours les yeux éraillés & bordés d'écarlate.* » — Les détails sont déjà fixés dans *Memnon* (1750), XXI, 98 : « Je n'aimerai jamais de femme, car je me dirai à moi-même : « Ces joues-là *se rideront un jour*, ces beaux yeux seront *bordés de rouge*, cette gorge ronde deviendra *plate* et pendante, cette belle tête deviendra chauve. »

& écaillés, recula trois pas saisi d'horreur, & avança ensuite par bon procédé. Elle embrassa Candide & son frère ; on embrassa la Vieille : Candide les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voisinage ; la Vieille proposa à Candide de s'en accommoder, en attendant que toute la | troupe eût une meilleure destinée. [278] Cunégonde ne savait pas qu'elle était enlaidie, personne ne l'en avait avertie : elle fit souvenir Candide de ses promesses avec un ton si absolu, que le bon Candide n'osa pas la refuser. Il signifia donc au Baron qu'il allait se marier avec sa sœur. « Je ne souffrirai jamais, dit le Baron, une telle bassesse de sa part, & une telle insolence de la vôtre ; cette infamie ne me sera jamais reprochée : les enfans de ma sœur ne pourraient entrer dans les Chapitres d'Allemagne. Non, jamais ma sœur n'épousera qu'un Baron de l'Empire. » Cunégonde se jetta à ses pieds, & les baigna de larmes ; il fut infléxible. « Maitre fou, | lui dit [279] Candide, je t'ai réchapé des galéres, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta sœur ; elle lavait ici des écuelles, elle est laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme, & tu prétends encor t'y opposer ; je te retuerais si j'en croyais ma colére. — Tu peux me tuer encor, dit le Baron, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant. »

31. rentrer 71$^b$, 75.

## CHAPITRE TRENTIEME [280]

### CONCLUSION.

Candide dans le fond de son cœur n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde. Mais l'impértinence extrême du Baron le déterminait à conclure le mariage, & Cunégonde le pressait si vivement, qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta Pangloss, Martin & le fidèle Cacambo. Pangloss fit un beau mémoire par lequel il prouvait que le Baron n'avait nul droit sur sa sœur, & qu'elle pouvait selon toutes les Loix de l'Empire épouser Candide de la main gauche. Martin | conclut à jetter le Baron dans la Mer; [281] Cacambo décida qu'il falait le rendre au Lévanti Patron, & le remettre aux galéres, après quoi on l'enverrait à Rome au Père Général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon ; la Vieille l'aprouva; on n'en dit rien à sa sœur ; la chose fut exécutée pour quelque argent, & on eut le plaisir d'attraper un Jésuite, & de punir l'orgueil d'un Baron Allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de désastres, Candide marié avec sa maîtresse, & vivant avec le Philosophe Pangloss, le Philosophe Martin, le prudent Cacambo & la Vieille, ayant d'ailleurs raporté tant de | diamans de la patrie des anciens Incas, ménerait la vie du [282] monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les Juifs, qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie ;

1. CHAPIT. 59a.

sa femme devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre & insuportable : la Vieille était infirme, & fut encor de plus mauvaise humeur que Cunégonde. Cacambo qui travaillait au Jardin, & qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail, & maudissait sa destinée. Pangloss était au désespoir de ne pas briller dans quelque Université d'Allemagne. Pour Martin, il était fermement persuadé qu'on est également mal partout, il prenait les choses en | patience. Candide, Martin [283] & Pangloss disputaient quelquefois de Métaphysique & de Morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'Effendis, de Bachas, de Cadis qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mitilène, à Erzerum. On voyait venir d'autres Cadis, d'autres Bachas, d'autres Effendis, qui prenaient la place des expulsés, & qui étaient expulsés à leur tour [1]. On voyait des têtes proprement empaillées [2] qu'on allait présenter à la Sublime Porte. Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations ; & quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif,

39. Erzeron $78^{r}$ — Bachacs $71^{b}$.

1. Toute cette page de *Candide* rappelle Guer, *Mœurs des Turcs*, II, 374-375 : « Les divers changements qui arrivent en Turquie dans les honneurs, dans la fortune et dans l'autorité, sont un portrait fidèle de l'inconstance des choses du monde. La fortune, dit Ricard, se joue de ces peuples au point qu'une comédie sur le théâtre dure quelquefois plus longtemps que la faveur de la plupart des courtisans de la Porte. Un bacha est-il nommé grand vizir ? Tous ses parents et ses amis ont part à son élévation ; le ministre meurt ; le nouveau vizir donne ou vend tous les emplois, etc... Souvent dans une province, le Grand Seigneur envoie demander la tête du nouveau gouverneur avant qu'il ait eu le temps de se bien reconnaître... »

2. Cf. Guer, *Mœurs des Turcs*, II, 375 : « Si un gouverneur ambitieux forme des projets, ...le Grand Seigneur demande sa tête. A moins que le Grand Seigneur ne marque expressément qu'il veut avoir la tête du bacha, on ne la coupe point : s'il l'exige, elle lui est apportée, et si c'est de loin, on en tire auparavant la cervelle, et *on la remplit de foin*. »

que la Vieille osa un jour leur dire : « Je voudrais savoir | lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des Pirates [284] Nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté & pendu dans un Auto-da-fè, d'être disséqué, de ramer aux galéres, d'éprouver enfin toutes les miséres par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ? — C'est une grande question », dit Candide.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions, & Martin surtout conclut, que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la létargie de l'ennui [1]. Candide n'en convenait pas, mais il n'assurait rien. Pangloss avoüait, qu'il avait | toujours horriblement souf- [285] fert ; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveilles, il le soutenait toujours, & n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer Martin dans ses détestables principes, de faire hésiter plus que jamais Candide, & d'embarrasser Pangloss ; c'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie Paquette & le Frère Giroflée, qui étaient dans la plus extrême misére : ils avaient bien

58-59. à merveille $59^{j}$, $64^{18}$, 69, $71^{b}$, $71^{r}$, $73^{25}$, $73^{r}$ $75^{r}$, 75, $75^{31}$ *contref.*

---

1. Peut-être faut-il voir, à la naissance de l'idée, un souvenir de ces quelques vers de la réponse qu'on avait faite au *Poème sur le désastre de Lisbonne*, dans le *Journal encyclopédique*, avril 1756, p. 80, réimprimée à la suite d'une édition du *Poème* (1756, in-8°, 16 pp. — B. N., Z. Beuchot, 672) :

> L'homme...
> Découvre-t-il en soi les germes du bonheur ?
> Oui, s'il est des vertus. Leurs leçons consolantes
> Calment des passions les *fougues turbulentes*,
> Corrigent le poison de la prospérité...
> Le plus grand de nos maux, quel est-il donc ? *L'ennui.*
> C'est un ver destructeur que l'homme porte en lui :
> Un poison *létargique* est toujours dans sa bouche, etc...

vîte mangé leurs trois mille piastres, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en prison, s'étaient enfuis, & enfin Frère Giroflée s'était fait Turc. Paquette continuait son métier par | tout, & n'y [286] gagnait plus rien. « Je l'avais bien prévû, dit Martin à Candide, que vos présens seraient biéntôt dissipés, & ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piastres vous & Cacambo, & vous n'êtes pas plus heureux que Frère Giroflée & Paquette. — Ah ah, dit Pangloss à Paquette, le Ciel vous ramène donc ici parmi nous, ma pauvre enfant ! Savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil & une oreille ? Comme vous voilà faite ! & qu'est-ce que ce monde ! » Cette nouvelle avanture les engagea à philosopher plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un Derviche très-fameux, qui passait | pour le meilleur Philosophe de la Turquie ; [287] ils allèrent le consulter ; Pangloss porta la parole, & lui dit : « Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé ? — De quoi te mêles-tu ? dit le Derviche, est-ce-là ton affaire ? — Mais, mon Reverend Père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la Terre.— Qu'importe, dit le Derviche, qu'il y ait du mal ou du bien ? Quand Sa Hautesse envoye un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non [1] ? — Que faut-il donc faire ? dit Pangloss. — Te

85. Deverche 71ᵇ.

---

1. L'image se présente, dès 1736, dans une lettre à Frédéric : « Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les *souris* qui habitent quelques petits trous d'un

taire, dit le Derviche [1]. — Je me flatais, | dit Pangloss, [288] de raisonner un peu avec vous des effets & des causes, du meilleur des Mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'ame, & de l'harmonie préétablie. » Le Derviche à ces mots leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux Visirs du Banc, & le Mouphti, & qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures. Pangloss, Candide & Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon Vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pan | gloss qui était aussi curieux [289] que raisonneur, lui demanda comment se nommait le Mouphti qu'on venait d'étrangler. « Je n'en sçai rien, répondit le bon homme, & je n'ai jamais sçû le nom d'aucun Mouphti, ni d'aucun Visir. J'ignore absolument l'avanture dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois miserablement, & qu'ils le méritent; mais < je

111-112. *Correction de* 61ᵐ-K — α *avant* 61ᵐ *et tout* β *donnent*: mais jamais je ne m'informe

---

bâtiment immense ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti... *Nous sommes les souris*, et le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous » (XXXIV, 108). — Chose curieuse, elle se retrouve dans une lettre de Thieriot à Voltaire, du 9 novembre 1757 (*Rev. d'hist. litt.* 1908, p. 153) : « A l'égard des affaires du nord de l'Allemagne, je crois que nous ne sommes pas mieux instruits que *des souris dans un vaisseau* de l'intention de ceux qui le conduisent. » — Est-ce pure coïncidence ? Y a-t-il, à l'origine, une locution proverbiale ? Je n'ai pu le découvrir.

1. C'est la reprise textuelle d'une lettre à Élie Bertrand du 27 décembre 1757 (XXXIX, 338) : « *Que faut-il donc faire* ? Rien ; *se taire*,

ne m'informe jamais> de ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. » Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison : ses deux filles & ses deux fils leur présentèrent plusieurs sor | tes de sorbets qu'ils fai- [290]
saient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédra confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des pistaches, du caffé de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais caffé de Batavia & des Isles [1]. Après quoi les deux filles de ce bon Musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss & de Martin.

« Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste & magnifique Terre ? — Je n'ai que vingt arpens, répondit le Turc ; je les cultive avec mes enfans ; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice & le besoin [2]. »

Candide en retournant dans sa métairie, fit de profondes réfle | xions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss & [291]
à Martin : « Ce bon vieillard me parait s'être fait un sort bien préférable à celui des six Rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. — Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le raport de tous les Philosophes. Car enfin Eglon Roi des Moabites fut assassiné

vivre en paix, et manger son pain à l'ombre de son figuier ; laisser aller le monde comme il va... » C'est toute la conclusion de *Candide*.

1. Cf. Cantemir, *Hist. Othom.*, I, 122 : « Ils font profession d'une grande pauvreté accompagnée d'humilité, et reçoivent également quiconque vient les visiter, montrant à tous le même respect. *Ils régalent d'abord de café* leur compagnie... » — Voltaire, qui s'y connaissait en café, est ici d'accord avec Pluche, *Spectacle de la Nature* (1752), II, 405 : « On estime beaucoup plus le café qui vient immédiatement de Moka que le gros café de nos plantations de la Cayenne et des îles. »

2. Rapprochez des déclarations comme celles-ci : XXXVII, 304 (15 août 1751) : « Plus j'avance dans la carrière de la vie, et plus je trouve le travail nécessaire. Il devient à la longue le plus grand des plaisirs, et tient lieu de toutes les illusions qu'on a perdues » ; — et XXXVIII, 162 (6 février 1754) : « J'ai toujours regardé *le travail comme la plus grande consolation pour les malheurs inséparables de la condition humaine.* »

par Aod [1] ; Absalon fut pendu par les cheveux & percé de trois dards. Le Roi Nadab fils de Jéroboam, fut tué par Baza, le Roi Ela par Zambri, Okosias par Jehu, Attalia par Joiada ; les Rois Joakim, Jéconias, Sédécias furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astiage, Darius, Dénys de Sira | cuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, [292] Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, Richard second d'Angleterre, Edouard second, Henri six, Richard trois, Marie Stuard, Charles premier, les trois Henri de France, l'Empereur Henri quatre ? Vous savez..... — Je sçai aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver nôtre jardin. — Vous avez raison, dit

135. Jeroboham 64[m], 71[13], 72, 72[1], 72[r], 73[r], 75[r], 75[31], 78[r] — 136 Baasa 61[a] — Zombri 61[a] ; Zambi 75[31] *contref.* — Ochosias 61[a], 78[r], K — 136-137. Athalie 61[a] ; Athalia 78[r] — 137. Joachaz 61[a] — Joachim K — Jechonias 61[a], K — 138. Crésius 75[31] *contref.* — 139. Denis 73[r], 75[r], 75[31] *contref.*, 71[r] — 141-144. Richard II d'Angleterre, Edouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles I, les trois Henri de France, l'Empereur Henri IV 71[13]-K. *Tout* β *conforme à* 59[a]. — Richard II, roi d'Angleterre 75[31] *contref.*

---

1. Tous ces souvenirs bibliques semblent venir des lectures de dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible* et *Histoire de l'Ancien Testament*, de ces livres « dont on ne peut se passer », comme disait un jour Voltaire (XXXIX, 220), quitte à reconnaître ailleurs qu'ils sont pleins de puérilités et d'imbécillités. — Je relève dans le *Dictionnaire* : « *Aod*, roi des Moabites, tua *Eglon* (Jug., III, 15) » — Absalon « fut percé de trois dards (II Rois, XIV, 25) » ; — « *Nadab*, fils de Jeroboam, fut assassiné par *Baasa* (III Rois, XV, 25) » ; — « *Ela*, fils de *Baza*, roi d'Israel, fut assassiné par *Zambri* (IV Rois, XV, 30) » ; — « Joachim fut esclave », et Dom Calmet disserte longuement à ce sujet. — Cf. aussi l'*Ancien Testament* de Calmet, livre des *Rois*, t. II, pp. 286, 291, 516, 544, 731, 737. — Au reste l'exemple d'Aod est de longue date dans Voltaire, et associé au souvenir de Ravaillac, — comme dans *Candide*. — Cf. *Pucelle*, ch. IX et ch. XVI, IX, 153 et 259 :

Et puis *Aod*, ce Ravaillac Hébreu,
Assassinant son maître au nom de Dieu...
...Le bon *Baza* qui massacra *Nabad*...

et encore, X, 318, *Ép. au Roi de Prusse* (1741), et IX, 457, *Poème sur la loi naturelle*.

Pangloss ; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis, *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillat ; ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. — Travaillons sans raisonner, dit Martin, c'est le seul moyen de rendre la vie suportable. »

Toute la petite societé entra dans ce louable dessein ; [293] chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre raporta beaucoup. Cunégonde était à la vérité bien laide ; mais elle devint une excellente patissiére ; Paquette broda ; la Vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à Frère Giroflée qui ne rendit service ; il fut un très bon menuisier, & même devint honnête homme : & Pangloss disait quelquefois à Candide : « Tous les événements sont enchainés dans le meilleur des Mondes possibles ; car enfin, si vous n'aviez pas été chassé d'un beau Château à grands coups de pied dans le derrière, pour l'amour de Mademoiselle Cunégonde, si vous | n'aviez pas été mis à [294] l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au Baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédras confits & des pistaches. — Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver nôtre jardin [1]. »

FIN

164. 73ʳ, 75ʳ, 75³¹ *contref. suppriment* : si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au Baron.

---

1. C'est « Voltaire jardinier » qui signe cette dernière ligne de *Candide*, — conseil de résignation, mais aussi d'activité, de travail et d'énergie, — le Voltaire qui habite « une maison charmante et un jardin

délicieux » (XXXVIII, 345) ; — qui a « un plus beau jardin que M. de Prangins », et « des pêches grosses comme la tête », « ne parle qu'à des jardiniers » (id., 356), « plante des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes ». — Dans toute la correspondance des Délices et de Ferney qui précède *Candide*, on voit se dessiner la forme que prendra la phrase finale du roman : l'idée se précise, l'image s'associe à l'idée, et s'installe dans le style de Voltaire. — « Heureux qui vit avec ses nièces, ses livres, *ses jardins*, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et ses lapins qui se passent la patte sur le nez... J'aime mieux gronder *mes jardiniers* que faire ma cour aux rois... » (9 août 1756, XXXIX, 85). — « Que faire à tout cela ? *Cultiver son champ et sa vigne...* » (4 juin 1757, id., 219). — « ... Je sais seulement que la terre tremble et que les hommes ensanglantent sa surface depuis longtemps. *Je plante en paix des jardins...* » (11 novembre 1758, id., 530). — « J'ai beaucoup lu, je n'ai trouvé qu'incertitude, mensonge, fanatisme. Je suis à peu près aussi savant sur ce qui regarde notre être que je l'étais en nourrice. *J'aime mieux planter, semer*, bâtir, et surtout être libre. » (9 janvier 1759, XL, 11). — « *Tout ce que nous avons de mieux à faire sur la terre, c'est de la cultiver.* » (1759, XL, 80).

---

# TABLE DES CHAPITRES [1] [295]



*Cette table est celle de* $59^a$, *des autres éditions de* 1759, *et de tout le groupe* β *sauf* $61^a$, *qui donne une table différente.* — $61^m$ *n'a pas de table* ; $64^m$ *emprunte la table de* $61^a$, *qui sera celle, désormais, de tout le groupe* α *jusqu'à* K *inclusivement. C'est donc cette table, appartenant à l'une des plus médiocres contrefaçons, qui a été sans cesse réimprimée.*

3. il fut chassé d'icelui $61^a$; $64^m$-K — 4. Ce que devint Candide parmi les Bulgares $61^a$; $64^m$-K — 5. Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares &... $61^a$; $64^m$-K — 8. Comment Candide rencontra son ancien maître de Philosophie, le Docteur Pangloss, & ce qui en advint $61^a$; $64^m$-K — 11. un autodafé $61^a$ ; $64^m$-K — 14. prit soin de Candide $61^a$; $64^m$-K.

1. J'ai substitué aux numéros de pages de l'édition originale [$59^a$] ceux de la présente édition.

22. Suite des malheurs de la Vieille $61^a$; $64^m$-K — 24. de la belle Cunégonde $61^a$; $64^m$-K — 25. Comment Candide 61; $64^m$-K — 27. tua le frère de sa chère Cunégonde $61^a$; $64^m$-K — 30. nommés $61^a$; $64^m$-K — 33. & ce qu'ils y virent $61^a$; $64^m$-$78^r$ (*supprimé dans* K) 34. Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado $61^a$; $64^m$-K — 39. Candide & Martin approchent $61^a$; $64^m$-K.

41. Ce qui arriva en France à Candide & à Martin $61^a$; $64^m$-K — 42. Candide & Martin vont $61^a$; $64^m$-K — 45. Pococurante, noble Vénitien $61^a$; $64^m$-K.

---

# INDEX

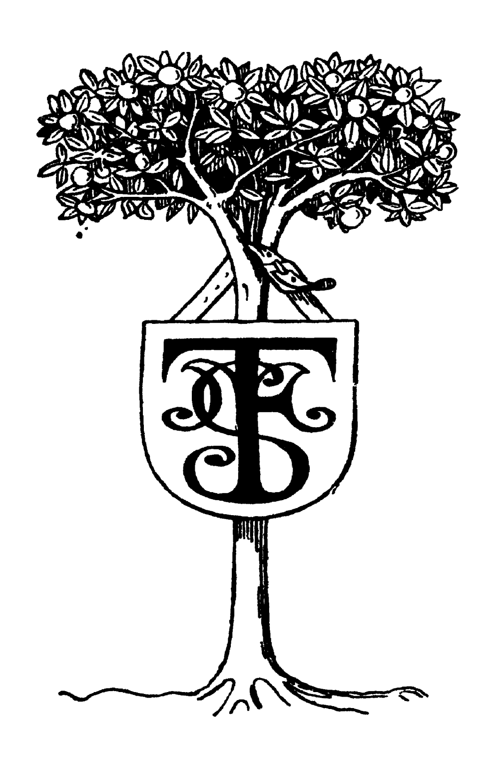
## DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CITÉS

dans l'*Introduction* et le *Commentaire*

---

---

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.